

L'ÉPOPÉE MAROCAINE

HENRY  
DE BOURNAZEL

PAR

HENRY BORDEAUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

*Avec 5 gravures et 4 cartes hors texte*



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6°

*Tous droits réservés*

D2442

A LA DJELLABA,

*œuvre du Souvenir français au Maroc  
où elle ramasse pieusement nos morts pour garder  
et honorer leur mémoire.*

H. B.

## L'UN D'EUX

Le 20 avril 1934, dans cette oasis du Tafilalet qui jouit de tant de prestige dès l'antiquité, qui fut le berceau de tant de dynasties et que nos troupes ont conquise le 15 janvier 1932, dans cette kasbah de Rissani qui fut le château-fort du fameux Bel Kacem, hier encore assassin et chef de tribus dissidentes, aujourd'hui soumis et réduit à n'être plus qu'un petit bourgeois d'Oudjda sous la surveillance de la police, une cérémonie toute simple, mais qui pour les initiés résumait nos vingt ans d'épopée marocaine, fut célébrée en présence du général Huré, commandant en chef des troupes du Maroc, qui dirigea les opérations achevées à la limite de l'oued Drâ, et du général Giraud qui, là-bas, a pris la plus grande part aux événements victorieux de ces dernières années et qui venait de tirer le verrou contre les incursions sahariennes par l'occupation brusquée de Tindouf, autrefois ville prospère au cœur de l'Afrique, aujourd'hui quasi abandonnée, mais point de jonction, avec ses eaux abondantes, entre l'Algérie et la Mauritanie. Ce fut l'inauguration d'un buste devant le mur qui fait face au portique d'entrée dans la kasbah devenue la résidence de notre chef des Affaires Indigènes. Un buste et une inscription. Le buste, du sculpteur Pourquet, est celui d'un jeune officier à trois galons, au visage fin et mâle ensemble, grave et un peu ironique, dont la séduction devait être irrésistible, soit qu'elle vînt des puissances de commandement, soit qu'elle s'exerçât, au contraire,

par les seules persuasions de la gentillesse et de l'élan.  
L'inscription est celle-ci :

A LA MÉMOIRE

DU CAPITAINE HENRY DE LESPINASSE DE BOURNAZEL  
ET DES OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS  
TOMBÉS AU TAFILALET ET DANS LES CONFINS  
ALGÉRO-MAROCAINS.

Car il n'est pas séparé de ses camarades, ni de ses hommes. Il les représente, il les symbolise. Il n'est que l'un d'eux.

Seulement l'un d'entre eux, et l'on sait les noms glorieux des autres. L'un d'eux, et pourtant les autres, tous les autres le veulent mettre au premier rang, font de lui le prince des *baroudeurs* et, maintenant que l'épopée marocaine s'est achevée par la soumission de toutes les tribus dissidentes jusqu'à la bordure de la zone espagnole, voient en lui l'Achille et le Roland de cette *geste* magnifique. Déjà, au sujet de Guynemer, la même question se posait. Pourquoi Guynemer, de l'avis de tous ses rivaux? La poésie et l'histoire ont associé bien des camarades de combat : Achille et Patrocle, Oreste et Pylade, Roland et Olivier. Toujours il en est un qui dépasse les autres, et ce n'est souvent ni par l'intelligence, ni par la domination de soi-même, ni même par le courage. On peut, certes, préférer, pour leur sagesse et leur conseil, un Patrocle à un Achille, un Olivier à un Roland. D'où vient donc cette primauté? C'est le secret du tempérament, c'est le secret du génie, flamme intérieure qui brûle plus ardente et dont les apparitions saisissent d'étonnement et presque d'effroi, comme devant la divulgation d'un mystère.

La dernière citation du capitaine Henry de Bournazel à l'ordre de l'armée ressemble à la dernière de Guynemer. Comme le grand aviateur, elle le met à part, elle

le cite en exemple : « *Magnifique officier dont les exploits légendaires au Maroc ne se comptent plus. Commandant un groupe d'attaque depuis le début des opérations du Sagho, a livré plus de dix combats qui ont été autant de défaites pour l'ennemi. Le 28 février 1933, à la tête de ses goums et de ses partisans, s'est intrépidement lancé à l'assaut du Bou Gafer, dernier fortin des dissidents ; est tombé mortellement frappé au moment où il atteignait son objectif. Son nom restera comme celui d'un des plus purs héros des troupes du Maroc.* »

Les troupes du Maroc, elles étaient là, représentées par des détachements de la Légion et de l'infanterie coloniale, par des cavaliers, par des méharistes, par des aviateurs, et aussi par des goums et des partisans, à pied ou à cheval, dans leurs burnous bleus. Derrière elles, les indigènes de la grande oasis se pressaient, curieux, bigarrés, multicolores, et souples comme des bêtes domptées.

Ils étaient là, tous ceux qui avaient pu venir de leurs postes plus ou moins éloignés, les camarades, les émules d'Henry de Bournazel, se reconnaissant en lui, mais se subordonnant volontairement à lui, emportant son souvenir dans leur vie ardente, non pour s'attendrir, pour s'exciter au contraire. L'un d'eux, il n'était que l'un d'eux, et tous l'avaient élu, même ceux qui le jalouaient ou, comme il arrive, le rapetissaient, car les héros ont aussi leurs côtés vulnérables.

Quand son corps fut descendu des pentes du Bou Gafer, la terrible montagne noire où il était tombé, ses hommes serraient les lèvres sans parler. On ne pleure pas au combat. « C'était un combattant, » dit simplement Shakespeare dans *Hamlet*. Quelle plus brève et plus belle oraison funèbre de ce jeune chef tué à trente-quatre ans !

Je ne l'ai jamais rencontré vivant et je crois pourtant que, s'il devait jamais revenir du royaume des

morts, je le reconnaîtrais. Dans un roman célèbre, *Fantôme d'Orient*, Pierre Loti a raconté sa poursuite à Stamboul d'Aziyadé disparue et rejointe seulement au cimetière d'Eyoub où une stèle debout, selon l'usage musulman, marquait sa place. Ainsi ai-je poursuivi à travers le Maroc l'ombre du héros. Je l'ai retrouvé un peu partout : à Bab-Moroujh au nord de Taza où le caïd qui m'accompagnait me rappela les audaces de l'*homme rouge* pendant la guerre du Riff et me chanta les chansons berbères où le guerrier était célébré par ses ennemis ; au Tafilalet dont il fut le gouverneur et qu'il administra rudement et utilement pour le rendre à la prospérité ; au Djebel Sagho où, blessé mortellement, il continua de monter vers le but suprême ; ailleurs, ailleurs encore, et toujours devant, et toujours éblouissant, jusque dans les cafés de Casablanca, de Meknès ou de Taza que son apparition transformait et dont il transposait les misérables banalités sur le plan des féeries shakespeariennes ; enfin jusqu'à ce tombeau de famille, à Seilhac en Corrèze, parmi les bois, où ce grand agité repose. Il y avait aussi en lui du gamin qui s'amuse et casse la vaisselle après avoir tout risqué, et dont se divertissait le paladin sans peur qui a mérité cette inscription sur la dalle funèbre : « Mon âme à Dieu, mon corps à la patrie, l'honneur à moi. »

Achille non plus n'était pas commode, tandis qu'Hector, trop généreux, est vaincu. Roland non plus n'était pas commode. Ni Guynemer. Celui-là est bien leur frère. C'est pourquoi son histoire m'a tenté. Elle s'apparente à celle du *Chevalier de l'air*. Mais il a eu le temps de donner sa pleine mesure. Simple capitaine, il s'est révélé déjà grand chef. Au Maroc, la jeunesse a ce privilège : les commandements sur les hommes et dans l'espace y peuvent être étendus, souverains, efficaces. Dans la Grande Guerre, les efforts individuels — toujours prépondérants, car il n'y eut jamais d'égalité entre les

hommes et toute victoire est due principalement à des entraîneurs — furent moins visibles, moins éclatants. Là-bas ils s'inscrivent en lettres de feu. Là-bas ils ont pu se traduire en gloire individuelle pour de jeunes officiers.

Henry de Bournazel offre cette particularité d'être ensemble réel et fabuleux. La légende de l'*homme rouge* risque de donner le change sur son caractère véritable. On l'appelait l'homme rouge, parce qu'il ne quittait pas au combat sa vareuse de spahi. On le voyait de loin, on le voyait de partout et partout, toujours devant, à cheval ou à pied. A cheval, détaché en relief sur le haut d'une colline, et son cheval fut tué sous lui. Les Riffains avaient fini par croire et par raconter que les balles qui lui étaient destinées revenaient sur les tireurs. Mais l'*homme rouge* était un chef lucide, clairvoyant, calme. Il préparait, il prévoyait, il ordonnait, il organisait. Et s'il gardait sa trop voyante vareuse de spahi, ce n'était point sans raison. Elle servait de point de repère et de ralliement.

La littérature est chez nous presque brouillée avec l'homme de guerre. Elle va tout de suite aux extrêmes. Elle en fait alors un aventurier de sac et de corde, un *capitaine Conan*. Elle ne comprend pas volontiers un Montluc, un Mangin, un Bournazel. C'est pourtant une race bien française de grands seigneurs nobles et sans cruauté, durs et ne rejetant pas les châtements nécessaires, implacables dans la lutte, exigeant mais donnant l'exemple, autoritaires et confiants, sachant comment se conduisent les hommes et doués de ces puissances rayonnantes qui sont un privilège et l'une des plus grandes sources d'action. Évidemment elle n'a rien à démêler avec l'humanitarisme, le pacifisme et autres utopies. Elle prétend imposer de haut sa direction et non se mettre à la remorque de la foule. Elle croit aux chefs et à leurs responsabilités.

Sur la toile de fond que composera l'épopée marocaine, voici donc, au premier plan, la silhouette d'Henry de Bournazel. Je ne séparerai pas son destin de celui de ses camarades, mais je le suivrai, non pas le long de sa trop courte vie, plutôt par bonds et par pèlerinages aux lieux où il vécut et mourut. Que ses camarades des combats du Maroc se reconnaissent donc en lui ! Ce qu'il fut ? L'un d'eux...

LIVRE PREMIER

---

LA GUERRE  
AVANT VINGT ANS

## I

### LA TERRE ET LES MORTS

Que je me suis souvent arrêté sur cette page connue de Lamartine dans *Raphaël* : « Les lieux et les choses se tiennent par un lien intime, car la nature est une dans le cœur de l'homme comme dans ses yeux. Nous sommes fils de la terre. C'est la même vie qui coule dans sa sève et dans notre sang. Tout ce que la terre, notre mère, semble éprouver et dire aux yeux dans ses formes, dans ses aspects, dans sa physionomie, dans sa mélancolie ou dans sa splendeur a son retentissement en nous. On ne peut bien comprendre un sentiment que dans les lieux où il fut conçu... »

Et un caractère que dans le milieu où il fut formé. Le caractère d'Henry de Bournazel, quels seront ses deux traits dominants? L'amour du pays et le goût de l'aventure. Il aura la chance de les mêler, d'associer le second au premier. Où les a-t-il pris et développés en lui? Il appartient à une famille où l'on est soldat de père en fils. Mais la vie de garnison est si contraire à cet attachement à la terre dont la sève coule dans notre sang. A ces nomades campés ici ou là, pour peu de temps, à travers la France, elle apporte la mystique d'une règle, d'une discipline, de cette servitude invariable qui s'accommode des changements. C'est le régiment, c'est l'armée qui devient le grand lien. Lien solide et sûr, mais si différent de ce collier de tendresse que composent

jour à jour avec tant de ferveur les souvenirs d'une enfance vécue sur le même coin de sol, parmi les mêmes paysages et dans la monotonie infiniment diverse du même horizon !

Henry-Marie-Just de Lespinasse de Bournazel est né le 21 février 1898 à Limoges, par hasard. Ce 21 février était un mardi-gras. Il devait être tué un mardi-gras, le 28 février 1933. Le saint de la famille, ce Just de Bretenières, son grand-oncle, qui fut martyrisé en Corée, était né un 28 février, et c'est encore un 28 février que mourut le frère de celui-ci, le chanoine Christian de Bretenières, fondateur de l'école Saint-François-de-Sales à Dijon où Henry fut élevé. C'est un jeu que la coïncidence des dates. Il semble que ce mois de février fût pour lui marqué d'un signe spécial.

Il était né à Limoges parce que son père, officier de cavalerie, y tenait alors garnison. Ainsi fut-il ballotté de Saumur à Paris, de Bordeaux à Alençon, d'Alençon à Sedan, de Sedan à Paris selon les grades et les commandements paternels. Au moment de la guerre, le chef d'escadron de Bournazel sera le chef de cabinet du général directeur de la cavalerie au ministère. A quelle ville s'attachera l'enfant de préférence ? A aucune. Deux sœurs sont nées, l'une avant lui, l'autre après, toutes deux rapprochées de lui, Adélaïde qu'il appellera Aïde, et Yvonne. Elles seront ses amies, ses confidentes, un peu ses jouets, car il sera de bonne heure le centre de la maisonnée. Puis, une troisième viendra longtemps plus tard, Christiane, qu'il couvrira de sa protection, s'amusant de sa fragilité et de ses airs étonnés :

— Toi, lui dira-t-il sérieusement et drôlement ensemble, tu n'es pas des nôtres. Tu n'es qu'une enfant trouvée. La preuve, c'est que tu ne connais pas nos jeux, ni nos frères les chiens.

Nos frères les chiens, c'étaient Toc et Paf. Toc le coker noir et Paf le braque. S'il les tourmentait et les

turlupinait trop, au point de se faire gourmander, il se rebiffait : « Ce ne sont pas des chiens, ce sont nos frères. »

La petite ne le savait pas. Le tout est de savoir. Il commandait déjà ce petit groupe à deux et quatre pattes. Un jour que Toc avait été culbuté par la voiture d'un laitier, sans perdre la tête il avait couru chercher du secours. Mais comment ne pas confondre les rues d'Alençon, de Bordeaux, de Sedan et même de Paris? Sans doute : seulement, il y avait les vacances qui ramenaient périodiquement, et pour les beaux mois, la famille au château de Bournazel en Corrèze. Heureux ceux qui possèdent une maison des champs, une « campagne », comme on dit en Savoie, pour y mettre leurs enfants en contact avec la nature et les travaux de la terre, dans cette demi-liberté qu'autorise l'éloignement de la route et de la ville ! Ils ne leur donneront pas que des joues rouges et des mollets solides, ils leur façonneront le cœur et le cerveau en leur communiquant de l'amitié pour les arbres, les eaux, les prés, les labours, les vignes, de la camaraderie pour les petits paysans et l'habitude de regarder de temps à autre un peu au-dessus des toits et des cheminées d'usines, du côté des collines ou des montagnes, du côté, le soir, des étoiles. Ce genre d'éducation-là peut aboutir quelquefois à des rêveurs, rarement à de mesquins bonshommes d'alimentation.

J'ai voulu voir ce château de Bournazel pour la part qu'il eut dans la formation du héros. Cette curiosité des lieux et des visages m'a toujours hanté. Il est situé en Corrèze, entre Tulle et Uzerche, à une lieue du bourg de Seilhac. C'est un pays doucement accidenté, creusé de vallonnements, décoré de collines, et d'où l'on aperçoit au loin les montagnes du Plateau Central. Le château a plutôt l'air d'un vaste cottage anglais dont il a les beaux revêtements de lierre, les grandes baies lumi-

neuses, les ouvertures accueillantes. Il a sans doute été composé avec des bâtiments ajoutés les uns aux autres et je goûte pour ma part cette architecture composite qui atteste l'effort joint des âges pour construire, agrandir, embellir. Bien placé au sommet d'un coteau, il couronne, il domine le domaine qui occupe trois cents hectares d'un seul tenant, divisés entre huit fermes. Il est vrai qu'un étang mange déjà plus du dixième. Le reste se répartit entre les cultures, les prairies et les bois. Les bois sont d'essences variées : châtaigniers, hêtres, sapins, fayards, bouleaux. Des troupeaux de porcs y errent sans bergers, comme en Serbie, et regagnent le soir leur porcherie avec fidélité. Les moutons et les vaches ont leurs pâturages.

Le rez-de-chaussée du château est pareil à une verrière. Le salon, le cabinet de travail, la salle à manger se suivent en enfilade, attendent le soleil tour à tour selon ses évolutions, et donnent sur ce paysage d'eaux et d'arbres. Le clocher pointu de Seilhac apparaît à l'horizon. Il est le signe humain et divin ensemble. Sans lui, on se croirait perdu loin des hommes, en pleine nature.

Imaginez l'arrivée des enfants aux vacances. Les bois sont feuillus, il y a des fleurs dans la mousse, et aussi des champignons. Il y a une barque sur l'étang où l'on peut se baigner, où l'on apprend à nager. La prudence est recommandée, mais le petit chef est prudent parce qu'il se sent déjà responsable. Il y a de petits chemins à peine visibles où il fait bon marcher. La grande route s'aperçoit là-bas. C'est la grande route de Limoges qui traverse la forêt. Qu'elle s'en aille ! qu'elle s'en aille ! Les sentiers sont préférables. Ils sont doux aux pieds et ils sont inconnus. Ils se perdent ou on les perd. A quoi bon savoir exactement où l'on va ! On retrouvera bien la maison. Les oiseaux chantent dans les branches. Plus tard, avec un fusil, les bois seront amusants à fouiller. Plus tard, avec un fusil.

Ainsi, tout un jour, ai-je imaginé l'enfance d'Henry de Bournazel avec ses sœurs. Que de jupes autour de lui ! Ne sera-t-il pas bien efféminé ? Guynemer aussi a été élevé au milieu des femmes. Mais Achille à Scyros ne vécut-il pas jusqu'à l'adolescence parmi les filles de Lycomède ? Ce ne serait donc pas une si mauvaise éducation. Elle apprendrait l'art de protéger la faiblesse, de n'abuser de la force que contre les forts. Et puis, à Bournazel, régnait une certaine austérité qui n'était pas le moins du monde amollissante.

Comment était-il, enfant ? Des cheveux blond doré, des yeux bleu pervenche, une silhouette mince, un air réservé, timide, un goût affligeant pour les poupées de ses sœurs, une douceur facile et sage, enfin, quoi ? une fille. Pas tout à fait pourtant : la tête allongée en arrière est un peu forte, le regard direct interroge ou livre le travail de réflexion, la bouche se détend en une grimace pleine de malice. Déjà il aime se moquer et rire. Déjà il se plaît à exercer un commandement. Déjà il montre une obstination imperturbable. Toute une matinée, à trois ou quatre ans, il tentera sans y parvenir de faire rouler un cerveau trop grand pour lui, recommençant indéfiniment ses essais infructueux sans s'irriter comme s'il connaissait déjà l'importance de la ténacité et l'importance de la colère. La colère ? Il serrera les dents plus tard, pour ne pas se laisser emporter par elle. A l'âge de quatre ans, comme il se met à pleurer et qu'on le raille, il se sent humilié et il arrête net ses larmes : jamais plus il n'en répandra en public. Il semble qu'il ne tienne à rien : il donne tout ce qu'il a dans un élan spontané de générosité. Une servante limousine lui a sottement raconté des histoires de vampires et de sorciers qui hantent quelque temps son imagination d'enfant. L'obscurité qui tombe l'inquiète, il doit prendre sur lui, mais ne l'avoue pas. La peur, il devine instinctivement que c'est la grande ennemie. Ne pas lui donner un nom,

n'est-ce pas la supprimer? Au château de Malle où la petite bande passe quelquefois une partie des vacances, il faut, pour s'aller coucher, traverser tout un corps de bâtiment avec le seul éclairage d'une petite bougie que le vent fait vaciller; des chambres avec de vieux portraits guerriers qui semblent remuer, de longs corridors où la lumière se perd. Le petit garçon s'y engage le premier, non sans avoir ouvert au préalable son couteau de poche à la lame arrondie — car on le lui a choisi pour ne pas se blesser — il explore le chemin ténébreux et revient dire à ses sœurs à voix basse : « Vous pouvez y aller... »

La première fois que son père le met à cheval, au manège du 14<sup>e</sup> hussards à Alençon, ce blond petit garçon de huit ans, un peu rouge d'émotion, se laisse hisser sur la bête sans se raidir et tout de suite se tient droit, s'applique à comprendre, à bien tenir les rênes, un peu déconcerté tout de même par le désaccord entre les mouvements de la monture et l'assiette du cavalier novice. Et quand son père le pose à terre, il cueille avec plaisir l'admiration des sœurs qui ont assisté, frissonnantes, à ce début.

Comme la peur, il domptera la douleur. S'il tombe et se blesse, il n'accuse pas le coup. Un peu plus tard, à douze ans, voulant chasser un jour de sortie, et faisant maladroitement partir la gâchette de son fusil Flobert qui lui envoie la décharge dans le pied, il est seul à garder son calme quand le cher entourage s'affole. Ne dira-t-il pas un jour : « La douleur, ça passe. La peur, ça se raisonne. »

J'ai ramassé, comme des feuilles mortes — des feuilles dorées — ces souvenirs d'enfance sous les arbres de Bournazel. Celui qui me servait de guide dans ce pèlerinage, le père du héros marocain, est aujourd'hui un vieillard, ou plutôt serait un vieillard s'il n'avait reçu du destin l'obligation de garder sa force. La taille est restée droite, les

cheveux blancs sont relevés en brosse, les yeux clairs sont chargés d'une indicible mélancolie, le teint et l'allure sont demeurés jeunes. Général de cavalerie en retraite, le comte de Bournazel aurait droit au repos à la campagne après sa belle et dure carrière qui, dans la guerre, l'a conduit, après avoir pris part à la retraite de Charleroi et à la bataille de la Marne, de l'armée des Flandres en Orient. Chef du bureau des opérations au corps d'armée d'Urbal, puis sous-chef d'état-major au détachement d'armées de Belgique et à la 9<sup>e</sup> armée, il prenait en mai 1915 le commandement du 1<sup>er</sup> régiment de chasseurs d'Afrique et s'embarquait avec ses hommes en février 1916 pour Salonique. Là il occupait les avant-postes du camp retranché. Puis ce furent les combats de la Strouma, les opérations dans la région des lacs Prespa et Ochrida, l'occupation de Koritza, et la bataille autour de Monastir. Le front bulgare-austro-allemand est rompu le 15 septembre 1918. Alors commence la poursuite de la XI<sup>e</sup> armée allemande de la Cerna jusqu'aux Portes de Fer du Danube. Le colonel occupe Temesvar en Hongrie. A son retour en France, il sera envoyé avec son régiment à Aix-la-Chapelle, puis à Bonn-sur-le-Rhin. De là il faudra occuper la Ruhr. Nommé général de brigade, il achèvera sa vie militaire à Compiègne.

Ce sont là de beaux états de service. Encore conviendrait-il de les éclairer. J'ai interrogé plus tard l'un ou l'autre des camarades du colonel de Bournazel en Orient. — Bournazel ! m'a dit l'un d'eux. Sous le soleil le plus brûlant il apparaissait boutonné jusqu'au col, sans une négligence de tenue, toujours calme, toujours de bonne humeur, sans pose, presque modeste...

Et je me suis rappelé l'anecdote citée dans leur *Journal* par les Goncourt, qui la tenaient du général Schmitz, sur le brave de Lourmel tué à la bataille d'Inkermann : « Le matin d'Inkermann, dit le général, je le trouve au petit jour en bottes vernies, en culotte blanche, en gants

frais, tout cela battant neuf, et comme je lui disais : « Comme tu es joli aujourd'hui, pourquoi ça? — Tu veux, mon cher, qu'on mette en terre de Lourmel à la façon d'un pauvre diable? »

De même, Henry de Bournazel au Maroc, sur les pentes du Bou Gafer, souffrira, mourant, de ne pas être plus propre afin de mieux recevoir la mort. Le père, en Orient, remontait le moral des hommes las de leurs misères et de la chaleur humide par la correction extraordinaire et jamais en défaut de son uniforme rigoureusement ajusté et fermé.

« A dix ans, me confia-t-il au cours de cette promenade dans les bois, je perdais mon père qui avait été grièvement blessé le 27 août 1870 à Buzancy dans un combat de cavalerie et ne devait jamais s'en remettre. Avant d'avoir achevé ma tâche, j'ai perdu mon fils unique. Le fil des traditions s'est rompu deux fois. Vivrai-je assez longtemps pour le renouer encore?... »

Mais n'est-il pas contraint à vivre quand l'avenir repose désormais sur lui? Le noir bûcheron a frappé à coups redoublés autour de lui. Sa plus jeune fille, Christiane, la dernière de la petite bande, est partie la première, comme elle revenait, heureuse, de son voyage de noces. Les deux autres — Aide et Yvonne, les amies d'Henry — ont perdu toutes deux leurs maris, l'une restée veuve avec quatre enfants, l'autre avec un seul né après la mort du père. Ajoutez à ces robes de deuil celle de la veuve d'Henry qui, de temps à autre, ramène elle aussi ses deux fils au château que ses belles-sœurs ne quittent guère. Que de deuils accumulés! Une femme âgée, aux yeux fatigués, ces trois jeunes femmes pareillement frappées, ces petits à qui manqueront l'exemple, la voix, l'autorité paternels, tel est le royaume de famille confié à la garde du général. Cependant il ne se plaint pas, il accepte la lourde charge. Moralement aussi il est l'homme qui n'avoue pas la fatigue.

Je me rappelle que, pendant la guerre, je recevais de Théodore Roosevelt, l'ancien président des États-Unis avec qui j'étais resté en relations épistolaires et qui devait écrire la préface de l'édition américaine de mon *Guynemer*, des lettres pleines de confiance dans la victoire. Puis ce fut celle-ci : « Mes quatre fils sont maintenant dans l'armée, de l'autre côté de l'eau : ils paieront de leurs corps le désir de leurs âmes... » Quelques mois plus tard, deux d'entre eux étaient blessés, un troisième, Quentin, aviateur, tué. Il me l'apprit lui-même avec ce commentaire : « Je ne prétends pas ne pas être attristé par la mort de Quentin, je porte son deuil presque autant que le font sa mère et sa fiancée : nous marchons dans l'ombre. Mais malheur à ceux qui chancellent parce qu'ils sont en deuil !... »

*Malheur à ceux qui chancellent parce qu'ils sont en deuil!* Et j'ai regardé avec une admiration que je ne lui ai pas exprimée celui qui me faisait les honneurs des terres où son fils Henry se développa enfant et fut rapporté mort avant d'être enseveli dans le caveau de famille au cimetière voisin de Seilhac.

— D'où lui est venue sa vocation? ai-je demandé.

— Oh! il est né dedans. Toute sa race, paternelle et maternelle, est terrienne et militaire.

Les Lespinasse sont originaires des Marches d'Auvergne, près d'Ussel. Ne trouvant pas leurs biens assez étendus pour y vivre, ils s'en vont guerroyer un peu partout, avec François I<sup>er</sup> en Italie, avec Henri IV contre les Espagnols. *Pierre qui roule n'amasse pas mousse*, dit le proverbe. Ils ne s'enrichissent pas au métier des armes et finissent par rentrer chez eux et par s'y marier sur le tard pour assurer leur lignée. Un Lespinasse, cadet de famille, prend le nom de Bournazel par suite de l'héritage de sa mère dont le nom s'éteignait et de la sorte se différencie de la branche aînée, les Les-

pinasse de Pebeyre. Lui aussi entre à l'armée, devient major au régiment du Maine, se distingue pendant la guerre de Sept ans. Louis XV le nomme chevalier de Saint-Louis avec un titre de comte. Il épouse à cinquante ans la chanoinesse de Bassignac dont il a quatre enfants. La Révolution éclate. Il est arrêté à Tulle par le comité révolutionnaire et conduit à Paris en juin 1796 pour y être jugé par Robespierre. Ses deux fils aînés servent Napoléon et sont glorieusement tués, l'un à la bataille d'Eylau en 1807, l'autre à Orthez en 1814 quand Soult, abandonnant l'Espagne, défend le sud de la France contre Wellington. Le troisième, qui avait épousé Mlle de la Fayerdie de Saint-Germain, eut quinze enfants, et parmi eux deux soldats, Henri et Charles. Henri fait en Algérie la campagne des Beni Snassen en 1859, revient en France se marier, part pour la campagne du Mexique six mois après son mariage, est gravement blessé à la tête dans un combat au sabre contre des dragons saxons au début de la guerre de 1870, devant Buzancy, le 27 août. Il mourra en 1878 des suites de sa terrible blessure. Il est le grand-père du héros marocain. Celui-ci, dans la génération qui le précède immédiatement, a dans l'armée, comme officiers de carrière, son père et quatre oncles, Louis d'Auzac, Henri de Lenoncourt, Just de Bournazel et Guillaume de Beaurepaire. Car les autres branches ont pareillement apporté leur tribut. Je reviendrai sur celle des Bretenières. Mais sa famille maternelle, les d'Auzac de Campagnac, d'origine gasconne, alliée aux Lur-Saluces, est riche de renommées militaires, elle aussi. Des Lur-Saluces il suffit de citer le nom, puisque ce nom fut celui d'un régiment dont l'uniforme a été conservé par la gendarmerie jusqu'à la dernière guerre. Un d'Auzac sert aux gardes du corps sous Charles X. Son fils s'engage parmi les zouaves pontificaux de Pie IX. Le dernier, capitaine de cavalerie passé dans l'infanterie, est écrasé

par une torpille le 6 mai 1916, devant Verdun, dans un poste d'écoute aux tranchées du Bois de la Caillette.

Quand j'eus recueilli ces traditions de famille, je montrai à mon guide le paysage tout entier composé par le domaine de Bournazel avec le château, les bois, les prés, l'étang :

— Il y a encore ceci.

Et comme il attendait mon explication, j'ajoutai :

— Oui, c'est la leçon de la terre. La patrie, définissait mon compatriote Joseph de Maistre, est une association sur le même sol des vivants avec les morts et ceux qui naîtront. Sur le même sol qu'il faut fendre et défendre. *Ense et aratro*. La charrue et l'épée sont du même fer. Ce sont les paysans qui ont fait les meilleurs soldats et leurs chefs naturels étaient les seigneurs autrefois. Dans la dernière guerre ils se sont retrouvés.

C'est le service du pays et l'exigence de la race. La vocation militaire d'un Henry Bournazel, quoi de plus naturel dès lors ! Mais le goût d'aventure ? J'irai en chercher l'origine ailleurs.

Mon pèlerinage à Bournazel s'est achevé au cimetière de Seilhac où l'on parvient par un chemin creux qui longe un parc. Le cimetière est sur la pente. Une grande dalle de granit surmontée d'une croix marque le monument de famille. Là encore le héros du Maroc ne s'isole pas des siens. Pourtant il fut différent. Une sorte de génie que j'essaierai de découvrir et analyser la classe à part. Le génie est toujours à part et s'écarte à un moment donné de ses origines.

Le soleil ne m'avait pas favorisé dans mon voyage. Au moment du départ, il se mit à réveiller les eaux mortes de l'étang, à les animer, à se doubler dedans. En un instant, le paysage éteint se transforma. Jusqu'au cimetière qui se prit à sourire, comme pour protester contre la mort. Ne suis-je pas venu ici chercher ce qui dure et ce qui resplendit?...

## II

### LE GOUT D'AVENTURE

Il est un autre château que je suis allé voir aussi et qui a joué son rôle dans la formation d'Henry de Bournazel. Celui-ci est à dix ou douze kilomètres de Dijon, proche la région des grands crus de Bourgogne. Avec son unique étage régulier, la simplicité du bâtiment central entre les deux tours carrées, il a toute la grâce de cette architecture du dix-huitième siècle qui sans doute fut la plus harmonieuse et plaisante en France. Une rotonde vitrée le met presque dans les bois. De charmantes petites villas à l'italienne ont été ajoutées, du côté des bâtiments de ferme, par un ancêtre émigré pendant la Révolution en Italie et revenu à la Restauration. Un grand parc aux vieux arbres s'étend devant la façade principale, avec des pelouses et une pièce d'eau. Une allée rejoint la chapelle qui dessert le village et que le cimetière entoure à la mode d'autrefois où l'on ne manquait pas de rendre visite à ses morts quand on allait assister à l'office. Or la chapelle contient les restes mortels d'un martyr.

C'est le château de Bretenières, autrefois domaine des Bretenières alliés aux Bournazel. La grand'mère d'Henry, la mère du général, est une Bretenières. Cette famille Ranfer de Bretenières est une lignée de magistrats au Parlement de Bourgogne, de ces magistrats lettrés et artistes, malgré quelque austérité et rigidité,

adonnés aux lettres et aux arts. L'un ou l'autre fut même un peintre de talent. Mais elle est connue surtout par un saint, Just de Bretenières qui fut martyrisé en Corée le 8 mars 1866.

La vie de Just a été écrite par l'abbé Appert. Sa mère l'avait mis au monde après quelques années de mariage, quand elle redoutait d'être stérile. Elle devait lui donner un frère, Christian, deux ans plus tard. Elle devait les donner tous deux à Dieu, ou plutôt les laisser non sans crève-cœur à leur vocation, accepter l'extinction de la race sur la terre et connaître par l'aîné le sommet de la douleur maternelle puisqu'elle apprendrait les affreux détails de son supplice. Ce Just sera l'entraîneur. Tout petit, à six ou sept ans, d'une précocité religieuse presque invraisemblable, il explique à son frère qui n'y comprend goutte que la perfection est le but de la vie et qu'elle est pareille à une haute montagne où l'on n'accède pas sans fatigue, mais on peut toujours arriver *si l'on veut*. On imagine le dialogue des deux marmots. Ce serait drôle, si d'autres faits ne venaient s'y ajouter. Les deux frères jouent dans le parc. Leur jeu consiste à creuser la terre avec de petites pelles. Tout à coup l'aîné s'arrête dans son travail : « Je vois les Chinois ! je vois les Chinois ! Creusons plus bas et nous arriverons jusqu'à eux. » Christian se penche sur le trou et assure timidement — car il subit déjà l'ascendant de Just — qu'il ne voit rien du tout. Just insiste, continue de creuser, décrit à son cadet le costume de ces Chinois invisibles. Il y en a à pied, et d'autres à cheval. « Prends garde qu'ils ne te piquent avec leurs longues lances. » Puis il se penche encore, tend l'oreille et déclare : « J'entends leurs voix ». Christian, interdit, n'ose dire le contraire. Mais il sait bien, lui, qu'il n'y a rien dans le trou.

Cette histoire d'enfance passe inaperçue, paraît oubliée, et voici que bien des années plus tard Just la rappelle à Christian. Les deux frères portent tous deux

alors le costume ecclésiastique. Ils sont assis dans la forêt de Meudon sous un chêne. Ils causent intimement, pour la dernière fois peut-être, car l'aîné va partir pour les missions. Il a reçu son affectation en Corée. Dans quelques jours il s'embarquera. Et tout à coup il sourit : « Te souviens-tu?... » C'est le rappel du grand trou dans le parc où il entendit la voix des Chinois. Ne fut-ce pas le premier indice mystérieux de sa vocation de missionnaire?

Une paysanne du village l'avait deviné. Dès avant son départ pour l'Extrême-Orient elle avait annoncé : « Oh ! Monsieur Just, il a la charpente d'un saint... » Quelle est la charpente d'un saint, elle n'eût su le dire. Mais les intuitions font les voyantes. Elle avait flairé le goût du jeune prêtre pour la pauvreté et ce don de soi qui est tout l'amour divin.

Le voilà donc parti pour la Chine avec deux ou trois autres missionnaires. Ils sont accueillis en Corée par l'évêque qui réside à Notre-Dame des Neiges. Au commencement tout va bien. Corée, en chinois, ne signifie-t-il pas *matin calme*? Le jeune prêtre apprend la langue du pays, peut confesser dans cette langue, attire cette population sournoise et difficile. Puis une révolution de palais change les dispositions du gouvernement à l'égard des missions catholiques. A Séoul, Mgr Berneux est arrêté. Bientôt le Père de Bretenières le rejoint dans sa prison. Six autres prêtres partageront avec eux, le 8 mars 1866 à Séoul, un martyre dont les détails sont impossibles à citer, tant ils dépassent en cruauté les plus malsaines imaginations. Sans doute la bête humaine se peut déchaîner subitement en tous lieux. La société la plus civilisée en apparence n'est pas exempte de ces pires violences inattendues. Notre Révolution est toute salie par des scènes d'abjection populaire, et ce qui s'est passé récemment en Espagne, dans les Asturies, est d'une monstrueuse horreur. Il semble pour-

tant que la race jaune est plus experte en supplices et nous dépasse en férocité.

Les bourreaux ensevelirent en tas leurs victimes. Plus tard, quand la persécution fut calmée, les chrétiens de Corée séparèrent les restes des martyrs et leur donnèrent à chacun une sépulture convenable. Or le frère de Just, le Père Christian de Bretenières, entreprit de faire revenir en France la dépouille mortelle de celui qu'il considérait comme un saint. Des années s'étaient écoulées. Après la guerre russo-japonaise, le Japon avait gardé la Corée qui lui avait servi de base d'opérations. Il était plus facile d'obtenir une autorisation d'un gouvernement régulier en bonnes relations avec les nations d'Europe. Une circonstance favorable rendait aussi les négociations plus aisées : le propre neveu du martyr, le lieutenant de Lenoncourt, de l'infanterie coloniale, tenait alors garnison à Tien-tsin avec sa jeune femme qui était la sœur du futur général de Bournazel. L'officier pourrait se rendre en Corée et ramener le corps. L'autorisation de Rome fut lente à obtenir, car le nouvel évêque de Séoul désirait garder ses reliques. Christian de Bretenières se rendit en personne au Vatican et obtint l'adhésion du pape Pie X.

Donc le 31 août 1911, soit trente-cinq ans après le martyre, le lieutenant et Mme de Lenoncourt quittaient la Corée avec les restes de Just de Bretenières. L'évêque de Séoul ne s'en séparait pas sans douleur : « Le Père Païk — nom coréen de Just — dit-il aux voyageurs, était non seulement le martyr de la Corée, mais son martyr le plus beau, celui qui avait laissé de lui-même, dans la tradition et les récits écrits, l'impression la plus haute. Les chrétiens qui possédaient une histoire de lui, écrite en leur langue, l'avaient en vénération. » Peut-être, en effet, eût-il été préférable de le laisser là même où son sang avait coulé pour sa foi. Le général Mangin voulait qu'un soldat tué servît sur place

d'enseigne et parfois de frontière à son pays. Mais le retour de Just, c'est le triomphe de l'amitié fraternelle que lui avait vouée son cadet, c'est l'œuvre de Christian. Le 1<sup>er</sup> novembre le corps mutilé fut déposé dans l'hôtel de famille à Dijon. Le 5, il fut enseveli au village, dans le caveau des Bretenières où il repose aujourd'hui.

Sans égaler son aîné, Christian de Bretenières a laissé lui aussi une haute réputation dans l'histoire quasi merveilleuse de ce clergé français aujourd'hui inégalé dans l'univers et qui, en France et hors de France, contribue si efficacement à notre réputation et répare ainsi dans une certaine mesure la trop évidente absence d'idéal dans notre enseignement laïque. Après un noviciat à Rome, il revient comme professeur à Dijon. Là, il fonde au berceau de saint Bernard, à Fontaines-lès-Dijon, un apostolat populaire. Puis il crée à Dijon même, en 1884, cette École Saint-François-de-Sales, toujours prospère, destinée à former toute une jeunesse par l'instruction des humanités et des sciences et par l'éducation religieuse. Pour l'abriter — comme elle se développe sans retard — il ajoute à son hôtel de famille, l'hôtel de Bretenières qu'il a donné, l'hôtel de Nansouty qui le touche. C'étaient de magnifiques demeures des membres du Parlement de Bourgogne. Les frontons des façades s'ornent de casques de chevaliers. Les portes massives sont sculptées avec cet art d'autrefois qui ne négligeait aucun détail. Les bâtiments offrent aux yeux la noblesse et la dignité de leurs anciens habitants. Ils ont un visage français, un peu grave, un peu sévère, mais de belles lignes régulières qui imposent le respect et attirent l'amitié. Voici, dans les jardins, le pavillon où logeait l'évêque de Genève François de Sales quand il venait prêcher à la Sainte-Chapelle qui est aujourd'hui le théâtre. C'est là que la baronne de Chantal l'entendit et fut transformée. Et voici encore la minuscule cha-

pelle où il disait la messe. Pour honorer sa mémoire, l'École a pris son nom.

On ne saurait croire tout le parti qu'on peut tirer de ces vieux hôtels parlementaires. Il y a de la place, mais les gros murs sont difficiles à pousser. Et quelle différence pour les élèves de vivre dans ces demeures aisées d'autrefois, toutes chargées d'histoire et construites par des architectes qui avaient quelque souci de la beauté ou d'être parqués dans les uniformes, monotones et banales palais scolaires à la mode d'aujourd'hui !

Le chanoine Christian de Bretenières a laissé le souvenir d'un chef généreux et autoritaire. Il était grand et fort et en imposait à tous par sa taille et par son air. Parfois même il faisait peur, mais seulement à ceux qui manquaient de franchise. Il est décédé en février 1914, à l'âge de soixante-quatorze ans, ayant réalisé, en somme, son double but sur la terre : créer une pépinière de jeunes gens vigoureux, hardis et chrétiens et ramener en France les restes du martyr, de ce Just qui l'avait entraîné dans son apostolat.

Or, un jour, il frappa du poing sur la table et s'écria :  
— On ne fera jamais rien de cette mazette !

Cette mazette, c'était son petit-neveu Henry de Bournazel, que les parents avaient expédié à l'École Saint-François-de-Sales. Pour une fois il n'avait pas vu clair. Il n'avait pas su voir — ou du moins pas immédiatement — la force terrible qui se cachait sous une sensibilité quasi féminine.

Henry de Bournazel n'avait jamais été interne jusqu'à l'âge de treize ans et demi, malgré les changements de garnison. Son père ayant été appelé au ministère de la guerre en 1908, l'enfant avait été placé à l'École Saint-Louis-de-Gonzague, rue Franklin, mais il revenait chez lui chaque jour. Il ne travaillait guère qu'au dernier moment, à la fois nonchalant et violent, paresseux et d'une rapidité foudroyante dans ses devoirs. Les pa-

rents s'inquiètent vite de ces sautes d'humeur. On ne sait en effet à quoi elles aboutiront. Quand le chef d'escadrons de Bournazel fut envoyé à Sedan en 1911, les parents se décidèrent à placer l'enfant à Dijon, à cette École Saint-François-de-Sales dont le directeur était son grand-oncle. Là, du moins, il retrouverait la famille et ne serait pas un isolé.

La famille ! ce directeur âgé, énergique et bouillant ! Le petit commença de se renfermer en lui-même et de souffrir cruellement de la séparation et de l'internat. « Je suis triste, écrit-il à sa mère à peine installé. Venez vite ou je serai toujours triste. » Malheur, par exemple, à qui le dérange dans sa mélancolie ! « J'ai été obligé, confesse-t-il quelques mois plus tard, de donner des coups de règle à mon voisin qui m'avait ennuyé. » Un surveillant importun était arrivé juste à ce moment-là. La petite mazette savait se défendre, et même attaquer.

Heureusement la famille était représentée plus tendrement dans le voisinage. Cet officier d'infanterie coloniale, M. de Lenoncourt qui, avec sa jeune femme, avait fait le voyage de Corée pour y chercher les restes du martyr, habitait le château de Bretenières tout près de Dijon. Les jours de sortie, Henry y courait. Il trouvait là une tante charmante qui attirait les confidences, qui réchauffait le pauvre interne au cœur transi et qui remplaçait le foyer absent. Par surcroît il avait à sa disposition le parc et la pièce d'eau. Naturellement il en abusa. Sa barque s'enlisa sur le petit étang et il fallut le repêcher : il avait suivi les opérations de sauvetage avec curiosité et avec une tranquillité surprenante. Le danger, déjà, l'attirait. C'est en voulant chasser dans le parc qu'il se blesse au pied avec un petit fusil. Là encore, il montre ce calme qui ne devait plus tard jamais l'abandonner au combat et qui surmontait l'élan formidable ou prodigieusement sensible des nerfs.

A la rentrée de 1912, en novembre, au collège même il est question de la guerre avec l'Allemagne. Elle a failli éclater à propos du Maroc. « Ce serait certainement une guerre suprême, écrit-il à ses parents. Il faudra probablement que l'un des deux peuples disparaisse : la rivalité et surtout la haine est trop grande entre ces deux pays. » Comme il y va ! La disparition, rien que ça ! Mais ne conviendrait-il pas de l'attendre pour ce duel à mort ?

Pendant une autre influence s'exerce peu à peu sur lui dans ce château de Bretenières où il s'ébroue au sortir des classes dans cette liberté et cette indépendance qui demeureront, jusque dans la discipline militaire, sa passion. Son oncle de Lenoncourt qui appartient à l'infanterie de marine a couru le monde. Quand elle a pu le faire, Mme de Lenoncourt n'a pas manqué de l'accompagner. Sans cesse, dans les conversations, reviennent des noms de colonies, des histoires coloniales, des souvenirs coloniaux. Le voyage en Corée a été raconté longuement. La Chine n'a plus de secrets. L'Indochine est encore plus captivante parce qu'elle est une œuvre française. Madagascar, la grande île africaine, pareillement. Des Français de génie et d'audace ont créé ces France d'outre-mer. Là-bas on n'est pas gêné par les conventions et par les bureaux. Alors apparaît à l'enfant l'image d'une vie nouvelle, plus large, plus hardie, plus véhémente et personnelle au service de cette France lointaine qui garde en outre l'attrait du mystère. Il y a bien le supplice du saint pour le retenir et refroidir, mais à distance il est devenu l'occasion d'un prodige de courage. Ainsi les objets se déforment-ils. Ainsi les novices s'enflamment-ils au récit des martyres. Henry de Bournazel, peu à peu, se laisse prendre à l'exotisme, au goût de l'aventure. Just, le saint, avait entendu les voix des Chinois dans ce parc de Bretenières au fond d'un trou. Nul doute que son petit-neveu

n'ait entendu là pour la première fois l'appel de sa vocation marocaine mêlée à cette vocation militaire déjà éclos sur sa terre d'enfance.

Le 28 février 1914 meurt l'abbé de Bretenières. Le jeune collégien, son petit-neveu, ne paraît pas l'avoir beaucoup regretté. Il n'est pas d'ailleurs à l'âge des regrets. A peine est-il revenu au château de Bournazel pour les grandes vacances que son père, alors chef de cabinet du général directeur de la cavalerie au ministère de la guerre, est réclamé par dépêche à Paris. Ce rappel est assez significatif. Les menaces de guerre s'accroissent. Les permissionnaires sont rappelés. Demain l'ordre de mobilisation sera lancé. Henry est désormais le seul homme de la famille et il a seize ans. C'est à lui de prendre en mains les commandes morales du groupe que composent tant de femmes, sa grand'mère qui en est à sa troisième guerre (le Mexique, 1870-1914), sa mère, ses sœurs, les femmes de service, les paysannes des fermes et des hameaux voisins. Chaque jour il va chercher les nouvelles au bourg de Seilhac, franchissant au besoin les barrages de territoriaux. Il court à travers les bois pour revenir plus vite quand ces nouvelles sont rassurantes. Il est moins pressé quand elles sont mauvaises. Encore faut-il prendre garde aux fausses rumeurs qui circulent et tantôt sont décourageantes et tantôt d'un optimisme exagéré. Lui-même les transforme avec son exaltation. Il rassure les femmes qui l'entourent et qui s'inquiètent. Il porte jusque dans les villages proches l'éclat et le rire clair de sa jeunesse triomphante, car la gaieté fait partie de son courage dans la vie. L'arrêt de la Marne ne l'étonne pas et il ne se trompe pas quand il annonce une grande victoire, et il croit dès lors la France sauvée. Il faudra encore quatre années pour parvenir à l'armistice et conquérir la paix. Cependant il enrage de ne jouer aucun rôle. Il les rêve tous, de l'aviateur à l'espion, de

celui qui vole à celui qui rampe, de celui qui souffre à celui qui tue : qu'importe, il voudrait servir. Ne peut-on l'utiliser malgré son âge et cette guerre va-t-elle finir sans qu'il y ait pris part ?

Qu'il se tranquillise ! Elle lui donnera le temps de servir. Mais, en attendant, qu'il achève donc ses études et passe son baccalauréat ! Le petit héroïsme de chaque jour a bien son prix. Ainsi lui faut-il quitter la Corrèze et retourner à son École Saint-François-de-Sales à Dijon. Son rôle d'informateur familial est terminé. Mais à Dijon il va retrouver la guerre sous une autre forme plus directe. Sa tante, la vicomtesse de Lenoncourt, est infirmière de la Croix-Rouge et l'a pris chez elle, parce qu'une partie de l'École sert d'hôpital. Là, il entend, par transmission, les récits des blessés, et même il va les voir et participe à leurs actions plutôt qu'à leurs blessures.

— C'était alors, me dit Mme de Lenoncourt que je suis allé voir au château de Bretenières, un grand garçon mince et timide qui ne paraissait pas son âge. On le prenait pour un enfant sage, contemplatif. Il bouillonnait en dedans, je le savais bien. Sans cesse il m'interrogeait sur mes clients de l'hôpital, non pour les plaindre, mais pour les envier.

Quelle erreur de croire que les horreurs de la guerre arrêtent une jeunesse ardente ! Est-ce que les peines d'amour, si souvent et si minutieusement décrites par les romanciers et les auteurs dramatiques, ont jamais détourné de l'amour ? Chaque âge recommence son expérience de la vie sans tenir compte des générations précédentes. Il appartient aux chefs des gouvernements de se souvenir en consultant l'histoire et d'empêcher les conflits qui ruinent et dévastent les peuples. Malheureusement l'art de gouverner s'est perdu ou presque et les peuples vont trop souvent à la dérive quand l'autorité pourrait fixer leurs cours et trouver d'autres em-

plis actifs pour le développement des forces de bien-faisance et de construction.

Les lettres d'Henry, adressées d'octobre et novembre 1914, à sa mère et à ses sœurs, pleines de détails réalistes — il n'a jamais rien caché des craintes ou des douleurs et il n'épargne pas la sensibilité des femmes — ne contiennent qu'un vœu : partir. Le 4 octobre, à peine rentré à son collège Saint-François-de-Sales transformé en ambulance, il écrit à sa sœur Aïde : « De nouveaux blessés sont arrivés aujourd'hui, mais dans quel état !... tu ne peux t'en faire une idée. Dans une plaie on trouvait des *vers*, c'était un pauvre blessé abandonné pendant quatre jours comme mort sur le champ de bataille... Il est mort encore cette nuit deux malheureux blessés, l'un a eu la gangrène... Sa pauvre femme l'a veillé toute la nuit ainsi que deux de mes camarades. L'autre, atteint d'une balle dans le foie, est mort presque subitement en un quart d'heure. C'est à peine si on a eu le temps de lui donner l'absolution. Mais aucun ne se plaint, ils sont d'un courage à toute épreuve... »

Ces affreux spectacles, loin de l'émouvoir, l'enflamment. « J'ai vu, ajoute-t-il, un de mes camarades de rhétorique qui est parti hier pour le feu. Il a dix-sept ans. Un autre va partir vendredi. Il n'a aussi que dix-sept ans. Je bous de ne pas pouvoir partir aussi... »

Le 20 novembre il écrit encore à la même confidente : « Tous les soirs, en me couchant, je songe à ces pauvres soldats qui ont peut-être une température plus basse que nous avons ici... Ah ! combien je regrette de n'avoir pas un an de plus pour aller à la frontière. Mais si, d'après les prévisions, la guerre dure encore une année, quelle joie ce sera alors pour moi d'aller faire le coup de feu !... Je suis malheureusement de la classe 1918. Si seulement j'étais né deux mois plus tôt ! Ce n'est pas de veine. Bientôt, quand il n'y aura plus personne pour satisfaire à l'appétit glouton des obus allemands,

ce sera nous qu'on appellera. Quelle chance!... »

Comment travailler dans cette excitation journalière et quand on ne pense qu'à partir? Mais voilà que ce grand garçon, si nonchalant et personnel dans sa vie de collégien, change tout à coup, se soumet à la règle, à la discipline, travaille, regagne à petits efforts continus le temps perdu. Il entrevoit une lumière au bout du sombre horizon : entrer le plus tôt possible à Saint-Cyr puisque son père s'oppose à tout devancement d'appel, servir et commander. Commander surtout, ce sera toujours son rêve, mais on n'y parvient qu'en servant. Seulement il sait bien, déjà, qu'il est de la race de ceux qui commandent. Cela se devine de bonne heure, et les petits camarades le pressentent pareillement. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand raconte ses jeux au bord de la mer de Bretagne avec des camarades de son âge, et parmi eux cet étrange Gesril qui s'amusaient à faire courir des dangers à ses compagnons sans en prendre sa part, simplement pour son plaisir : cependant nul ne doutait de son courage, ni de sa primauté et, en effet, à Quiberon, envoyé aux vaisseaux anglais pour faire cesser le feu, il revint partager le sort des malheureux vaincus abominablement livrés au bourreau par Tallien. Dès l'enfance, il avait révélé, par la fascination qu'il exerçait, la flamme intérieure qui le consumait. Je crois bien qu'Henry de Bournazel fut de cette race-là.

Le premier effet de la guerre fut de le conduire au baccalauréat qu'il passe brillamment à Dijon en juillet 1915, pour entrer en octobre à l'école Sainte-Geneviève de Versailles qui a remplacé l'ancienne maison de la rue des Postes et qui prépare à Saint-Cyr où il espère entrer au mois de juin 1916. Pourvu qu'on ne supprime pas le concours! Pourquoi ne se préparerait-il pas de préférence à l'examen des élèves officiers de réserve? Il secoue parents et amis pour être renseigné.

Son unique but est de partir le plus tôt possible pour le front. Il en cherche tous les moyens. Le plus sûr serait encore de s'engager. Ah ! si son père l'y autorisait !

A Paris il a l'occasion de voir deux vieilles cousines, infirmières-majors de l'hôpital de Dunkerque, qui ont reçu la croix de guerre avec palme pour avoir soigné les blessés pendant le bombardement de la ville par les canons à longue portée et par les avions. « Elles ont eu la satisfaction, écrit-il à sa mère, d'assister à plusieurs combats navals et aériens en même temps : le spectacle, disent-elles, était féérique. Voir ces gros bateaux anglais munis de leurs nouvelles bouches à feu donnait l'impression d'extrême solidité. » Il se tourne plus volontiers vers les beautés de la guerre que vers ses horreurs. « Il est impossible, ajoute-t-il négligemment, de se figurer l'état dans lequel revenaient les blessés de l'Yser » et il n'y insiste pas.

Déjà cinq de ses oncles ou cousins sont tombés au champ d'honneur. La pensée de demeurer inactif lui pèse lourdement aux épaules. Il supplie son père de lever l'interdiction. Le colonel de Bournazel résiste à la charge des arguments physiques et moraux que lui lance son fils, car il le trouve encore bien novice et fragile pour la dure existence qu'il a vue de près. Henry est fils unique. Faut-il, si vite, risquer de le perdre quand le père est déjà au danger ? Mais voici que le colonel est appelé au commandement du 1<sup>er</sup> régiment de chasseurs d'Afrique et désigné avec ses hommes pour l'armée de Salonique. Dernière tentative du fils qui, cette fois, arrache l'autorisation. C'est entendu, il s'engagera. Son père choisit pour lui le 4<sup>e</sup> régiment de hussards dont le dépôt, à Brissac, est commandé par un oncle du jeune volontaire, le chef d'escadron de Beaurepaire déjà âgé dont le fils aîné a été tué à Morhange. Le 20 janvier, Henry entre au régiment : son rêve est comblé. Le 2 février, son père s'embarque pour l'Orient.

### III

#### L'ATTENTE

Son rêve est comblé, et naturellement quelle désillusion ! Il n'a pas l'habitude de mâcher les mots et il raconte crûment à sa mère, dans une lettre du 11 février 1916, ce qu'il a trouvé à Brissac comme logement, nourriture et camarades. Après une description sommaire de la petite ville, il dépeint la baraque du réfectoire au-dessous du pont et au bord même de la petite rivière :

« Vous y accédez par un petit escalier de pierre où vous manquez de vous casser un membre à chaque pas, car les marches « ont eu leur temps » et vous n'êtes pas étonné de ne trouver qu'une marche sur trois... Dans cette pièce se trouvent quatre planches longues et étroites montées sur des tréteaux : ce sont nos tables. Vous entrez sans frapper, car je crois bien que de porte il n'est plus question. « Elle a eu son temps », elle aussi, et vous assistez là à la plus charmante cérémonie du monde, et que vous connaissez bien si vous êtes allé au Jardin d'acclimatation ou au Jardin des plantes : le repas des fauves, et de quels fauves ! Dans ces déjeuners plantureux, la fourchette de fer joue un rôle prépondérant. Elle sert rarement à porter les aliments à la bouche de leur possesseur, plus souvent comme cure-dents et comme peigne ou comme lance-bombe (on pique un gros morceau de viande et... attention à la bombe!...

Pan dans l'œil!) Quant à la cuiller, c'est un ustensile souvent inconnu. La soupe... croyez-vous qu'on la mange, non, on la boit à même l'assiette (et les assiettes ne sont pas lavées!!!) La viande! on se met à deux pour la manger. L'un tire de son côté et l'autre de l'autre et c'est quelquefois très dur : enfin, victoire, elle s'est déchiquetée, et les possesseurs radieux de se mettre en devoir de la savourer délicieusement... A gauche, se trouve la coquette maison où nous logeons. C'est une grande et longue baraque composée de cinq chambres dont les portes donnent sur un couloir long et étroit. Dans chaque chambre sont alignés trois, quatre, cinq, sept lits et davantage. Dans la mienne il y en a sept, et combien étroits, et rembourrés avec des noyaux de pêche! Ceci passerait à la rigueur, mais ce qui est plus dur à avaler c'est la société élégante et choisie qui orne cet intérieur. C'est à la nage dans une mer de crachats que le soir vous regagnez votre lit avec dans les narines cette senteur agréable de la bête fauve en cage... La vie militaire est une bien drôle de vie... »

Ce n'est pas tout encore. Trois jours après il écrit à sa chère sœur Aïde qu'il ne ménage pas plus que sa mère, car il n'a jamais ménagé personne, estimant sans doute que c'est diminuer quelqu'un que lui cacher la vérité : « Aujourd'hui j'ai pris pour la première fois la garde d'écurie, avec les crottins à enlever, les chevaux à calmer, etc... Quelle belle nuit je vais passer! Aujourd'hui, en pansant le cheval du brigadier, je me suis trouvé couvert de... puces. Pas des petites puces... Ce sont les copains qui m'apportent à manger. Tout est flanqué dans ma gamelle et on mange tout ensemble en fermant les yeux. C'est le genre de la pâtée des poules de Miette. » Miette est la vieille cuisinière des Bournazel. Mais il ajoute ce correctif : « Ce sont là de petits inconvénients auxquels on s'habitue peu à peu. »

Il décrit ces inconvénients à la manière la plus réa-

liste, mais il ne se plaint pas. Il dira toujours tout, mais il s'accommodera de tout. De tout, sauf de ne pas être en première ligne. La plus dure étape à franchir, pour lui, c'est bien celle de l'attente. Néanmoins, ce tableau de la saleté d'une chambrée est à retenir, parce qu'il a été malheureusement vrai trop longtemps en France s'il l'est moins ou s'il ne l'est plus aujourd'hui. Les mauvais souvenirs de la vie militaire ne viennent pas des efforts et de la fatigue physique, ni de la servitude, ni de la quantité, ni même de la qualité de la nourriture, mais bien de cette promiscuité qui est rendue particulièrement pénible, non point du tout parce qu'elle est populaire — la question ne se pose nullement ainsi — simplement parce qu'une certaine éducation hygiénique a fait trop longtemps et trop souvent défaut au peuple de France, à tel point qu'en voyageant à l'étranger, spécialement en Suède, en Danemark, en Hollande, en Suisse, on fait un triste retour sur son pays. Dans chaque village le curé et l'instituteur doivent se liguier pour enseigner la propreté. Elle est le premier degré de la politesse, comme la politesse est le premier degré de la délicatesse morale. L'intelligence, chez nous, est très répandue. Il s'agit de l'utiliser au profit de la race, du bien-être, de l'agrément. Une maison bien lavée et décorée retient ses hôtes qui ne vont plus au cabaret. Tout se tient, tout s'enchaîne dans une société. Le laisser-aller, le débraillé, le manque de tenue, l'abandon des soins d'hygiène, l'oubli du respect physique dû à autrui, ne sont jamais de bons signes. Sait-on seulement que ce moyen âge, que toute une école ignorante a tenté de diffamer quand il fut le temps des Croisades, des Chansons de gestes et des Cathédrales — les trois grands C, — avait installé des bains publics dans les plus petits bourgs, veillait sur les choses physiques avec soin, spécialement sur le costume par le moyen des fêtes corporatives et religieuses pour lesquelles chacun se mettait en frais?

Henry de Bournazel enrage de son inaction, de cette situation « croupissante » du dépôt. Un peu auparavant, son aîné, Georges Guynemer, passait par les mêmes phases. Moins robuste de corps, ajourné plusieurs fois pour faiblesse de constitution, il avait réussi à entrer dans l'armée par la porte basse. Le futur chevalier de l'air avait débuté comme le plus misérable écuyer. Élève mécanicien au camp d'aviation de Pau, l'enfant choyé de Compiègne connaissait l'apprentissage le plus rude. Il couchait sur la planche. Il était employé aux plus salissantes besognes, la corvée de quartier, le nettoyage des cylindres, le transport des bidons de pétrole. Dans le milieu où il vivait, il entendait des paroles et des théories qui le faisaient bondir et ne distinguait pas encore la distance qui, si souvent, sépare du cœur les théories et les paroles. Et cependant son esprit et son corps se fortifièrent, se trempèrent au cours de cet apprentissage. Avec une énergie indomptable il poursuivait son but : il décomposait l'avion avant d'y monter. Il apprenait à le connaître par le détail.

Son camarade plus jeune et qui ne devait jamais le rencontrer, son émule en prestige et en enchantement, s'agite comme un fauve en cage. Comment sortir de la cage? Son seul désir est d'être un combattant. Ne pourrait-il préparer les examens des élèves officiers de réserve ou des aspirants d'artillerie? Et s'il passait au premier régiment de chasseurs d'Afrique que son père commande? S'il partait pour l'Orient?

Pour ajouter à son exaltation, voici que la bataille de Verdun commence. Elle s'est engagée le 21 février par un déluge d'artillerie tel que dans la guerre il ne s'était encore jamais vu. Les lignes de remparts tombent l'une après l'autre. Au bois des Caures, l'admirable colonel Driant qui commande un groupe de chasseurs à pied aux trois quarts cerné, se fraie un passage entre les mitrailleuses et, se retirant le dernier, est tué. L'avance

continue et le 25 l'ennemi atteint la côte du Poivre qui domine la Meuse et s'empare par surprise du fort de Douaumont qui, dominant tout le champ de bataille, paraît être la clé de Verdun.

Toutes ces nouvelles, tamisées, parviennent peu à peu au pays alarmé. Quel retentissement elles ont sur de jeunes cerveaux enflammés comme celui d'Henry de Bournazel ! Mais il est de ceux qui ne désespèrent jamais. Il se rappelle sa course à travers les bois quand il allait chercher les communiqués à Seilhac. N'est-ce pas lui qui a rapporté la nouvelle de la victoire de la Marne ? Il n'y a qu'à attendre une nouvelle Marne. Et, en effet, l'ennemi est arrêté. Le général Pétain a pris le commandement de l'armée de Verdun. Verdun est sauvée.

Verdun ne paraît sauvée que momentanément. En avril, les Allemands attaquent sur les deux rives. La rive gauche paraît plus compromise encore que la rive droite. Pourtant, c'est le soir du 9 avril que, certain d'arrêter la progression ennemie, le général Pétain lance son ordre du jour célèbre, renouvelé de Du Guesclin et de Jeanne d'Arc : « Courage, on les aura... »

Le 6 mai, Louis d'Auzac, brillant officier de cavalerie, oncle d'Henry de Bournazel, est tué au bois de la Caillette. Voici la lettre que le jeune engagé écrit alors à sa mère, le 15 mai, dès qu'il a reçu la nouvelle :

« Ma chère maman,

« Votre lettre m'a littéralement bouleversé. Je sais combien vous aimiez votre frère et je sais combien il vous le rendait. C'est un affreux malheur pour Bonne Maman d'abord qui n'avait que ce fils et pour vous il n'est pas moins grand, car je devine la douleur que l'on doit éprouver à la mort d'un frère ou d'une sœur. Mais après les premiers chagrins toujours violents, il faut réfléchir aux conséquences qu'entraînera cette si belle mort. Car un Français de notre sang ne peut mourir

autre part qu'à la tête de ses troupes quand il s'agit de défendre la terre de ses pères. Il est vrai, et j'en conviens, que le moment n'est guère propice à la rhétorique. Mieux vaut essayer de voir quels bienfaits apportera cette mort. Dans mon catéchisme et dans mon histoire sainte, il était dit que ceux qui mouraient martyrs, baptisés par leur sang pour ainsi dire, allaient directement au ciel. N'est-ce point son cas? C'est un grand chagrin pour nous ici-bas qui ne comprenons pas, ou mal, la mort. Pour lui, c'est une délivrance et ceci devrait suffire à arrêter nos larmes. Qu'eut-il fait seul ici-bas avec le souvenir de sa femme qu'il aura si peu connue? Car, comme vous me le dites, elle va si mal qu'elle ne passera peut-être pas la semaine. Au contraire, ils seront tous deux réunis au ciel pour l'éternité... Adieu, ma chère maman, je pense à vous et je prierai bien pour mon pauvre oncle.

« Votre fils,

« HENRY ».

Mme Louis d'Auzac, née Solange de Virieu, ne devait en effet survivre que douze jours à son mari. Très malade, elle avait cru le précéder.

Ne convient-il pas de retirer de cette lettre fervente et cornélienne ce membre de phrase : « Un Français de notre sang ne peut mourir autre part qu'à la tête de ses troupes... » Ainsi devait-il mourir. Il semble que d'avance il fixe son destin.

En juin il est brigadier. Cependant la bataille de Verdun continue. Le 22 mai, le général Mangin a réussi à rentrer dans le fort de Douaumont, mais n'a pu s'y maintenir. Le fort de Vaux est pris le 7 juin après une défense héroïque. Résolu à en finir, le commandement allemand tente enfin le 23 juin — la plus dure journée de Verdun peut-être — un effort suprême. Il couvre d'obus asphyxiants nos positions de la rive droite,

lance à l'attaque huit divisions, s'empare au prix de pertes sévères de Thiaumont et de Fleury, mais il échoue devant Souville qui était son but principal et le vrai rempart de Verdun, Souville défendu par la brigade de mon frère le colonel, aujourd'hui général Bordeaux. Il croyait si bien prendre Verdun ce jour-là qu'un détail peut faire mesurer les espérances et les déceptions allemandes : les drapeaux des régiments avaient été envoyés des dépôts à l'avant pour être déployés lors de la prise de la ville. Ordre fut donné de les renvoyer à l'arrière. Dès cette date, Verdun est une défaite allemande, mais elle n'est pas encore une victoire française.

Rongé d'ennui dans son dépôt, le jeune brigadier calcule le 17 juillet qu'il aura six mois de service dans cinq jours et qu'il est ainsi mobilisable. « Je resterais, écrit-il, inconsolable de ne pas prendre part à cette guerre pour laquelle je me suis engagé et dont les événements se précipitent. »

Les événements se précipitent en effet et il s'en rend compte. La grande attaque combinée des Alliés que les Allemands ont voulu devancer et paralyser avec leur propre attaque sur Verdun, s'est déclenchée : 4 juin, offensive russe au sud du Pripet ; 25 juin, offensive italienne sur l'Isonzo ; 1<sup>er</sup> juillet, offensive britannique et française sur la Somme, 25 000 prisonniers, dix kilomètres de terrain gagné le premier jour ; 2 juillet, offensive russe centrale. Les jours d'angoisse sont passés, et maintenant ce sont les jours d'espérance. Jours d'espérance qui désespèrent l'engagé volontaire. Il faut bien montrer dans ce jeune cœur violent la répercussion des événements généraux. Le seul but d'Henry de Bournazel est de partir pour le front et on lui barre la route. Il suit un cours de mitrailleurs et il en sort premier. Il se prépare, mais il attend. Son père ne le veut pas à l'armée d'Orient : qu'il serve en France. Sa mère le détourne des autres armes : infanterie ou artillerie, et

le pousse énergiquement au travail, lui montre Saint-Cyr. Lui, non plus, ne veut pas de l'artillerie et pour quelles raisons? « On s'y fait tuer de trop loin et on n'a pas la consolation de marcher à « la fourchette », de tuer quelques Boches avant de se faire démolir soi-même... Je ne veux pas rester en arrière tandis que tous mes parents sont au front et je ne veux pas rester *embusqué* dans la cavalerie tandis que mes parents, morts dans l'infanterie, réclament vengeance. » Il s'exaspère et il en arrive à protester contre l'autorité maternelle qui remplace, à distance, celle du père et qui lui donne des conseils de sagesse, non de prudence.

L'armée, il n'y a qu'elle pour lui. Il lui appartient, même après la guerre. « Que nous réserve l'après-guerre, écrit-il encore, pour nous qui représentons en somme l'ancien régime aboli? La révolution est assurée après la guerre. Eh bien! assurément rien. D'autre part, l'armée, que sera-t-elle après la guerre? Où tombera-t-elle? bien bas, sûrement... Comme je ne veux pas mentir à ma famille qui toute a été dans l'armée j'y demeure... » Mais il veut y conquérir des grades. Le risque? Il l'attend, il le veut. D'ailleurs n'est-il pas fort d'une prédiction d'un père Joseph qui en 1913 lui a dit : « Votre famille ne s'éteindra pas... » Le même père Joseph avait annoncé la longue durée de la guerre. Plus tard, au Maroc, Henry consultera une Berbère sur son avenir.

Enfin une occasion se présente à lui de partir pour l'Orient dans un détachement d'infanterie. Mais quel guignon! Au moment du départ, une circulaire ministérielle interdit l'envoi de recrues de moins de vingt ans. Henry de Bournazel retourne au dépôt dans un de ces terribles accès de fureur qui le font particulièrement redouter, lui d'habitude si maître de lui.

« Ma chère maman, écrit-il le 20 décembre 1916, je suis littéralement navré, désolé. Aucune épithète ne

pourrait qualifier mon dépit. *Trop jeune!* est-ce là une excuse quand on veut servir la France? Que dirait Corneille lorsque dans son *Cid* il fait dire à Rodrigue :

... *La valeur n'attend pas le nombre des années.* »

Cependant la bataille de la Somme, après les brillants avantages du début, s'est enlisée peu à peu. Mais voici que Verdun devient un nom de victoire. Le 24 octobre 1916, c'est la foudroyante offensive de Nivelle et de Mangin qui va libérer Haudromont, Douaumont et Vaux, et le 15 décembre tombe toute la ligne plus éloignée de Louvemont à Bézonvaux. Cette année 1916 va-t-elle amener le fin de la guerre? Henry de Bournazel ne pourra-t-il donc pas servir auparavant? Il se sent devenir enragé. Le 17 février 1917 il écrit à sa chère Aïde : « ... Le printemps approche comme la grande offensive, décisive cette fois, je l'espère bien. Je suis décidé à y participer et si, vu mon tour de départ qui n'est pas dans les premiers, on ne me laissait pas y aller, je quitterais le 4<sup>e</sup> hussards pour assister de près à l'agonie de l'Allemagne. »

Pour sortir de cette geôle qu'est pour lui le dépôt, il se rue sur le travail comme il se ruera plus tard sur l'ennemi. Brusquement il prépare les doubles examens de philosophie et de mathématiques qui se passent le 21 mars 1917. Reçu aux deux examens, il accepte de se présenter à Saint-Cyr. Comme sa mère a eu raison de le pousser par les épaules afin qu'il pût mieux utiliser ses aptitudes qui, de plus en plus, seront des aptitudes de commandement !

La grande offensive du 16 avril 1917 avait avorté, entraînant dans son échec les plus belles espérances. Toute une jeunesse s'était jetée dans ce gouffre avec la foi de la victoire. Le découragement succédant à tant d'exaltation et joint aux coupables manœuvres défaitistes de l'arrière tolérées par la faiblesse d'un gouver-

nement sans autorité avait provoqué ces mutineries qui firent courir à l'armée et au pays le plus grand péril de la guerre. Elles ne furent pas ignorées dans les régiments qui se préparaient à combler les vides. Henry de Bournazel en a honte. Comment accueillir le doute? Qu'on envoie donc au front sa génération! Il y arrive enfin, le 10 juin, après avoir passé ses examens de Saint-Cyr.

« Ma chère maman, écrit-il radieux, enfin me voilà au front depuis hier soir après une route éreintante de deux jours pleins et un chemin de douze kilomètres à pied, chargés comme des baudets par une chaleur éfrayante. Je monte aux tranchées demain matin... »

Un Georges Guynemer, le Jacques d'Arnoux des *Paroles d'un revenant*, symboles de toute une génération magnifique, ont montré le même désir de servir, ont agité la même flamme. Henry de Bournazel, après la longue période médiocre de l'attente, va recevoir le baptême du feu.

## IV

### LA GUERRE

La cavalerie, dans l'armée française, a plus particulièrement ses traditions. C'est l'arme choisie de préférence par ces jeunes gens de vieille race qui, formés à servir avec désintéressement, insouciance, audace et générosité, se trouvent volontiers en désaccord avec une époque tourmentée et compliquée d'industrie et de commerce, d'intrigues et d'affaires. C'est l'arme où ils peuvent d'emblée montrer leur supériorité, car, dressés de bonne heure aux sports, ils montent mieux que leurs hommes, et ils ont pris, sur les terres du domaine, heureusement gardé par les familles, même diminué, même réduit, l'habitude de parler aux paysans et aux ouvriers agricoles et de savoir les conduire. Et voici, que, dans la Grande Guerre, la cavalerie, devenue inutile devant l'arrêt des tranchées, est mise à pied.

Même à pied, elle reste la cavalerie, avec une camaraderie plus étroite et plus gaie, cette entente plus directe qui se retrouve dans certains corps de choix, chasseurs ou régiments plus spécialement réservés aux offensives. Elle espère toujours qu'on reviendra aux opérations de mouvement. Elle se souvient des grands ancêtres, les cavaliers de Lassalle ou de Murat, elle a recueilli l'écho des charges héroïques — et inutiles — des cuirassiers de Reischoffen et des dragons et hussards de Sedan, enlevés au galop par Gallifet. Mais pourquoi chercher

si loin dans le passé? Une autre légende déjà s'est envolée, toute frémissante, de la cage de l'histoire : celle de cette division Cornulier-Lucinière qui, pendant la bataille de la Marne, a reçu l'ordre d'atteindre les arrières de l'ennemi et d'y jeter le désarroi et la panique. Elle a si bien exécuté ses instructions que, passée sur la rive droite de l'Ourcq, dissimulée dans les forêts, elle a failli enlever le général von Kluck. Isolée dans les lignes ennemies où elle surgissait ici ou là, provoquant le désordre, presque impossible à identifier, pareille à une division-fantôme, elle n'a pu rejoindre nos troupes que le 11 septembre quand l'ennemi vaincu était en pleine retraite. Et même, l'escadron de Gironde, envoyé en extrême pointe de reconnaissance, s'est trouvé enfermé dans la forêt de Villers-Cotterets, l'escadron de Gironde qui devait surprendre et détruire toute une escadrille ennemie — chevaux contre avions — et dont le chef prodigieux devait être tué dans cette expédition fantastique, digne des chevaliers d'autrefois. De ce lieutenant de Gironde, on se répète les dernières paroles : « J'ai passé toute ma vie à cheval. Si je dois avoir la figure cassée tout à l'heure, qu'au moins ce soit à cheval... » Et encore : « Heureusement j'ai pu me raser aujourd'hui. Il faut être beau (1)... » Avec ces souvenirs-là, on fait des hommes.

Henry de Bournazel, qui est de cette même race et qui doit laisser un jour le même exemple, a donc rejoint au début du mois de juin 1917 le 4<sup>e</sup> régiment de husards commandé par le colonel Parrot. Il est affecté au 3<sup>e</sup> escadron : « Je monte aux tranchées demain matin, écrit-il tout joyeux à sa mère. Nous les prenons à côté de Reims, au mont Cornillet... »

Dans cette offensive échouée du 16 avril, il y avait eu

(1) *L'escadron de Gironde*, par René CHAMBE (*Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> et 15 février 1934).

des morceaux de victoire, soit à l'armée Mangin, soit à l'armée Anthoine. Entre le 17 avril et le 20 mai celle-ci avait réussi à s'emparer du massif du Moronvilliers. Le massif du Moronvilliers, sur une longueur de dix kilomètres, domine la plaine de Châlons. L'ennemi, de là, plongeait dans nos positions. Cette formidable barrière, dressée devant nous en Champagne, dont nous ne possédions même pas le bas des pentes, qui semblait inexpugnable avec ses fortifications construites et sans cesse perfectionnées depuis plus de deux ans, avec ses tunnels où aboutissaient des voies ferrées et qui constituait la garantie de contre-attaques soudaines, était tombée entre nos mains avec plus de six mille prisonniers et tout un matériel d'artillerie au prix d'efforts douloureux et magnifiques. On s'était battu des jours et des nuits pour s'emparer de la ligne des hauteurs, car la chaîne se compose de sept ou huit sommets aux formes arrondies, le mont Cornillet, le mont Blond, le Mont-Haut, le Casque, le Téton, le Montsans-Nom, après quoi elle s'abaisse dans la direction d'Auberive. A la fin de mai la bataille s'était encore rallumée, les Allemands ne se décidant pas à nous abandonner cette muraille dont les sommets lui donnaient d'excellents observatoires.

C'est au mont Cornillet que l'escadron à pied où sert Henry de Bournazel va occuper les tranchées. Il raconte sa marche en avant après les longs séjours dans les trains. Le soir, il est en vue de l'ennemi. La nuit n'est pas assez noire pour continuer à avancer : il faut attendre et c'est déjà le spectacle « grandiose » des éclairs des batteries et des fusées montant dans le ciel qui s'assombrit. « Le ciel lui-même est rouge à l'horizon... Dans une demi-heure nous repartons et à travers les boyaux nous effectuerons les cinq derniers kilomètres qui nous séparent de la première ligne. J'attends ce moment avec impatience. » Et dans l'adieu final de

sa lettre à sa « chère maman », il ajoute : « Le moral est excellent. C'est la vie rêvée. »

*La vie rêvée* : il l'accepte toute, depuis les bombardements jusqu'aux luttes obscures avec les rats dans les trous. Car « c'est la vraie vie de guerre ». Il n'en épargne aucun détail aux siens. D'une famille de soldats, il n'entend pas ménager sa mère ni ses sœurs. A sa sœur Yvonne il décrit, le 1<sup>er</sup> juillet, une attaque allemande : « J'étais en train de lire ta lettre tranquillement lorsque soudain la sirène des gaz retentit... Je sors de ma cagna et j'aperçois un ciel sillonné de fusées... De tous côtés les canons crachent. Il fait nuit noire et nos masques gênent la respiration. Nous armons nos carabines et nous allons entrer dans la danse. Le spectacle est saisissant. Je suis un peu ému, les *gros noirs* tombent alentour, les torpilles montent et descendent, décrivant une trajectoire rouge sang. C'était un peu terrifiant... L'officier passe derrière nous et me dit : « Un beau « baptême du feu !... » Mais les Allemands descendent à côté chez les dragons qui les reçoivent fort mal. »

*Un peu ému*, je crois bien : il a dix-huit ans, blond et mince, il a l'air d'une fille ; il n'a même pas toute sa taille, car son livret, à l'entrée au régiment, lui donne 1 m. 74 et il aura plus tard 1 m. 80. Le signalement de ce livret le représente ainsi : « Cheveux châtain clair, yeux gris bleu, front haut, nez rectiligne, visage ovale, taille 1 m. 74. »

Le hasard, ou plutôt le Dieu des rencontres comme disait saint François de Sales, m'a fait rencontrer au Tafilale, où je cherchais la trace d'Henry de Bournazel, le capitaine Archambault de Beaune, petit-fils de ce colonel du 9<sup>e</sup> cuirassiers qui chargea à Morsbronn où il est enseveli. Or le capitaine Archambault était sous-lieutenant au 4<sup>e</sup> hussards quand il reçut à son peloton ce jeune volontaire. Il me raconte cette arrivée :

— Un enfant blond et mince, un collégien, un

archange. Et le colonel Parrot de me recommander : « Ne me faites pas tuer ce gosse-là. Je connais sa famille. Ce serait dommage... » Comme si c'était facile ! Le petit en voulait. Le petit en remettait. Il se proposait pour les patrouilles entre les lignes. Je l'ai pris comme agent de liaison, afin de lui donner un peu plus de bien-être dans ma guitoune. Mais un agent de liaison, c'est encore plus exposé. Enfin, il s'en est tiré. Mais il m'a donné chaud...

J'aurai encore l'occasion de citer ce témoignage lors de la fin de la guerre.

*Un peu ému*, et c'est lui qui demande à faire partie des patrouilles qui s'en vont entre les lignes.

« ... Jusqu'à hier soir, écrit en effet le 4 juillet Henry de Bournazel à sa mère — décidément il ne cache rien, — j'ignorais les impressions ressenties en patrouille entre les lignes. Or figurez-vous qu'hier mon sous-officier fut désigné pour protéger une équipe de travailleurs qui posait des réseaux de fils barbelés en première ligne. Je me fais inscrire comme volontaire ; quatre autres de mes camarades doivent partager mon sort, nous sommes six. La patrouille doit avoir lieu à onze heures du soir. Je suis désigné comme éclaireur de pointe avec un autre. C'est la pleine lune : son éclat pourtant est voilé par de nombreux nuages légers. Il fait assez clair pour pouvoir se diriger et pas assez pour se faire repérer. En passant le parapet, j'ai un peu d'émotion : une poignée de mains aux camarades qui restent, une petite prière et en avant... Le plus dur est de passer les fils de fer quand on a perdu son chemin dans ce réseau inextricable. Enfin c'est la plaine noire hérissée de hautes herbes, parsemée de-ci de-là de taches blanches, de reines-marguerites. Une fusée, puis deux, puis trois viennent éclairer notre situation. On avance vite, on n'est pas là pour s'amuser. De temps en temps une mitrailleuse nous lâche son « produit ». On se couche à plat

ventre, puis on repart. Les bonds successifs sont commandés par un coup de langue. De temps en temps on s'arrête, on écoute. Les éclaireurs sont à quinze ou vingt mètres en avant de la patrouille déployés en tirailleurs. A un moment donné : halte... Les baïonnettes sont au bout des fusils chargés, on dispose ses grenades devant soi et on attend. Une demi-heure se passe, temps long pendant lequel on distingue faiblement les coups répétés sur les piquets... Tout à coup je perçois un léger bruissement dans les herbes. Mon camarade vient me trouver et nous tenons conseil. A la lueur d'une fusée allemande nous distinguons de vagues formes aplaties à cinquante mètres. Nous prévenons le sous-officier. Nous sommes prêts à recevoir ces messieurs lorsqu'un ordre de l'officier vient nous avertir de rentrer et c'est à regret qu'à dix mètres les uns des autres nous regagnons nos lignes... »

Quelle inconsciente progression chez ce garçon qui sort du collège ! Il s'analyse à merveille sans y prendre garde. Le départ en franchissant le parapet ne se fait pas sans un serrement de cœur. La mort est là, peut-être, dans les herbes, parmi les reines-marguerites, comme une femme au rendez-vous. Et puis, l'action le prend, le roule tout entier. *On n'est pas là pour s'amuser.* La plaine s'anime à la lueur des fusées. Il aperçoit la patrouille ennemie couchée à quelques pas. Il est prêt à recevoir ces messieurs quand il reçoit l'ordre de revenir. Toute crainte s'est dissipée : il s'en va à regret. Le guerrier est né. Il ne le sait peut-être pas encore. Et le chef apparaîtra bientôt.

Mais Henry de Bournazel est déjà, sera toujours un homme à contrastes, violent et sensible, calme et nerveux à intervalles si rapprochés que tout se confond en lui. Le voilà qui, du fond de sa tranchée, s'attendrit dans une lettre à sa sœur Aïde en pensant au château de Bournazel : « Tu sais combien je l'aime, d'abord

pour les beautés du pays, ensuite pour tous les souvenirs qui s'y rattachent : vacances que nous ne retrouverons hélas ! plus jamais, réunions qui ont eu leur temps aussi. Bournazel restera pour moi le trait d'union de ma famille et j'aime, en y songeant, revivre le passé. Ne trouves-tu pas qu'il est doux de vivre dans ce passé que nous avons vécu ensemble ? Et pourtant nous étions bien jeunes et ne comprenions pas alors le bonheur que nous avons d'être, de vivre en famille. Tous ceux que nous y avons connus, aimés, sont actuellement dispersés aux hasards de la guerre ou ont disparu dans la tourmente. Après la guerre nous retrouverons-nous jamais tous réunis ? Oui, peut-être immédiatement après, mais par la suite ce sera l'époque des dispersions. Chacun de nous ira de son côté. Moi-même, je serai enchaîné par mon métier... Le meilleur moment est passé... J'aime à me rappeler cette époque, j'aime évoquer ce souvenir joyeux, j'aime enfin revivre en imagination à Bournazel... »

Ainsi n'avais-je pas raison de montrer l'importance des lieux et d'une simple maison de campagne dans la formation d'une sensibilité, dans la formation d'une âme ? Au mois de juillet, il revient en permission à ce Bournazel tant aimé. La guerre nous offrait ces contrastes. Jamais les campagnes de France n'apparurent plus belles et plus reposantes, plus chargées de douceur et de paix qu'aux regards des permissionnaires. Là, une dépêche officielle lui apprend qu'il est reçu à Saint-Cyr. Un bonheur ne va jamais seul. Quand il rejoint son régiment, il y reçoit ses galons de brigadier qui sont largement arrosés. Et puis il quitte, dans les premiers jours d'août, le 4<sup>e</sup> hussards pour entrer à l'École militaire avec l'auréole de revenir du front et d'en revenir avec les galons de laine.

Certes, la vie de Saint-Cyr lui convient à merveille. Il y noue des amitiés durables, de ces amitiés nées

d'une même générosité d'âme et d'un même but collectif. Tout un petit groupe se suivra à travers la tempête jusqu'à la mort. Cependant il garde la nostalgie du danger et même de la dure existence des tranchées. N'aura-t-on pas bientôt besoin d'officiers et n'abrègera-t-on pas le temps de l'école? A la fin de septembre il apprend avec douleur, avec colère la disparition de Guynemer : « Guynemer disparu, les Boches doivent en danser une gigue ! » Comme si Guynemer ne devait pas avoir des successeurs, des vengeurs !

Sa mère et ses sœurs viennent s'installer à Paris (108, rue du Bac) au début de 1918. Elles y seront plus rapprochées des nouvelles d'Orient où sert le colonel et pourront y recevoir chaque dimanche leur Saint-Cyrien. Rencontres parfois mouvementées quand les avions allemands bombardent la capitale, ou quand tombent les obus de la Bertha. Henry est précisément rue du Bac lorsque le ministère de la Guerre tout proche est atteint. C'est lui qui, dans ses bras, porte à la cave sa petite sœur Christiane atteinte de la diphtérie et qui n'a pu être évacuée. Souvenir qu'il n'oubliera pas et qu'il ajoute au compte allemand des pertes de famille dont il espère bien régler lui-même la facture.

Sa promotion s'appellera la promotion Sainte-Odile. Peut-il se douter qu'un jour, moins de quinze ans plus tard, une autre promotion s'honorera de le prendre pour patron? A Saint-Cyr il laissera la réputation d'un camarade extraordinairement séduisant et parfois même fantaisiste, généreux presque au-delà de ses ressources, amoureux d'élégance, de luxe, de tous les plaisirs de la vie et pouvant se passer de tout, d'esprit rapide et d'une verve originale et prompte, moqueuse et même cinglante, gai et réfléchi ensemble, violent et volontaire, en un mot déjà quelqu'un, mais quelqu'un de charmant. Tous ces dons lèvent déjà en lui comme le blé au printemps, et le blé mûrira assez vite pour être moissonné.

A la date même de sa naissance il est nommé aspirant (21 février 1918). Aussitôt il l'écrit à son père à l'armée d'Orient :

« Je veux vous annoncer le premier ma nomination d'aspirant. Je vais sortir de l'École pour venir en permission le 2 mars à Paris. J'aurai dix jours libres en famille pendant lesquels nous vous regretterons. Le 15 mars, j'irai suivre un cours de mitrailleurs à Milly qui durera un mois. Enfin je retournerai au front. J'ai reçu dernièrement une bonne lettre de mon ancien lieutenant du 4<sup>e</sup> hussards. Il m'attend dans son peloton. Je n'arriverai donc pas là-bas en inconnu... »

Quelques jours plus tard, désirant recevoir les conseils de son père pour cette nouvelle vie d'officier responsable de ses hommes qu'il n'aborde pas sans une certaine crainte à cause de son inexpérience, il lui raconte le dernier rassemblement de l'École autour du colonel qui la commande et qui n'a pas voulu laisser partir ses élèves, ses camarades sans leur adresser ses adieux : « Pendant une heure, écrit-il sous le coup de l'émotion qui l'a étreint, il nous a parlé des rapports que nous devons avoir avec nos hommes... les élever vers nous au lieu de nous baisser vers eux, pour leur faire comprendre que nous les considérons comme ayant une âme sœur de la nôtre sous une écorce différente... Quelle belle chose que ce rôle de chef et comme il me tarde de l'exercer !... Il nous a parlé ensuite de nos rapports avec les gens de l'arrière. L'avant fait le moral de l'arrière et c'est un devoir pour les jeunes chefs que de remonter ce moral affaibli par tant d'inepties racontées par trop de poilus. Quel beau rôle d'apôtres nous avons là encore à jouer ! Il a terminé en nous souhaitant bon courage, bonne chance, en nous recommandant d'être toujours fidèles aux vieilles traditions d'honneur et de droiture de cette vieille boîte. Il était épatant... »

Mesure-t-on assez l'influence que peut exercer un chef sur de tels élèves déjà préparés par leur vocation même, rien qu'avec de simples paroles du cœur et de l'expérience qui empruntent aux circonstances leur force de vérité? Il me semble qu'un Albert de Mun, qu'un Hubert Lyautey auraient parlé ainsi, car il n'y a pas deux manières de persuader et d'enflammer des jeunes gens à la fois sensibles et moqueurs. On ne les prend qu'avec un accent humain. Pour commander, il faut aimer. Dès que le subordonné sent l'amour, il se donne. S'il préjuge l'indifférence ou le mépris, il se retire et se rebiffe. Et l'arrière n'est pas différent de l'avant. Il subit le contre-coup des mêmes dépressions, des mêmes espérances. Combien de permissionnaires l'épouvantaient par leurs récits de boue et de sang! Cependant il a résisté et n'a point mérité les injustes reproches qui trop souvent lui furent adressés. Notre plus grand adversaire, Ludendorff, lui a rendu hommage dans ses *Mémoires* : après ses offensives réitérées du 21 mars 1918, du 9 avril, du 27 mai, ce qui l'étonne le plus, avec la résistance de nos troupes, c'est le calme de notre pays. Pas de troubles, pas de panique, pas d'abandon : le moral tient bon. Ce moral a été maintenu par ces hommes et ces femmes en contact avec l'avant et qui sans cesse colportaient l'espoir.

De Milly où il suit les cours de mitrailleurs, Henry manifeste sans aucune réserve à sa mère — comme si elle ne pouvait être que cornélienne! — sa hâte de partir pour le front : « Tous ici nous faisons des pieds et des mains pour rejoindre le plus tôt possible nos régiments. Inutile de vous dire que nous sommes au septième ciel et attendons avec impatience le moment heureux où, à la tête de nos pelotons, nous rééditerons les charges des vieilles guerres... On dit la deuxième division de cavalerie sérieusement touchée. A nous de la venger... » Il se battra en France pour son père qui se

bat en Orient, pour tous les siens tués ou blessés : « Les Allemands, ajoute-t-il, retrouveront dans les Cyrards d'aujourd'hui le même entrain, le même patriotisme dont nos anciens étaient animés. Allons, au revoir, ma chère maman, ayons confiance dans une victoire très prochaine... »

Une victoire très prochaine : il écrit cette lettre au moment même où l'offensive allemande, lancée par Ludendorff, se déclenche sur le front tenu par les Anglais, le 21 mars, entre la Scarpe et l'Oise, sur un front de soixante-dix kilomètres, avec soixante-quinze divisions dont une quarantaine en première ligne, réparties entre trois armées. Offensive préparée selon une méthode nouvelle, celle inaugurée par le général Hutier contre Riga, la méthode de la surprise. La mise en place des troupes a été savamment camouflée. La préparation d'artillerie est réduite à quelques heures. Ainsi la vitesse soudaine de l'attaque doit-elle tout emporter. Elle bouscule en effet, elle disperse ou brise l'armée Gough dans la région de Saint-Quentin, si l'armée Byng résiste dans la région de Cambrai. Le front est percé. La guerre de mouvement va recommencer. Pour un peu, Henry de Bournazel s'en réjouirait, car le rôle de la cavalerie du coup renaîtrait.

Cependant le général Haig qui commande les armées anglaises a fait appel au général Pétain qui est à la tête des armées françaises. L'armée Humbert est aussitôt jetée dans la brèche ouverte, et bientôt après l'armée Debeney. Faut-il se replier pour défendre Paris, ou garder le contact avec les troupes britanniques et couvrir à la fois Paris et Calais? C'est alors que la conférence de Doullens où sont réunis le 26 mars les représentants des gouvernements et les chefs militaires décide l'unité de commandement et confie au général Foch ce poste suprême. Le premier souci de Foch est de sauver Amiens. Il arrêtera cette première offensive si dange-

reusement organisée et lancée. Mais aura-t-il le temps de coordonner les efforts pour arrêter les suivantes si Ludendorff multiplie sans arrêt ses assauts pour obtenir enfin le dénouement de la guerre? Déjà il communique à son entourage immédiat la confiance tenace, invincible, qui est la flamme même de sa vie et qui, de son entourage, s'élargit peu à peu jusqu'aux troupes et jusqu'au pays, comme ces cercles nés dans l'eau d'un jet de pierre. C'est qu'il trouve d'avance, ici ou là, des échos. C'est qu'il trouve et sait qu'il trouvera ici ou là, un peu partout, des Henry de Bournazel pareillement sûrs de la victoire finale, et même avec plus de mérite que lui, car ils ne savent rien de la lutte générale, mais il croient. Ils ont foi dans la France qui a été faite par des gens comme eux et pour le présent ils sont là.

## V

### LA VICTOIRE

Le 4<sup>e</sup> régiment de hussards a donc revu le petit brigadier devenu aspirant au moment de partir pour une destination inconnue. Henry commence son apprentissage de chef en s'occupant du couchage et de la gamelle de ses hommes, et tout de suite il en est récompensé : son brigadier lui déniché un lit dans le plus modeste cantonnement, quand lui-même a découvert un bon abri pour son peloton. Il entend courir ces paroles autour de lui : « Il est débrouillard, l'officier ! » et il ajoute dans sa lettre : « Ce sont des riens qui vous attachent à ceux que le sort vous a chargés de commander. »

De la forêt de Montmorency le régiment passe dans la forêt de Compiègne, toujours dans l'attente. L'attente, c'est le plus long temps de la guerre, comme aussi de l'amour. Le bonheur ou la tragédie sont au bout. Il cueille des muguets dans les bois et en remplit une boîte pour sa mère. C'est bientôt l'anniversaire de la mort de son oncle, le capitaine Louis d'Auzac : « Voici qu'avec les fleurs et le beau temps, écrit-il en manière de consolation à celle qui pleure son frère bien-aimé, arrive ce jour glorieux du 6 mai, triste et sublime anniversaire. Les jours passent, les années passent avec rapidité, mais jamais nous n'oublierons ceux que nous avons tendrement aimés et que nous rejoindrons bien-

tôt pour la vie éternelle... » La mort ne l'inquiète nullement, du moins celle qu'il va fréquenter sur les champs de bataille.

Et puis, brusquement, le régiment est retiré du front pour être envoyé par de longues étapes à Saint-Étienne où le travail d'usine est compromis par des grèves sacrilèges. Henry se souvient-il alors des adieux du colonel commandant Saint-Cyr : « L'avant fait le moral de l'arrière...? » Comment aurait-il oublié ces paroles? Qui donc a osé fomenter ces grèves quand le pays, depuis la Marne, n'a jamais été en plus grand péril? Car Ludendorff continue la série de ces terribles offensives dont l'Allemagne à demi étouffée attend avec angoisse la fin de la guerre. Le 9 avril il a attaqué dans les Flandres, entre la Lys et le canal de la Bassée. Dunkerque peut être sauvé, mais le Kemmel est perdu. Le 27 mai, c'est la ruée sur l'Aisne. Quarante divisions sont lancées sur un front de soixante-dix kilomètres entre Anizy-le-Château et Reims. Notre 6<sup>e</sup> armée est défoncée. L'Aisne est franchi. Les Allemands parviennent jusqu'à la Vesle, dans la région de Fismes. Les jours suivants, ils s'emparent de Soissons et progressent, à travers les plateaux du Tardenois, vers la Marne en direction de Château-Thierry. Le Chemin-des-Dames a été perdu.

Comment endiguer ce flot qui déferle et semble vouloir tout emporter? Le général Foch s'efforce de le ralentir, puis de le contenir en face, mais surtout, recommençant la manœuvre de la Marne où Joffre a pris ses points d'appui dans Verdun et dans l'armée Maunoury formée sur la rive gauche de l'Ourcq, de façon à profiter du saillant creusé dans nos lignes par l'avance ennemie, il tient la montagne de Reims et il tient la ligne des forêts devant le Soissonnais et s'assure ainsi les deux flancs.

Le 4<sup>e</sup> hussards, revenu au front, débarque à Nogent-

sur-Seine et court à Château-Thierry, au centre de la poche formée par l'offensive allemande. Dans une lettre à sa mère, datée du 3 juin, Henry de Bournazel raconte cette marche en avant : « Tout le long du chemin, ce n'était que deuils, lamentations des malheureux réfugiés qui arpentaient les grandes routes, traînant derrière eux quelques hardes emportées à la hâte. Nous traversions de grands villages entièrement vidés de leurs habitants. Tout à coup ordre de stationner dans les bois en bivouac... A onze heures du soir, à peine couchés, une estafette apporte l'ordre de seller et de partir en direction de Château-Thierry : nous devons défendre les ponts de la Marne... A huit heures du matin, après huit heures de route à cheval pendant lesquelles je dormais surtout (c'était la troisième nuit blanche), nous recevons contre-ordre. On nous dirige sur un autre point du nouveau front. A onze heures nous y arrivons. Là, combat à pied... Je prends le commandement d'une section... Il y a un trou devant nous, la liaison n'est plus établie en cet endroit et des éléments ennemis sont signalés, s'infiltrant dans les bois et se dirigeant sur nous. Il faut rétablir la liaison. Le capitaine m'appelle et me donne l'ordre de la rétablir avec ma section. Je pars et m'installe sur une petite crête entre deux bois... A l'heure où je vous écris, je suis dans un trou individuel en plein champ où je demeure depuis quatre jours déjà sans en bouger. Je suis complètement abruti. Heureusement le ravitaillement se fait à peu près. Mais l'essentiel est que l'ennemi soit arrêté. J'en suis à ma huitième ou neuvième nuit blanche : on dormote tout de même un peu entre deux obus... »

C'est toujours la *vie rêvée*, puisque l'essentiel est obtenu. Les hussards sont relevés par un régiment américain. Il parle avec une sympathie quelque peu amusée et ironique de ces nouveaux venus inexpérimentés et

persuadés « qu'ils seront dans six jours à Berlin ». Dans une lettre adressée à son père en Orient il ajoute : « On leur a bourré le crâne d'une façon terrible. Les pauvres gens ne se rendent pas compte des difficultés de la guerre. Ils y vont comme à un sport. Mais ce frottement des Américains et des Français est excellent, car il modère justement les uns et remonte le moral des autres... » Rien de plus juste : il faut à nos hommes fatigués par quatre ans de guerre le contact de ces jeunes illusionnistes, comme il fallait au vieux roi David le voisinage de la vierge Abisag, mais c'était lui qui chantait, composait les psaumes et gouvernait. Plus tard, Henry de Bournazel retrouvera ces soldats américains bien revenus de leurs illusions et bien déconfits après les attaques mal engagées de Montfaucon. Leur victoire même de Saint-Mihiel, pourtant si bien préparée par nos états-majors, les laissera dans un désordre tel qu'il faudra plusieurs jours pour le réparer. Tout cela, le général Pershing l'a négligé dans ses mémoires qui prêtent à sourire à tous ceux qui ont suivi de près les événements de la guerre, à plus forte raison de ceux qui en ont été les acteurs ou les témoins. Les aurait-il écrits dans un but politique? Il est bon de glorifier son pays, mais la vérité a ses droits qui passent premiers et la vérité est que la jeune et ardente armée américaine, dans tous ses détails d'équipement, d'armement et de manœuvres, a dû être formée par notre expérience et par notre commandement, d'abord.

La cruauté de la guerre, pour Henry de Bournazel, va commencer avec la mort de son camarade de collège, J. de Guichen. « Pauvre Guichen ! soupire-t-il le 21 juin, c'est pour moi plus qu'un ami qui disparaît, c'était un frère. » Il en verra tomber combien d'autres avant lui-même ! Mais c'est un destin qu'il a accepté. Quatre jours plus tard il est tout à la joie : il est proposé pour le grade de sous-lieutenant. « Ça y est, » écrit-il laconi-

quement à sa mère, et à son père en Orient : « Je suis dans une joie non contenue. » Comme Guynemer, il tiendra aux galons et aux décorations, car il sait ce qu'ils représentent, en guerre tout au moins.

Or la guerre va changer de face. Déjà une brusque offensive de Mangin sur le plateau de Méry, le 11 juin, a clos victorieusement l'offensive allemande du 9 juin sur le Matz. Ludendorff, pour en finir, lance le 15 juillet trois armées sous les ordres du Kronprinz des deux côtés de Reims. Il veut une fois encore pousser jusqu'à la Marne et reprendre le chemin de Paris qui lui a été barré devant Amiens. A l'est de Reims il échoue complètement devant l'armée Gouraud. De l'autre côté il parvient à franchir la Marne dans la région de Dormans. Mais le 18 commence la série de ces offensives de Foch qui ne s'arrêteront que la victoire acquise et l'armistice imposé. « Les armées alliées, écrira Foch, se trouvent au tournant de la route : en pleine bataille elles viennent de reprendre l'initiative des opérations ; leurs forces leur permettent de les conserver ; les principes de la guerre leur commandent de le faire. » Et il ne saurait manquer aux principes, lui qui est devenu le maître de la guerre. L'armée Mangin et l'armée Degoutte, l'une devant la forêt de Villers-Cotterets et Soissons, de l'ouest à l'est, l'autre, remontant vers l'Aisne du sud au nord entrèrent comme des coins dans le dispositif allemand qui, cette fois encore, offre un saillant vulnérable.

Henry de Bournazel suit d'instinct cette immense bataille en deux temps. Son régiment participe à l'attaque sur l'Aisne. Il envoie sa signature à sa mère afin de lui ôter toute inquiétude, mais il ne se tient pas d'ajouter : « Je suis trop fatigué pour vous écrire. Neuf nuits sans aucun sommeil, la moitié des chevaux évacuée, épuisés. Mais nous n'en avons pas assez fait. J'aurais donné ma dernière énergie pour continuer...

hélas !... Je vous embrasse. On dit que nous recommencerons. » Et il ajoute encore : « Le résultat est tout de même épatant. L'avance vaut la peine. Je n'ai pas encore eu l'occasion de faire plus que les autres avec mon embryon de peloton. Mais Vive la France ! » C'est bien lui. Guynemer ne répondit-il pas à son père lui objectant que les forces humaines ont une limite : « Oui, une limite qu'il faut toujours dépasser ? » Henry de Bournazel ne se tiendra jamais pour satisfait. Ce que les autres font ne lui suffit pas, ne lui suffira jamais. Déjà il est lui-même.

Trois jours plus tard, le 22 juillet, il donne un peu plus de détails à sa sœur Aïde qui lui avait écrit pour la saint Henry : « ... J'ai reçu hier tes souhaits de fête, mais je n'ai pas eu le courage d'y répondre, tellement j'étais vanné. Je n'ai jamais connu pareille fatigue et le manque de sommeil est bien la pire des souffrances. Neuf nuits sans dormir, dix journées debout. Avant-hier nous ne tenions sur nos jambes que par habitude, et encore pas longtemps. On tombait malgré soi et, à peine à terre, on dormait. C'est égal, j'ai ressenti la plus grande satisfaction que puisse ressentir un guerrier : celle de se connaître victorieux. Quelle joie nous avons eu à fouler aux pieds pendant des kilomètres cette terre redevenue française, jonchée de cadavres ennemis, semée de pièces d'artillerie éventrées ! On relevait partout les traces de tanks montant à l'assaut à huit kilomètres à l'heure. J'ai eu la chance de voir mon peloton sortir indemne du bombardement. D'ailleurs, d'une façon générale, les pertes ont été faibles au 4<sup>e</sup> hussards, mais plusieurs chevaux ont été tués tant par les bombes des avions que par leurs mitrailleuses. Ce sont les avions, en somme, qui ont causé le plus de pertes... Un capitaine a été évacué, un lieutenant devait l'être, il a refusé, un troisième l'a été pour une vieille blessure rouverte. Quant à moi, je suis

prêt à recommencer, ce que nous allons faire, je l'espère bien, car l'offensive continue et très brillamment... »

Si je puise à dessein dans cette correspondance guerrière, c'est pour mieux donner l'idée de la jeunesse de 1918 qui dépassa en courage celle de 1914. Celle-ci ignorait, ou presque, les brutalités, les horreurs, les cruautés de la guerre et s'en allait bravement à la découverte, tandis que la nouvelle génération n'avait entendu parler que de cela, avait pour ainsi dire vécu dans cette atmosphère et respiré cette odeur. Tout aurait pu la dégoûter, la ralentir, l'impressionner. Or elle apparaissait sur les champs de bataille avec une insouciance et une audace qui tenaient du miracle. Il est un âge où les sentiments généreux disposent du corps et le dominent contre la peur. On ne peut savoir ce qui peut s'obtenir des enfants par la confiance et l'exemple. Les Marie-Louise de 1814 tenaient bon parmi les grognards et voici que les nouvelles classes, presque des enfants eux aussi, se durcissaient en hâte pour supporter la fatigue, le manque de sommeil, les pires bombardements d'artillerie et d'avions, étonnés eux-mêmes et ravis d'avancer et de chasser l'ennemi. Assez de tristesses ont été laissées sur la terre par ces années malheureuses pour retirer de ces ténèbres un rayon de lumière.

Cependant Foch ne tomba pas dans l'erreur de Ludendorff qui voulut combiner trop minutieusement ses offensives et laisser trop d'intervalle entre elles. Il précipite les siennes les unes sur les autres, sans chercher leur perfection, mais ne laissant pas à l'ennemi le temps de se reconnaître. Après avoir réduit la poche de Château-Thierry, il veut dégager Amiens par une attaque en Picardie. Le mouvement commence pour le 4<sup>e</sup> husards qui traverse la forêt de Compiègne pour remonter vers le nord-ouest. Le mauvais temps ralentit le mouvement. Le ciel ouvre ses cataractes. « La plupart de mes hommes sont grippés, écrit Bournazel. Et ce temps

n'est pas fait pour les remettre d'aplomb. Pour moi, je tiens... » Il espère bien prendre part à la nouvelle offensive qui contraindra sans doute enfin les Allemands à demander grâce : « Ils obtiendront encore, rugit le lionceau, des coups de carabine dans le dos et des coups de lance dans les reins, je vous en répons... » C'est de cette encre qu'il écrit à sa mère, et en *post-scriptum* : « A bientôt, si j'en reviens... »

La grippe espagnole qui ravage les troupes l'atteint à son tour : « Déveine noire : figurez-vous que je suis évacué ! » Ainsi manque-t-il cette bataille, cette victoire de Montdidier où la 6<sup>e</sup> armée britannique (Rawlison) et la 1<sup>re</sup> armée française (Debeney) attaquèrent le 8 août, à l'ouest d'Amiens, enlevant toutes les positions allemandes, faisant en quelques jours 40 000 prisonniers et prenant 700 canons. « Le 8 août, a écrit Ludendorff dans ses *Mémoires*, fut le jour de deuil de l'armée allemande. Dans l'histoire de cette guerre, je ne vécus pas d'heures plus pénibles... Les divisions qui tenaient sur ce point se laissèrent enfoncer. Des tanks ennemis surprisent dans leurs quartiers généraux des états-majors divisionnaires... Six ou sept divisions allemandes qu'on pouvait affirmer particulièrement résistantes étaient complètement mises en pièces... On me rapporta des actes que je n'aurais pas crus possibles dans l'armée allemande, je dois l'avouer : certains de nos hommes s'étaient rendus à des cavaliers isolés, des détachements constitués à des chars d'assaut ; des troupes qui se repliaient auraient crié à une division fraîche qui marchait bravement à l'attaque : « Briseurs de grèves et prolongeurs de guerre ! » En bien des points, les officiers n'avaient plus d'influence et se laissaient emporter (1). » Or le 4<sup>e</sup> hussards, le régiment d'Henry

(1) Louis MADELIN, *La Bataille de France*, et Raymond RECOULY, *Histoire de la guerre*.

de Bournazel, a pris part à la bataille. Pendant ce temps, il a failli mourir à l'hôpital où on l'a évacué de force parce qu'il avait perdu connaissance. De là, il partira en convalescence pour le château de la Corrèze.

J'ai demandé bien souvent à des enfants, à des jeunes gens qui pouvaient passer pour instruits : « Avez-vous entendu parler de la victoire de Montdidier ? » La plupart m'ont répondu : non. Dès l'offensive de Mangin, le 18 juillet, dans son flanc droit, l'armée allemande était ébranlée. Dès l'attaque de Montdidier, le 8 août, elle est perdue. Elle résistera encore, par ses bons éléments : jusqu'au bout elle aura, elle aussi, ses héros. Mais la défaite est toujours prête à se changer en déroute et le général Ludendorff le sait. Comment l'histoire de la guerre est-elle si vite oubliée chez nous ? Comment ne répand-elle pas dans tout le pays plus de fierté nationale ? Faut-il donc que nous soyons toujours victimes de ces mauvais Français qui nous diminuent et de ces lièvres parlementaires qui empêchent tout gouvernement de gouverner, c'est-à-dire de fortifier le pays par l'union, la confiance et la volonté de durer ?

Henry se rongerait à Bournazel s'il ne goûtait pas dans ces paysages tant aimés cette joie de revivre qui est si chère aux convalescents. A la fin d'août il informe son père en Orient : « Je vous écris sous le hêtre qui se trouve auprès du potager. Nous avons élu domicile sous ces branches, en digérant : écrevisses pêchées hier au Mas Morel, tourtes (galettes de blé noir) excellentes, et *gaudes* (farine de maïs grillé) non moins bonnes. Bref nous faisons les boas, et par un temps délicieux... » Comme la guerre est loin ! Pas si loin pourtant : il repartira dans une dizaine de jours pour retrouver son peloton décimé par la maladie plus que par la bataille. Et il se rappelle les jours de victoire : « On se sent renaître lorsqu'on court après les Boches qui se sauvent et je vous assure qu'ils ne se le font pas répéter deux fois.

Ils fuient à toutes jambes ou se rendent sans sourciller. D'autres, par contre, sont d'admirables soldats, résistent jusqu'à la mort. C'est ainsi qu'à chaque pièce d'artillerie je voyais au moins un artilleur tué par nos tanks... »

Vers la mi-septembre il rejoint son régiment au sud de Cassel. « Mon peloton est au complet, écrit-il à l'aînée de ses sœurs, et j'espère pouvoir faire quelque chose d'amusant. » Guynemer se servait de ces mêmes termes pour parler de ses exploits d'aviation : *quelque chose d'amusant*. Avec sa petite sœur qu'il surnomme Cricri, il plaisante : « Figure-toi que j'ai dans mon peloton une grosse mule qui ressemble plus à un gros âne qu'à une mule, mais qui m'est fort précieuse, car elle porte un fusil mitrailleur. Seulement la pauvre bête, en s'engageant dans la cavalerie, n'avait probablement pas songé qu'elle serait appelée à trotter. Tu sais que les mulets chargés marchent ordinairement au pas. Donc ce malheureux animal fait des efforts désespérés pour se maintenir à la hauteur de ses nouveaux camarades, les chevaux, et encore n'y arrive-t-il qu'à coups de gourdin sur le dos... La mule a de plus très mauvais caractère. Elle n'aime pas qu'on la touche quand elle mange. Elle couche ses longues oreilles et vlan, un coup de pied de côté pendant que sa petite queue de rat s'agite de droite et de gauche. C'est égal, c'est une bonne bête et elle est sûrement très fière d'être considérée comme un cheval... »

En l'absence d'Henry de Bournazel, les Alliés ont fait du chemin. Partout l'ennemi se replie, et d'abord sur la fameuse ligne Hindenburg d'où, le 21 mars, il s'était élancé comme au début de la guerre, pour en finir promptement. Le saillant des Flandres est évacué. La jeune armée américaine a étranglé enfin la hernie de Saint-Mihiel. Foch ne s'arrêtera plus dans ses ordres d'offensive. Il lance une attaque franco-américaine sur

Mézières, une attaque franco-britannique en avant du front Somme-Scarpe, une attaque commandée par le roi des Belges et exécutée par un groupe d'armées composées des troupes belges, d'une armée française, d'une armée anglaise et de deux divisions américaines en direction de Roulers. Ce sera la libération du territoire. Le régiment d'Henry de Bournazel sera de cette dernière. Les Allemands, en reculant, brûlent systématiquement les villages et les nuits de bivouac sont éclairées de ces lueurs d'incendie.

Le 5 octobre, Henry écrit à sa mère : « J'ai gardé de ces derniers jours un souvenir très pénible, malgré la joie que j'éprouvais, d'abord de ne plus me battre en France, ensuite de voir reculer l'ennemi. Jamais je n'avait vu pareil délabrement. Inutile d'essayer de distinguer routes, champs, prés ou bois. C'était une immense fondrière, un désert rempli de ferrailles, de morceaux d'individus, etc. Tous les trois mètres en certains endroits on rencontrait un cavalier barbotant avec son cheval dans un trou de marmite. Et l'on entendait certain fantassin nageant plutôt que marchant dans une boue liquide et gluante s'écrier : « Dire que c'est à nous, tout cela, maintenant ! Quelle veine d'avoir repris tant d'hectares de brouillard ! » Le Kemmel n'était plus qu'un monticule impraticable où gisaient quelques tanks gris de boue et le ventre ouvert. La guerre est vraiment quelque chose de bien triste. J'ai perdu trois chevaux. J'en ai un autre malade qui ne tardera probablement pas, lui aussi, à rejoindre le paradis des chevaux. C'est désolant... »

Le mont Kemmel a été perdu en avril. Notre 28<sup>e</sup> division y a beaucoup souffert. Tous ses morts n'y ont pas eu de sépulture. Mais ce spectacle attristant ne demeurera pas longtemps dans les yeux clairs qui l'ont contemplé. Le 16 octobre, le jeune cavalier écrit à sa mère : « Je suis au bivouac depuis hier et voilà qu'on vient de

crier : Sillez. Nous sommes tout près des lignes. Le Boche décolle à fond de train. Peut-être allons-nous marcher. Je le crois vraiment, car la cavalerie belge est maintenant en pleine action. Si j'y reste, soyez sûre que j'aurai fait mon devoir jusqu'au bout... » Je crois bien : il n'a qu'une ambition, en faire un peu plus que les autres.

Le 17, il cantonne dans une ferme qui a servi aux Allemands de magasin à fourrages. Quel fameux lit ! « Ce qui me fait particulièrement plaisir, ajoute-t-il, c'est que nous avons enfin quitté le chaos sans nom pour nous trouver dans un pays où les arbres, du moins pour la plupart, sont debout et ont des feuilles. » Les Belges font fête à nos soldats bleus et leur racontent toutes les vexations subies. Alors la joie du jeune vainqueur qui est venu les délivrer éclate : « C'est un plaisir pour nous de faire la guerre actuellement et je ne donnerais pas ma place pour un empire. »

Que de bonnes nouvelles ! Le 1<sup>er</sup> régiment de chasseurs d'Afrique est entré le premier à Prilep. En Orient aussi, c'est la victoire, et même plus rapide que chez nous. « Papa aura eu sa part de gloire. » Lui-même est nommé sous-lieutenant. Mais les ombres des amis perdus lui apparaissent et il songe avec mélancolie, avec effroi à l'après-guerre, au petit nombre de jeunes gens qui rentreront. « Beaucoup de mes camarades, soupire-t-il, ont disparu dans la tourmente, et des meilleurs. Je ne me consolerais jamais en particulier de la perte de mon cher Guichen, je n'en retrouverai jamais de semblable à lui... »

Mais si, il en retrouvera. Il en retrouvera au Maroc, dans les plus dures traverses. Car la race en fournit toujours quand on la croit épuisée. Tout de même, la mort d'un ami qu'on sent son égal, avec qui tout s'éclaire, s'illumine et devant qui tout péril s'éloigne, c'est le grand chagrin du guerrier. Quand un héros de Gabriele d'Annunzio perd ainsi son compagnon de combat, le

poète constate : « Elle était diminuée pour lui, la beauté de la guerre. » Plus tard, frappé à son tour par le destin, Henry de Bournazel suscitera chez tous ses camarades cette même pensée : la beauté de la guerre est atteinte. Car la seule beauté de la guerre vient de tous ces sacrifices offerts par la jeunesse qui, faite pour l'amour, brave la mort et ces sacrifices, brusquement, apparaissent disproportionnés.

Cependant il devine que c'est la fin. L'ennemi ne peut plus tenir, malgré quelques admirables arrière-gardes qui servent encore, merveilleusement, les mitrailleuses et empêchent une avance trop rapide. N'aura-t-il donc pas le temps de réaliser son rêve : dépasser les autres? se mettre à part? se signaler par quelque fantaisie singulière, par quelque nasarde au danger?

Il sait que les pourparlers sont engagés. Mais la marche en avant continue. « Le beau temps est revenu, écrit-il en hâte à sa mère. Tout va bien. Ce sera peut-être ma dernière bataille. Aussi y vais-je avec un entrain fou. » Cette lettre est datée du 9 novembre.

Je devais être alors dans son voisinage. En octobre 1918 j'avais été affecté à l'état-major du général Degoutte, placé, comme major général, auprès du Roi des Belges qui commandait l'armée des Flandres. La Lys avait été franchie après de durs combats. L'Escaut, suprême rempart des Allemands au nord de leur ligne, avait été franchi à son tour, sans pertes cette fois, la veille de l'armistice. J'avais rejoint, le matin du 11, les troupes qui avaient passé sur la rive droite. Il avait fallu déjeuner tant bien que mal avec du thé froid sans sucre et une dernière boîte de singe, car dans la rapidité du mouvement les ravitaillements se trouvaient un peu en retard. Mais, le soir, je devais dîner chez le général Degoutte et pensais me rattraper de ce demi-jeûne. Or jamais repas ne fut plus lugubre : ni champagne, ni

gâteaux, et le plus morne silence. Le général était furieux : l'opération du lendemain était prête : c'était le rabattement sur la plaine de Bruxelles avec la cavalerie même qui avait passé le fleuve, c'était la certitude d'une grande victoire avec des milliers de prisonniers et la capture d'un énorme matériel. La victoire, tout de même, était acquise.

## VI

### LES DERNIÈRES JOURNÉES

Le sous-lieutenant Henry de Bournazel, qui vient de coudre à sa manche son premier galon d'officier, a été « splendide » ces trois derniers jours de la guerre. C'est son colonel qui lui rend ce témoignage. Là-bas, au fond du Maroc, dans la casbah de Rissani au Tafilalet, le capitaine Archambault de Beaune, qui était avec lui au 4<sup>e</sup> hussards, m'a raconté le passage de l'Escaut par la 4<sup>e</sup> division de cavalerie (général Lavigne). La veille de l'armistice, le régiment était très aventuré dans les lignes ennemies, et le peloton d'Henry à l'avant-garde.

— On ne pouvait pas le tenir, me dit-il. Il était joyeux et il entraînait tout le monde. Mais un entrain raisonné. Chargé d'une reconnaissance pour dénicher les emplacements des mitrailleuses ennemies qui pouvaient encore nous faire tant de mal, il parvint à les reconnaître en s'avançant à pied tout près d'elles. C'est là qu'il a cueilli sa première citation. Nous avions passé l'Escaut dans la nuit du 9 au 10 novembre. La nuit du 10 au 11 fut toute lumineuse de fusées lancées : déjà l'on prévoyait l'armistice et l'on en faisait une ample consommation. Tout de même, on ne savait rien, et la guerre pouvait très bien continuer. Il fallait rester sur ses gardes, d'autant plus que nous étions en pointe, et fort isolés. Le lendemain, le matin du 11, nous finîmes la guerre en entrant au galop dans Gramont délivré. Ce fut un accueil

délirant. Les drapeaux français et belges sortaient on ne savait d'où, les femmes nous tendaient leurs enfants, nos hommes pleuraient...

N'allons pas si vite. C'est bien le 10 en effet qu'Henry de Bournazel gagne sa croix de guerre avec ce motif : « N'écoutant que son audace et avec le plus complet mépris du danger, a cherché pendant toute une journée les nids de mitrailleuses ennemies dont il est parvenu à reconnaître les emplacements exacts, s'approchant de l'un d'eux à moins de trente pas. » Lui-même donnera plus de détails dans une lettre qu'il adresse à son père à l'armée d'Orient : « La veille de l'armistice j'ai pu faire quelque chose d'intéressant avec mon peloton. La division de cavalerie partait à la poursuite des Allemands avec, comme axe de marche, Audenarde, Niederbrakel, Gramont. Personne ne savait où se trouvait l'ennemi. Le colonel m'a chargé alors d'aller reconnaître avec mon peloton ses positions... J'ai été arrêté un peu avant Niederbrakel par l'artillerie allemande. J'ai eu juste le temps de déployer mon peloton en fourrageurs et de l'embusquer dans un chemin creux en entendant les balles de mitrailleuses siffler au-dessus de ma tête. Je ne pouvais continuer et j'ai dû poursuivre ma reconnaissance à pied tout en envoyant quelques petites patrouilles à cheval à droite et à gauche pour me renseigner sur la situation exacte des mitrailleuses. Dès que je découvrais un nouveau nid j'envoyais les renseignements au régiment. J'ai même été obligé à un moment de m'approcher en rampant jusqu'à trente mètres des Allemands pour déterminer exactement leur repaire. Et voilà comment j'ai atteint un groupe de mitrailleuses que les fantassins n'osaient pas approcher. Ils me disaient : « Ils sont là », mais sans préciser. Je suis donc parti avec mon sous-officier dans le ruisseau bordant une petite route. Une maison était devant nous à cent mètres devant laquelle on voyait quelques civils s'agiter mystérieusement. De loin

je leur fais signe, leur demandant si je peux approcher. J'avais à la main mon revolver chargé de six balles et j'étais disposé à me défendre sérieusement si ces civils avaient été des Allemands déguisés. Ils me font un signe affirmatif de la tête en m'invitant, d'un geste du bras à aller doucement. Je traverse deux clôtures de fil barbelé et je m'approche de la maison. Mon sous-officier était à côté de moi, baïonnette au canon. Les civils m'ont conduit dans leur grange où, par deux judas, je pus distinguer parfaitement six hommes avec six mitrailleuses. L'envie me grillait bien d'en abattre, mais j'étais seul et je risquais de me faire pincer comme dans une souricière... Mes renseignements m'ont valu la croix de guerre que le colonel m'a remise il y a cinq ou six jours devant l'étendard revenu du dépôt. Le lendemain matin, c'est-à-dire le 11, j'étais peloton d'avant-garde lorsque le régiment a pris Gramont et j'ai pu faire trois prisonniers une demi-heure avant la signature de l'armistice... »

Dans une lettre à sa mère où il raconte la même aventure, il ajoute ce détail : l'étonnement subit quand le canon se tait à 11 heures du matin le 11 novembre. Est-ce possible? La guerre est finie.

Ce qu'il faut le plus admirer dans cette lettre, c'est ce mélange d'audace et de prudence qui sera dans l'avenir tout Bournazel. Il va en personne jusqu'aux mitrailleuses ennemies, mais, bien que téméraire, il ne risquera pas un combat inégal, parce que sa mission est de rapporter des renseignements exacts sur les emplacements ennemis et qu'il doit avant tout la remplir.

Et puis ce sont les merveilleuses entrées dans les villes belges libérées. Mais tout d'abord il a pénétré le premier dans Gramont avant l'armistice. Il a connu cette joie de voir des visages de femmes accueillant les libérateurs alors que les obus tombaient encore autour d'eux. Un de mes camarades de guerre m'a fait cet étrange récit :

— C'était le dernier jour. Nous achevions de libérer nos régions envahies. Mon bataillon entrait dans un village des Ardennes. Au moment où nous arrivions, une jeune femme s'est précipitée à notre rencontre en criant : « Les Français ! les Français ! » Dans sa course, ses cheveux s'étaient répandus. Ils lui faisaient comme une crinière qui flottait. Nous la regardions courir et nous courions aussi. A mesure qu'elle approchait, nous voyions qu'elle était belle. Cependant les obus nous accompagnaient dans notre marche en avant. Il y avait une maison du village qui brûlait. La jeune femme et celui de nos hommes, un de la dernière classe, qui était le premier se rejoignirent. Elle se précipita dans ses bras. Nous la vîmes l'embrasser à pleine bouche. Puis nous ne vîmes plus rien. Un obus était tombé sur leur couple. La mort les avait pris ensemble et ils ne se connaissaient pas.

Ils ne se connaissaient pas, mais c'était le même amour qui les avait réunis.

Henry de Bournazel vécut alors, après l'armistice, ces incomparables journées de délivrance. A Liège, il assista à l'entrée des souverains, non en acteur, mais en spectateur. La reine aperçut à une fenêtre les uniformes bleus des Français qui n'avaient pas été admis à défiler et, pour les consoler de cet oubli, elle les honora d'un signe d'amitié.

J'ai eu le privilège d'assister aux entrées historiques dans Gand et Bruxelles délivrées. Le roi à cheval conduisait les troupes, accompagné de la reine, du duc de Brabant, aujourd'hui roi à son tour, et de la princesse Marie-José, future reine d'Italie. A Gand, la foule était calme et silencieuse. Mais on avait coupé tous les chrysanthèmes et les azalées des fameuses serres gantoises pour les jeter sous les pas du cortège. Les souverains avançaient sur un tapis de fleurs. C'était la généro-

sité suprême d'un pays dépouillé qui prodiguait son dernier trésor et le dilapidait en un jour.

A Bruxelles, ce fut délirant. Mes camarades de l'état-major m'avaient demandé de me joindre à eux pour défilér à cheval derrière notre chef français, le général Degoutte. J'avais réclamé ma liberté. Car je voulais voir, tout voir. Or, ce n'est pas un bon poste de vigie que de faire partie d'un cortège. Ainsi avais-je pu me placer en face du Palais Royal, du côté de la grille qui ouvre sur le parc. Ainsi ai-je assisté au magnifique défilé des troupes de toute l'armée des Flandres, Belges, Français, Anglais, Américains.

Ce fut un spectacle unique, cette rentrée chez lui d'un souverain vainqueur.

*Sire, vous reviendrez dans votre capitale,*

avait annoncé Victor Hugo à Napoléon, lors du retour des Cendres. Mais c'était un mort qui revenait. Tandis qu'à Bruxelles, c'était le Roi-Chevalier qui retrouvait son peuple après l'avoir haussé jusqu'à un idéal de légende qui traversera les siècles.

Sa mort romantique a fait couler bien de l'encre. Pour un peu, on lui reprocherait ses imprudentes expéditions en montagne qui ont abouti aux roches de Namur et qui n'eussent pas dû terminer un destin royal. Et l'on ne songe pas assez que, différent, il n'eût peut-être pas osé prendre l'audacieuse, la prodigieuse, la merveilleuse résolution qui a fait de lui, dans l'Histoire, le gardien de l'honneur et du droit. Ce goût de l'altitude et ce mépris du péril, n'est-ce pas lui tout entier? Rappelons-nous ce début du mois d'août 1914. La puissance allemande paraît devoir tout emporter, et le roi Albert la connaît. En face d'elle, il n'y a encore que la France, car la Grande-Bretagne se recueille. La France ne passe pas alors dans le monde pour être l'égale de l'Allemagne en force militaire. La Belgique risque donc d'être emportée

comme un fétu de paille par un torrent. Guillaume II ne doute pas un instant que le souverain de ce petit pays négligeable s'inclinera devant la menace. Et voici que le petit souverain lui tient tête. Et voici que le destin va changer. Jamais un chef d'État, confiné dans son palais et ses paperasses, n'eût risqué ce geste. Il fallait un chef de plein air, accoutumé à regarder en haut, au-dessus des bassesses humaines, au-dessus du péril de mort et considérant la vie comme indigne d'être vécue sans honneur, pour un peuple comme pour un individu.

Cependant, plus que le défilé des troupes, je regardais le roi à cheval en face de moi et je tâchais de lire sur son visage les pensées qui le traversaient. Mais le visage demeurait impassible. Le lorgnon le rendait aussi moins aisé à déchiffrer. Un gamin avait réussi à se faufiler entre les rangs des soldats qui passaient et sans doute lui avait-on désigné son roi, car il s'approcha tout près du cheval. Le roi, alors, se détendit pour lui sourire, puis il ôta son lorgnon, et je crois bien qu'il essuya ses yeux mouillés. Cet enfant lui représentait toute la Belgique à venir. C'était pour lui, c'était pour elle qu'il avait mené l'aventure de guerre, afin qu'ils fussent libres, de cette liberté qui ne vaut que par la fidélité au devoir, si dures que soient ses obligations.

Une dernière fois, sans doute encore, il revivait, dans cette parade militaire triomphale, les années de guerre rejetées maintenant en arrière : la retraite du début après la violation odieuse et brutale de son territoire, la rencontre dans l'hôtel de ville de Furnes du général Foch, et la promesse échangée de s'accrocher au dernier morceau de terre belge inviolée, comme au symbole de la résistance invincible ; la destruction progressive de Dixmude et d'Ypres, la vie désolée à La Panne, près de la mer brumeuse, relevée pourtant par le courage et l'exemple quotidien donné aux soldats et par la chère présence de la Reine ; le doute, l'angoisse, l'incertitude

chaque jour chassés parce que la foi doit être la plus forte ; les échos de Verdun et de la Somme, les tristesses d'avril 1917, la ruée nouvelle de mars et de mai 1918, et enfin le sort vaincu, les Alliés lancés à leur tour en avant, la Belgique délivrée. Toutes ces images défilaient devant lui avec les régiments. Le cauchemar était dissipé. Il retrouvait son peuple qui, si bravement, avait supporté la longue occupation sans rien perdre de son caractère ni même de son esprit.

Le soir, la Grand'Place, qui résume à elle seule toute la vie flamande, n'était plus aux lumières qu'un être à dix ou vingt mille visages tendus vers le balcon de l'Hôtel de Ville où le roi apparut entre le cardinal Mercier et le bourgmestre Max.

Si j'ai rappelé ces souvenirs personnels, c'est parce qu'ils m'aident à comprendre le caractère d'Henry de Bournazel et l'emprise sur lui de la guerre et de la victoire. J'imagine mieux l'exaltation de ce jeune sous-lieutenant qui a reçu dans les villes et les villages belges délivrés les fleurs et les baisers de tout un peuple enfin sorti du cauchemar de guerre. A Liège, il a été gâté par le sourire et le geste de la reine. Il a connu l'ivresse du danger, l'aventure des marches en avant, l'audace des reconnaissances chez l'ennemi. Et il a bu à la coupe du triomphe. S'en remettra-t-il jamais et voudra-t-il s'en remettre ? Il supportera mal la vie ordinaire après avoir tiré de la vie de telles sensations. Désormais il est fait pour un grand destin.

Mais il ne suffit pas de se sentir fait pour un grand destin. La difficulté est de s'en rendre digne et de savoir l'accomplir...

LIVRE II

---

PREMIÈRE CAMPAGNE  
AU MAROC

(1921-1923)

---

EL-MERS

## I

### LE DÉPART POUR LE MAROC

La guerre est finie et il va s'ennuyer très vite. C'est l'ennui de tous ceux qui ne sentent créés et mis au monde que pour accomplir de grandes choses et se heurtent aux barrières d'une existence médiocre et banale. C'est l'ennui de Joseph de Maistre à Chambéry succombant sous l'« énorme poids du rien », avant que la Révolution lui vint révéler son génie d'écrivain, de Chateaubriand à Combourg où il poursuit en vain la Sylphide dans les bois, de Bonaparte à Toulon se gavant de lectures et ébauchant des romans. Le bonheur, définira un jour Napoléon, c'est l'emploi normal de nos facultés. Non pas peut-être le bonheur, mais cet épanouissement de l'être qui a trouvé sa voie.

Plus tard, au Maroc, Henry de Bournazel s'expliquera très bien à lui-même la nostalgie qui l'a tourmenté après l'armistice, après les derniers combats et les triomphales entrées en Belgique : « Je suis, écrira-t-il à son père, d'une génération de désaxés. Nous avons été très gâtés du fait de la guerre (*sic*) et ce qui semble normal nous paraît anormal. La vie de chef de peloton dans une petite garnison avec revues de détails, etc., m'écœure. C'est un métier de bonne à tout faire... Cela ne vaut pas une trentaine de guerriers auxquels vous avez appris à tirer et à monter à cheval et avec lesquels vous faites du sport le jour du *baroud*. Voilà le métier

de l'officier tel que je le comprends. Voilà un chic métier... »

Sans doute méconnaît-il l'humble tâche de préparation quotidienne qui est peut-être la plus belle œuvre de l'officier, car elle fait des hommes. N'ai-je pas lu, au cours de la guerre, sur le carnet de route d'un capitaine de chasseurs à pied, cette note émouvante après le premier engagement en Alsace, quand il voit ses hommes recevoir stoïquement le baptême du feu et tenir sur place avec résolution : « En quelques moments je me suis senti récompensé des vingt années de maussade instruction de recrues que j'avais faite. » Vingt ans de préparation payés par quelques minutes de sécurité pour le salut du pays : telle fut la première et la plus grande récompense de ce corps d'officiers qui avant la guerre avait obscurément travaillé à former des hommes.

Après les entrées en Belgique, ce sont les entrées en Allemagne. Le 4<sup>e</sup> régiment de hussards va tenir garnison en Prusse Rhénane, à Castellaun. Il faut voir comme le jeune sous-lieutenant sait commander aux populations. Oh ! il ne réclame que ce qui est dû et il entend bien respecter la plus stricte justice, mais on est vainqueur ou on ne l'est pas. Et puis, il y a eu toutes les souffrances endurées pendant plus de quatre ans par nos régions envahies et écrasées. Convient-il de les oublier si vite ? Être généreux, oui, à la condition que le vaincu se reconnaisse vaincu, observe les traités, se soumette à ses obligations. C'est le système qu'Henry de Bournazel emploie en Rhénanie, c'est celui qu'il emploiera plus tard au Tafilalet. Pas de fausse bonté, car l'ennemi d'hier la prend immédiatement pour de la faiblesse. Le sentiment de la force impose seul le respect et permet seul la magnanimité.

L'Allemand accepte tout naturellement ce programme. Il se plie aux circonstances, et même avec platitude. Henry s'amuse d'avoir ses hôtes à ses ordres :

« Je change tout le mobilier de place, écrit-il, parce qu'il est très mal placé à mon avis. Je fais enlever les images de leur Kaiser, etc... (Entre parenthèses, le Kaiser s'est sauvé en Hollande et on le garde en effigie). Je finis par constater qu'il n'y avait qu'un drap dans mon lit !... Hurlements ! Deux minutes après, un second drap apparaissait. Mais on dort mal dans ces lits pas du tout bordés et allant en plan incliné des épaules au sommet de la tête... » Il a couché n'importe où dans la guerre, il a dormi sur la terre nue, mais un vainqueur a droit à un bon lit.

J'ai été, moi aussi, envoyé de Belgique en Rhénanie, après l'armistice, comme officier d'état-major. Pour nous qui avons, pendant ces quatre années, connu la misère de tant de nos villes anéanties, de nos villages rentrés sous terre, de nos champs troués de tranchées ou coupés de fils de fer et martelé d'obus, de nos populations errantes, éparses, proie facile de toutes les maladies, et spécialement de la tuberculose, nous avons le cœur serré en parcourant ces pays intacts et souvent plantureux et en les comparant à nos provinces meurtries. Qui donc aujourd'hui pense encore à ces comparaisons ? Et qu'est-ce donc qu'un pays qui oublie son histoire et doit sans cesse recommencer des expériences auxquelles sa vie même risque d'être suspendue ?

Ce qu'on apprend sur les mauvais traitements des prisonniers ne pouvait qu'irriter les vainqueurs. Il n'y aura pas de représailles : que du moins subsiste le souvenir ! Ainsi Henry connaît-il la mort de son cousin Jean de Langle à qui l'unissait la plus tendre affection. Tout jeune officier, celui-ci avait été capturé dans les réseaux de fils de fer avec la jambe brisée. Traîné à l'hôpital de Trèves, il avait été si mal soigné qu'il y était décédé à la veille de l'armistice, après huit mois de souffrance, seul, abandonné, sans nouvelles des siens.

Après l'intérêt qu'a présenté l'occupation durant les premiers mois, la Rhénanie n'est bientôt plus qu'une garnison assez maussade d'où Henry de Bournazel est tiré pour accomplir un stage à l'École de Saint-Cyr du 1<sup>er</sup> juin au 20 septembre 1919. Il en sortira major de sa promotion, « avec les meilleures notes qu'on puisse donner à un officier », dira son commandant. Ses chefs ont deviné sa valeur. Jamais il ne fut méconnu, s'il eût des envieux ou des rivaux. Pour compléter son instruction militaire, il va successivement à l'École de cavalerie de Saumur, puis aux cours de culture physique à Joinville. Le cheval, oui, et il sera un merveilleux cavalier. Mais la gymnastique l'exaspère. Sa vigueur soutenue par ses nerfs et sa volonté saura dompter les pires fatigues. Il relèvera le moral de ses hommes dans les circonstances les plus dures et qui exigeront le plus d'endurance, d'effort, d'agilité. Mais se consacrer uniquement aux exercices physiques lui paraît indigne d'un être intelligent et normalement doué. Comment ne pas lui donner raison? Les acrobates et les pianistes sont des individus à part, voués à une virtuosité anormale qui leur prend tout leur temps et toute leur pensée. Mais cela exige une vocation. Un jeune officier de cavalerie, privé de son cheval et mis au trapèze volant, à la course rythmée ou au lancement des poids se sent dépaysé et bientôt s'ennuie. Alors reparaissent chez un Bournazel les rêves et les désirs hérités de la vocation et de la guerre. Les récits entendus au château de Bretenières sur le saint de la Corée et sur les navigations de son oncle de Lenoncourt, officier de marine, ceux de son père sur l'armée d'Orient lui font souhaiter de partir, de s'en aller hors de France, de chercher ailleurs cette vie aventureuse, dangereuse, mais passionnante et chaude, dont la guerre lui a donné l'habitude et lui a laissé le goût. Le saint de Corée a été torturé, l'armée d'Orient a connu la soif, la chaleur, le manque absolu

de confort et les multiples horreurs d'un sol malsain : qu'importe ! Comme si une jeunesse ardente s'était jamais laissée arrêter par ces considérations ! Comme s'il n'y avait pas, chez elle, tout au fond, cette acceptation du sacrifice inconnu que tout amour inspire ! Et le voilà qui demande le Maroc, parce qu'on se bat au Maroc.

Par décision ministérielle du 20 octobre 1920 il est nommé lieutenant et mis à la disposition du général commandant en chef les troupes d'occupation du Maroc. Mais la décision ministérielle ne recevra exécution qu'au début de janvier 1921 où il quittera le 4<sup>e</sup> hussards. Auparavant il est allé au ministère quêter un ordre de départ. Le directeur de la cavalerie l'a renvoyé à son cours : « Je suis, écrit-il, pieds et poings liés, livré aux bêtes fauves de Joinville ! » ce qui lui donne le *cajard*, car il espérait s'embarquer sans retard. Joinville, décidément, lui inspire une répugnance invincible. Si lui-même sait ce qu'il veut, on ne fait pas, on ne fera jamais de lui ce qu'on veut. La discipline ne sera jamais sa vertu essentielle, pas plus qu'à un Mangin. Ou plutôt il s'imposera à lui-même une discipline personnelle un peu différente.

Son idée fixe est de quitter Joinville au plus tôt. Ce major de Saint-Cyr méprise les notes physiques parce qu'il connaît suffisamment la résistance d'un corps qu'il pourra soumettre, sans se gêner, à toutes les épreuves. « Nous sommes destinés à devenir des moniteurs de gymnastique régionaux, ô horreur ! » Il sera donc, pour l'éviter, *un cancre en éducation physique* et finalement il se fait renvoyer de l'école de Joinville pour « raison de santé », quand sa santé, fortifiée par la guerre, ne se permettra jamais de lui jouer des tours. Au mois de juin seulement son départ est fixé. Il court dire adieu à sa famille à Bonn-sur-le-Rhin où son père, le colonel de Bournazel, commandant le 19<sup>e</sup> régiment de dragons, tient garnison. A-t-il seulement prêté attention à cette char-

mante ville rhénane aux beaux quais sur le fleuve, aux beaux jardins plantés d'arbres centenaires, avec la vue des Sept-Montagnes? Tant de souvenirs historiques y habitent encore : les légions romaines et celles de la Révolution française l'occupèrent avant nos troupes et, entre ces dates éloignées, elle vit couronner des empereurs dans sa cathédrale et joua son rôle dans les grandes guerres, celle des Pays-Bas, celle de Trente ans, celle de la succession d'Espagne. Les électeurs de Bavière en firent une cité de plaisance, et Maximilien-Frédéric une ville universitaire. Et surtout elle garde la modeste maison où naquit Beethoven.

Le 20 juin (1921), il s'embarque à Bordeaux sur la *Volubilis*, ancien bateau allemand débaptisé qui pour la première fois assure le service entre la France et le Maroc. Le 25 il arrive à Casablanca et le voici décrivant à sa mère la traversée et le débarquement :

« En quittant Bordeaux on nous a fait évoluer, tantôt à tribord, tantôt à bâbord, pendant toute la nuit à l'embouchure de la Gironde. Cette plaisanterie continuait encore à notre réveil le lendemain matin et a duré jusqu'à une heure avancée de l'après-midi. Ces messieurs du bord faisaient le point. — Inutile de vous dire que le roulis et le tangage, d'ailleurs aussi légers que possible, m'ont tenu toute la nuit en éveil malgré une installation vraiment aussi bonne que possible. J'ai eu la chance, dans une cabine à trois, d'occuper le lit de dessus, ce qui est fort appréciable en cas d'accident stomacal. — Donc nous sommes entrés en mer, entourés d'une nuée de mouettes au milieu de l'après-midi et par une mer d'huile, rare à cette époque au dire des passagers accoutumés aux traversées. De temps à autre cependant quelques lames de fond berçaient gracieusement la *Volubilis* et j'ai eu quelque peine à rester dans mon état normal. J'ai déjeuné et dîné le plus abondamment possible. Le lendemain même mer, Dimanche aussi. Lundi

soir nous avons longé de près les côtes du Portugal et j'ai pu prendre quelques jolies photographies. Nous avons toujours un temps radieux et une mer d'un calme plat. Ce matin, à huit heures environ, nous sommes entrés dans le port de Casablanca. — C'est une ville entièrement blanche bâtie contre l'eau, où grouille une population des plus hétéroclites. Des *bicots* dépenaillés et en quête de quelques sous tiennent lieu de débardeurs et encombrant le port de leurs personnes, oh ! combien sales ! De véritables fumiers ambulants. A notre arrivée, le bateau ayant jeté l'ancre, nous avons été envahis par une bande de ces individus qui, venus en barcasses, s'accrochaient aux pans de nos vareuses pour obtenir la faveur de descendre nos bagages. On ne peut se débarrasser de ces gens qu'à coups de trique... — Nos formalités à remplir nous ont occupés toute la journée et le nouveau programme, pour tout officier envoyé au Maroc, étant d'attendre à Casablanca son affectation, nous sommes ici suspendus au coup de téléphone fatal de Rabat. Je ne sais donc rien encore. J'ai essayé en vain d'atteindre la Résidence avant mon affectation officielle. D'ailleurs le général Lyautey vient ce soir à Casablanca et j'espère beaucoup pouvoir me présenter à lui demain dans la journée. — Tout à l'heure j'ai fait un petit tour dans la ville arabe. J'ai circulé dans une quantité de ruelles tortueuses et sales où une odeur de beurre rance nous prenait à la gorge. De petites boutiques encombrées d'un tas de marchandises sans nom. Un Arabe assis en tailleur au milieu de chacune, fumant une pipe mince et longue. Dans ces rues étroites, quelques ânes galeux montés par d'énormes arabes jetant leur perpétuel cri : *Balek* (attention) ; des individus aux vêtements bariolés et surtout d'une malpropreté repoussante ; quelques femmes avec leur *tcharchaf* et des jambes sales. Une odeur âcre brochant sur le tout et vous aurez une idée de cette ville... »

Tel lui apparaît ce Maroc qu'il aimera tant, qu'il ne pourra plus quitter désormais sans nostalgie, sans impérieux désir de retour, où il vivra les plus chaudes heures de sa courte vie. On ne peut dire qu'il en ait reçu le coup de foudre. Mais le coup de foudre, bien souvent, n'est-ce pas notre imagination qui le crée parce que, dans notre ardeur amoureuse, nous ne voulons pas admettre que nous ayons eu devant l'objet aimé la moindre hésitation alors qu'il ne nous avait point surpris tout d'abord? Jeu charmant de cette imagination créatrice qui supprime le travail du temps et la faveur des circonstances pour leur substituer un accord fatal et éternel.

Il est vrai que la ville indigène offre peu d'intérêt au visiteur de Casablanca. Elle est aujourd'hui presque noyée dans la ville nouvelle qui s'est développée depuis quelques années et qui a dû beaucoup changer depuis le débarquement d'Henry de Bournazel. Ville bien bâtie, avec de larges avenues, ville élégante et aisée, mais banale, faite pour le commerce et les commodités de la vie et commandée par son port qui sert au débouché des plaines fertiles de la Chaouïa et qui est la grande voie d'accès commercial et touristique au Maroc. Or Casablanca — là est son véritable intérêt — est un port artificiel, l'œuvre de Lyautey. L'importance de Casablanca a été voulue par lui. Il avait vu grand, comme toujours, et ses prévisions ont été dépassées. Déjà l'agrandissement du port devient nécessaire. Dès longtemps, d'ailleurs, on n'y débarque plus par barcasses, mais à quai. Peut-être un jour prochain connaîtra-t-il, sur l'Océan, la concurrence d'Agadir et, sur la Méditerranée, celle de Nemours ou plutôt même d'Oran devenu, avec la ligne d'Oudjda et de Fez, l'une des clés du Maroc. En ce moment il règne encore sur les deux mers.

Henry de Bournazel, le lendemain, est mis subitement en présence du grand chef. Lyautey, venu à Casa-

blanca, l'invite à déjeuner. Un des traits à noter chez le jeune lieutenant, c'est l'absence totale d'émotion ou d'étonnement en face des grands hommes de guerre. Déjà, lors de la remise de la fourragère à un régiment de cavalerie en Rhénanie, il avait regardé Mangin passer la revue sans en être impressionné. Le résident général du Maroc ne l'impressionne pas davantage. Il se sent de plain-pied avec eux. Non qu'il y ait chez lui la moindre trace d'orgueil : ce n'est pas cela. Ils ont bien fait leur métier, ils y ont excellé : quoi de plus naturel ! Lui-même, inconsciemment, se devine de leur race. Il ne ressentira nulle gêne auprès d'eux. Loin de chercher à leur plaire, il leur parlera directement, sans flatterie et sans distance. Ainsi, d'ailleurs, saura-t-il les attirer. Aucun d'eux ne s'est trompé sur lui, ni le maréchal, ni le général Heusch, ni le général Boichut qui le voulurent comme officier d'ordonnance, ni, surtout, le général Giraud à qui il sera particulièrement cher. On peut dire qu'avec ses humeurs terribles par moments et sa franchise il a été, le plus souvent, l'enfant gâté du haut commandement sinon du commandement immédiat.

Il est fixé, dès le 29 janvier, sur son affectation : le 17<sup>e</sup> régiment de spahis algériens dans la région de Taza, à El-Arba-Tahala. « Un camarade des spahis rencontré hier, écrit-il à son père, m'a raconté pour me mettre tout de suite en confiance qu'il préférerait bâtir sa guitoune sur les neiges de l'Atlas plutôt que de retourner dans un pareil endroit. C'est en effet le lieu le plus horrible du Maroc. » Bah ! on doit lui en conter, comme ces vieux soldats qui expliquent la guerre aux nouveaux. Son régiment est commandé par le colonel Deschamps, et le général Aubert commande le cercle. Au printemps les opérations seront menées contre les rebelles de cette région qui sont parmi les plus guerriers du Maroc.

Son voyage de Casablanca à Taza lui permet de vi-

siter en vitesse Rabat, Meknès aux belles portes et Fez la mystérieuse. Dans ses lettres à sa mère ou à ses sœurs, il fixe en rapide aquarelle un paysage : « On traverse pour venir à Taza une région sauvage fort accidentée dont les montagnes sont comme taillées à coups de hache. Naturellement pas de vie nulle part : de temps en temps, un troupeau de chèvres noires accroché au flanc d'un monticule. Ces malheureuses bêtes cherchent leur nourriture entre les nombreux cailloux : le petit Arabe qui les garde est ordinairement accroupi (c'est leur position favorite), pieds nus et revêtu d'une simple loque aux trous multiples, et couleur de terre... » Ce pays, constate-t-il justement, n'est beau que sous le soleil.

Le voici à Taza. La Taza d'alors est un poste avancé. Elle fut prise le 10 mai 1914 par le général Baumgarten : c'était assurer enfin nos communications avec l'Algérie par Oudjda. Ses abords avaient été dégagés par une colonne du général Gouraud qui dispersa en deux combats (10 et 12 mai) les tribus Tsoul, maîtresses du pays entre Fez et Taza. Aujourd'hui Taza est triple : Taza-gare (avec le trafic Algérie-Maroc), Taza ville européenne et la Médina de Taza. Chacune a son étage. La Médina occupe le plus haut gradin ; plus encore que Meknès, elle évoque ces villes d'Italie qui couronnent des collines, San Gimignano aux belles tours, par exemple, que remplacent ici les minarets. La couleur rousse de ces pierres se détache sur un fond de rochers que domine la montagne sombre. Dans son site sauvage, elle a tout l'air d'une forteresse et commande le couloir qui sépare le Maroc oriental du Maroc occidental. Mais, quand Henry de Bournazel y arrive, Taza est menacée de tous côtés par les tribus dissidentes, spécialement au sud où c'est à peine si ses abords immédiats ont été dégagés par les colonnes de 1920.

Il y passera huit jours, retenu par le colonel Deschamps qui le reçoit à merveille, d'autant mieux qu'il

se souvient d'avoir été sous les ordres du général de Bournazel et qui l'invite sagement à suivre un cours destiné aux officiers n'ayant jamais fait la guerre au Maroc. « Il m'a prié à déjeuner pour le lendemain, écrit-il. Le lendemain j'ai donc été présenté à Mme Deschamps, une assez jeune femme très blonde et j'ai fait chez elle un déjeuner magnifique. Le colonel m'a présenté ensuite au général Aubert qui m'a reçu très froidement : il déteste les cavaliers. » Les camarades qu'il rencontre à Taza l'enchantent, et spécialement le commandant de Noé, chef d'escadrons au 7<sup>e</sup> spahis qu'il retrouvera. Déjà il découvre cette belle camaraderie africaine dont il aura pareillement la nostalgie : camaraderie née des mêmes goûts et cultivée dans les mêmes dangers, où l'on se comprend à demi-mot, où l'on se découvre sans le dire, où l'on commande par amitié plus encore que par autorité, mais cette amitié-là exige davantage.

El-Arba-Tahala est un avant-poste. « Sur un piton une enceinte de pierres arrivant à la ceinture, bordée d'un mince réseau de fils de fer barbelés, des sentinelles partout. A l'intérieur, de rares baraques en bois et toile goudronnée fort misérables et des tentes dressées en tous sens. » Des cailloux, un vaste cimetière de cailloux autour du camp et pas un arbre. Mais, de la fenêtre de sa baraque, il découvre une vue splendide sur le Riff, ce Riff où il ne peut deviner qu'il s'illustrera.

Il commence à mener la vie marocaine. Les habitants d'un douar voisin du poste l'invitent à une *difja*. Il s'y rend en grande pompe, avec une escorte de cavaliers. Le repas est servi en plein air sur une natte. « Tous les officiers en rond, raconte-t-il à sa famille — et l'on peut imaginer le plaisir des siens à lire ces longues lettres venues d'Afrique soit à Bonn-sur-le-Rhin, soit au château de Bournazel, — pendant que les notables de l'endroit au nombre de cinq ou six faisaient un second rond, les

gens de moindre importance et les cavaliers de l'escorte un troisième. Quant aux femmes, elles étaient toutes reléguées dans le douar et faisaient cuire le repas. » Après les ablutions obligatoires, défilent la série des plats, bœuf assaisonné à l'huile rance, couscous innombrables, enfin *metchoui*, en tout vingt-neuf plats. Il en sort écœuré et rempli, jurant de ne jamais recommencer. Or il prendra goût à ces réjouissances et s'adaptera aisément aux mœurs du pays. Mais l'apprentissage ne l'attire pas.

Comme divertissement, il a surtout les plaisirs de la chasse et tue à foison des lièvres et des perdreaux. Déjà s'exerce sur lui le charme de la nature orientale : « Nous avons des couchers de soleil idéals, d'autant plus impressionnants et plus beaux que le pays est plus sauvagement pittoresque. C'est mon occupation du soir que de voir l'horizon s'enflammer, puis rosir et enfin verdier. Vers l'orient, les nuages prennent des teintes cuivrées, puis déteignent au fur et à mesure de la disparition lente du soleil. Notre petit camp est plongé peu à peu dans les ténèbres, les chevaux à la corde se profilent en ombres chinoises sur l'horizon lumineux et le froid tombe rapidement. De temps en temps le silence est troublé par les hurlements des chacals qui viennent en bandes du côté de l'abattoir, ou par un chant traînant et sur trois notes d'un spahi. Quelques lumières s'allument sous les marabouts et la journée s'achève dans notre petit coin désert... »

Comment ne pas rapprocher cette brève description de celles qui se peuvent recueillir dans les lettres de Lyautey? Henry de Bournazel a une bonne plume à son service. Comme tous les grands hommes d'action, il sait se recueillir et méditer, se reposer sur la nature et se replier sur soi avant d'agir, se détendre comme les fauves avant de bondir. Toujours il offrira ces contrastes et ces inquiétudes nerveuses suivies d'un calme

soudain. Déjà il se laisse prendre à la poésie du bled. Des camarades vont quitter le Maroc et il ne les envie pas. « Je ne regrette pas la France, écrit-il aux siens, malgré mon grand éloignement de vous tous et je commence à m'attacher à Tahala en me créant quelques habitudes et occupations. Ce qui m'ennuie, c'est que mon escadron va probablement rester à Taza pendant les premières colonnes. » Car il est venu ici pour faire la guerre, non pour chasser et garder le camp.

Cependant les journaux annoncent notre avance dans la Ruhr. Le régiment de son père, le 19<sup>e</sup> dragons, marche sur Düsseldorf. La guerre va-t-elle recommencer avec l'Allemagne? Dans ce cas, au plus tôt des démarches pour le rappeler! « Les jours passent à Tahala, monotones et réguliers. » Le printemps est venu, et le beau temps, mais il souffle un vent pénible. Au début d'avril, son escadron est rappelé à la protection des convois entre Gueldamane où il s'installe et Béchiine à quinze ou vingt kilomètres au sud de Taza. « C'est un petit coin joli avec de l'eau, des figuiers, des oliviers et des cultures. Le *patelin* est sur une petite hauteur, je me suis placé sur une colline à côté par crainte des *soumis* qui sont aussi dangereux que les dissidents. Je me suis enfermé dans une enceinte de pierres et tous les jours à midi nous partons pour Bechiine avec le ravitaillement qui arrive de Taza par arabas et qui est chargé ici sur des mulets. Nous revenons vers six heures du soir pour recommencer le lendemain. Nous n'avons pas encore été inquiétés, sauf par la pluie. »

Un peu plus tard, au mois de mai, il rencontrera enfin son premier engagement.

## II

### LA GUERRE DU MAROC

Quand il visita Casablanca, Henry de Bournazel découvrit-il, place de la Victoire, dans un jardin, cette inscription rappelant le débarquement du petit corps expéditionnaire qui commença l'occupation du Maroc — mais peut-être n'y était-elle pas encore à cette date? — : « C'est sur ce sol que le 7 août 1907, au premier débarquement français sur la terre marocaine, le général Drude établit son poste de commandement, planta son fanion, dressa sa tente et que fut installé le premier quartier général du corps d'occupation. C'est de cet emplacement historique, fidèlement sauvegardé, qu'a rayonné sur le Maroc notre action politique, militaire, économique. » Le 7 août 1907 : il n'y a pas si longtemps. Et ne convient-il pas de faire le point pour savoir où nous en étions de la pacification marocaine au moment où le Résident Général résolut de dégager la région sud de Taza?

La conquête de l'Algérie, imposée par la piraterie barbaresque qui durait depuis des siècles, nous avait mis en contact immédiat avec le Maroc qui représentait pour notre nouvelle colonie une menace constante. Le premier heurt fut la victoire de l'Isly (14 août 1844) remportée par Bugeaud sur le sultan Abd-er-Rahmane qui voulait empêcher la création de nos postes-frontière dans la région d'Oudjda. Elle fut suivie du traité

de Lalla Maghrnia qui fixait les délimitations. Mais ces délimitations n'empêchaient point les incursions des tribus qu'il fallait sans cesse arrêter (interventions du général de Montauban en 1851 et du général de Martimprey en 1859 contre les Beni Snassen, du général de Wimpffen en 1870 contre les Beni Guil, du général de Négrier en 1881 contre l'insurrection générale fomentée par Bou Amama, à la suite de laquelle un poste est créé à Aïn-Sefra). En 1903, après l'attentat organisé contre M. Jonnart, gouverneur de l'Algérie, le général Lyautey, qui commande la subdivision d'Aïn-Sefra, occupe toute la région de Béchar.

En accord avec ces opérations, ou plutôt ces obligations militaires, le gouvernement s'efforce d'obtenir un règlement international de la question marocaine qui nous laissât la liberté d'agir, devenue une nécessité. L'Italie, l'Angleterre, l'Espagne tour à tour désintéressées, nous abandonnent le Maroc. Mais l'Allemagne, tenue à l'écart des négociations auxquelles elle n'a rien à voir, se livre à Tanger à une grande démonstration impériale le 31 mars 1905. La pusillanimité de notre président du Conseil, M. Rouvier, croit apaiser le cor flit en renvoyant M. Delcassé, l'un des seuls ministres des Affaires étrangères qui aient fait au Quai d'Orsay avant la guerre une politique française : elle aboutit à la conférence d'Algésiras (janvier 1906) et à cet acte d'Algésiras qui, en admettant le principe de la liberté commerciale, nous a privés de retirer d'un effort militaire et administratif de trente ans des bénéfices légitimes, et par surcroît, en présence de l'insécurité du Maroc, ne nous donnait que des moyens d'agir insuffisants.

L'insécurité du Maroc tient essentiellement à l'autorité mal reconnue du Sultan. Les tribus berbères de la montagne n'ont jamais été soumises. L'organisation militaire a toujours été précaire. Une mission militaire française est envoyée pour la refondre. Les attentats

vont néanmoins se multiplier. Le 12 mars 1907, le docteur Mauchamp est assassiné à Marrakech. Quelques jours plus tard, le général Lyautey occupait Oudjda en représailles, Oudjda l'éternel couloir des invasions marocaines en Algérie. L'année suivante il faisait occuper Bou-Denib par la colonne Alix et organisait la défense des confins algéro-marocains. Mais un incident plus grave avait nécessité une intervention directe. L'acte d'Algésiras avait prévu la création d'un port à Casablanca, avec le contrôle de la douane et l'installation d'une police : le 29 juillet 1907, les indigènes fanatisés par l'agitateur Ma el Aïnin massacraient huit ouvriers européens, dont cinq Français. Le consulat français est investi et la population européenne menacée tout entière quand l'enseigne de vaisseau Ballande et les marins du *Galilée* se frayent, le 5 août, un passage à la baïonnette et parviennent à les sauver. Le 7, sous la protection de l'escadre, s'effectue le débarquement du corps expéditionnaire commandé par le général Drude qui dégage les abords de la ville. Cependant Moulay-Hafid s'est fait proclamer sultan à Marrakech le 16 août contre son frère, Abd-el-Aziz, le souverain légitime, qui demande la protection de la France et promet des réformes. Le général d'Amade, qui a remplacé le général Drude à la tête du corps expéditionnaire renforcé et porté à 14 000 hommes, entreprend et réussit en 1908 la pacification de la Chaouïa.

Abd-el-Aziz est bientôt détrôné par Moulay-Hafid (août 1908) dont l'autorité est aussi précaire que celle de son prédécesseur. Cerné dans Fez par les rebelles, il demande à son tour l'appui des troupes françaises, et le général Moinier marche sur la capitale qui est délivrée (mai 1911). Meknès est occupée le 8 juin. Après ces brillantes opérations qui ont écarté de Fez tout danger immédiat, et malgré la nouvelle démonstration de l'empereur allemand à Agadir, le sultan Moulay-

Hafid signe le 30 mars 1912 le traité de protectorat avec la France et le gouvernement de M. Poincaré a l'heureuse fortune de nommer le général Lyautey résident général au Maroc. Tous les pouvoirs lui sont confiés. Désormais la pacification et le développement économique du Maroc seront son œuvre. Nul choix ne pouvait être plus fécond en résultats. Formé au Tonkin et à Madagascar à l'école de l'un de nos plus grands chefs et de l'un de nos plus grands colonisateurs, le général Gallieni, il connaissait les choses africaines par les derniers commandements qu'il avait exercés, celui du cercle d'Aïn-Sefra dans le Sud-Oranais et celui de la division d'Oran. Là, il avait su prendre ses responsabilités et assurer la sécurité française par la diplomatie ensemble et par la force, car il excellait dans les deux manières, sachant tour à tour séduire et imposer.

Cependant, à peine arrive-t-il à Fez auprès du sultan, qu'il est aux prises avec l'insurrection. Les tribus révoltées attaquent la ville au cours des journées des 25 au 28 mai. Le soir du 25, à Bab Ghissa, le lieutenant Chardonnet est tué avec une quarantaine d'hommes. Du Dar Djamaï au sanctuaire de Moulay Idris c'est l'incendie. Les camps des collines autour de Fez s'allument. Les Berbères sont descendus des montagnes. Le pillage et la mort voisinent. Lyautey nomme Gouraud gouverneur de la ville musulmane. Gouraud soutient le siège jusqu'à l'arrivée des renforts. Le 1<sup>er</sup> juin il prend l'offensive et culbute les tribus révoltées. Lyautey installe le sultan à Rabat, capitale plus pratique et moins dangereuse.

Le nord du Maroc respire, la Chaouïa est fidèle. Mais le sud est menacé par l'entrée en scène du prétendant El Hiba qui vient du Sahara et s'est donné pour mission de chasser les chrétiens. Il a franchi l'Atlas, il s'est installé dans Marrakech où il s'est emparé du consul de France Maigret et de son chancelier, du commandant

Verlet-Hanus et de quatre officiers de la mission militaire. Lyautey, voyant venir le danger — car El Hiba qui fanatise les tribus ne se contentera pas de Marrakech et visera le Maroc tout entier — a couvert la frontière de la Chaouïa avec une colonne de 5 000 hommes dont il a confié le commandement au colonel Mangin. Cette colonne est rassemblée au camp de Souk-el-Arba-des-Ksours le 15 août (1912). Avec ce faible effectif en face de l'armée d'El Hiba qui en compte plus de trois fois autant et qui est bien équipée, n'ayant pas de postes suffisants en arrière pour assurer le ravitaillement, Mangin décide de marcher sur Marrakech. Le 4 septembre, Lyautey vient passer en revue cette colonne du sud « dont les cinq mille hommes, dit simplement Mangin, aguerris par les fatigues et trempés par les combats, étaient très beaux à voir ». Le 6, Mangin livre bataille, enfonce l'armée d'El Hiba et le 7 il entre dans Marrakech. Ce haut fait d'armes, proclame Lyautey dans son ordre du jour du 8, « marque une étape décisive de la pacification du Maroc ».

Décisive? Rien n'est décisif au Maroc tant qu'on n'aura pas assuré les communications avec l'Algérie, conquis les repaires de l'Atlas et atteint la limite du sud le long du Drâ. Sur tous les points, Lyautey entre en contact avec les tribus, menant de front la guerre et la politique de collaboration. Les grands caïds Glaoui participent à notre action au sud de Marrakech dans le Sous. Faut-il rappeler les campagnes de 1913, de Mangin dans le Tadla, de Blondlat contre les Zaër, d'Henrys contre les Beni M'Tir, de Gouraud sur la Moulouya?

Au commencement de 1914, « en dehors des régions situées au sud du Sous, où la dissidence apparaît très dispersée et où la politique mahgzen, menée par les chefs indigènes locaux, poursuit son œuvre, il reste encore au Maroc trois centres principaux d'agitation et de dissidence : les tribus établies entre Souk el Arba de

Tissa et M'Soun ; le bloc zaïan ; le Moyen Atlas au sud de Kasba Tadla et à l'est de la région de Marrakech ».

Le Moyen Atlas peut attendre : ce foyer de dissidence-là n'est pour le moment que défensif et passif. Mais Lyautey veut réduire les deux autres, afin d'assurer d'abord la jonction du Maroc occidental avec l'Algérie, et ensuite de supprimer ce coin enfoncé entre les deux zones d'occupation du Maroc occidental, où se préparent les incursions dissidentes, où elles se réfugient en cas d'échec. Telles sont les directives du Résident Général pour les campagnes de 1914. Directives admirablement réalisées. La campagne du général Gouraud permet la prise de Taza par Baumgarten et assure la défaite d'El Hadjami, l'irréductible agitateur, au combat de la montagne du Tsoul. Le 17 mai, Lyautey passe à Taza la revue des troupes. « La réunion à Taza des troupes françaises venues de la moyenne Moulouya et de Fez a rouvert l'ancienne route impériale, du golfe des Syrtes à l'Atlantique. »

Restait à assurer la sécurité de la route directe de Marrakech à Fez. Khenifra était le centre de cette résistance dont le vieux chef Moha ou Hammou était l'âme. Le général Henrys conduit cette marche sur Khenifra par les vallonnements difficiles de ce massif montagneux. Il occupe le 12 juin Khenifra que l'adversaire a abandonné après en avoir défendu les abords avec une sauvage énergie et il y organise un camp retranché.

Il n'y a plus qu'à ramasser les résultats de ces deux campagnes heureuses et achever la soumission des tribus, soumissions escomptées pour le début de l'hiver, quand Lyautey, qui se trouvait à Casablanca les derniers jours de juillet pour y préparer des comices agricoles, est averti de Paris que la guerre européenne est imminente. Il rentre à Rabat ; nouvel ordre du gouvernement : « Tous vos efforts doivent tendre à ne maintenir au Maroc que le minimum indispensable. Le sort du Maroc

se règlera en Lorraine. » Il est invité à renvoyer en France immédiatement tous les contingents métropolitains ou algériens mis à sa disposition, ne gardant que la Légion, les tirailleurs marocains, les goums mixtes avec la cavalerie, l'artillerie de montagne, et pour cela à réduire l'occupation à celle des principaux ports de la côte et, si possible, à la ligne de communication Khenifra-Meknès-Fez-Oudjda, tous les postes avancés devant être momentanément abandonnés.

« Il n'y avait, a écrit le Résident Général, ni doute, ni hésitations possibles, et il ne m'est pas venu un seul instant à l'esprit de songer à marchander un homme, alors qu'il s'agissait du salut de la patrie... » Mais évacuer les postes avancés, alors qu'il était lui-même en guerre de Taza à Kasba Tadla, en face d'ennemis acharnés, c'était risquer de compromettre non seulement l'avenir, mais le présent. L'insurrection pouvait même, devant cette reculade, gagner promptement tout le Maroc et le rejeter à la côte. L'œuvre entreprise depuis 1907, l'œuvre que lui-même avait prise en mains depuis deux ans, qu'il avait faite sienne avec une maîtrise incomparable et qui partout, au nord et au sud, avait porté ses fruits, pouvait être anéantie en quelques mois. Qu'on imagine l'angoisse qui dut étreindre le chef responsable en présence de cet ordre venu du gouvernement et inspiré par une autre inquiétude, plus grave encore, celle du pays menacé de la plus terrible agression? Les biographes de Lyautey, M. André Maurois, M. Amédée Britsch, n'ont pas manqué de la retracer à grands traits. Un jour j'ai interrogé le maréchal sur ces heures tragiques.

— Oh ! m'a-t-il répondu de sa voix rauque et autoritaire, ma décision a été instantanée. L'angoisse n'est venue qu'après. On prend d'abord ses responsabilités. Après, on s'arrange.

Chez lui il y eut toujours une part d'inspiration, un

démon intérieur qui commandait avant lui, quitte à soulever toutes les objections, à faire lever tous les boucliers. Après, l'organisateur et le diplomate intervenaient. Mais cette rapidité dans la décision n'est-elle pas la marque du grand chef? Il a tout pesé dans sa tête auparavant, sans même le savoir, tant il a pensé à tout et porte en lui l'ensemble des éléments contraires. Même le lent Joffre a pu hésiter sur l'heure de livrer la bataille de la Marne, non pas sur l'opportunité de la manœuvre, ni sur la responsabilité de tout risquer en une fois.

A Rabat, Lyautey convoqua ses chefs de région, les généraux Gouraud, Henrys, Brulard et le colonel Pelletier. A chacun successivement il posa la même question. Unaniment ils furent d'accord pour ne pas se replier, pour tout garder, même avec des effectifs très réduits. Seulement, lui seul déciderait. « Après ce conseil de guerre, a écrit M. André Maurois, Lyautey passa toute la nuit à réfléchir. Les responsabilités à prendre étaient effrayantes. Dix-huit mois seulement s'étaient écoulés depuis les massacres de Fez et il allait proposer de jouer la partie marocaine en misant tout sur la soumission de ce peuple, sur son prestige personnel, et sur le dévouement de quelques grands caïds. Le 31 juillet, après avoir refait quelques calculs d'effectifs avec ses généraux, il télégraphia au ministère pour dire qu'il garderait le Maroc tout entier et qu'il enverrait immédiatement vingt bataillons et six batteries; le reste des troupes exigées suivrait, aussi vite que le permettraient des transports précaires. » Il remplacera les effectifs par son habileté politique, par la force morale dont il donnera l'impression, par le maintien et même le développement de la vie économique. « Bref, a-t-il dit lui-même, je me suis appliqué à donner et à faire donner par tous aux Marocains, dès la première heure, l'impression que la guerre ne nous émouvait pas, que nous en attendions

l'issue en toute confiance. » Il sut montrer le sourire et ce fut extraordinaire.

Le général Henrys, que Lyautey a gardé au Maroc, par toute une série d'opérations difficiles et heureuses, après la malencontreuse destruction de la colonne Laverdure à El Herri, près de Khenifra, réussit, pendant les dix-huit premiers mois de la guerre, à consolider le front nord devant le Riff et le front sud devant l'Atlas où il a refoulé le bloc zaïan. Après son départ, Lyautey, puis Gouraud en l'absence de Lyautey, ministre de la Guerre, obtiendront directement la soudure des deux Maroc oriental et occidental sur la Moulouya, jalonneront la route de Meknès à Bou-Denib, installeront un poste à Tighmart, proche le Tafilalet. Ils auront à lutter à la fois contre le prétendant El Hiba qui continue de soulever le sud de Marrakech et l'agitateur Abd-el-Malek, tous deux gagnés à la cause allemande. Mais El Hiba est battu à Ouijjane le 25 mars 1917 par le général de Lamothe et s'enfuit à Kerdous. Cependant, après la dure campagne du colonel Dury contre les tribus nombreuses et guerrières des Aït Atta dans le Tafilalet, et même après les victoires du général Poemirau, Lyautey, plutôt que d'engager ses forces en un moment où les effectifs sont très réduits, préfère établir un barrage solide d'Erfoud à Ksar es Souk plutôt que de tenir l'immense palmeraie.

« Dans l'ensemble, à la fin de la guerre, constate le rapport officiel sur les opérations du Maroc, le calme semble revenu aux confins sud du Maroc où les mouvements d'insubordination ont été tour à tour étouffés, soit dans la région de Marrakech, soit au Tafilalet. Le front du Tadla reste passif. Les Beni Ouarain sont encerclés dans les contreforts nord-est du Moyen Atlas. Malgré le « coup de clairon d'Aïn Mediouna », le couloir de Taza se trouve dégagé sur une profondeur de cinquante kilomètres au nord... A peine établi, le protec-

torat de la France au Maroc venait de subir pendant quatre ans la plus sévère des crises. Grâce à la clairvoyance et à la fermeté du commandement, à l'inépuisable dévouement des exécutants, il sortait de l'épreuve victorieux et fortifié. Le général Lyautey, qui supportait depuis six ans l'écrasante charge de Résident Général et de commandant en chef, avait sauvé le Maroc et maintenu intact le bloc nord-africain français qui envoyait sur les fronts européens des effectifs sans cesse accrus. Il avait participé largement au succès final et devait trouver une juste récompense à ces éclatants services, trois ans plus tard, le 19 février 1921, dans son élévation à la dignité de maréchal de France. »

Un rapport officiel peut ainsi trahir quelques traces d'émotion humaine. A distance, la décision de Lyautey le dernier jour du mois de juillet 1914 de garder tout le Maroc au lieu de se retirer sur les côtes et l'exécution de cet audacieux programme au cours des quatre années de guerre avec la pauvreté des effectifs laissés sur la terre africaine révèlent une grandeur incomparable. Les sous-marins allemands venaient sans cesse dans le voisinage. Il a fallu plus de dix années après l'armistice pour triompher de la dissidence. Comment celle-ci n'a-t-elle pas mieux profité de l'occasion unique que lui présentait la guerre européenne? Il a fallu le prestige d'un homme, son art de se faire des alliés parmi les tribus, sa connaissance des points vulnérables où concentrer ses forces, pour que notre protectorat au Maroc fut intégralement sauvé. Aux pages tragiques et magnifiques de la Marne, de Verdun et de la campagne de France il faut ajouter cette longue bataille du Maroc, gagnée en d'in vraisemblables conditions.

Après l'armistice, Lyautey n'a pas encore à son service les effectifs qui lui permettraient d'achever la pacification du Maroc. Il devra procéder par étapes. Ce

qui presse le plus, c'est d'assurer la conquête de ce qu'il appellera le *Maroc utile*, c'est-à-dire les régions dont la possession est indispensable au développement économique du pays. Il faut, pour cela, avant toutes choses, réduire la tache de Taza, ce noyau des tribus insoumises, Beni Ouaraïn, Marmoucha, etc. qui risque sans cesse de couper le couloir Meknès-Bou-Denib et de gêner nos communications avec l'Algérie. Certes, le nord de Taza est à surveiller en raison de l'agitation du Riff où commence d'apparaître Abd-el-Krim au bord de la zone espagnole, mais tout d'abord il importe d'en finir avec ces tribus guerrières du sud qui ne cessent de nous menacer. Ainsi le général Aubert est-il chargé d'élargir au sud la sécurité de Taza. Poeymirau à Meknès et Daugan à Marrakech contiendront les autres efforts dissidents dans leurs régions.

Dès 1920, les opérations ont recommencé, et même elles n'ont jamais cessé. Le 19 mai 1920, au combat de Koudiat-Bou-Khemis, un jeune sous-lieutenant de vingt ans, presque de l'âge d'Henry de Bournazel, qui lui aussi avait voulu s'engager dans la guerre avant sa dix-huitième année, qui lui aussi avait passé par Saint-Cyr au cours même de la guerre et n'avait pas trouvé suffisant de cueillir une citation au passage de la Lys à l'armée des Flandres peu de jours avant l'armistice, était atteint d'une balle au front comme il ralliait ses tirailleurs indigènes surpris par l'attaque des Beni Ouaraïn, descendus des crêtes du Djebel-Azekkour. Transporté en cacolet à l'ambulance de Gueldamane, il y mourait sans avoir repris connaissance. Mais l'ennemi était en fuite et l'objectif atteint. Il s'appelait Lucien Bordeaux, il était mon neveu. Un fort de cette région sud de Taza porte aujourd'hui son nom, mon nom. Ainsi mon sang est-il mêlé, comme celui de tant de familles françaises, à l'épopée marocaine.

En retrouvant dans les lettres d'Henry de Bournazel la description de ce joli coin de Gueldamane « avec de l'eau, des figuiers, des oliviers et des cultures », comment n'aurais-je point rappelé le souvenir de la brève agonie et de la mort de ce jeune sous-lieutenant de vingt ans qui l'avait précédé au Maroc? Pendant les huit jours qu'il a passés à Taza pour se mettre au courant de la guerre coloniale, Bournazel, avec cette promptitude clairvoyante qui est sa manière, a voulu tout connaître de ce passé rapproché et déjà retentissant de tant de bruit d'armes. Cette guerre, nouvelle pour lui, ressemble si peu à l'autre guerre. Bien vite il a remarqué qu'elle autorise les initiatives individuelles, qu'un officier subalterne peut déjà y exercer un commandement important par le nombre et sur de grands espaces, en un mot qu'elle donne plus de relief, ou tout au moins un relief plus immédiat à la valeur des chefs. Aussi devine-t-il qu'elle est l'école des nouveaux chevaliers. Enfin il n'y a pas au Maroc que les engagements, les combats, les batailles. Cet ennemi qu'il faut réduire, c'est le collaborateur de demain. Il ne s'agit pas seulement de vaincre, mais d'administrer, d'organiser, d'attirer. L'action diplomatique accompagne l'action militaire. On ne détruit pas, on construit. Le chef est donc celui qui montre ses aptitudes dans tous ces domaines divers.

Car la conception du protectorat a été définie par Lyautey en personne : « celle d'un pays gardant ses institutions, se gouvernant et s'administrant lui-même avec ses organes propres, sous le simple contrôle d'une puissance européenne, laquelle, substituée à lui pour la représentation extérieure, prend généralement l'administration de son armée, de ses finances, le dirige dans son développement économique. Ce qui domine et caractérise cette conception, c'est la formule *contrôle* opposée à la formule *administration directe*. » C'est, tout de même, un peu jouer sur les mots, et le Résident Gé-

néral, qui sait mieux que personne se servir des formules et de l'art oratoire, ne l'ignore pas. Car ce *contrôle* doit s'exercer partout, doit tout refaire dans cet empire chérifien tombé dans l'anarchie. Il prendra la suite des proconsuls romains et laissera comme eux la réputation d'un bâtisseur. Mais il exercera mieux qu'eux son influence et son autorité sur les indigènes. Il aura la passion de cette politique de pénétration. Par son prestige personnel auprès du sultan, auprès des grands caïds, spécialement des Glaoui de Marrakech, ces « seigneurs de l'Atlas » comme les ont appelés les Tharaud, auprès des tribus berbères et des populations arabes, il assurera le développement de l'œuvre française. Il respectera toutes les traditions, toutes les coutumes, et plus encore les religions. Il laissera intacts ces villes qui sont la beauté de la terre africaine et que ne gâteront jamais d'affreux immeubles modernes. Il ne séparera jamais l'influence morale de l'occupation militaire. Toujours il imposera à ses subordonnés ces prescriptions : « lier la manœuvre à une action politique intérieure préparée ; y associer étroitement le service des renseignements, afin qu'elle laisse derrière elle sur son passage une zone réorganisée, reprise en mains, confirmée en confiance, portant aux zones voisines une impression de force définitive et d'attraction. » Sa formule se résume ainsi : « en imposer, mais attirer ». Montrer l'appareil de la force pour s'en servir le moins possible, et séduire par la loyauté, la générosité, la sécurité.

Ainsi se créa au Maroc ce service des Affaires Indigènes où tant d'officiers ont connu cette forme du bonheur qui réside, selon le mot de Napoléon que j'ai cité, dans l'emploi normal de ses facultés. Là ils ont pu, dans la jeunesse même, donner toute leur mesure, ayant ensemble à combattre et organiser, commandant à la fois d'immenses territoires et des troupes régulières et indigènes, livrés le plus souvent à leur initiative sous leur

responsabilité, reliés à leurs camarades par la même formation, les mêmes habitudes et les mêmes élans et à leurs chefs par la confiance et la tâche commune. Henry de Bournazel qui, dans ses campagnes futures, s'illustrera de la sorte ne devra jamais nous faire oublier ses compagnons d'armes.

Comment s'exerce notre action? Le rapport sur les opérations militaires au Maroc en donne la clé :

« Les postes militaires, toujours poussés plus avant, deviennent à la fois des relais et des points de ravitaillement, mais ils sont surtout des centres de rayonnement, d'où s'exerce l'attraction politique et économique sur les populations avoisinantes, les adversaires d'aujourd'hui devant être les associés et les collaborateurs de demain.

« En avant des postes, les groupes mobiles parcourent le pays et recherchent les rassemblements hostiles en vue de les disloquer, de ramener les éléments disposés à rentrer dans l'ordre et de rejeter les éléments irréductibles à distance telle qu'ils cessent d'être une menace. La directive de juin 1912 au général Gouraud définit ainsi le rôle du groupe mobile : « il ne procèdera pas par pointes sans action durable, mais par stationnements successifs, employant tous les moyens nécessaires pour obtenir des résultats définitifs... » (service politique, achats, soins médicaux, etc.).

« Cependant, l'emploi de la force s'impose au moment des crises, soit pour réduire une résistance ou ruiner une influence qui s'affirme, soit pour occuper une région importante.

« Là, dit le général Lyautey, il s'agit d'opérer toujours par masses, en ne dispersant pas les efforts, en négligeant les affaires de détail afin de se réserver pour les buts qui en valent la peine, en ne se laissant pas entraîner par des appels intéressés et divergents, en ne perdant jamais de vue la situation générale du Maroc

et du pays, en sachant limiter et sérier l'effort. » Il ne faut pas partir, suivant son expression, « avant les violons », mais engager une action aussi rapide que puissante.

« Dans ce but, les moyens nécessaires doivent être tenus constamment prêts à intervenir ; l'état-major est contraint d'assurer en tout temps l'économie de l'ensemble des forces par une répartition minutieusement étudiée et par une articulation permettant des transports rapides d'une région à l'autre.

« C'est, en somme, la *manœuvre* qui joue dans un pays où les effectifs sont réduits au minimum indispensable et où les directions d'attaque peuvent être aussi bien la région de Marrakech que le Tadla ou le Riff, et même la Haute Moulouya et le Guir. Dans ces conditions, tout le système est lié à la question des voies de communications et des moyens de transport, c'est-à-dire à un problème essentiellement délicat dans un pays neuf. »

Problème si délicat que tracer des chemins, établir des points d'eau, bâtir des postes, c'est l'origine de toute avance et de toute conquête.

Avec les troupes régulières, Légion étrangère, tirailleurs marocains, spahis, artillerie de campagne, les groupes mobiles se composent d'éléments indigènes, partisans et goums. Les partisans sont nos auxiliaires à qui nous laissons ou donnons des armes et que nous appelons pour un temps ou un but déterminé. Les goums sont des unités constituées, de l'importance d'une compagnie, cent cinquante ou deux cents hommes, dont une trentaine montés, avec un uniforme simple, un burnous bleu, un chef indigène, un caïd, sous le commandement d'un officier français. Quand j'ai pu suivre les opérations qui nous ont rendu maîtres de la petite oasis de Taouz, au sud du Tafilalet dont elles préparaient l'occupation, j'ai constaté, non sans surprise, que

notre petit corps expéditionnaire ne comptait pas plus de dix pour cent de contingents de notre armée régulière. Ce chiffre seul donne la clé de nos méthodes de pacification. Les tribus guerrières qui nous combattaient la veille et qui, vaincues, nous ont demandé l'aman, acceptent immédiatement de servir sous nos ordres. Dans la soumission elles sont, presque toujours, loyales. Elles le sont, tant qu'elles sentent la force.

Enfin est-il nécessaire de montrer une fois de plus le grand rôle de justice et d'humanité que nous avons joué au cours de l'épopée marocaine? Qu'on en finisse donc une bonne fois avec cette romantique invention d'un Maroc heureux avant nous et qu'il fallait abandonner à son destin! La piraterie barbaresque a duré des siècles. Elle a ravagé les côtes d'Italie, d'Espagne, de Provence. Elle a nécessité l'expédition d'Alger qui, déjà, avait tenté Louis XIV et Napoléon. L'histoire du Maroc n'est qu'un tissu de guerres, de révolutions de palais, d'exécutions, de cruautés, de barbaries sans nom. Nous l'avons débarrassé de l'exploitation de la puissance. Nous lui apportons la sécurité, l'ordre, l'accord dans la collaboration. Cet accord, cette sécurité, cet ordre seraient menacés tant que nous n'aurions pas atteint les limites de préservation pour le Maroc et pour l'Algérie voisine. L'épopée marocaine, c'est la conquête de ces limites. Par surcroît le Maroc est une merveilleuse école d'énergie militaire, le conservatoire de nos vertus de race. Il nous a donné des héros, il nous a donné un Henry de Bournazel.

### III

#### CONVOIS ET COMBATS

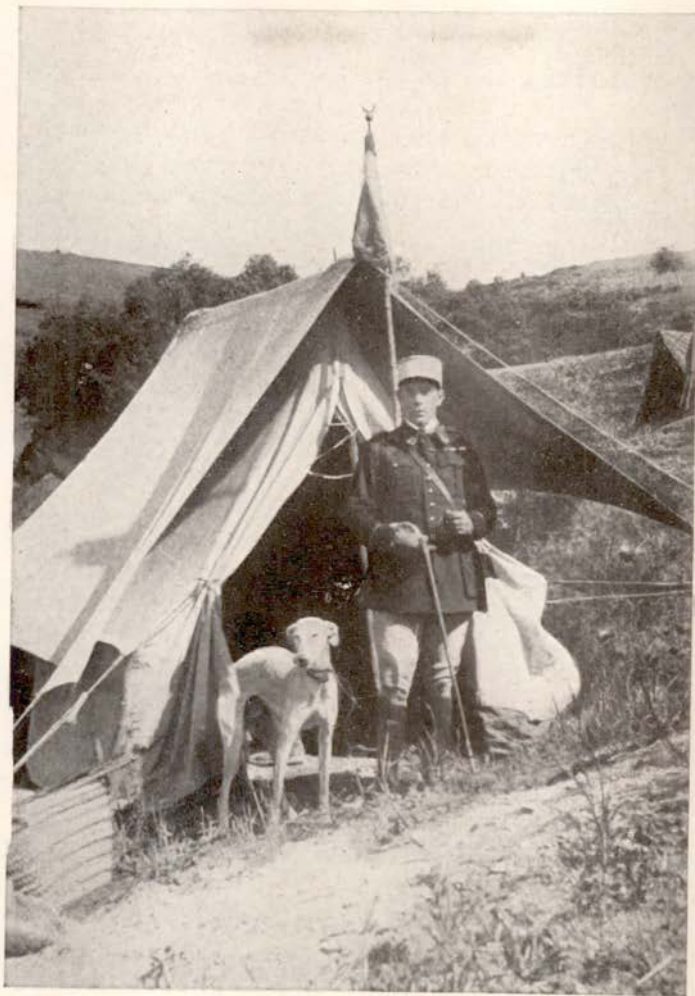
Cette tache de Taza, comme elle préoccupe le Résident Général! Le 31 décembre 1920, il est venu sur place étudier les conditions du problème et il a décidé d'en finir avec les Beni Ouarain, l'une des tribus les plus nombreuses et les plus dangereuses. « C'est évidemment, a-t-il déclaré, la plus grosse question qui reste à résoudre au Maroc et dont la solution est rendue particulièrement difficile par les difficultés du terrain, un des plus tourmentés du Moyen Atlas, et par les qualités guerrières des populations que nul joug n'a jamais courbées. » Ce terrain, je l'ai visité. C'est un chaos de ravins et d'escarpements de plus en plus profonds et élevés jusqu'à la masse formidable de l'Atlas, avec des passages malaisés et propices aux embuscades. C'est le type même du pays où peut se mener une de ces guerres de guérillas qui se prolongent indéfiniment.

Pour l'année 1921, Lyautey a ordonné la progression au sud de la base Fez-Taza. Le général Aubert qui en est chargé a divisé son groupe mobile en deux groupes de combat qui, opérant l'un à l'ouest et l'autre à l'est, marcheront à la rencontre l'un de l'autre par les vallées où coulent les affluents du Melloulou et de l'oued Zloul. Après des séries de combats, la jonction s'accomplira le 9 juin à Souk el Arba des Beni Bou Zert. Les Beni Ouarain auront été réduits en moins de trois

mois, « après onze combats dont quelques-uns très durs, à travers un pays de montagnes que beaucoup croyaient impraticable aux troupes régulières. Ces dernières ont perdu au feu 63 tués, dont 2 officiers, et 104 blessés dont 6 officiers. Elles ont entamé ou même achevé la construction de 32 ouvrages, aménagé 45 kilomètres de pistes carrossables et posé autant de lignes téléphoniques. »

Henry de Bournazel, dans cette campagne, n'est chargé avec son escadron que de la garde et de l'accompagnement des convois. De Gueldamane, il écrit le 15 avril à sa tante de Lenoncourt à Bretenières une de ces lettres de bonne humeur où il multiplie les traits pittoresques et qu'il illustre de caricatures à la plume : « Je vous écris dans un bled appelé Gueldamane où je suis arrivé il y a huit jours avec mon peloton. J'ai planté là ma tente et j'ai déclaré que j'étais le roi du pays. Une enceinte en pierres de la taille d'un homme me met à l'abri des balles, mais malheureusement pas à l'abri de la pluie, car il tombe des déluges accompagnés d'un petit siroco fort peu sympathique. Donc je suis à Gueldamane, à trois kilomètres d'un petit village habité par des soumis et dont je me méfie au moins autant que des dissidents. Mon travail est d'assurer la sécurité des convois qui traversent la montagne pour se rendre à Béchiine, théâtre des opérations actuelles. Je suis environ à 1 500 mètres d'altitude et j'accompagne tous les convois de mulets qui sont obligés d'emprunter des sentiers de chèvres. Car, bien entendu, il n'y a pas de routes. — Le pays est de toute beauté. Ce sont les contreforts du Moyen Atlas et l'on a, en regardant vers le sud, une série ininterrompue de hauteurs taillées à coups de hache, ayant presque toutes un sommet neigeux. Grosse végétation dans mon coin de Gueldamane : oliviers, cognassiers, houx, sapins, il y a de tout et en abondance. Cela me change d'avec mon coin triste et

dénudé de Tahala. — J'ai avec un moi un lieutenant du train des équipages, à peu près comme celui que je vous représente là (la caricature est tout en ventre) : genre petit marchand de vins du Midi, heureux de vivre, pas une ressource comme bien vous le pouvez penser. Il a fait toute la guerre dans le train des équipages en Orient et a entendu parler de papa là-bas. Je le nourris à ma popote personnelle et vous voyez qu'il ne lèche pas le fond des plats. Je lui flanque des poulets de ma basse-cour (j'en avais cinq, d'ailleurs renouvelables à perpétuité, car nous en mangeons un par repas). Je les paie trois francs et, quand le bicot qui me les apporte réclame davantage, il reçoit autant de coups de pied dans le derrière, par mon ordonnance, qu'il demande de francs en plus du prix fixé. J'ai du lait de la même façon, du beurre, des œufs. J'ai reçu aujourd'hui, de Taza, mon fusil que j'avais laissé : aussi ne tarderons-nous pas à manger des perdreaux. — 16 avril. — J'ai été faire un tour avec mon fusil, tout seul dans la montagne. Mais des déluges sont tombés et il m'a fallu chercher un refuge sous un bouquet d'arbres. Je me suis assis et j'ai regardé longtemps la pluie tomber autour de moi ; des nuages bas montaient le long des pentes abruptes de l'Ouarirt, lentement ; pas un bruit sauf le sifflement du vent dans les arbres et le claquement de la pluie sur les feuilles. A une éclaircie dans le ciel, je me suis levé et j'ai regagné le camp à travers la boue. A quatre kilomètres du camp j'aperçois tout d'un coup un individu tête nue avec une carabine qui courait vers moi. C'était mon ordonnance qui, sachant que j'étais parti tout seul, était allé à ma recherche. Il avait battu la campagne en tous sens, courant dans les terrains labourés et c'est avec une joie d'enfant qu'il m'avait retrouvé. Il m'a... « engueulé » parce que j'avais quitté le poste tout seul et m'a déclaré : « Si toi tué par Marocain, moi tué avec mon carabine » et il m'a ramené triompha-





en souvenir des l'avance  
en pays Riffain.

H. de Boumoy.

lement au camp en me prenant mon fusil, comme un prisonnier... »

Rien de plus précieux que ce petit tableau pour l'analyse de la vie du bled et du personnage qui la mène. On y reconnaît déjà le Bournazel qui n'aime pas être dupe (il faut savoir la dure bouchée que représentent d'habitude les maigres et minuscules poulets algériens ou marocains et l'âpreté des marchands), dont la témérité naturelle ne se tempérera de prudence que par la présence et la responsabilité des autres, qui se plaît dans la solitude de la nature amie et qui inspire à ses inférieurs ces dévouements de chiens fidèles supérieurs aux menaces de mort.

L'escorte des convois n'est pas toujours de tout repos, car les convois sont particulièrement guettés. Quelle bonne fortune pour les dissidents que leur pillage ! De Smiat il raconte à sa mère le 17 mai son premier combat en terre marocaine :

« Tous les jours nous assurons à trois pelotons la sécurité des convois qui vont de Smiat aux nouveaux postes d'El Moueden et d'El Ressara. Généralement notre départ a lieu à 6 heures du matin et nous arrivons vers 9 heures. Nous déjeunons là-bas, invités par des camarades, nous nous gobergeons de gibier et nous revenons ensuite par la piste bordée d'immenses herbes où disparaît un homme à cheval, de taillis, de fourrés épais, d'arbres importants parfois, où circulent perdreaux et tourterelles. C'est une promenade ravissante que je ne me lasse jamais de refaire. Or, hier, au retour d'El-Moueden je revenais derrière le convoi avec un autre peloton. La piste filait à flanc de montagne lorsqu'une fusillade assez nourrie dirigée sur nous fit se cabrer tous les chevaux qui couraient en tous sens. Ces coups de fusil venaient du sommet de la montagne et étaient tirés à 600 mètres environ... Je suis parti aussitôt avec tous les anciens de mon peloton sur la hau-

teur en contournant nos assaillants et j'ai exécuté une brillante charge. J'étais heureux comme un roi. Malheureusement j'ai dû m'arrêter au bout de 500 mètres, car j'arrivais dans une région pleine de rochers et de buissons d'où pas un de mes hommes ni moi ne serions sortis vivants. Je suis donc revenu sur mes pas, ayant brûlé deux cartouches dans le dos d'un Marocain à 80 mètres environ, sans l'atteindre d'ailleurs, car j'étais au galop. Mes hommes, tout en galopant, ont également déchargé quelques coups de fusil sur ces Marocains, mais également sans les atteindre. J'ai dû revenir, un peu vexé de n'avoir pu en capturer un seul, mais il est fort probable qu'en continuant la poursuite je serais tombé dans un guépier et personne n'en serait sorti : les rebelles connaissent leur pays à fond et il est toujours dangereux au Maroc de les pourchasser jusqu'au bout. D'autre part, un des tirailleurs chargés d'assurer la sécurité sur cette fameuse crête venait d'être tiré à bout portant par un Marocain et avait eu l'estomac traversé. Tous ses camarades tirailleurs avaient pris la clé des champs, abandonnant le malheureux à son triste sort. J'ai dû m'arrêter, ramener tous les fuyards et faire emmener cette moitié de cadavre sur un sac que j'avais fait emporter pour une corvée d'herbe. — Je montais ce jour-là le cheval irlandais du colonel Deschamps. Il s'est comporté d'une façon magnifique, trop bien même, car j'étais un peu loin devant mon peloton. D'autre part, j'étais en culotte rouge, mon képi sans cheche autour et, à chaque foulée me rapprochant des *salopardés*, je pensais que j'étais une cible vraiment épatante, mais je n'ai entendu que deux balles me raser de très près les oreilles et j'ai eu deux chevaux blessés. — J'ai donc passé un jour de Pentecôte assurément merveilleux... »

Je crois bien : il a retrouvé la musique des balles et s'est senti *heureux comme un roi*. Ce qu'il y a de singulier

chez lui, c'est que la lucidité n'entrave pas les puissances de sentir. Il goûte la joie de la charge et en même temps il se dit : « Quelle belle cible tout de même avec mon képi et tout ce rouge !... » Dans une lettre à sa tante de Lenoncourt où il raconte le même incident et décrit pareillement sa voyante toilette de combat il ajoute en riant : « Vous allez penser que je suis la dernière des créatures. C'est pourtant ainsi. » La fameuse légende de l'homme rouge, qui s'épanouira dans la guerre du Riff, est en germe déjà.

L'attaque du convoi ne se renouvelle pas, et voici que la période d'opérations est terminée. Une partie des troupes engagées est ramenée à l'arrière dès le mois de juillet. Henry de Bournazel, resté à Smiat avec son peloton, commence à s'ennuyer sur son piton désert et la chaleur a succédé brutalement à la pluie et au froid. Il lutte contre l'ennemi par la lecture. Il entreprend ses études de droit et lit des traités d'économie politique. Distractions austères ! Au début de juillet il écrit à sa sœur Aïde : « Il fait tellement chaud que je serai réduit sous peu à l'état de *méchoui*. Il ne faut pas songer à faire la sieste. Les nuits sont également chaudes, mais on dormirait encore dans un courant d'air s'il y avait moins de puces ! Ces sales bêtes sont continuellement à l'affût de nos malheureuses personnes. Je suis entièrement dévoré et des centaines de grosses araignées circulent dans ma guitoune et font la joie de mon chien Malek... »

Heureusement il part pour le poste de Matmata dont il sera le chef et qui est à proximité de Fez. Cela le changera de l'isolement de Smiat. Le commandant de Noé, rentrant de Taza, annonce même que l'escadron qui n'a pas quitté le bled depuis un an sera mis au repos à Fez : nouvelle qui enchante tout le monde, mais qui ne sera pas suivie d'effet. Matmata serait tout de même supportable sans la chaleur. Là il apprend que son rival à

Saint-Cyr pour le majorat, Mussy, a été tué en Syrie, près d'Alep, comme il chargeait à la tête de son peloton. « C'était, écrit-il sans attendrissement, un grand garçon très chic, plein d'entrain, ayant une grande valeur. La beauté de son geste ne m'étonne pas. Le hasard a eu la main lourde, car c'est le premier tué de la promotion (d'après-guerre)... » Au fond, avec cette sérénité de la jeunesse que peu à peu atteignent les années, il trouve que c'est une belle mort.

« Je suis toujours à Matmata, dit une lettre du 20 juillet, où il fait assez chaud, mais moins qu'en France où, dit-on, la chaleur a eu raison de la revue du 14 Juillet. Nous avons bien ri ici au Maroc où les revues ont eu lieu. Avec mes deux pelotons, le 14, j'ai fait une fantasia avec cartouches à blanc. » Et la date du départ pour Fez est encore reculée.

Si le sud de Taza est tranquille, le Riff commence à s'agiter. Les Espagnols ont subi une cruelle défaite. Le protectorat français n'est pas encore menacé. Mais l'incendie peut gagner et il convient d'être sur ses gardes. Cependant, au mois d'octobre, Henry de Bournazel peut venir en France pour y assister au mariage de sa chère sœur Aïde qui devient la vicomtesse de Saint-Meleuc. De retour à Oran après une mauvaise traversée, il rejoint par Oudjda et Taza son commandement à Matmata où il reprend le service des convois. Quelques missions à Bechiine et à Taza rompent seules la monotonie de cette existence. Le commandant de Noé qui l'avait pris en amitié est rentré en France. Bournazel connaît et mesure la solitude morale où il ne veut pas s'enliser.

Les choses s'arrangent tout de même. Il passe au 7<sup>e</sup> escadron du 22<sup>e</sup> régiment de spahis marocains à Mediouna, près de Casablanca. Ce n'est pas sans regret qu'il quitte ses hommes et ses camarades. On reconnaît ces attachements surtout quand on part. Heureusement

il peut emmener ses chevaux, *Jauge* que lui a laissé le commandant de Noé et *Dindon* son cheval d'armes, son préféré, qui est une magnifique bête blanche, celui-là même qu'il montera en course à Casablanca au mois de mars suivant et avec lequel il risquera de se casser la tête : « Figurez-vous, écrit-il à sa mère le 13 mars 1922, que j'ai fait avec mon cheval blanc Dindon un panache impressionnant sur un obstacle. On m'a ramassé évanoui sous mon cheval mort. Je suis tombé sur la tête et j'avais tout le côté gauche de la figure râpé et l'œil au beurre noir. Je n'ai repris complètement mes esprits que le lendemain matin. Mon capitaine m'a soigné comme une mère : il a été parfait, mais mon pauvre cheval a eu moins de chance que moi. Jamais je n'en retrouverai un semblable. A présent tout est fini et je poursuis ma route avec mon escadron vers les fameux Beni-Alaham. Nous serons en contact probablement le 20 avril. »

Trois de ses camarades ont été tués. Mais ni la menace de la mort, ni celle même des supplices ne peuvent ralentir son élan. Ne raconte-t-on pas, dans le martyrologe des Jésuites au Canada lors de l'établissement de la colonie, que, pour exciter les religieux au départ pour l'Amérique, loin de leur cacher les souffrances des martyrs torturés par les Iroquois, on les leur étalait ? Le lieutenant Legagneux, qu'il a connu beaucoup à Bechiine, a été cruellement égorgé : avant d'être pris, il avait, à lui seul, abattu dix-sept dissidents à coups de fusil. Le capitaine Blanc, qu'il connaissait pareillement, a été tué dans une reconnaissance. « Il était officier de la Légion d'honneur et avait une croix de guerre qui lui descendait jusqu'à la ceinture. » Une œuvre du souvenir, la Djellaba, s'est fondée pour ramasser pieusement les morts du Maroc et garder leur mémoire. Sa liste glorieuse ne contient guère que des noms de héros et c'est pourquoi, dans le prélude de cette vie, j'ai appelé sim-

plement Henry de Bournazel comme il se serait désigné lui-même : *l'un d'eux*.

Le programme de 1922 dans la tache de Taza comporte une double opération. L'une, partant de Fez et de Sefrou sous les ordres du général Decherf, a pour mission de réduire tout d'abord la tribu des Beni-Alaham, puis, remontant le Guigou, devra s'emparer de Skoura afin d'achever l'encerclement des Aït Seghouchen, une des tribus les plus guerrières du Maroc, encerclement commencé au sud par l'autre groupe mobile, celui du général Aubert. Partant de la Moulouya, le général Aubert, après s'être avancé par un large crochet jusqu'à Almis des Marmoucha, afin de protéger son flanc droit, doit repartir en direction d'Almis du Guigou pour réduire les Aït Seghouchen pris entre ce groupe et l'autre groupe mobile à Skoura.

Ce programme ne pourra être réalisé intégralement. Après le succès des opérations préliminaires, les deux groupes seront arrêtés par le terrain extraordinairement accidenté et difficile, par la résistance opiniâtre des dissidents et par la fatigue. Le groupe Decherf, après avoir pacifié les Beni-Alaham et atteint la Kelaa, ira bien le 27 avril jusqu'à Skoura qu'on avait dû évacuer en 1917 et où l'on n'avait pu rentrer, mais un bataillon de la Légion, le 6 mai, est accroché au passage du Tizi Adni, au sud du confluent de la Seghrina et du Guigou : il y subit des pertes sensibles et l'on ne put s'aventurer plus avant dans ces gorges et ce massif montagneux trop propices aux embuscades. Au sud, le groupe Aubert est pareillement arrêté par les Aït Seghouchen comme il veut progresser dans les vallées qui d'Issouka remontent vers les hauts plateaux du Meskedal. La jonction ne peut se faire et le général Aubert demande au maréchal Lyautey de remettre à l'an prochain la suite de l'offensive. Nos pertes au feu ont été de 239 tués dont 5 officiers et de 261 blessés dont 6 officiers.

Quelle part a pris à ces opérations Henry de Bournazel? La malchance — dirait-il — l'a retiré du combat, mais seulement après le plus meurtrier, celui du 6 mai. « Nous sommes entrés en pays Alaham sans coup férir ou à peu près, écrit-il à son père le 13 avril, de Tazouta qui, à vol d'oiseau, est à mi-chemin entre Sefrou, base de départ, et Skoura, premier but d'offensive, et la préface des opérations étant terminée sous le commandement du général Decherf, nous attendons notre seigneur et maître le général Aubert pour continuer cette « pacification lente » des indigènes... Nous grillons simplement à petit feu, nous faisons de l'équilibre sur des rochers pointus et nous esquintons nos chevaux sur un terrain impossible. — On reçoit tout de même des coups de fusil et les *salopards* ne tirent pas mal. Il y a trois jours, ils ont bien manqué me descendre. J'ai pu me décrocher à temps avec mon peloton. Des aviateurs m'ont raconté par la suite qu'ils en voyaient sept ou huit cents emprunter tous les défilements pour me tomber dessus, mais ces messieurs sont arrivés un peu tard. — Nous reprendrons les opérations d'ici cinq ou six jours pour entrer en pays Aït Seghouchen. Il est probable qu'il y aura un peu de casse, car c'est une des rares tribus qui ait quelque chose dans le ventre et le terrain est effroyable... — Je ne sais encore ce que je déciderai après mes deux années de Maroc, mais il est plus que probable que je ne retournerai pas mener une petite vie de fonctionnaire dans une quelconque garnison de France. J'ai encore quatre mois pour réfléchir à ce sujet... »

Il ne sera pas de cette prise de Skoura. « L'opération a eu lieu hier matin, écrit-il le 28 avril, et on y a été très prudemment, car les Aït Seghouchen sont d'excellents *baroudeurs* ayant un cran féroce. Nous n'avons eu que 2 tués et 12 blessés. J'ai eu la déveine d'être désigné, après un tirage au sort, pour assurer la sécurité.

des convois avec mon peloton entre Tazouta et la Kelaa (lieu de rassemblement du groupe mobile), métier ingrat s'il en est... Aucun de nos éléments n'est encore parvenu au village. On s'est contenté de réaliser un premier bond au canon à l'appui, qui nous a menés à quatre kilomètres de Skoura... Il est probable que nous ne prendrons pas Skoura en nous amusant, car les « bicots » sont restés sur le souvenir de 1917 et ce sont des Aït Seghouchen avec Sidi Raho comme grand chef. Sidi Raho est un as. Mes hommes sont navrés de leur inaction. Ce sont en général de braves gosses qui ont pas mal de cran... Mes occupations consistent surtout à me promener dans les cailloux pour protéger mes convois et... à continuer mes caricatures. J'en ai déjà fait pas mal d'assez amusantes... »

Il caricaturera jusqu'au bord de la bataille. Mais il fera aussi des scènes à son capitaine pour être relevé de la garde des convois. Un malencontreux coup de pied de cheval qu'il reçoit à la jambe gauche le fait évacuer à l'hôpital de Fez où il devra rester tout un mois. « Je suis, écrit-il, dans une fureur non déguisée, comme vous pouvez le supposer, mais le fait est là et je suis contraint à attendre que la nature fasse son œuvre. » L'accident est arrivé comme il escortait les arabas chargés de vivres avec son peloton. Des groupes de dissidents avaient été signalés. L'attaque du convoi devait en effet avoir lieu le lendemain et devait nous coûter quatre spahis dont un maréchal des logis. Le sous-intendant montant mal un cheval vicieux s'approche du lieutenant et voilà son cheval qui tourne et qui rue. Accident qui le prive de prendre part à ce combat du 6 mai où tout un bataillon de la Légion fut arrêté au passage du Tizi Adni. Là fut tué son meilleur camarade, Robert de Courson.

De Fez où il gît sur une chaise-longue avec sa jambe cassée, Henry de Bournazel raconte aux siens cette

mort qui le déchire et qui exalte en lui un désir de vengeance : « Courson a été tué d'une balle au ventre tirée à bout portant pendant un violent engagement. Il a pu voir l'aumônier, a reçu sur le terrain les derniers sacrements. Il est mort tout doucement sans beaucoup souffrir, une heure après avoir été touché... Le soir de ce fameux jour nous avons 35 tués et 80 blessés toujours aux environs de Skoura que nous n'avons jamais pu prendre en 1917. Les Aït Seghouchen ont un cran formidable ; rien ne les arrête et il est probable que nous n'entrerons pas encore dans Skoura. — Nous restons deux lieutenants à l'escadron qui aimions beaucoup Robert de Courson et nous avons prié le capitaine de demander à faire avec l'escadron un grand *baroud* pour venger sa mort, mais, hélas ! j'en ai encore pour un moment avant de mettre mon projet à exécution. Courson, de tous les camarades que j'ai eus, était un des meilleurs. Il était arrivé en même temps que moi à l'escadron et avait toujours été pour moi un frère. Il est de ceux qu'on ne remplace pas. Il est enterré ici à Fez et ma première sortie lui sera consacrée... »

Ce sont de ces morts qui rappellent nos vieilles chansons de gestes où Dieu est présent dans les batailles. Dans le cycle de Guillaume d'Orange, le jeune Vivian ne fait-il pas sa première communion au lieu même où il a été blessé et ne s'accuse-t-il pas, comme unique péché, d'avoir reculé devant les Sarrasins, mais c'était par ordre ? Dans son hôpital de Fez, Henry de Bournazel s'essaie à chanter en vers son camarade tué devant Skoura. La forme poétique est gênée. Il s'y sent mal à l'aise, mais lui impose par instants des images éblouissantes.

*« Il ne faudrait jamais forcer notre destin,  
Lui seul décidera, » disais-tu ce matin  
Où tous deux à cheval, suivant la piste blanche*

*Qui conduit à Sefrou, avec deux bouts de branche  
D'inégale grandeur nous consultations le sort  
Inexorable qui toujours me donnait tort...  
Il me souvient qu'alors mon chagrin fut immense...*

Car il aurait voulu être choisi. C'est l'éternel débat d'Oreste et Pylade, de Roland et d'Olivier. Chacun veut être le premier, et même dans la mort. Plus d'une fois se relève dans la vie si courte d'Henry de Bournazel ce goût de consulter les devins et les sorcières et d'ébranler les portes de l'avenir, comme si, dans la jeunesse même, il ne comptait pas sur celui-ci.

Robert de Courson partit comme une clarté d'aube traînait sur les sommets où par places mouraient les feux allumés la veille par les tribus dissidentes pour abriter Skoura endormie sous la voie lactée. Le silence n'était troublé que par l'aboïement du chacal en quête de gibier. Il se détachait avec ses spahis sur les hauteurs escarpées.

*Un coup de feu partit d'une roche isolée.  
D'un bout à l'autre de Tadout l'inviolée  
Où tu avais pris pied, des démons noirs et nus  
De la rouge Skoura, du Tichkout accourus  
Sur tes spahis, rageurs, vomissaient la mitraille.  
Ils luttaient vingt contre un, inégale bataille,  
Tapis dans les alfas, derrière les porpins,  
Au milieu des thuyas, des buis et des sapins...*

Pourquoi l'infanterie tarde-t-elle? Le jeune officier va-t-il reculer? Non, non, il donne à ses hommes l'ordre clair de charger :

*Le front auréolé par le soleil levant  
Tu tombas comme tu commandais : « En avant! »*

Une belle fin pour un lieutenant de cavalerie...

Cependant Bournazel s'ennuie à l'hôpital de Fez et saute le mur comme un collégien pour s'offrir des bordées. Puis il rejoint son escadron à Tazouta qui est un point de croisement pour les colonnes et qui est, pour cette raison, sans cesse menacé par les dissidents. La vie y est dure, monotone, isolée et cependant il demande de prolonger de quelques mois son séjour au Maroc qui expirerait à la fin de l'année afin de faire partie de la colonne du printemps prochain (1923), car il se rend bien compte qu'on voudra en finir avec cette terrible tribu des Aït Seghouchen et il veut être là. Sa seconde sœur, Yvonne, va se marier à son tour et il ne peut songer à rentrer en France pour assister à son mariage.

« D'ailleurs, écrit-il gentiment à sa chère Aide, l'ainée, je ne sais si, sans une longue préparation, je pourrais me mêler au monde des salons. J'ai tellement perdu l'habitude de vivre dans ce milieu que je ne pourrais m'y replonger de but en blanc. D'autre part, la vie du bled m'a considérablement abruti. Je ne suis plus que vaguement au courant de ce qui se trafique en France. Je ne sais plus quel est notre Président de la République, quelle est la capitale de mon ancienne patrie, etc., et je n'exagère presque pas. Tu vois qu'il serait nuisible de me remettre en circulation dans un milieu sain d'esprit. C'est une des raisons qui me poussent à ne pas rentrer définitivement en France... » Il préférera toujours la vie libre de la conquête, mais il ne sait donc pas que, dès qu'il rentre en France, il n'est que trop brillant !

Sur quoi il ajoute avec cette tendresse pour sa famille que ni l'éloignement ni le temps n'atteindront : « Vous voici toutes les deux parties. Vous allez mener toutes deux une existence bien différente de celle que nous avons menée ensemble. Il est probable que nous ne nous trouverons réunis qu'en de rares circonstances, en

tout cas pendant des moments courts. Moi-même, je voguerai de garnison en garnison, mais je ne pourrai jamais m'empêcher de songer à l'intimité qui a régné entre nous trois pendant toute notre jeune existence et c'est un de mes plus doux souvenirs que celui de notre toujours bonne entente, de notre grande affection les uns pour les autres... » Quelques mois plus tard, au moment de partir en colonne, il apprendra la mort de ce jeune beau-frère, le mari de sa sœur Yvonne, qu'il n'aura pas connu, et s'attristera du chagrin de cette femme de vingt-quatre ans après quatre mois de mariage.

Christiane, ou plutôt Cricri, la plus jeune, venue au monde trop tard pour être associée aux jeux des trois grands, a sa part dans la distribution de gentilleses. Elle, du moins provisoirement, reste à la maison où il est plus assuré de la revoir.

Enfin il quitte Tazouta. Son escadron est envoyé par étapes à Aghbalou Larbi au sud de Meknès, par El Hadjib et Azrou. Mais sa joie de changer de poste est tempérée par la nouvelle qu'il a reçue de la mort d'un autre de ses camarades de promotion, Savary de Beau-regard, atteint d'une balle dans la poitrine. La veille, un lieutenant d'artillerie avait été tué au ravitaillement d'Issoual. « Décidément le Maroc coûte cher. » La plus merveilleuse jeunesse y est venue servir. Oui, les pertes seront lourdes et il ne les faudra pas oublier. Le Maroc est tout imprégné du sang français.

Son nouveau poste est dans la région des neiges. Au début de novembre la piste est fermée et l'escadron doit redescendre à Meknès momentanément avant de remonter là-haut. C'est de Meknès qu'il écrit à sa mère le jour de Noël, spécialement favorable aux évocations d'enfance : « Je me souviens avec grande netteté du jour de mes six ans. Vous m'avez pris sur vos genoux devant le poêle du petit salon et vous m'avez annoncé cette grande nouvelle. J'en ressentis un violent orgueil.

Il y a près de dix-neuf ans de cela. » Et sans crainte des alarmes maternelles, il dit sa joie d'attendre la colonne du printemps : « J'aurai la chance d'être aux premières loges, car la colonne partira d'Aghbalou même, et c'est la seule que l'on fera pour réduire enfin les Aït Seghouchen. »

Il a tout supporté, et jusqu'à l'ennui, dans cette espérance.

## IV

### EL-MERS

Le maréchal Lyautey veut achever, à tout prix, au cours de l'année 1923, la réduction de cette tache de Taza défendue par la nature la plus sauvage et la plus chaotique plus encore que par les tribus guerrières des Marmoucha et des Aït Seghouchen. Il tient au sud la grande vallée de la Moulouya. A l'est, du côté de Fez, il tient maintenant la vallée de l'oued Guigou jusqu'à cette fameuse Skoura où nous n'avons pu entrer encore. Ce qu'il faut conquérir, c'est le chemin de l'oued Seghrina qui rejoint l'oued Guigou après avoir contourné le massif du Tichchoukt. Prendre El-Mers qui domine cette vallée, c'est s'ouvrir la route qui, à travers la montagne, par l'unique col accessible de Tigoulmamine rejoint Skoura. C'est encercler ce terrible massif du Tichchoukt qui sert de repaire aux dissidents, et c'est couper en deux les forces ennemies. C'est aussi les réléguer sur les sommets ou dans les hautes vallées, presque toute l'année couvertes de neige et les contraindre ainsi à faire leur soumission.

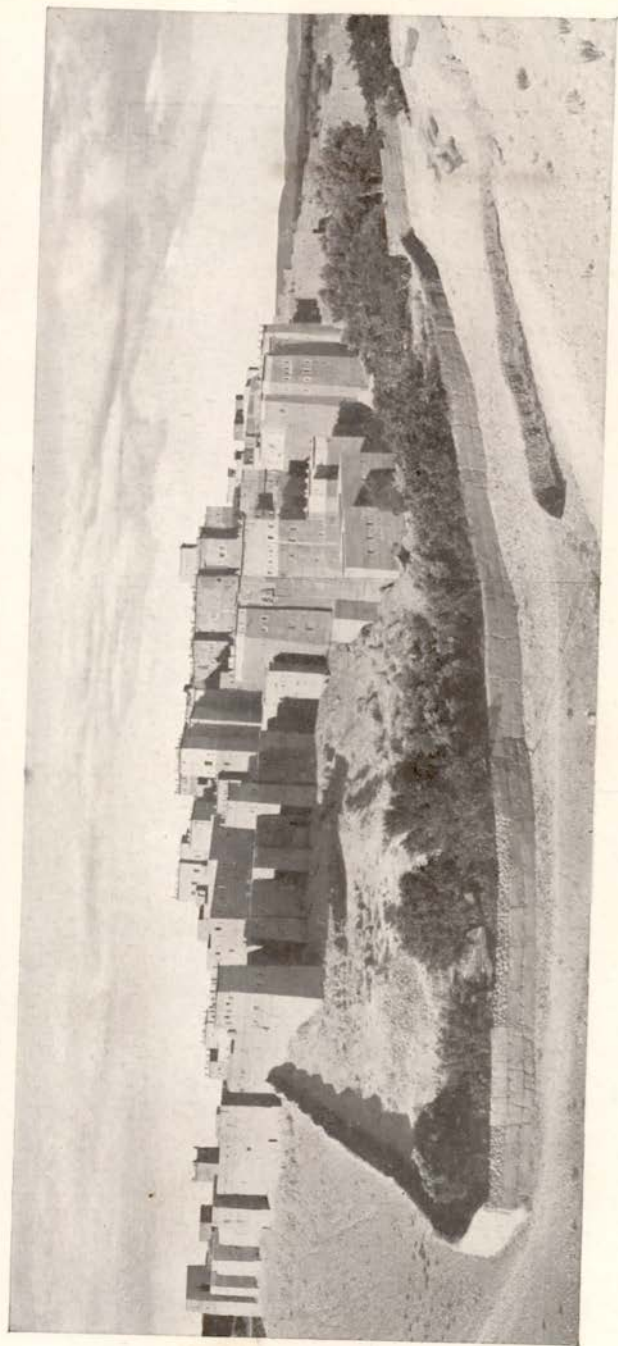
Plus de dualité dans la direction de la manœuvre : il confie le commandement unique au général Poeymirau et met à sa disposition 20 bataillons, 7 escadrons, 16 batteries, 6 escadrilles, des goums, des moghazenis et des partisans, rassemblés par les régions de Mekrès, Fez et Taza. Poeymirau exécutera l'opération par degrés

successifs. Il commencera par dégager les abords du col de Taghzeft qui fait communiquer Fez avec la Moulouya, jusqu'à l'oued Guigou, entre Almis du Guigou, Timhadit, Aghbalou Larbi et Enjil. Ensuite, il s'avancera, en partant de Bou Arfa conquise au prix d'un dur combat (38 tués et 89 blessés), entre le Djebel Seghrina et le massif du Tichchoukt par la vallée de la Seghrina pour atteindre El-Mers, centre économique et religieux de la tribu des Aït Seghouchen. Un premier combat sera livré sur le plateau du Bou Khamouz le 9 juin (66 tués, 5 disparus, 159 blessés) et le 24 juin El-Mers sera enlevée malgré une défense opiniâtre (61 tués, 151 blessés). Le 26, le plateau de Tadout, au nord-est du Tichchoukt, est occupé au prix de 33 tués et 102 blessés. Une troisième phase d'opérations assurera la liaison des forces du nord avec celles du sud, à travers le bled Beni Alaham sur la rive droite de la Seghrina au prix de combats nombreux dans cette progression difficile sur un terrain désordonné (67 tués et 203 blessés). La liaison entre El-Mers et Skoura par le col de Tigoulmamine n'a pu être obtenue, mais les Marmoucha et les Aït Seghouchen sont coupés et nos troupes installées sur l'axe général Fez-Seghrina-Missour, en plein cœur du massif montagneux. La campagne aura été rude, une des plus dures de toutes ces dures campagnes marocaines. Elle a préparé la suppression prochaine de cette menace permanente sur Taza par le sud et sur nos communications avec l'Algérie.

Henry de Bournazel allait y donner sa mesure. Il a demandé à prolonger son séjour au Maroc pour y prendre part. Bien que nommé au 11<sup>e</sup> cuirassiers à Paris, il allongera encore le délai du départ. Et même il ne pense pas demeurer longtemps dans les garnisons françaises. « Il est probable, écrit-il à sa tante de Lenoncourt, qu'après un certain temps de repos, je me sauverai dans un bled quelconque, mission ou autre T. O. E. (théâtre

des opérations extérieures). Faire de l'instruction à trente bolchevistes qui vous quitteront au bout de dix-huit mois, non. J'ai eu ici des commandements trop intéressants pour m'en accommoder facilement. » Il ne s'en accommodera jamais facilement, mais il comprendra que cette instruction est une des plus nobles œuvres militaires et qu'elle aide au redressement du pays par la soumission à la discipline et à la hiérarchie et par l'attachement au sol, comme aussi que ces prétendus « bolchevistes » sont, au contraire, sortis des entrailles du peuple de France, c'est-à-dire d'un peuple où le bon sens ferait naturellement partie du patrimoine national si les boniments de politiciens intéressés n'avaient pris à tâche de l'égarer. En sorte que, sous des apparences frondeuses et même communistes, se cache, le plus souvent, un cœur qu'il faut savoir découvrir.

L'expédition, retardée par les pluies d'avril, ne pourra partir d'Enjil, sa base de départ, qu'au début de mai. Les tribus ennemies s'y attendent et se préparent à lui résister. Elles multiplient les coups de mains, sabotant les lignes téléphoniques, enlevant le troupeau du poste de Timhadit, 250 moutons, après avoir tué les bergers. « Les Aït Seghouchen, écrit Bournazel le 7 mars, vont sortir de leurs tanières avec le beau temps, leurs labours sont faits, les semailles aussi, de sorte qu'ils viennent maintenant rôder dans l'espoir d'un bon coup... C'est le moment d'ouvrir l'œil. » Le jour de Pâques, le temps change et il se met à neiger. Une nuit, même, il a failli être enlevé. Les Chleuhs attaquent les sentinelles au bord de sa guitoune. Quand il se lève en hâte, les Berbères se sont sauvés, mais un des spahis de garde a été poignardé. C'est à sa tante de Lenoncourt qu'il conte cet épisode et il ajoute avec son habituelle bonne humeur : « Avouez que l'histoire est assez drôle. Elle l'eût été moins s'ils avaient réussi leur projet. Dans ce cas je serais ou mort, livré aux femmes, c'est ordi-



LA KASBA DE TAOURIRT



nairement leur méthode, (et les femmes sont plus cruelles), ou, les yeux crevés, occupé chez eux à tourner des meules. » Au Maroc, ces perspectives ne font reculer personne, mais on entend y échapper par la vigilance et le courage.

Voici la colonne en pleine dissidence. Il est à l'avant-garde avec ses spahis. Ainsi prend-il part au premier combat livré, après bien des escarmouches, par les Aït Seghouchen pour défendre le Bou Arfa qui leur servait de défense naturelle et qui est enlevé le 20 mai. Le 26, à Bou Arfa, il écrit à sa mère, d'un piton en pain de sucre où il est de garde avec son peloton : « C'est le 20 que nous avons foncé dans le brouillard. J'étais peloton d'avant-garde du groupe mobile et je suis arrivé sur la position sans casse. Je n'ai eu qu'un spahi blessé au cou. Mais les flancs-gardes ont beaucoup souffert : 2 camarades tués et 3 blessés, 120 hommes tués ou blessés (fantassins, cavaliers ou partisans). Ce n'est là que la première phase. Maintenant on construit les postes en hâte à l'endroit occupé, puis nous repartirons le 4 juin sur El-Mers-Issouka (sud du Tichchoukt). Nous aurons vraisemblablement un gros *baroud* à cet endroit. Depuis que nous occupons le Bou Arfa, les Aït Seghouchen nous laissent tranquilles. La nuit, ils tirent dans le camp, mais la journée ils ne s'aventurent pas trop loin. Le terrain est extrêmement difficile, très coupé et boisé en diable. On ne voit pas à trois mètres devant soi quand on n'occupe pas un piton. C'est le même terrain que l'an dernier à Skoura dont je suis distant d'à peine 15 ou 20 kilomètres. Skoura est au nord du Tichchoukt et nous immédiatement au sud. El-Mers est à l'est du Bou Arfa. C'est depuis El-Mers que nous devons franchir le Tichchoukt par le col de Tigoulmamine pour prendre Skoura par derrière, tandis que le groupe mobile de Taza le prendrait par devant. Les Aït Seghouchen se laisseront-ils faire? Après... nous devons

nous répandre sur le plateau de Meskedal à l'est du Tichchoukt, mais je ne serai plus là. Inchallah !... »

Ainsi voit-il clair dans l'opération. Il oublie seulement de dire comment il a entraîné son avant-garde sur Bou-Arfa, toujours devant, et chantant et riant de plaisir. Cette puissance d'entraînement sur ses hommes, qui sera sa grande séduction, lui vaudra d'être proposé pour une citation. Mais elle va se dépenser bien autrement à El-Mers qui est maintenant le premier but à atteindre. Le premier but à atteindre parce que la colonne a poussé jusqu'à Issouka et au plateau de Bou Khamouj le 9 juin, au-dessus des sources de l'oued Seghrina et à l'est d'El-Mers, sur quoi il faut se rabattre. La prise de ce plateau de Bou Khamouj nous a coûté cher : plus de 200 hommes et 6 officiers. Henry de Bournazel devrait déjà avoir quitté le Maroc, puisqu'il est nommé au 11<sup>e</sup> cuirassiers à Paris, mais il ne veut pas s'en aller avant l'affaire d'El-Mers qui sera sans doute suivie du franchissement du Tichchoukt par la passe du Tigoulmamine. Aborder Skoura, la mystérieuse Skoura qui se dérobe, par cette face en descendant de la montagne, quelle convoitise ! D'ailleurs, il ne tient plus à s'en aller. L'envoûtement du Maroc a commencé, et celui aussi de cette vie libre dans sa servitude militaire, de ce commandement sur des hommes qui appartiennent au chef tant ils ont soif de commandement et d'action. Que trouvera-t-il en France ? D'avance il répugne au trantran monotone de la vie de garnison et aux petites occupations du devoir journalier dont il méconnaît la grandeur.

Et puis, c'est la prise d'El-Mers où son escadron a fait merveille. La version qu'il en donne et qu'il faut bien commencer par citer est très incomplète en ce qui le concerne. « Mon pauvre escadron, écrit-il à son père le lendemain du combat, a énormément souffert hier à la prise d'El-Mers où nous sommes enfin arrivés tard le

soir du 24. J'ai perdu mon capitaine grièvement blessé de trois balles, dont l'une juste au-dessus du cœur (il n'est pas brillant et j'ai très peur), mon camarade Bergé tué de deux balles au cou, et ce pauvre Blacque-Belair, très blessé d'une balle dans l'estomac. Il ne reste plus que moi avec une éraflure à la tempe, et il m'est impossible d'abandonner mon escadron très éprouvé en hommes et aussi en chevaux. Je le commande actuellement et j'ai promis à mon chef d'escadrons d'en garder le commandement jusqu'à ce que nous nous trouvions dans une position stable, époque à laquelle on fera venir un capitaine. D'ailleurs, je crois que nous n'insisterons pas longtemps dans cette région très difficile, du moins cette année, car nous manquons de crédits. L'opération en elle-même a été très brillante. Malheureusement mon escadron à l'avant-garde s'est heurté à des indigènes résolus à défendre leur sol à tout prix et qui nous attaquaient au couteau. J'ai le grand bonheur d'être proposé pour la croix de la Légion d'honneur. Je le dois à mes braves spahis qui ont enthousiasmé par leur cran les fantassins de l'avant-garde, et cela malgré la défection d'un goum qui se trouvait à l'avant-garde avec nous. J'ai eu une chance inexplicable. J'ai été cette fois encore nettement protégé et j'en rends grâce au Seigneur. Tout ceci retardera encore un peu la grande joie que j'aurai de vous revoir, mais je crois qu'il est de mon devoir de demeurer ici encore un moment... »

C'est le récit écrit à la hâte, le lendemain de la victoire, pour la famille. Proposé pour la croix, il sera décoré avec ce rappel splendide d'El-Mers : « Titres exceptionnels. Officier de la plus haute valeur morale, belle figure de soldat français. Par son enthousiasme et son sang-froid, le 24 juin 1923, au combat d'El-Mers, a rétabli une situation difficile, son capitaine ayant été blessé à ses côtés, a pris le commandement, a chargé et bousculé l'ennemi qui, au couteau, avait pénétré dans

nos rangs. Inépuisable d'entrain et de belle humeur, a maintenu, malgré les pertes et l'épreuve, le moral des indigènes sous ses ordres au plus haut point, poursuivant jusqu'au soir un rude combat. »

La version officielle est exacte dans l'ensemble, et surtout dans le portrait de l'officier. Mais tout cela ne rétablit ni la figure ni l'atmosphère de la bataille. J'ai eu la bonne fortune de rencontrer heureusement un acteur du combat d'El-Mers, le capitaine Maurice Durosoy, qui fut officier d'ordonnance de Lyautey et qui, lieutenant alors, commandait un groupe de partisans à l'avant-garde avec les spahis d'Henry de Bournazel et le goum qui lâcha pied. Ainsi l'ai-je interrogé et voici, à peu près, le récit que j'ai tiré de ses souvenirs demeurés d'autant plus clairs que le capitaine Durosoy est demeuré longtemps aux Affaires Indigènes :

« Donc, le 9 juin, me dit-il, nous avons conquis de haute lutte la position du Bou Khamouj et notre ligne de postes amorçait déjà la disjonction des deux tribus Marmouchas et Aït Seghouchen. Pour obtenir la soumission de ceux-ci, il fallait s'emparer d'El-Mers qui est leur centre politique et religieux. Le 24, la marche en avant est décidée. Quand nous partîmes, les feux des insoumis brillaient encore dans la nuit. Avant le jour même, le groupe d'opérations prenait son dispositif de combat. Le service des renseignements et l'aviation avaient signalé de nombreux rassemblements des Aït Seghouchen, bien armés et approvisionnés, résolus à s'opposer à la marche de nos colonnes, à nous interdire l'entrée de leur ville sainte. Nos petits postes trop espacés ne pouvaient empêcher la tribu des Marmoucha de leur prêter main-forte.

« Le groupe mobile de Meknès devait progresser à la gauche par une série de hauteurs, couvrant au sud-ouest le dispositif et exécutant un mouvement d'aile marchante, tandis que le groupe mobile de Fez, à droite,

suivait l'axe de la piste indigène et marchait directement sur El-Mers par un terrain coupé et boisé. Le 7<sup>e</sup> escadron du 22<sup>e</sup> spahis marocains, capitaine Bastien, avait pour mission de couvrir en avant le groupe mobile de Meknès. Précédé lui-même par un premier rideau de partisans et de goumiers, il avançait à travers un sol vallonné, creusé, escarpé, extrêmement difficile, et atteignait la hauteur culminante de Tinfouda. Il y eut là un temps d'arrêt pour attendre le groupe de Meknès. A huit heures du matin, le général Poeymirau, qui commandait tout le corps expéditionnaire, vint en personne sur cette hauteur pour se rendre compte des lieux et il donna l'ordre de continuer la progression. L'escadron repart : il est bientôt soumis à de violentes rafales et l'attaque des Chleuhs se dessine. Des orges mûres qui les dissimulent, les dissidents très nombreux s'élancent au corps à corps. Les spahis sont bientôt contraints à laisser leurs chevaux pour engager le combat à pied. Regroupés en hâte par leurs officiers, ils s'élancent à la baïonnette et la lutte s'engage loin de tout appui en raison de leur avance sur les autres éléments. Sans cesse l'adversaire se renforce au contraire. Les Aït Seghouchen surgissent de partout, sortent des maisons l'arme haute. Autour du lieutenant Berger percé de trois balles le corps à corps est particulièrement meurtrier, mais les spahis entourés de toutes parts savent défendre le corps de leur chef. Bientôt le capitaine Bastien qui commande l'escadron tombe à son tour, grièvement atteint à la poitrine. Le dernier officier du détachement, le lieutenant de Bournazel, seul, blessé à la tête, dirige splendidement le combat. Dans un dernier élan, soutenu par les pelotons de flanc-garde, il se rue avec ses hommes contre l'ennemi qui recule et qui, bientôt mitraillé et canonné par les pièces de montagne, s'enfuit, laissant de nombreux cadavres.

« Il n'est que onze heures. L'escadron procède rapide-

ment à l'évacuation de ses morts et de ses blessés, puis, vite en selle, reprend sa place en tête de la colonne. Sous le feu des tribus, il franchit de profonds ravins, puis occupe un plateau à l'abri. A trois heures la chaleur est accablante et la colonne des morts et des blessés serpente péniblement en arrière. Un dernier bond, et c'est El-Mers. Les deux groupes ont subi des pertes sévères. Celui de Fez a été pris à partie par des éléments des deux tribus insoumises. Celui de Meknès, arrêté au « col des cultures », a dû se frayer son chemin en combattant. Mais les dispositions sont prises pour le suprême effort et, quand l'ordre d'attaque est donné, l'escadron a repris sa place à l'avant-garde. Bournazel le commandait et je le rejoignis avec mon détachement de partisans. Nous dûmes franchir une longue cuvette, puis nous emparer de la crête Taghrout-Tazinalt, clé d'El-Mers. En formation déployée, nous nous élançons au galop, sous le feu des tirs ajustés qui partent des kasbahs d'Igueremi. Ça et là, hommes et chevaux culbutent. Bournazel, enragé, la tête ensanglantée, veut atteindre le sommet le premier. Il entonne, je me souviens, à gorge déployée, un air de fox-trott alors à la mode et parvenu jusqu'à nous au fond du Maroc, *The love need...* Je connais cet air et le hurle en réplique. Ainsi arrive-t-il, ainsi arrivons-nous au sommet de la crête d'où spahis et partisans délogent les derniers défenseurs qu'ils tirent à bout portant.

« Alors nous connûmes vraiment l'ivresse de la victoire. El-Mers dominée ne pouvait plus se défendre. El-Mers était à nous. Nous voyions là, à nos pieds, devant nous, la ville sainte, ses ksours carrés, ses jardins, sa kasbah et ses marabouts aux fines tours. Certes, nous avions payé cher sa conquête : plus de 200 morts ou blessés, dont 2 officiers tués et 11 blessés. Mais, tout de même, elle était conquise. Les Aït Seghouchen, cruellement éprouvés, seraient amenés à se soumettre. »

Tel est le récit, recueilli d'une bouche vivante, de la prise d'El-Mers. Dans la *Revue de Cavalerie* (mai-juin 1933), l'anonyme qui célèbre en Bournazel la vie et la mort d'un héros, énumérant les qualités militaires qui firent de lui le premier des *baroudeurs* : flair qui le jette sur la piste ennemie, témérité et coup d'œil dans l'attaque, vigueur dans la poursuite, ténacité dans la défense, bravoure, mais aussi rayonnement intellectuel et moral, — et Bournazel qui manifeste ces dons dès cette campagne de 1923 les perfectionnera, — cet anonyme qui le connaît bien et qui de toute évidence est un de ses camarades, après avoir brièvement retracé l'enlèvement de la crête qui domine El-Mers, ajoute ce détail romanesque : « Et le soir, la tête bandée, ayant la fièvre, avec les Durosoy, les Blacque-Belair, dans la guitoune du prince Aage de Danemark, au son du banjo, cette jeunesse chante dans la nuit, sous le ciel étoilé, jusqu'aux bivouacs ennemis. »

— Est-ce vrai? ai-je demandé au capitaine Durosoy.

Il a ri :

— Ma foi, nous en étions bien capables. Mais il y avait trop de morts. Il y avait Berger, et le capitaine Bastien était en danger.

Le prince Aage de Danemark était officier à la Légion étrangère qui faisait partie de la colonne.

Ce n'était pas fini. Le surlendemain, 26 juin, un coup de main fut décidé pour s'emparer des kasbahs d'Iguere-mi d'où continuaient de partir des feux nourris sur le camp du Groupe Mobile. Parmi les éléments engagés, l'escadron de spahis fournit un groupe de volontaires. Parti avant l'aube et chargé d'appuyer à droite l'opération, il fut soumis de longues heures au feu de l'adversaire et l'officier qui le commandait, le lieutenant Blacque-Belair, était gravement blessé. Le soir, le dernier officier indemne, Henry de Bournazel, dont une balle avait

érafilé le front au-dessus de la tempe, dînait seul à la popote de l'escadron.

Mais l'escadron trop éprouvé est mis au repos. Un nouveau chef lui est donné, et Bournazel, désormais inutile et libéré, rentre en France en traversant la Méditerranée sur un avion militaire. Le 21 juillet, il surprend à Bonn-sur-le-Rhin ses parents qui ne l'attendaient pas et s'accoutumeront à ces surprises.

Après son congé, en octobre, il rejoindra son nouveau régiment, le 11<sup>e</sup> cuirassiers, colonel de Masclary, à Paris. Mais le service de place lui est infiniment désagréable. Les effectifs squelettiques des troupes et la durée du service ne permettent pas une instruction suffisante dans la cavalerie. La vie matérielle en France lui paraît étroite auprès de la large existence marocaine. Tout lui pèse ou l'agace. Il n'a déjà qu'une envie : repartir. Il rêve même de pays exotiques plus éloignés, l'Indo-Chine, où il demande à faire son stage dans l'infanterie coloniale, ce qui lui est refusé. Rêve-t-il souvent de la charge d'El-Mers et de la ville sainte avec les coupoles de ses marabouts?...

El-Mers est devenue un poste de nos Affaires Indigènes et son chef est alors le lieutenant Durosoy, le compagnon d'Henry de Bournazel à l'assaut des crêtes qui dominant la ville. A Skoura, c'est le capitaine Laffitte. La jonction n'est pas encore faite entre El-Mers et Skoura par le col de Tigoulmamine. De son camarade de Skoura, séparé de lui par l'énorme épaisseur du massif du Tichchoukt, Durosoy a tracé trois crayons différents. A eux trois, ils font un portrait exact :

« Silhouette mince, sur un élégant cheval de pur-sang, qu'entoure à distance l'escorte des moghazenis, bien vêtu, le képi immense incliné sur l'oreille, cravate blanche, vareuse seyante, le stick en pointe sur la cuisse : les indigènes respectueux s'arrêtent, saluent, puis

échangent un regard en se choquant du coude : *Hourra Laffitte* (c'est Laffitte).

« Bien en selle, légèrement incliné sur son petit cheval barbe, la jambe pliée sur l'arçon arabe, portant le burnous aux grands plis, la gandourah qui flotte au vent, le chèche en tête, la carabine en travers, les *smat* de laine aux gros pompons multicolores pendues au troussequin, à plein galop, bravant les balles claquant de toutes parts, en tête d'une horde de goumiers et de partisans : c'est le capitaine Laffitte, commandant le goum du Skoura.

« Vêtu à la chleuh, la peau brune, le poil hirsute, couvert de guenilles, horriblement laid, le chef entortillé de laine, en sandales, l'arme au poing, à l'affût sur les sentiers berbères, par les nuits glaciales du Tichchoukt, ou bien à la tête de ses gens, poursuivant les *djouch*, razziant les douars, déchaînant le feu de ses mousquetons, le crépitement de ses mitrailleuses, le tonnerre de ses grenades, les dissidents terrorisés le fuient : *Elâfit* (le feu)... »

D'origine bretonne, il s'est engagé à Tunis aux chasseurs d'Afrique. Son contrat fini, il disparaît. On le retrouve en Tripolitaine où il fait la guerre avec les Turcs. Ses tours y sont restés célèbres. Pris par les Italiens et emmené à Naples, il s'évade, puis reparaît chez les comitadjis bulgares, et ensuite à Stamboul. La guerre éclate, il accourt. Le voilà cavalier au 6<sup>e</sup> hussards, bientôt sous-officier. Son audace n'a d'égale que sa chance. C'est un spécialiste des coups de main. A l'armistice, il est capitaine, officier de la Légion d'honneur, une croix de guerre avec huit palmes et quatre étoiles. La paix n'est pas l'affaire de ce capitaine Conan. Il réclame le Maroc et entre au service des renseignements à Sefrou, puis à Tazouta. En plein bled, entouré par les tribus guerrières des Aït Seghouchen, il invente sans cesse les plus extraordinaires traquenards pour y prendre ses farouches adversaires. Il répond aux *djouchs* par des

reconnaisances d'une adresse invraisemblable. Mais, pour les tribus soumises, il n'est pas de meilleur organisateur. « L'ennemi de la veille sera le collaborateur du lendemain, » a déclaré le maréchal. Tour à tour il déchaîne la crainte ou le rire. Bricoleur par excellence, il sait tout réparer moralement et matériellement. Il est de l'expédition de 1922 qui, le 6 mai, s'arrête aux portes de Skoura. Il est de celle de 1923 qu'il a préparée avec son service des renseignements. El-Mers et Skoura sont à nous, mais non le massif du Tichchoukt où se sont réfugiées les plus farouches des tribus insoumises. Il a installé son poste au pied du plateau de Taddou, en face de l'énorme muraille de la montagne. De là il rayonne jusque sur les sommets presque inaccessibles. Mais il a fini par user toutes ses chances. Le 12 juin 1924 il est tué dans la poursuite d'un *djich*.

« Sa mort, a écrit son camarade de l'autre côté de la montagne, le lieutenant Durosoy, fut celle d'un soldat. Transporté au poste le plus proche, le poste Courson sur le Guïgou, perdant abondamment son sang, après d'horribles souffrances, sans un cri de désespoir, sans un mot de révolte, entouré de ses splendides guerriers, dans une dernière plaisanterie, en un dernier sourire, rictus de la mort, face à l'ennemi, le regard perdu vers les cimes lointaines, à l'heure si douce du Moghreb où tout s'apaise, Laffitte rendit le souffle.

« Le lendemain, drapé aux plis du burnous blanc, gardé par ses gens l'arme basse, Laffitte repose au bord du M'Dès. Effondrée, le visage en sang, les vêtements lacérés, à sa place, douce et prostrée, Rabbâ, fille des Aït Bouho, pleure le maître de son cœur... »

Et Durosoy ajoute au nom du pays cet adieu funéraire :

« Capitaine Laffitte, au pied de la Kelaa du M'Dès, au cœur du pays conquis, dans cette terre sauvage tant de fois parcourue, arrosée hier de votre sang, au centre

de l'œuvre réalisée, face à l'ultime bouloir de la résistance Berbère, dormez votre dernier sommeil. Des quatre coins du bled, tous, chefs qui vous estiment et vous aiment, frères d'armes qui vous admirent et vous envient, berbères dont vous avez su conquérir non pas seulement le pays mais les cœurs, tous sont venus en ce coin désolé vous saluer et vous dire le dernier adieu.

« Figure éternelle du soldat, condottiere moderne et fantasque, « toutes vos chances, vous les avez usées » sans compter, joyeusement, pour mener à bien la tâche entreprise, et pour le plus beau des motifs, puisqu'ici, par delà les mers, au Maroc, c'est toujours pour la France que l'on meurt.

« Et sous l'arar déchiqueté qui vous abrite, par les affreuses tornades qui fouettent la terre craquelée, sous le bloc de béton dont, par crainte des horribles profanations du Berbère fanatisé, il a fallu sceller votre tombe, ne méritez-vous pas que l'on grave la phrase du poète antique :

*Stat cuique sua dies, breve et irreparabile tempus est vitæ, nec famam exaltare factis, hoc virtutis opus... »*

J'aime cette oraison funèbre qui se termine par une citation latine. A elle seule, elle permet de mieux juger ce corps d'officiers des Affaires Indigènes qui ont tant contribué à pacifier le Maroc après l'avoir conquis, protégeant les travaux de la terre, rendant la justice, assurant la sécurité. A chacun de mes voyages, il m'a été permis de visiter nos postes les plus avancés vers la dissidence et j'ai toujours été surpris de l'intelligence, de l'activité et de la culture de ces chefs isolés sur d'immenses territoires qui, de vainqueurs, devenaient avec la plus grande aisance les protecteurs des vaincus.

Cependant, le 6 février 1924, le lieutenant Durosoy, après avoir fixé son itinéraire et revêtu le costume chleuh, quitte son poste d'El-Mers et franchit avec des

guides qui lui disent : « Les chacals eux-mêmes ne passent pas là, » le fameux col de Tigoulmamine qui traverse le massif du Tichchoukt et relie El-Mers à Skoura. Au sommet du col, comme signe de son passage, il laisse quoi? quel fanion?... une poupée, accessoire de cotillon ramené d'un soir de fête à Rabat. On devine l'étonnement du poste de Skoura quand les sentinelles alertées reconnaissent à ses cris l'officier d'El-Mers.

En France, à Paris, Henry de Bournazel qui s'ennuie a appris la mort du capitaine Laffitte, qu'il a connu à Tazouta, et le raid de son camarade Durosoy. Ces nouvelles le rendent nerveux à tout casser, et il casse. Le Maroc, de loin, continue de l'envoûter. Les trente mois qu'il y a passés lui ont rendu impossible une existence ordinaire. Ne raconte-t-on pas — poètes ou botanistes? — que le vent emporte le pollen des fleurs à d'incroyables distances et que sur des îles ou des continents lointains apparaissent tout à coup des végétations inattendues? C'est le sang de nos morts du Maroc qui fait germer ainsi le désir du danger dans les cœurs généreux...

LIVRE III

---

L'HOMME ROUGE

(1925-1926)

## I

### LA MENACE D'ABD-EL-KRIM

Henry de Bournazel n'a pu résister à l'appel du Maroc. Paris, la vie de garnison, le service de place et même les manœuvres de cavalerie l'ont bien vite excédé. Il est en-voûté. Le 20 décembre 1924 — à peine six mois après son retour — ayant obtenu de repartir, il s'embarque à Bordeaux sur le *Volubilis* à destination de Casablanca où il débarquera le jour de Noël et qu'il retrouve transformée, agrandie, mais toute morose sous la pluie, ce qui refroidira son enthousiasme et lui fera écrire : « On ne refait pas, avec le même attrait, deux fois la même chose. » Il ne devine pas que va commencer pour lui la période éblouissante de sa vie guerrière, la période légendaire, celle de l'Homme Rouge.

Or, ce même 20 décembre, date où il quitte la France, part de Rabat le fameux rapport de Lyautey exposant au gouvernement de la République la menace qui pèse sur le sud du Maroc français. Cette menace, il l'a vue venir dès 1920 et, pour y parer, il a fait occuper le 2 octobre 1920, par une expédition confiée aux soins d'un spécialiste des guerres marocaines, le général Poeymirau, au delà de l'oued Ouergha qui coule devant Fez, Ouezzan, la ville sainte dont les origines remontent à Moulay Ismaïl et qui, entourée d'un territoire sacré, est le foyer d'une grande école mystique du monde musulman. Ouezzan est en outre le centre commercial des Djebalas,

ces nombreuses tribus montagnardes. Une série de postes espacés, Teroual, Issoual, Brikcha, Ouled Allal, Rihana, et bientôt Aïn Aïcha protégeront le territoire revenu au Maghzen contre les agissements d'Abd-el-Krim qui, au mois d'août 1921, se proclame sultan du Riff indépendant. Les campagnes de 1923 et 1924, menées par les colonels Cambay et Colombat, dans la région au nord de l'Ouergha, ont pour but d'achever cette protection, mais elles se heurtent déjà à de nombreuses harkas riffaines. Le front d'Ouezzan à Taourirt a néanmoins été équipé et renforcé et Fez mise à l'abri au nord par une barrière de postes contre toute incursion. Mais qui pouvait prévoir le repli stratégique espagnol de 1924?

Abd-el-Krim avait servi aux bureaux espagnols des Affaires Indigènes. Il connaissait la situation militaire de l'Espagne au Maroc. Cadi à Melilla, il est brusquement et maladroitement révoqué et emprisonné par les autorités. Orgueilleux, il emporte sa blessure dans la tribu dont il est originaire, les Beni Ouriaghel, l'une des plus puissantes du Riff, et il prépare sa revanche. Peu à peu il groupe les tribus et les anime de son désir de vengeance. En 1921, il surprend tout un corps espagnol à Anoual, le met en déroute et s'empare d'un nombreux matériel. Dès lors son prestige lui livre le Riff. De là, il entre chez les Djebalas, défait leur chef Raïssouli et les attire sous son commandement. « Les soulèvements successifs des tribus, dit le Rapport sur les Opérations militaires au Maroc, l'isolement de leurs postes, obligent les Espagnols à un repli général sur Tétouan et sur la région de Méhilla. Toute la partie centrale de la zone française se trouve ainsi découverte. »

Abd-el-Krim, tout en s'efforçant de négocier avec Lyautey, tâche à pénétrer dans l'Ouergha. Il se sert même des journaux français, il entretient des émissaires jusqu'à Paris, il emprunte à nos parlementaires leurs

paroles sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Son ambition vise le Maroc tout entier, et tout d'abord Fez voisine, Fez la Ville Sainte, la grande capitale religieuse. Après le repli espagnol et l'évacuation de Chéchaouene, le front français est découvert et Abd-el-Krim, levant le voile, déclare « qu'il ne peut permettre aux Français de prendre pied chez les tribus du nord de l'Ouergha ; que, si les Français continuent à l'ignorer, il sera dans l'obligation de faire parler la poudre, qu'il faut que les Français traitent avec les Riffains comme avec une puissance. » Il ajoute que « la France n'a en Afrique du nord qu'une solidarité de façade ; qu'elle ne tient le Maroc qu'avec des musulmans, des nègres et des légionnaires étrangers et se garde bien d'employer des soldats français dans ses troupes d'occupation ». Il devait être appelé à savoir ce qu'étaient les soldats français et comment ils étaient commandés.

Donc, dans son rapport du 20 décembre 1924, le maréchal expose le danger que représentent pour nous le retrait espagnol et l'activité croissante d'Abd-el-Krim. Mais il sait que la France, à peine relevée des cruelles blessures de la guerre, a soif de repos et réduit les effectifs militaires. Il restreint ses demandes au minimum et il conclut : « Il est très possible qu'il faille des moyens plus importants devant une situation qui s'aggraverait. Qu'on soit simplement assuré que je ne perdrai pas un jour de vue les difficultés qu'il y a pour la France en ce moment de donner des troupes et de l'argent et que je ferai tout pour limiter les demandes au minimum absolument indispensable. » Il y a des cas où un gouvernement doit comprendre et faciliter la tâche de défense en ne s'arrêtant pas à des économies qui tôt ou tard se traduiront en additions ruineuses.

Les trop modestes renforts demandés par le maréchal ont bien été envoyés. Très vite ils se révéleront insuffisants. L'hiver est calme. De notre côté nous fortifions

nos postes en avant de l'Ouergha. Mais Abd-el-Krim organise son armée, et même il l'organise à l'euro-péenne, construisant des ponts, des pistes, des défenses, des lignes télégraphiques et téléphoniques. Le 31 janvier 1925 il s'empare même de son ennemi Raïssouli, ce qui lui permet d'assurer son autorité sur les Djebalas. Le 12 avril enfin, il lancera son attaque sur les Beni Zeroual qui sont nos alliés et qui, débordés, vaincus, s'enfuiront ou se rendront, et avec eux toute une série de tribus qui lui apporteront un appoint de près de 20 000 fusils. La menace sur Fez se dessine, Fez où il veut se faire proclamer sultan du Maroc.

Henry de Bournazel est accueilli à Rabat avec une faveur toute particulière par le maréchal qui se connaît en hommes et, devinant celui-ci, veut le conquérir, l'invitant à la Résidence et le poussant à passer dans ce service des Affaires Indigènes dont le recrutement exceptionnel a déjà donné et donnera toute une école de jeunes chefs. D'ici un mois il obtiendra sa nouvelle affectation dans la région de Fez où commande le général de Chambrun qu'il a plus d'une fois rencontré à Paris. Jusque-là il va rejoindre au sud l'escadron de Bou-Denib, ce qui lui fournira l'occasion de visiter toute une région pour lui nouvelle. « Je vais donc me promener un peu, écrit-il de Rabat le 1<sup>er</sup> janvier 1925 à sa mère en lui adressant ses vœux, et compte rejoindre Meknès demain, me présenter à mon colonel et lui demander de filer sur l'extrême sud. Le maréchal a remis ce matin la croix à mon camarade Durosoy. Il ne l'a pas volée et j'en suis ravi... » Durosoy, son camarade d'El-Mers, et une croix épinglée par Lyautey!

Bou-Denib lui plaît par ses cultures, si le sol est désertique, et surtout il retrouve cette ambiance marocaine dont il avait en France la nostalgie. « Après huit jours passés à Rabat, écrit-il le 21 janvier, où j'ai été horri-

blement gâté par le maréchal et les camarades de l'endroit, j'ai foncé sur Meknès par un temps splendide qui ne s'est jamais couvert depuis. J'y ai rencontré quelques camarades de connaissance de toutes armes et j'ai été tiré à droite et à gauche, retrouvant avec plaisir mon vieux Meknès, quoique bien transformé avec la disparition du général Poeymirau et l'apport d'une foule d'officiers dont l'unique souci est de supprimer au jour le jour une page de leur calendrier et qui s'écrient d'un air maussade : Encore tant de jours ! Évidemment ces gens-là ne rendent pas aimable la vie ici, et je les fuyais systématiquement. Le manque de moral dans ce pays qui n'est pas toujours agréable est une grosse tare et la contagion en est malheureusement rapide... Trois jours après, le capitaine de l'aviation de Meknès m'avise à une heure qu'un avion doit partir pour Midelt qui se trouve sur mon chemin pour rejoindre Bou Denib et que, si je veux en profiter, j'ai deux heures pour me retourner. J'accepte et je pars, survolant El-Hadjib-Ito-Azrou-Timhadit-Aghbalou Larbi où je laisse tomber un message pour mon camarade Maître qui est le seigneur du lieu, le Taghzeft et Assaka où je descends pour monter dans l'auto postale qui part de suite pour Midelt. Nous faisons les quarante kilomètres sur poste par un magnifique clair de lune entre le Moyen et le Grand Atlas et j'arrive à Midelt à 7 h. 30. Le capitaine Bastien (qui a été si gravement blessé à El-Mers) s'y trouve avec son escadron. Il me fait un charmant accueil. Malheureusement l'installation est très précaire et il me faut rester huit à jours à Midelt en attendant une liaison avec Misour. Le troisième jour, j'apprends que Mazères, le grand *manitou* des transports de la guerre, passe et se rend à Bou-Denib. Aubaine inespérée, car il voyage dans une auto 28 chevaux. Je vais le trouver, il m'offre une place, et en route sur les pistes moghrebiennes. — J'ai retrouvé mon ancien escadron bien changé, mais encore

pas mal de vieux spahis qui m'ont reconnu d'une façon touchante... — Le bled est ici aride et caillouteux. C'est le commencement du Sahara. Il fait très chaud pendant la journée et très froid la nuit. J'en ai profité pour attraper un rhume, mais sans gravité. Le pays est sain et je suis content de pouvoir visiter ce coin du Maroc tout à fait différent de ce que je connaissais. Les couleurs sont vives pendant la journée et les hauteurs alentour prennent le soir des nuances rose-crevette douces du plus bel effet. Je suis ravi... »

Comment ne le serait-il pas? Le Maroc, son vieux Maroc, l'a fêté, depuis le maréchal qui, le visage tourmenté par ses pressentiments sur l'invasion d'Abd-el-Krim et la voix rauque et autoritaire, a reconnu en lui un de ces princes de la jeunesse française destinés à reprendre et continuer son œuvre, jusqu'aux spahis de l'escadron décimé à El-Mers. Il a parcouru, en touriste, des régions nouvelles. Il a traversé cette interminable double chaîne de l'Atlas où, deux fois, j'ai pour ma part été pris par les neiges, et il a séjourné à Midelt qui est aujourd'hui, à seize cents mètres d'altitude, la petite capitale de la Haute Moulouya et qui n'était alors qu'un gros village dont les convois militaires ont fait la fortune. La Moulouya naît sur les plateaux élevés qui séparent le Haut Atlas et s'en va se jeter dans la Méditerranée proche la frontière du Maroc et de l'Algérie dont elle serait en réalité la véritable séparation. Alimentée par la fonte des neiges du Djebel Aïachi, elle occupe un large lit qu'elle ne remplit qu'à la saison des crues et se reconnaît à la végétation qui l'accompagne. Son nom rappelle ses méandres, car Moulouya veut dire *sinueuse*. On comprend son importance stratégique entre le Maroc du nord et le Maroc du sud.

L'Atlas enfin traversé, la piste — aujourd'hui transformée en excellente route — suit le cours tortueux du Ziz. Route étonnante qui parfois mord le rocher et par-

fois même le traverse. Mais le tunnel percé par la Légion n'a été achevé qu'en 1927 et Bournazel a dû passer sur la colline.

La palmeraie accompagne sur tout son parcours le fleuve dont elle est la dépendance. Et les ksours se succèdent, très rapprochés, les uns dans le fond, près des cultures, les autres sur des hauteurs avoisinantes et pareils à des burgs. Tantôt la gorge se rétrécit au point de menacer d'étrangler le fleuve et tantôt la palmeraie s'élargit et la verdure claire des orges recouvre au printemps de vastes culture. Les falaises, les garats rectangulaires prennent au soleil des couleurs éclatantes, toute la gamme des roses et des violets. La lumière change, une fois l'Atlas franchi : elle devient plus chaude et plus pesante ensemble.

La piste qui suit le Ziz s'en va à Erfoud et c'est le chemin du Tafilalet. Il faut le quitter pour prendre la vallée du Guir qui baigne Bou-Denib — Bou-Denib, aujourd'hui petite capitale du sud, alors point de jonction à travers le désert, et par des pistes peu sûres, avec Colomb-Béchar et Figui. Du fort, aujourd'hui démantelé, qui couronne une montagne de pierres, le regard embrasse toute la petite ville, ou plutôt les deux villes, l'euro-péenne et l'arabe, et le cours du Guir dont l'eau reflète les palmiers, les chevaux qui viennent boire, les femmes enveloppées de voiles bleus, la goula sur l'épaule. L'horizon est fermé par ces garats aux formes régulières dont les pierres prennent des tons roses ou rouges selon les heures. Quelle différence entre ces déserts coupés d'oasis et les montagnes enchevêtrées et chaotiques du nord !

Henry de Bournazel, dans sa dernière campagne du Maroc, aura l'occasion de revenir à Bou-Denib et d'y séjourner. « Il est aussi difficile d'y arriver que d'en sortir », écrit-il. Aujourd'hui Bou-Denib est reliée ensemble à Fez au nord et à Marrakech à l'ouest. Le jeune officier y attend non sans impatience l'affectation qui

lui donnera l'occasion de mieux servir. Enfin il la reçoit et repart pour Taza. Ce n'était pas alors un voyage commode. Il y met près de quinze jours, n'ayant à sa disposition ni avions ni autos confortables, seulement des camions « aux ressorts inexistantes. »

« Ma vie a ceci de changé, écrit-il de Taza le 6 mars à sa famille, qu'au lieu de mener par le bled une existence de nomade plantant ma tente aux hasards des *barouds*, poussé par-ci, sollicité par-là, suivant les besoins du moment, n'entrevoiant des opérations qu'une infime partie, celle dans laquelle je me propulsais, j'aurai au contraire maintenant une situation de premier plan : politique auprès des indigènes soumis et dissidents, lutte directe, politiquement parlant, contre Abd-el-Krim (ceci pour la région particulière où je vais être placé), puis, au printemps, reconnaissances à effectuer en pays insoumis, en somme préparatifs en vue d'une colonne possible en avant du secteur, enfin colonne proprement dite si elle doit avoir lieu. Ajoutez à cela un confort relatif qui est loin de me déplaire. Le tout à une distance honnête de Taza, quarante-cinq kilomètres, une bagatelle à cheval. » Et il ajoute : « A propos de cheval, j'ai demandé et obtenu d'emmener mon cheval Jauge avec moi, ce qui me remplit de joie, bien qu'il nourrisse pour le sifflement des balles une antipathie exagérée. »

Pauvre Jauge, est-ce pressentiment? Il mourra par balle après avoir sauvé son maître. Henry de Bournazel, comme aux hommes, inspire aux bêtes une sympathie singulière. Mais il ne portera pas bonheur à celles dont il s'entoure, chevaux ou chiens. Ils mourront tous de mort violente.

Impossible de mieux définir le rôle de l'officier des Affaires Indigènes. Il est chargé de l'administration et de l'organisation d'un territoire. Si ce territoire est à l'arrière du front, son rôle consiste à accueillir les soumis et à les protéger dans leurs travaux et dans leurs droits.

Tous les jours il lui faut chercher à rapprocher de nous les cœurs musulmans comme aussi à développer le bien-être et l'hygiène avec la sécurité. Un de ceux qui ont le mieux rempli ce rôle le commente ainsi : « Les fonctions sont variées à l'infini : commander un Maghzen (détachement de cavaliers indigènes chargés de la sécurité, de contrôles divers, sorte de gendarmerie), diriger un bureau administratif s'occupant de législation, d'économie politique, de juridiction, d'agriculture (jardins d'expérience), d'hydraulique, d'élevage, d'hygiène, d'affaires fiscales, d'œuvres de prévoyance, etc., représenter, en tribu, l'esprit français... Se montrer aux indigènes, sur les souks, en tribu, partout. La politique indigène est une question de personne plutôt que de réglementation ; c'est le tact, le doigté, le flair, l'éducation qui gagnent la cause. C'est donc là qu'un caractère a l'occasion de s'affirmer. » Au rôle de l'officier des Affaires Indigènes il convient d'ajouter celui du médecin à qui nous devons pour une large part notre pénétration et notre influence au Maroc. Car il finit par être reçu partout, dans les familles et les harems et il veille sur la natalité.

A l'extrémité des zones soumises, en bordure de la dissidence, les Bureaux des Affaires Indigènes sont plus importants encore. Le poste est fortifié en prévision d'une attaque, car l'officier est alors en contact immédiat avec les insoumis qu'il tâche d'attirer politiquement ; minutieusement il se renseigne. Il a généralement à sa disposition, outre sa garnison française ou tout au moins ses cadres, un goum qui est une sorte de compagnie indigène, composé de cent cinquante fantassins et d'une trentaine d'hommes montés, et des partisans pris dans les tribus soumises. Tout ce monde, il le prépare en vue d'une avance en zone dissidente. En somme, sur la région qui lui est confiée, il exerce ensemble les rôles de préfet, de juge, d'intendant et de chef militaire. Son

commandement est un commandement d'avant-garde, de sentinelle avancée par rapport au pays Maghzen. Ainsi un jeune lieutenant peut-il exercer, même en second, un pouvoir étendu. Rien ne trempe davantage la volonté et l'énergie qu'une telle responsabilité dont les répercussions peuvent être si importantes, et c'est là ce qui a formé la grande école de nos officiers marocains.

Dès qu'il arrive à Taza, Henry de Bournazel est convoqué par le colonel Chambais qui commande le territoire et sous les ordres de qui il a déjà fait colonne en 1922. Précisément son chef le connaît et sait ce qu'il peut attendre de lui. Il l'affectera en second au 16<sup>e</sup> goum que commande le capitaine Schmidt à Dar Caïd Medboh, entre Bab Mouroudj et Kiffane, sur ce front nord de Taza qui est à proximité du Riff et qui est sans cesse menacé par les agissements d'Abd-el-Krim. « Avant trois mois, ajoute Bournazel dans une lettre à son père, le général, il me donnera le goum lui-même s'il trouve que je suis suffisamment au courant, le capitaine Schmidt étant destiné à être employé ailleurs. J'avoue que je suis un peu inquiet à mon sujet, car c'est un gros morceau et une très lourde responsabilité dans un pays où la moindre faute peut causer de graves ennuis. J'ai accepté tout de même et je travaille comme un nègre. Tout ceci restera entre nous deux, je vous prie, car je ne veux tirer aucune gloriole de la cote dont je jouis actuellement et qui n'est due en somme qu'à une suite de circonstances heureuses. Mais je ne vous cacherai pas ma joie. Un goum est ici, au Maroc, un moyen d'obtenir des renseignements (127 fantassins et 41 cavaliers, sans compter les cadres), de contraindre les gens par la force au besoin, et une unité importante qui, ayant effectué des randonnées, des reconnaissances en période de paix, est toute qualifiée pour être jetée en tête d'un groupe mobile au moment des opérations. Pour le mo-

ment donc je travaille fort, apprenant la géographie de mon terrain d'action, me mettant en relations avec nos caïds de bordure qui reçoivent de fréquentes sollicitations de la part de l'ennemi, visitant les souks de ma région où les renseignements affluent, etc., et, malheureusement aussi, aidant mon capitaine « à faire du papier ». Le poste que j'occupe est à environ mille mètres d'altitude. Nous avons bois et eau à discrétion. De temps à autre, la nuit, nous montons des embuscades pour essayer de *chopper* les délégués d'Abd-el-Krim qui, pour construire des lignes téléphoniques, viennent détruire et emporter les nôtres... »

A la fin de mars les projets d'Abd-el-Krim se précisent. Le 27, Bournazel le constate avec bonne humeur, comme si d'avance il flairait la bataille : « La pluie tombe inlassable, avec des rafales de neige... Abd-el-Krim se démène en face de nous. Il monte actuellement un corps de cavalerie ! Il n'y a plus d'enfants ! Il fait du recrutement suivant nos principes et forme une armée régulière. Il construit même des lignes téléphoniques avec le fil et les poteaux qu'il arrive à nous *barboter* et, ce qu'il y a plus de fort, c'est que les téléphones marchent... »

Le 5 avril, c'est à sa sœur Christiane qu'il donne de nouveaux détails : « Nous préparons la colonne avec fièvre. Mais nous ne savons pas encore le moment où nous serons lâchés sur les troupes d'Abd-el-Krim. Celui-ci monte un corps de cavalerie. Tout invraisemblable que cela puisse paraître, cela est pourtant. Personnellement j'en suis ravi, car j'espère bien leur *chipper* des chevaux à bon compte pour remonter mon goum s'ils se précipitent sur nous en répétant les charges napoléoniennes... »

La colonne sera devancée par l'offensive riffaine, et dès lors la guerre ne cessera pas pendant plus d'un an.

## II

### LE TORRENT ET LA DIGUE

De Taza qui, dans son site sauvage, commande le couloir séparant le Maroc oriental du Maroc occidental, je suis allé recueillir le souvenir d'Henry de Bournazel au bord des lieux mêmes où il s'illustra dans la campagne du Riff. Avant d'aborder cette période légendaire de sa vie héroïque, je les voudrais décrire en quelques traits. Celui qui me conduisait était le capitaine Desaignes qui fut en 1925 son voisin de poste et de commandement. Le paysage devient très vite aride et pelé. Nous nous arrêtons à Bab Moroudj qui fut longtemps son poste des Affaires Indigènes. Là, nous avons donné rendez-vous au caïd Si-Azzouch qui tour à tour se battit contre lui et sous ses ordres.

Bab Moroudj est un promontoire sur un plateau. On a devant soi un chaos de montagnes aux différents plans séparés par les vallées où coulent les innombrables oueds. C'est un enchevêtrement de lignes de plus en plus hautes, de plus en plus claires. De là nous gagnâmes un sommet plus éloigné d'où nous pouvions apercevoir le paysage montagneux jusqu'au Riff. Ce piton isolé aux pentes raides et boueuses dominait un petit lac où se doublait une cigogne qui prit peur à notre approche et s'envola devant nous. Le poste alors avancé au douar du caïd Medboh n'est pas éloigné. Kif-fane est sur notre droite.

Cependant le caïd se rapproche de nous pour nous parler de Bournazel. Il porte une gandourah grise qui recouvre une chemisette blanche immaculée et un turban jaune. De taille moyenne, il a la barbe en pointe, des traits accusés qui néanmoins laissent au visage un air de finesse, et ces yeux dorés qui, là-bas, sont fréquents et dont le regard velouté attire et peut aisément tromper. Malgré sa distinction, il s'empresse d'essuyer avec son mouchoir mes souliers qui ont ramassé de la boue pendant notre petite ascension. Sa tribu, après sa soumission, est restée fidèle et il en est très fier, d'autant plus que nous sommes en pays Branès et que les Branès ne passent pas pour loyaux. Un proverbe ne dit-il pas : « Le Branès est un félon. La perfidie ne le quitte jamais. Il donnerait son père et sa mère pour un fer à cheval et des clous. Et pour tout héritage, ses ancêtres lui ont légué la trahison... »

Or le voici qui se redresse pour chanter — c'est le mot — les exploits de Bournazel. Son visage s'est transfiguré et le capitaine Dessaignes me traduit les paroles qui ressemblent aux strophes d'un poème : — Toujours en avant, à cheval sur les crêtes, profilé au soleil, et sa veste rouge de spahi pareille à un drapeau. Les balles ne peuvent pas l'atteindre. Une baraka le protège. Son cheval est tué, mais lui se relève. Au Djebel-am-Saft il monte le premier à l'assaut : il y eut ce jour-là trente tués, mais cent dissidents. Et il revint en riant. Pas plus que les balles, le poison ne peut agir sur lui. On l'invite à une diffa pour le détruire, et il revient sans mal. Il a un talisman.

Et le caïd se met à chanter réellement d'une voix gutturale.

— Qu'est-ce que c'est? ai-je demandé à mon compagnon.

— Ce sont les chansons berbères que les dissidents avaient composées sur l'*Homme Rouge*.

Je ne crois pas qu'il soit possible d'entendre célébrer un héros avec plus d'enthousiasme. Mais qu'a donc fait Henry de Bournazel pour créer un tel fanatisme? Je vais le savoir.

Et d'abord, comment était-il? Les témoignages de ses camarades d'alors concordent tous exactement. Ainsi ai-je interrogé le commandant Schmidt à Erfoud, le capitaine Dessaignes à Taza, le capitaine de Quercize à Ksar-es-Souk, tous survivants de l'épopée.

A Bab-Moroudj, tandis que nous nous arrêtions au petit cimetière devant la tombe d'un autre héros, tué tout jeune et d'une âme si haute et religieuse, le lieutenant de Perrot, le capitaine Dessaignes me parle des contrastes surprenants d'Henry de Bournazel, ardent et calme ensemble, violent et se dominant, terrible au combat, et d'une si prodigieuse fantaisie au repos dans Taza.

Le commandant Schmidt commandait le 16<sup>e</sup> goum en mars 1925 lorsqu'il vit arriver au Douar du caïd Medboh le jeune lieutenant qui lui était envoyé comme adjoint. Celui-ci montait son magnifique cheval Jauge et il était accompagné de sa chienne blanche et feu, Nénette. Sa tenue était très soignée et très personnelle : des souliers bas et de longs bas écossais à revers, la tunique rouge, d'une coupe parfaite, sanglée même par la chaleur, cette tunique rouge qui devait devenir célèbre, le haut képi droit, et toujours sa canne ou sa cravache à la main. Cette tenue, correcte et élégante, devait plus tard faire la mode chez les jeunes officiers qui l'admiraient et l'imitaient. Mais comme il savait la porter ! Très grand — 1 m. 80, — bien fait, élancé comme un bel arbre, le torse bombé, le visage régulier entièrement rasé, les yeux clairs, presque toujours souriant avec un air d'ironie, il avait ces manières de seigneur qui tout de suite désignent un chef. Son aisance était extrême, avec les supérieurs, les inférieurs, les indi-

gènes. Il imposait immédiatement son ascendant. De plus en plus, à mesure que sa réputation grandira, il exercera autour de lui une influence mêlée d'autorité et de charme. Et le capitaine de Quercize, qui le connut aussi à Bab-Moroudj un peu plus tard, me confirme ce portrait : en des circonstances difficiles, nous le verrons, il sut s'entendre avec cet extraordinaire subordonné dont il fallait comprendre le caractère ou subir la séduction.

Tel était ce lieutenant de vingt-sept ans, déjà trempé par la guerre, déjà conquérant et preneur de villes puisqu'il était entré le premier à Gramont en Belgique et à El-Mers. Or il tombait en pleine épopée.

Quelle chanson de geste, digne du cycle de Charlemagne ou de celui de Guillaume d'Orange qu'inspira le courage des Francs submergés par l'invasion sarrasine, fut alors vécue au Maroc? Mais qui donc l'écrira dans sa gloire sanglante et douloureuse? D'avril à juillet 1925, les troupes organiques du Maroc, avant l'arrivée des renforts de France, vont soutenir un choc formidable et sauveront Fez et Taza menacées. Elles donneront à la métropole le temps de les secourir et la possibilité de réduire enfin l'Abd-el-Kader marocain. Mais il est dans notre histoire militaire peu de pages aussi belles que cette lutte des trois premiers mois contre un ennemi très supérieur en nombre, dans l'attente d'une aide qui tarde et dans la volonté de tenir coûte que coûte.

Abd-el-Krim dispose déjà au début de plus de vingt mille guerriers, des tribus riffaines et djebalas. Son matériel de guerre vient de ses prises sur les Espagnols et de ses achats à l'étranger. Il a auprès de lui des conseillers et moniteurs européens, au premier rang ce fameux Allemand Klems, déserteur de la Légion étrangère, qui sera pris un jour et ne sera même pas fusillé. Le terrain accidenté et chaotique est particulièrement



favorable à ses troupes extrêmement mobiles et plus aptes aux embuscades qu'aux batailles rangées. Il procédera par infiltration dans les tribus soumises qui avoisinent le Riff et qu'il soumettra par la terreur, car elles raisonneront ainsi : « la résistance à Abd-el-Krim serait suivie de représailles féroces et amènerait la ruine ; par contre, le ralliement au chef riffain ne fait pas courir grand risque si les Français sont vainqueurs en raison de leur générosité connue. » Fortifié de ces appoints, il tentera de marcher sur Fez et sur Taza, de proclamer la guerre sainte, de l'allumer dans tout le Maroc. En outre, il comptera sur nos divisions politiques, sur ces malfaiteurs publics qui ne cessent à Paris de rapetisser ou détruire chez nous l'esprit national en discréditant tout ce qui donne un peu d'éclat à la France au dehors, tout ce qui atteste sa vitalité et grandit son œuvre dans le monde comme s'ils détestaient leur pays et souhaitaient sa ruine ou son abaissement. Ainsi, est-il renseigné sur les difficultés qu'a rencontrées Lyautey pour son budget et ses renforts. Voltaire, Raynal, Montesquieu, tous les maîtres de l'opinion avaient, au dix-huitième siècle, poussé le faible Louis XV à l'abandon du Canada. Toute la presse s'était déchaînée contre Charles X lors de l'expédition d'Alger. Étrange pays que le nôtre où les ennemis de l'extérieur rencontrent toujours des amis au dedans, où les insurgés arabes sont sûrs de trouver l'appui de quelques misérables parlementaires !

Le maréchal n'a à sa disposition que 20 bataillons, 7 escadrons, 15 batteries, 9 escadrilles pour garder un front si étendu et faire face à l'invasion. Ce sont, il est vrai, des troupes aguerries, dressées par les dures campagnes des années précédentes, et leurs cadres sont de tout premier ordre. Le général de Chambrun commande la région de Fez, avec le colonel Heusch comme chef d'état-major. Il laisse le colonel Cambay couvrir Taza,

tandis qu'en couverture de Fez il forme deux groupes mobiles, l'un à Fez el Bali sous le commandement du général Colombat, l'autre à Aïn Aïcha sous les ordres du colonel Freydenberg.

Mais la première série des opérations consistera à dégager la suite de petits postes qui dans l'Ouergha et la Gueznaïa assuraient notre autorité sur les tribus soumises bientôt défaillantes et servaient de protections avancées à nos territoires. La défense de ces postes, souvent laissés à leurs seules ressources pendant de longs jours avant d'être secourus, serait digne d'être chantée comme le fut Roncevaux, ce combat d'arrière-garde aux Pyrénées. Les bataillons mêmes qui les venaient secourir furent plus d'une fois encerclés. Au Djebel Messaoud le bataillon Combes, du 15<sup>e</sup> régiment de tirailleurs algériens, cerné par l'ennemi, lutte pendant une semaine entière, épuisant ses vivres et ses munitions, perdant du monde, et les mulets réduits à manger la matelassure de leurs bâts, quand enfin il est délivré.

Le maréchal, s'il a fait replier certains postes, a décidé la conservation des autres pour maintenir ses deux bases d'opérations à Tafrant et Taounat. Bibane, Aoudour, Achirkane, Beni Derkoul doivent être gardés. Il faut livrer de véritables combats pour les ravitailler et les renforcer. Les groupes mobiles du colonel Noguès et du colonel Callais, envoyés par le général Colombat, ceux du colonel Freydenberg dont la base est Aïn Aïcha, opèrent avec une rapidité qu'excite le spectacle ça et là surpris des atrocités riffaines commises dans les postes où nous arrivons trop tard. Bibane, Taounat, noms de victoires trop oubliées en France. Mais comment énumérer tant de combats livrés pour le salut des postes et pour la garde à distance de Fez et de Taza? Le poste de Mediouna, au pied de la montagne des Senhadja, est perdue par la trahison d'un mokhazni qui assassine

le capitaine Resplandy. Celui d'Oued Amzez est dégagé. Le blockhaus de Taleyza sur son piton, dominant un terrain de rocs inextricables, est entouré déjà par l'ennemi. Le capitaine Ancelot qui le commande reçoit l'ordre de l'abandonner et de rejoindre le groupe mobile qui lui tendra la main. Retraite qui paraît impossible, car la petite troupe est assaillie à chaque pas. Seuls, le capitaine et quelques-uns de ses tirailleurs peuvent être recueillis. Ce n'est là qu'un épisode entre tant d'autres. Cependant le groupe Cambay et le groupe Freydenberg peuvent opérer leur liaison en débloquent Mediouna. Faute de renforts, ce succès qui a causé à l'ennemi des pertes considérables et arrêté son invasion ne put être exploité.

Ce sont les opérations devant Fez la Ville Sainte où Abd-el-Krim voulait se proclamer sultan du Maroc. Mais Taza aussi est menacée, Taza qui est la clé de nos communications avec l'Algérie. Là, le colonel Cambay, au début, n'a à sa disposition que trois bataillons, un escadron, un goum et une batterie. Dès le mois de mars, il a organisé deux groupes mobiles pour rassurer les tribus soumises et faire face aux possibilités d'offensive : le détachement Giraud à l'est, dans la région du Dar Caïd Medboh, et le détachement Mège au nord de l'oued Amelil. Sentant venir l'offensive, le colonel Cambay la prévient en partant du Dar Caïd Medboh et, au combat de Siroua, il défait un ennemi trois fois supérieur en nombre. Le 8 mai, il prend d'assaut la position d'Aïn Matouf et ravitaille le poste avec l'appui de tous les partisans. Le 19, il atteint le poste de Bou Halima et lance ses troupes à l'assaut de l'ancien poste de Bab Mizab que les Riffains occupent. C'est un grand succès qui permet d'attendre et de ravitailler d'autres postes plus avancés. De là, il tend la main au groupe Freydenberg pour dégager le poste de Mediouna toujours encerclé et pour gagner le plateau qui le surplombe. Mais

il faut suspendre l'offensive pour porter secours à la tribu des Branès.

Cependant la menace riffaine, endiguée par ces combats autour des postes et par les actions, toujours victorieuses, des petites colonnes, s'étend malgré tout. Elle gagne par la terreur les tribus soumises. Elle peut s'ouvrir un passage à travers la barrière trop étendue et gagner alors le reste du Maroc. Lyautey crée alors un commandement unique et le confie au général Daugan qui a été formé à l'école du grand Mangin. Daugan aura comme adjoints les généraux de Chambrun et Billotte. Daugan, Billotte, de Chambrun, je puis mettre des visages sur ces noms, car je les ai tous connus dans la guerre : Daugan, calme, précis, avec un grand bouillonnement intérieur à la manière de son patron ; de Chambrun, souriant dans les pires traverses, tempérant le scepticisme par l'activité ; Billotte fait pour les vastes entreprises, connaissant la carte du monde entier, sachant manier les races différentes et attirer les indigènes, et ne l'ai-je pas rencontré aussi en Syrie où il gouvernait avec une autorité souveraine et bienveillante les Ansariéhs ? C'est un grand avantage, pour écrire l'histoire, même limitée à un homme (avec le Maroc comme fond de toile) d'avoir connu ceux qui la firent.

Daugan renonce à lier les opérations des groupes mobiles avec la défense des postes qui obligent à trop d'éparpillement des forces. Ainsi décide-t-il « le repli de tous les postes dont le maintien n'est pas imposé par d'impérieuses raisons de politique indigène et la création de deux solides bastions fortifiés sur les deux axes principaux d'invasion sur Fez : Taounat et Tafrant. » Ces opérations de replis sont assez difficiles et coûteuses. Taounat même est alors menacé, car Taounat commande l'Ouergha et qui le tient à l'ouverture de la route de Fez. Sa garnison, commandée par le colonel Barbassat, assisté du chef de bataillon de Saint-Julien,

résiste aux assauts multipliés des soldats d'Abd-el-Krim. Tafrant est organisé pareillement en région fortifiée. Mais les autres, tous les autres? Le lieutenant Lapeyre qui commande celui de Beni Derkoul se fait sauter avec ses hommes plutôt que de se rendre.

Barré de ce côté et empêché d'entrer dans Fez, Abd-el-Krim tente de manœuvrer par l'ouest et il lance une nombreuse harka djebala à l'assaut d'Ouezzan, la grande cité religieuse du Chorfa, au nord de l'oued Ouergha. Ouezzan n'a qu'une faible garnison. Un groupe mobile est envoyé à son secours sous le commandement du colonel Defrère. Celui-ci dépasse même la ville, prend l'offensive, bouscule la harka riffaine et commence le décrochage des postes trop avancés. Le 19 juin a lieu le repli du poste de M'Zoua, sur les bords du Loukkos. « Le bataillon, dit le rapport officiel, qui, depuis deux heures, protège l'évacuation contre un ennemi nombreux et agressif, a l'ordre de ne se replier que sur un signal convenu. Avant l'envoi de ce signal, le chef de bataillon Chatras qui dirige l'opération voit une compagnie, commandée par le lieutenant Contamine de Latour, son seul gradé français, se replier en bon ordre et, devant elle, malgré les balles qui pleuvent, l'officier à cheval. Le commandant courroucé se précipite au-devant du subordonné qui enfreint ainsi ses ordres; il s'arrête stupéfait en voyant que l'officier a été tué et est tenu sur son cheval par un de ses vieux sergents marocains. Il sait ce que Contamine de Latour était pour ses Marocains qu'il menait au feu depuis trois ans; aussi donne-t-il un ordre bref au sergent: « Ramène ton lieutenant là-haut! » On voit alors la compagnie, toujours en bon ordre, retourner au combat, derrière son chef mort qui la commande toujours. »

Voilà ce qu'on découvre chez nous dans un rapport officiel. Est-il dans la chevalerie d'autrefois ou dans les guerres de l'Empire un récit plus fantastique et

montrant mieux la fanatique amitié des hommes pour leur chef? Et comment nos journaux qui peuvent remplir leurs colonnes une année entière avec des scandales financiers ou parlementaires ne se servent-ils pas de l'héroïsme et de l'intelligence jetés à profusion dans notre histoire militaire, et spécialement dans cette histoire de la pacification du Maroc, pour contribuer à refaire chez nous un esprit national que de coupables gouvernements ont laissé amoindrir sans comprendre que cet esprit national est une force et une protection?

Le 20 juin, le colonel Defrère essaie d'aborder un autre poste, Rihana sur un massif qui domine le Louk-kos. Un ennemi quatre fois plus nombreux lui barre la route. Il doit rentrer dans Ouezzan, mais il lui faut forcer le défilé de Brikcha. Le combat est terrible, la situation semble désespérée, quand le capitaine Blaise, qui dirige une reconnaissance d'avions, se rend compte du danger et amène trois escadrilles qui lancent des bombes sur les dissidents. Ainsi la colonne, sauvée par les aviateurs, peut-elle regagner Ouezzan. C'est du ciel même que le secours inattendu est tombé.

Ne conviendrait-il pas de rappeler encore la mort du commandant Stéfani, un de nos plus beaux chefs de la guerre marocaine, tué le 18 juin au combat de l'oued Hamdallah? Mais ils sont trop, ceux dont la mémoire devrait être célébrée, et c'est pourquoi, en honorant l'un d'entre eux, il faut que les fantômes des autres ne cessent de passer sur la toile de fond comme des ombres chinoises.

Ouezzan a été gardé par la colonne Nieger envoyée à son secours. Encore une fois contrarié dans son offensive, Abd-el-Krim se rue sur Taza qui est presque dépourvue de troupes, celles-ci ayant été envoyées pour la plupart devant Fez. Taza est une proie tentante. Hypnotisé par Fez, la Ville Sainte, il n'en comprend que tardivement toute l'importance. Non seu-

lement Taza commande nos relations avec l'Algérie, mais elle offre le moyen, si elle est prise ou tournée, de donner la main aux tribus insoumises du Moyen Atlas, à ces guerriers Aït Seghrouchen et Marmoucha qui luttent depuis tant d'années dans leurs montagnes. Ainsi l'insurrection gagnerait-elle le cœur du Maroc.

Faute d'effectifs, les tribus soumises des Tsoul et des Branès qui étaient censés protéger le front nord de Taza sont envahies par les Riffains et leur défection est à craindre. En hâte il faut sauver Taza. « Il y va du salut du Maroc », écrit le général Daugan. Déjà Abdel-Krim s'avance avec ses meilleures troupes, et les Branès et les Tsoul, bientôt, les renforcent. L'ordre d'évacuer Taza va-t-il être donné? L'ordre d'évacuer Verdun dans la Grande Guerre a-t-il été donné? Le général Billotte, au lieu de le donner, contre-attaque. Et voici que le lieutenant-colonel Giraud prend l'offensive avec ses trois bataillons contre un ennemi dix fois supérieur en nombre. Ce fut la méthode de Mangin à Verdun. Quand le secteur Douaumont-Vaux, menacé chaque jour, lui fut confié, comme le commandement supérieur lui demandait : « Qu'allez-vous faire? — Attaquer. » Giraud est de cette école. Je le connais bien. J'étais là quand il prit le fort de la Malmaison avec son bataillon du 4<sup>e</sup> zouaves. C'est un revenant. Laisse mourant à Charleroi, il a trouvé le moyen d'échapper à la mort, puis aux Allemands. Son évvasion est célèbre. Revenu, il a fait des merveilles. Reparti au Maroc, il en fera. Le voici qui en fait avec le 14<sup>e</sup> régiment de tirailleurs dont il a pris le commandement. Et de nouveau il sera très gravement blessé. Et de nouveau il ressuscitera d'entre les morts et entraînera les vivants avec une audace qui n'a d'égale que son calme méthodique et sa précision dans la préparation. Un chef, un grand chef, un des plus grands. La couverture de Taza est entre bonnes mains, parce que Giraud se trouve

avoir avec lui des Schmidt, des Dessaignes, un Henry de Bournazel. « Combattant le jour, marchant la nuit, il multiplie ses attaques de détails, de l'est à l'ouest de la ville. L'élan riffain est encore une fois brisé. »

A cette date, juillet 1925, « se termine, dit le rapport général sur les opérations, la première période de la campagne du Riff qu'à juste titre on a appelée la *période héroïque*. Pendant les deux mois de mai et juin 1925, le maréchal Lyautey avait pu, avec des moyens très réduits, arrêter le flot des harkas riffaines et tenir en échec l'ennemi le plus nombreux, le mieux organisé et le plus fortement armé qu'une nation civilisée ait jamais rencontré dans une guerre coloniale. »

Il a tenu, mais Taza et Fez demeurent tout de même en péril. La défection des Branès et des Tsoul risque de compromettre la liaison de Taza avec Oudjda et l'Algérie, et qu'advierait-il si les Beni Ouarain du Moyen Atlas entraient dans la danse, attaquant Fez et Taza par le sud? La France doit comprendre que le Maroc, pour être gardé, exige un grand effort. Dans cette terrible lutte de défense, nous avons perdu plus de 1 000 tués, 3 700 blessés et près de 1 000 disparus. Ce sanglant tableau montre l'acharnement de l'adversaire à grand'peine contenu.

Henry de Bournazel a donc rejoint le 16<sup>e</sup> goum au nord de Taza. De Bab Moroudj en pays Branès où il était cantonné à la fin de 1924, le 16<sup>e</sup> goum a été envoyé à Dar Caïd Medboh, en vedette avancée près de la maison d'Ahmed El Medboh, caïd des Gzennaïa, qui est un agent politique influent. Il est sous le commandement du capitaine Schmidt, chef du bureau des Affaires Indigènes qui est chargé de contrôler cette tribu des Gzennaïa inquiétante, comme celle des Branès, à cause du voisinage des tribus dissidentes encouragées dans leurs agressions par les succès de l'année

précédente où elles ont, avec l'appui des Riffains, razié les troupeaux des Marnissa et chassé leur chef, Ahmar d'Ahmidou. Celui-ci s'est réfugié dans nos lignes, Le caïd Medboh, à la suite de ces revers, a perdu la majeure partie de ses Gzennaïa qui ont passé en dissidence. Schmidt et Bournazel, avec leurs goumiers, ont pour mission de protéger ce qui nous reste de cette tribu, de veiller sur les Branès et d'assurer la communication de nos postes militaires. La plupart du temps, pour mieux se répartir la besogne, ils cantonnent séparément, chacun avec sa troupe augmentée des partisans fidèles.

Les partisans fidèles ne sont plus très sûrs. En somme les deux officiers ne peuvent plus savoir au juste s'ils sont en pays soumis ou insoumis. Les agents d'Abel-Krim foisonnent dans leurs parages, distribuant promesses ou menaces et donnant l'impressions de la force riffaine. Leur chef va venir avec des troupes nombreuses et aguerries. A quoi bon tenter de lui résister? Si on lui résiste, il brûlera les villages et massacrera les habitants. Mieux vaut s'allier à lui, prendre les armes avec lui et chasser les Roumis du Maroc. C'est la guerre sacrée, c'est la guerre sainte : il faut marcher avec ses frères. Ainsi agissent dans l'ombre les émissaires dont il importe de contrecarrer l'action, qu'il faut démasquer et poursuivre. Le danger insaisissable est partout. On comprend dès lors le rôle que joue la personne du chef. Bientôt Henry de Bournazel est connu parmi toutes les tribus, les soumises et les insoumises. Il est épié, étudié, surveillé. Tous ses faits et gestes sont commentés, ont leur répercussion. Or tout frappe en lui, tout le sert. Son aspect physique d'abord, cette tunique rouge de spahi qu'il a gardée et qui le signale de loin. Cette élégance dans la force mâle et cette allure aisée et familière dans le commandement. Et bientôt le courage et l'audace dont il multiplie les preuves, s'en allant tranquillement en pays ennemi, poursuivant les *djouch*

avec une rapidité foudroyante, toujours en tête sur son beau cheval. Dans le *baroud* il ne se laisse dépasser par personne. Dès qu'il renifle la poudre, il devient un autre homme, terrible et infatigable. Si on l'invite à une *diffa* organisée par les émissaires d'Abd-el-Krim pour l'empoisonner, il écarte le piège et ordonne à ses hôtes de manger les premiers. Le risque d'être assassiné l'accompagne. Si on tire sur lui, on le manque. Si on le surprend inopinément, par trahison, il trouve le moyen d'échapper, agrippant sa monture qu'il enfourche à la course. Dans cette lutte quotidienne, faite de ruse, d'adresse, de bravoure physique et d'emprise morale, il impose bientôt, avec la peur, l'admiration. La légende va se créer avec les premiers combats. Mais on comprend ses origines dans le prélude même d'une guerre où un capitaine, un lieutenant sont appelés à une action personnelle si importante, doivent donner avec de faibles effectifs l'impression de la puissance française et compter presque uniquement sur leur ascendant pour adjoindre à leurs goumiers si réduits en nombre l'appoint de partisans dont la loyauté n'est jamais certaine et qui peuvent brusquement passer à l'ennemi.

Il n'y a presque rien à puiser dans sa correspondance pour nous renseigner sur Henry de Bournazel au cours de ces trois mois extraordinaires, mai, juin et juillet 1925. Il n'adresse plus que de courts billets à sa famille où il multiplie les *Je vais bien, je vais très bien* rassurants. Cependant, le 25 mai, il a le loisir d'écrire à sa mère une vraie lettre. Elle est ainsi datée : *au milieu des touffes de lentisques* :

« Il est cinq heures du matin. Debout depuis deux heures, j'arpente la zone accidentée de mon fief et j'ai échoué ici, mais pour quelques heures seulement. J'assure avec mon goum la sécurité d'une colonne de mulets portant tonnelets et destinés à ravitailler les postes

nouvellement créés et privés d'eau. Il fait bon. D'innombrables perdreaux circulent en poussant leurs cris de guerre et je me suis assis sur une pierre plate, le dos appuyé à un buisson épais. J'ai retrouvé dans une poche ces pages d'un vieux carnet de blanchisseuse et, comme je n'ai rien à faire qu'à inspecter un horizon tourmenté, je viens vous rassurer à nouveau sur mon sort. La vie est belle et nous espérons bien que le gouvernement français nous donnera les moyens d'en finir une bonne fois avec M. Abd-el-Krim en nous autorisant à l'accompagner jusqu'à sa plage d'Alhucemas où nous l'aiderions à prendre un bon bain. — Nos colonnes progressent partout, refoulant pied à pied les vilains petits diables du Riff qui s'en vont à contre-cœur en nous insultant. Oui, ils ont bien quelques beaux joujoux, canons et avions, mais ils se servent mal des premiers et n'osent pas encore prendre leur essor avec les seconds. Vous voyez que nous sommes à peu près tranquilles. L'autre jour, le 2 mai, ces méchants garçons m'ont traité de *chien* et de *juiif*, et j'ai été un peu vexé. Mais j'ai eu ma revanche quelques instants après lorsque, confortablement installé dans de magnifiques éléments de tranchées d'où ma cavalerie les avait délogés, j'ai pu les insulter à mon tour en mangeant à leur barbe un bon poulet... »

*La viè est belle.* C'est le refrain qu'il chantera dans les pires traverses. Au fait, les pires traverses, il y est en plein. C'est l'heure où notre empire même du Maroc est en péril, et il n'a aucun doute sur la victoire. Enfin nous voilà revenus au temps de l'*Illiade* où les héros s'injuriaient copieusement avant de se battre, où, à force de se rencontrer les uns en face des autres, ils se connaissaient et se reconnaissaient, et là d'autant mieux que les partisans de la veille sont parfois les adversaires du lendemain.

L'offensive riffaine a commencé dès le mois d'avril,

au nord de Fez où elle a été suivie de l'insurrection des tribus. Mais le cercle de Taza-nord n'a été menacé que par infiltration et *barouds*. Le colonel Cambay qui commande le territoire a même décidé d'y élargir et améliorer nos positions. Déjà le groupe de l'est, confié au lieutenant-colonel Giraud avec le 14<sup>e</sup> régiment de tirailleurs, opère chez les Gzennaïa et sur l'oued M'soun. Là Giraud rencontre et utilise Schmidt et Bournazel. Les appréciant à leur valeur, il se souviendra d'eux et, quand il prendra le commandement des Confins algéro-marocains pour la conquête du Tafilalet et de toute la ligne du sud, il les appellera. Deviner les hommes, c'est un des plus grands dons du chef, et les mettre à leur place. Le 2 mai, au col de Siraoua, les dissidents subissent une défaite complète. Henry de Bournazel qui commande 150 partisans gzennaïa à pied et 70 cavaliers charge à la tête de ses cavaliers et chasse l'ennemi de ses positions. Il est dès lors *l'homme rouge* que les balles ne peuvent atteindre, que protège une baraka. Où vont ces balles inutiles? Bientôt la légende ajoutera qu'elles reviennent sur le tireur et le blessent ou le tuent.

Au début de juin, il est adjoint au capitaine Mège qui commande les Branès à Bab Moroudj, quand cette tribu, perdant confiance dans nos armes, donne des signes de fléchissement. Pour les maintenir dans l'ordre il use de toute son autorité et de tout son prestige, toujours sur la brèche, dirigeant toutes les embuscades, multipliant les occasions de se montrer face au danger et d'imposer la confiance en cet être quasi surhumain. Cependant un parent du caïd Ahmed El Medboh, Mohammed Abbou, a des rendez-vous secrets avec les rebelles. Par sa trahison, une forte harka riffaine tente de franchir l'oued M'soun. Le 16<sup>e</sup> goum est alerté et part à la contre-attaque. Le peloton de cavalerie engage la poursuite et réussit à prendre le cheikh Abbou qui fuyait avec les

Riffains. Le sergent-major Lanquetin et cinq goumiers sont tués dans le corps à corps, mais c'est encore une victoire.

C'est encore une victoire, et néanmoins la situation s'aggrave. Le colonel Giraud a son poste de commandement à Dar Caïd Medboh et le colonel Feral à Bab Moroudj, car la révolte gronde chez les Branès. Travaillés depuis trop longtemps, abandonnés par les Gzennaïa, passeront-ils du côté d'Abd-el-Krim? Le colonel Giraud, pour les maintenir sous notre drapeau, n'hésite pas à marcher avec son groupe mobile sur le marabout de Sidi Youseff, lieu vénéré des Branès, devenu le centre de résistance des Branès insurgés. Le 16<sup>e</sup> goum, toujours en avant, attaque le marabout, s'en empare et les goumiers Branès plantent eux-mêmes leurs fanions sur le sanctuaire. Le soir, le colonel Giraud, ne voulant pas demeurer aventuré en pays ennemi, décroche ses troupes dans l'ombre, sans aucune perte, pour venir bivouaquer à Bab-Moroudj après ce raid audacieux. Mais les chefs se rendent compte que cette lutte fratricide épuise le moral des Branès fidèles. Pourtant, si toute la tribu se décide à passer à l'ennemi, n'est-ce pas Taza découverte, n'est-ce pas Taza perdue, puisque les renforts de France n'arrivent pas encore?

L'angoisse est au camp français. L'alerte est de toutes les nuits. Chaque matin, Henry de Bournazel s'attend à des défections. Par sa seule présence, il retient encore les hésitants. Il attire et il fait trembler. Combien de temps dureront ces hésitations? Comment s'achèvera ce mois de juillet où, cette fois, Abd-el-Krim, après avoir tenté de se frayer un chemin sur Fez, puis sur Ouezzan, vise Taza pour couper nos communications avec l'Algérie, pour se joindre aux tribus dissidentes du Moyen Atlas, pour allumer l'incendie dans tout le Maroc?

### III

#### LES PERLES DE LUMIÈRE

Les Branès désertent-ils et découvriront-ils Taza? Dans ce mois de juillet 1925 se place l'épisode qu'Henry de Bournazel a raconté sous le titre *Pages vécues* et sous la signature : *Un gommier*, dans le bulletin trimestriel des Anciens Élèves de Saint-Cyr (promotion de 1917 et de 1918), *Sainte-Odile et Lafayette*. Pour une fois il a rompu le silence sur ses actes. C'est donc qu'il gardait de celui-ci le souvenir le plus durable. Je ne sais si beaucoup d'hommes ont traversé comme lui la solitude de la mort.

« Pour parer à la grave menace d'Abd-el-Krim sur le front de Taza, commence-t-il par expliquer, les tribus Tsouls, Branès, Gzennaïa soumis, Métalsa ont pris les armes et des postes de partisans ont été établis sur notre frontière, en avant des points d'appui militaires. Chacune de ces tribus a été partagée en secteurs et le commandement de chacun d'eux confié à un officier du Service des Renseignements. Le mien est compris entre Klla et Bou Haroun, chez les Branès. Cinq cents hommes y montent la garde; une réserve est constituée au Souk-ed-Djema, mon poste de commandement. »

Souk-ed-Djema, sur l'oued Sebt, est au confluent de quatre vallées. C'est un grand marché, en avant de

Bab-Moroudj qui est déjà à une cinquantaine de kilomètres devant Taza. La tente du chef est dressée sous un gros olivier au tronc tourmenté. « Je la regagne fort tard ce soir, écrit-il, ayant parcouru tout le front de mon secteur aujourd'hui et, mon dîner absorbé, je contemple un moment le ciel criblé d'étoiles. Autour de moi, quelques feux brillent, auprès desquels mes hommes sont assis, car, si les journées sont brûlantes à cette époque de l'année, le thermomètre descend fort bas, la nuit, dans ce pays de montagnes. De leurs groupes muets monte, par intervalle, le chant grêle, obstiné, d'une *réita* que l'écho répète en sourdine. Du côté de Médiouna, la voix lointaine du canon se fait entendre... Le spectacle de cette nuit africaine est si beau, si impressionnant, que je ne puis me résoudre, malgré ma grosse fatigue, à réintégrer mon logis. A quelques mètres de moi, une sentinelle veille que je devine marchant de long en large. De temps en temps je l'aperçois se profilant en ombre chinoise sur les pierres à chaux inondées de lumière qui nous entourent... »

La sentinelle s'arrête de marcher. Un courrier est venu apporter une lettre du caïd Khelladi. Tandis qu'il la déchiffre, « un à un les feux s'éteignent, la triste mélodie a cessé ; seule, dans la direction de l'ouest, gronde toujours la bataille... »

Le caïd demande un secours immédiat. Il est assiégé à Jorfata par de nombreux Riffains. Il risque de manquer d'eau et de cartouches. Ce n'est pas le secteur de Bournazel, c'est celui du lieutenant Dessaignes qui doit être engagé ailleurs. Il ne peut désorganiser son système d'avant-postes, car la situation est devant lui dangereuse : mais il peut partir avec sa réserve de cent hommes, partir pour peu de temps. C'est bien, il ira, et le courrier repart dans la nuit.

L'alerte est donnée à sa garde et le voilà parti à cheval, suivi de la file indienne silencieuse de ses piétons et

de ses quelques cavaliers. Autour d'eux c'est le silence, sauf les aboiements des chiens invisibles. Puis, les douars se font rares dans un pays peu à peu désertique. Maintenant l'ombre n'est plus troublée que par les appels des chacals. Après le poste de Dahar, avant d'escalader les hauteurs des Gouzat, il arrête sa troupe « qui se disperse incontinent sous l'épaisse frondaison des lauriers-roses dont le parfum pénétrant endort son imagination inquiète. La vallée s'est resserrée à cet endroit... » Le bruit monotone d'une cascade lui parvient. Des fusées éclairantes tirées de Dahar illuminent l'enceinte du poste.

La marche reprend en montant. Sur les hauteurs, il aperçoit au loin des lueurs d'incendie.

— Ils ont mis le feu à la *Zaouia* de Sidi Tayeb, s'est orienté un de ses compagnons, Abdallah, qui est le chef de l'une des fractions.

« L'aube naissante éclaire déjà le fortin nord de Bou Haroun de ses reflets mauves quand nous franchissons le Bab Khendek. Une longue théorie de partisans blessés nous croisent, escortant des cadavres sanglants ficelés sur des bourricots hirsutes. Par eux, nous avons la confirmation de l'incendie de la *Zaouia*. Sidi Tayeb a pu regagner nos lignes avec une partie de sa famille. Les Riffains venus de Sidi Daoud ont fait tache d'huile dans l'oued Leben et harcèlent sans relâche la faible troupe de Khelladi dont quelques éléments ont été obligés de se replier. Bou Haroun, quand nous l'atteignons, baigne dans l'irradiation du soleil levant. Dans le fond, alentour, quelques lambeaux de brume s'attardent encore dont l'astre incandescent aura rapidement raison et, bientôt, la rosée monte en vapeur. Par delà le gouffre noirâtre du Leben que l'on devine derrière l'Azeghar, des fumées bleues, accusant le passage des Riffains, s'élancent droites dans l'air attiédi. »

Jorfata est séparé de Bou Haroun par un ravin large

de trois kilomètres. Bournazel le franchit et arrive sur le lieu du combat. Le caïd Khelladi avec sa garde a pu se maintenir à l'extrémité droite de son secteur, mais toute la gauche a été enfoncée. Nombre de ses partisans sont en fuite et il faut tenter de les ramener. Reprendre le Djebel Azeghar, c'est assurer notre suprématie sur l'ennemi qui, intimidé par notre offensive, n'osera plus avancer. Ainsi gagnera-t-on du temps pour l'arrivée des renforts. Bournazel donne l'ordre d'attaquer, après avoir demandé son aide à l'aviation de Taza. Tandis que, du haut de leurs appareils, les lieutenants de Gardie et de Ruty mitraillent les Riffains, les Branès, repris en main, escaladent les crêtes et reprennent l'Azeghar.

Mais une tribu, les Ahel el Oued, a trahi. Khelladi va être pris à revers. Bournazel lui donne l'ordre de se replier avec tout son monde sur le poste de Bou Haroun qui est gardé par une demi-compagnie du 14<sup>e</sup> régiment de tirailleurs algériens. Khelladi se replie en effet. Il est livide et exaspéré : il se plaint d'être trahi et de ne voir jamais arriver les renforts promis. Bournazel le reconforte et va lui-même, dans le soir qui tombe, s'établir avec ses hommes sur les hauteurs des Gouzat qui sont menacées par un groupe de 600 fusils.

« Tout est étrangement calme autour de nous, note le jeune chef. Par intervalle cependant les mitrailleuses du poste se font entendre dont le bruit s'affaiblit peu à peu. La route que j'emprunte déroule ses lacets rouges parmi les touffes de lentisques, dans un paysage vide de mouvement. Seules, trois femmes, accroupies au bord d'une source, remplissent leurs peaux de bouc, puis disparaissent sans bruit dans un couvert. Mes hommes eux-mêmes sont muets et pensifs, échangent parfois quelques coups d'œil anxieux que j'observe à la dérobée. Mais cette gêne qui pèse sur nous, je la secoue intérieurement en me persuadant que rien n'est perdu, que

notre repli, s'il est évident, ne se fait pas moins bon en ordre et suivant un plan déterminé, que la ligne des hauteurs que nous occupons nous permettra sans doute de retenir l'avalanche ennemie, et puis... que les fameux renforts arriveront.

« Le Bag Khendek franchi, ma troupe s'engage dans le fond d'un thalweg asséché, puis gravit rapidement une pente rocailleuse : nous arrivons chez les Gouzat. Je connais mal le pays et il me faut un petit moment pour choisir, dans la série des crêtes qui en forment l'ossature, celle qui semble le plus propice. La force dont je dispose est ridiculement faible relativement à l'étendue du terrain à couvrir ; je fais donc la part du feu et établis mon bivouac sur un vaste plateau élevé, situé entre l'oued venant du Bab el Merj et celui de Khendek.

« La nuit tombe. Je serre mon dispositif de sécurité et je barre les deux rivières. Une à une les étoiles s'allument et la lune peu à peu surgit derrière les rochers noirs.

« Assis sur une pierre plate, je contemple les feux qui scintillent sur le Tainest, moyen employé par les *Chleuhs* pour se rassembler. Puis, pour lutter contre le sommeil qui me gagne, je me lève et vais trouver mes sentinelles. Celles-ci fouillent l'horizon noir et me signalent les faits insolites qu'elles remarquent. Quelques informateurs viennent m'apporter les dernières nouvelles. Elles confirment, hélas ! celles que j'avais : toute la partie de gauche du front de Taza était enfoncée, de nombreux partisans étaient en fuite dans la direction de M'sila. A droite, mes postes de garde couronnant les crêtes de la frontière Branès composent avec l'ennemi... »

La nuit se passe relativement calme, mais au matin les émissaires qu'il envoie à Khelladi reviennent en hâte : Khelladi a fui sans combat sur M'sila pendant la nuit. A cette nouvelle ses hommes se sont dressés et

tous les yeux se fixent sur lui. Il s'impose de n'exprimer aucune émotion :

— Le caïd Khelladi, explique-t-il, a reçu l'ordre de se porter sur M'sila où les troupes se concentrent.

Et il commande de reprendre les emplacements de combat. L'ordre est exécuté, mais sans empressement. Le doute demeure. « Je suis désormais, songe Bournazel, entièrement isolé. Être seul, rigoureusement seul dans l'espace, sans avoir la possibilité de confier à qui que ce soit ses véritables sentiments... Savoir que personne ne peut venir immédiatement à votre secours et, pourtant, exécuter, avec des mercenaires dont le loyalisme défaille de minute en minute, une mission sacrée... »

Auprès de son cheval est posé un petit panier qui contient quatre pigeons voyageurs, son dernier moyen de liaison. Il rédige une note sur la situation et la confie au premier oiseau qui s'envole dans les champs d'orge et ne veut plus repartir. Un second s'éloigne dans l'azur, il a pris la bonne direction. Viendra-t-on de Taza, à l'aide? Arrivera-t-on à temps? Car la révolte gronde. Les hommes du poste de garde le plus éloigné ont levé la crosse en l'air. Bournazel envoie le Khelifa Abdallah pour les ramener. Inutile, ils réclament le *Maghzen* rifain. Abdallah ne peut se faire obéir. Alors l'officier va lui-même au-devant des braillards. « Le temps que je mets, raconte-t-il, à parcourir les deux cents mètres qui me séparent du but, je l'emploie à me composer un visage calme, tandis que dans ma poitrine mon cœur bat la charge. Très haut, dans le ciel rigoureusement pur, un soleil blanc, déjà chaud, trop gai, éclaire comme à contre sens cette scène hideuse. Dans l'air léger rempli de leurs cris, des hirondelles gamines mènent une sarabande joyeuse, insouciantes du moment, ivres d'espace ; elles plongent, remontent et se poursuivent inlassablement et leur rire aigu semble une moquerie à notre adresse. Quelques pas me séparent encore des révoltés

et, déjà, l'effet sur lequel je comptais, mon attitude résolue, leur en impose. Ils se taisent comme par enchantement. »

Leur faisant honte de leur attitude, leur rappelant leur réputation de bravoure, il parvient à les ressaisir. Cependant, le Khelifa Abdallah, le raccompagnant, l'avertit : « Ils t'ont obéi encore cette fois parce qu'ils t'aiment autant qu'ils te craignent », mais qu'attendre du lendemain, ou même du soir et de la nuit ? Tranquillement, Bournazel casse sur une pierre les derniers œufs durs qui lui restent et en offre un à Abdallah. Il a faim et mange avec plaisir. Le visage de son commensal exprime un tel étonnement qu'il lui éclate de rire au nez : « Eh bien quoi ! la vie est belle ! »

Quand cessera-t-il de la trouver belle ? Et même ne la préfère-t-il pas dans le danger qui tend les forces ? Mais cette fois le danger risque de les tendre à les briser.

Oui, mais que décider ? Rester sur les positions. Et Abdallah, mal rassuré, s'éloigne vers les partisans. Le soir, quand il rejoint son chef, les nouvelles sont de plus en plus mauvaises. M'sila est attaqué et les gens d'Abdel-Krim s'infiltrèrent entre M'sila et Dahar, en sorte que la position risque d'être tournée. Les hommes du caïd Kelladi sont rentrés chez eux, pour passer au *Maghzen* riffain.

— Quant aux nôtres, ajoute Abdallah, leur décision est prise : ils désertent cette nuit si tu persistes à te maintenir ici.

— Je savais déjà, répond le jeune chef, ce que tu viens de me dire et mon plan est arrêté. Écoute. Nous allumerons de grands feux pour laisser croire à un stationnement nocturne sur notre position et nous partirons en silence sur Dahar lorsque j'en aurai donné le signal.

Il faut donc abandonner ces hauteurs des Gouzat où il pensait arrêter l'offensive ennemie. Quand le so-

leil se couche derrière le Djebel Bou Haroun, la longue file des partisans descend vers le sud, guidée par le Khelifa Abdallah. Après que le dernier homme a passé, le lieutenant de Bournazel, le cœur serré, part à son tour. « Un vent froid s'élève tout d'un coup qui courbe étrangement les arbustes que nous frôlons, qui les anime. Au bruissement de leurs ramures je sens des frissons me parcourir les membres et je hâte le pas. Plusieurs fois je me retourne, inspectant les ténèbres épaisses; alors j'aperçois au loin, incertaine dans la fumée, la lueur immense de nos feux. Quelques flamèches incandescentes s'en échappent qui, poussées par le vent, vont s'éteindre au milieu de jeunes pousses. »

La colonne traverse l'oued Sebt dont les eaux sont basses et se dirige par une piste étroite à flanc de coteau vers le marabout de Sidi Yaya. Dans le petit bois d'oliviers qui entoure le tombeau du saint, les hommes harassés se laissent choir sur le sol. Le village voisin est vide : la population s'est sauvée dans les montagnes avec les troupeaux.

Bournazel se rend au poste militaire de Dahar. « A la vue de son enceinte qu'une lune barrée d'un nuage sombre éclaire obliquement, il me semble que je respire plus librement. » Non sans peine, il est introduit auprès du lieutenant Dumontier qui commande le poste. Ces postes sont organisés défensivement et ne doivent jamais être quittés par leurs garnisons sans des ordres supérieurs. Pour lui prêter main-forte, pour empêcher l'envahissement par les Riffains du pays Branès, Bournazel installera son camp sur l'éperon qui termine au nord le mouvement de terrain de Dahar. Les deux officiers se disent adieu, réconfortés l'un par l'autre, et Bournazel rejoint ses hommes au marabout, les fait lever et les dirige sur leur nouvelle position. Il les compte. Il en manque près de la moitié !

« Des balles sifflent à nos oreilles. Elles sont tirées

des pentes situées au delà des ravins qui nous entourent. Une profonde inquiétude m'envahit à la pensée que ma troupe n'aura plus l'importance nécessaire pour tenir tête à un ennemi dont les forces s'accroissent d'heure en heure. Au fait, pourquoi celui-ci ne tente-t-il pas une attaque brusquée? Pourquoi cette réserve? Il n'ignore pas que les troupes régulières de Dahar ont reçu l'interdiction de sortir de leur enceinte; qu'elles ne pourront donc en aucune façon se porter à notre secours. Il n'ignore pas non plus notre démoralisation et notre fatigue. Alors, pourquoi? Pourquoi ne pas en finir d'un seul coup avec ces 55 hommes qui ont la prétention de retarder sa marche victorieuse sur Taza? Je fais part de mon étonnement à Abdallah. Il hésite. Il trouve des explications que je sens improvisées. Me campant alors devant lui et regardant ses yeux qui me fixent, je le somme de me dire ce qu'il sait. Il hésite encore un moment, puis, résolument, en baissant la tête, il me souffle à voix basse :

« — Les Riffains ont décidé de te prendre vivant. Ils comptent sur tes partisans pour te livrer à eux... »

Prendre vivant *l'homme rouge* que depuis deux mois ils trouvent partout devant eux, qui partout les défie et leur fait obstacle! Imagine-t-on ce qui se cache derrière ses mots : être pris vivant.

Cependant voici que deux partisans, deux délégués, viennent parler à l'officier. La lutte n'est plus possible. Ils veulent tous rentrer chez eux. Les Riffains leur promettent en échange de sauvegarder leurs familles et leurs biens.

— Et combien de douros si vous me vendez? leur jette avec mépris Bournazel. Comme ils se taisent, interdits, foudroyés, il leur montre les incendies de maisons et de récoltes au loin : — Voilà comment les Riffains respecteront vos personnes et vos biens.

Il parvient à les calmer encore et les engage à dormir

sous la surveillance de cinq postes de gardes. Lui-même va, tour à tour, causer avec les sentinelles, surveiller avec elles les abords du camp. Au cours de la nuit, quand tout est redevenu calme, il retourne à Dahar pour demander au lieutenant Dumontier de la farine et des cartouches. Lorsqu'il revient au bivouac la lune a disparu et la nuit est noire. Quand le jour point, il commande une corvée pour aller chercher la farine au poste. L'arrivée des mulets chargés réjouit les partisans. Alors le chef pense à prendre quelque repos. Mais il est bientôt réveillé par le claquement des balles.

« Les têtes cuivrées des dissidents émergent par moments des touffes de lentisques devant nous, plongent dans le fouillis verdâtre, puis réapparaissent brusquement plus proches pour disparaître ensuite.

« — Nous sommes tous musulmans, hurlent les Rifains. Ne continuez pas la lutte... Joignez-vous à nous pour chasser les chiens de chrétiens hors de notre pays... »

Au lieu de riposter les partisans du poste de garde le plus menacé demeurent inertes. L'officier court à eux : « Que les Branès qui ont foi dans le Maghzen se rangent à mes côtés ! » Et, s'emparant d'un fusil, il ajuste les deux agresseurs les plus audacieux. « Chute de corps dans les taillis, tout près. Cris. Mon geste est imité par la plupart de ceux qui m'entourent, mais sans entrain. Qu'elles sont lointaines, les belles journées d'enthousiasme !... »

Les adversaires, pris de panique, s'enfuient. Le calme revient, un calme absolu, inquiétant. « Plus rien. Rien que la vapeur d'eau qui monte, inlassable... Le mystère des buissons qui nous environnent est terriblement angoissant. Les morts eux-mêmes ont disparu comme par enchantement... »

Trois de ses hommes, de ses fidèles, ont été blessés, l'un d'eux, Lakhdar, mortellement d'une balle au ventre. Comme il se penche sur le mourant, celui-ci

lui retient la main et ne veut pas être quitté. Que faire pour lui? Tout transport est impossible. Il n'y a plus qu'à lui adoucir les derniers moments. « Pauvre petit Lakhdar ! murmure le chef. Il était toujours auprès de moi au cours des combats quotidiens que j'ai dû livrer pour protéger son pays contre l'envahissement barbare des hommes d'Abd-el-Krim. Il me suivait comme mon ombre. Il était de ceux qui flairaient le mieux les embuscades qui m'étaient tendues. C'était lui qui portait mon fanion de drap rouge orné d'une queue de cheval blanche... Je me penche sur lui avec angoisse pour écouter. Sa respiration reprend maintenant comme un soufflet de forge. Deux larmes coulent sur ses joues bronzées. Je les essuie avec mon mouchoir tandis que je me mords les lèvres pour dominer mon émotion violente. Je lui glisse à l'oreille quelques paroles d'encouragement. Il esquisse un vague geste de lassitude... »

Et sur cette agonie voici qu'éclate la révolte. Poussé et frappé par tout un groupe de partisans, Abdallah appelle à l'aide. C'est la rébellion ouverte. « De ma vie, déclare Bournazel, je n'oublierai cette étrange aventure. Il me semblait être en présence de bêtes fauves dont les plus féroces déchiraient un homme tandis que les plus craintifs attendaient de voir comment tournerait l'événement pour participer à la curée ou s'esquiver. Moi-même avec ma tunique rouge, n'avais-je pas l'allure du dompteur qui va tenter de mettre l'ordre dans sa ménagerie en effervescence? De fait, en un pareil moment, je compte plus sur cette vareuse écarlate pour en imposer à mes lions que sur les vaines paroles de concorde que je pourrais prononcer et, résolument, je bondis sur le lieu du pugilat. Quelques coups de canne sur les plus ardents mettent fin à la bagarre... » dont Abdallah délivré se relève tout étourdi.

Il ordonne aux révoltés d'aller reprendre leur poste. Mais le mokadem Tamfous, parlant au nom de ses

camarades, répond durement qu'ils n'en peuvent plus, que les Riffains sont trop nombreux, que les renforts promis n'apparaissent jamais et que, ne pouvant continuer à lutter un contre dix, ils vont tous rentrer chez eux.

Que faire? Menacer? Abdallah l'a prédit : « Tes paroles ne seront plus écoutées si le châtement ne suit pas la faute... » Alors quoi? « Céder, en un pareil moment, c'est abdiquer définitivement. C'est, par une attitude ou un mot, perdre le fruit de deux longues journées de lutte angoissante. C'est livrer sur-le-champ le pays Branès aux mercenaires d'Abd-el-Krim. C'est Bab-Moroudj, aujourd'hui même, aux mains de mes propres hommes et devenant citadelle riffaine. C'est ouvrir la porte sur le couloir menant à la grande route Oudjda-Fez. C'est Taza prise, cette ville dont la défense n'est plus assurée, faute de combattants. C'est la liaison effectuée entre les troupes du *Roghi* et les révoltés de la *Tache*. C'est peut-être le Maroc coupé en deux. »

Henry de Bournazel, dans cette extrémité, les nerfs tendus, fait un suprême appel à ses forces de volonté. Les yeux dans les yeux de Tamfous qui semble avoir pris la direction de la révolte et de la défection, il s'écrie :

« — Si tu as peur de te mesurer encore avec les Riffains, un Français montera seul la garde... »

Il écarte d'un geste Abdallah et, seul, il se dirige d'un pas rapide vers la position abandonnée dont les soldats d'Abd-el-Krim recommencent l'ascension. Là, son récit ne doit plus être raccourci :

« J'entends leurs cris rauques. Minutes inoubliables... Instinctivement mes doigts se crispent sur mon revolver qui se trouve dans la poche de ma vareuse.

« J'approche du but. Il est environné d'épais buissons dans lesquels l'œil ne peut pénétrer.

« J'ai fait souvent le sacrifice de ma vie ; cette fois,

pourtant, tout espoir de me tirer du guépier où je me suis volontairement fourré n'est plus possible et je sens mollir mes jambes.

« Il fait lourd et, cependant, mes dents s'entre-choquent. Je pense confusément aux raffinements de cruauté dont mes camarades tombés vivants aux mains des insoumis ont été l'objet. Des sueurs froides coulent le long de mes tempes.

« Vais-je hésiter? Allons donc! Encore un petit effort. Ça y est. J'arrive sur le sommet. Un souffle d'air tiède passe qui me fait du bien. Je sors mon revolver, décidé à vendre chèrement ma peau.

« A ma vue l'ennemi pousse des cris de victoire, mais, prudemment, il s'est plaqué à terre. Il doit avancer, car les branches des buissons s'agitent devant moi. Par bonheur, aucun coup de fusil n'est tiré.

« Je sais qu'en montagne une légende circule : elle affirme que tout projectile destiné à *l'homme à la veste rouge* rebondit sur lui et retourne à l'envoyeur sans le manquer. Est-il possible que cette fable de femme se soit accréditée subitement, aujourd'hui, chez mes mâles adversaires? Parbleu! Abdallah avait raison, c'est vivant que les Riffains ont décidé de me capturer...

« Aux hurlements de l'assaillant les vociférations des miens font écho. Ces derniers déferlent maintenant en avalanche dans ma direction.

« Horreur! Je crois comprendre la hâte soudaine de mes hommes... J'entends leurs pas se rapprocher. Des éclats de voix me parviennent de seconde en seconde plus distincts. Que disent-ils? Après tout, peu m'importe, pourvu que ma volonté ne soit pas brisée par la fatigue et l'émotion formidable qui m'étreint.

« Ils sont si près que j'entends leur respiration hale-tante...

« Je devrais me protéger contre cet ouragan. Pourtant, je ne bouge pas, je reste figé. Mes yeux sont grands

ouverts et braqués droit devant moi. Mes oreilles enregistrent très nettement tous les sons, mais je ne fais pas un mouvement.

« Que c'est long de mourir !

« Les voilà !... »

Devant lui, les Riffains qui, rampant dans les buissons, montent les pentes et derrière lui ses partisans en révolte : quelle solitude avant celle de la mort — de la mort qui est encore ce qu'il peut souhaiter de plus humain !

Mais voici que, parvenus à sa hauteur, ses partisans se mettent à fusiller les Riffains et Tamfous, le tirant par le pan de sa vareuse, lui dit les yeux rivés à terre par la honte :

« — Nous monterons la garde... »

Sa marche en avant, seul, a arrêté la défection de ses hommes. La vertu de l'exemple l'a sauvé. Et, saisissant un fusil, couché à plat ventre parmi ses partisans, il tiraille sur l'ennemi en fuite jusqu'à en avoir mal à l'épaule. Alors s'adressant à son entourage, il dit simplement :

« — *Baraka Allah ou fikoum* (que la protection de Dieu soit sur vous ! »

La partie est gagnée, mais pour combien de temps ? Il envoie deux émissaires sûrs à M'sila pour savoir quelles sont les tribus qui ont passé à l'ennemi.

« Le soleil est écrasant. Une grosse fièvre me harcèle qui me dessèche le gosier. J'ai soif. J'ai soif à me contenter de ce qui pourrait sécréter un liquide quelconque. J'ai soif à haïr les gens de Taza qui pour 1 fr. 50 obtiennent à l'Alhambra un quart de bière à 15 degrés. Je ne puis même pas vivre dans l'espoir de boire un peu d'eau la nuit prochaine puisque toutes les sources qui nous environnent ont été systématiquement empoisonnées par l'ennemi. Mon pauvre cheval Jauge, amaigri par les longues courses des journées passées,

semble rêver mélancoliquement, les yeux mi-clos. Il est debout dans une dénivellation du terrain. Il n'a pas mangé l'orge que mon ordonnance a étalée devant lui sur une vieille toile de tente. Tout près de lui, contre un buisson, une dizaine de mes hommes ont réussi à se blottir. Ils tiennent conciliabule à voix basse. Je vais à eux. Ils se dispersent immédiatement comme des enfants pris en faute. Je rejoins les derniers, je leur parle de leurs familles qui sont en sécurité dans la région de Bab Moroudj, de leurs maisons dont il faut défendre l'accès aux hommes d'Abd-el-Krim qui ne savent que piller et brûler.

« — Sais-tu, me dit l'un d'eux agressif, que le caïd Khelladi a cessé de se battre et qu'il n'est plus dans le pays? »

Et une fois encore il faut que le chef rassure ses hommes apeurés et de nouveau prêts à la défection. Ses nerfs supporteront-ils longtemps encore l'extrême tension qu'il leur impose? Ne sera-t-il pas vaincu par la fatigue, par la continuité d'un trop grand effort, seul parmi ces aspirants à la désertion? Il prend quelques comprimés de quinine qui passent difficilement. Puis la nuit vient, la lune se lève, une majestueuse pleine lune qui éclaire de ses rayons livides « la scène où nous jouons peut-être notre dernier tableau ».

« Depuis les hauteurs environnantes, des quolibets nous sont adressés en dialecte berbère. Abdallah m'en traduit le sens à voix basse. J'apprends ainsi que Fez serait en flammes, que Taza serait entourée par les Tsouls... Mais... je ne prête à ces nouvelles qu'une médiocre attention. Je suis décidé à vivre malgré tout et je recommence ma ronde auprès de mes partisans dont je redoute la panique.

« Soudain, Abdallah, qui marche à mon côté, s'arrête, me regarde, les yeux exorbités, bat l'air de ses bras puis s'écroule sans un mot. Il revient à lui presque

aussitôt et se relève indifférent. La fatigue, sans doute.

« J'ai fait le tour de ma pauvre défense. J'ai causé avec les hommes qui se reposent au milieu du camp et j'ai constaté qu'il en manquait encore une vingtaine environ... Je me suis assis. J'ai demandé au « Kheliffa » de me laisser en paix pendant un moment. J'ai mis ma tête dans mes mains et, seul, tout seul à côté de Jauge, je me suis mis à pleurer doucement. J'ai pleuré de détresse morale, je le confesse aujourd'hui, j'ai pleuré de souffrance physique, mais j'ai pleuré en me cachant, comme si je faisais mal. J'ai pleuré sans avoir la consolation de confier à qui que ce soit le secret de mes peines. J'ai pleuré en me suppliant d'arrêter mes larmes et je n'ai pu retrouver mon calme qu'au moment où dirigeant ma pensée vers Dar Caïd Medboh, la silhouette du colonel Giraud m'est apparue. Dans mon désarroi je voyais ce magnifique soldat toujours confiant malgré les épreuves nombreuses auxquelles il était soumis. Alors, je me suis raccroché à cette évocation et j'ai séché mes yeux, honteusement... »

Du colonel Giraud il dira dans une de ses lettres : « Ce chef est un *dieu* pour moi. J'ai pour lui une très profonde admiration et une très grosse affection... »

Le dénouement? Henry de Bournazel ne l'a pas donné, mais il est connu. Ses quelques partisans reconquis avec tant de peine lui sont demeurés fidèles et il a pu les garder jusqu'à la venue des renforts de Taza. Ainsi la barrière devant Taza n'a-t-elle pas été rompue.

Ce qu'il faut aimer par-dessus tout dans ce récit digne d'un grand écrivain, de la lignée des Montluc, des Ségur, des Lyautey et des Mangin, c'est sa vérité humaine. Un héros s'y révèle, mais un héros de chair, et même de chair sanglante et douloureuse, et non de conventionnel acier. Le chef qui a connu en face de l'ennemi l'horreur de se sentir abandonné par sa troupe et

dont le surhumain exemple a su détourner la désertion, l'homme qui a porté sans faiblir le poids de toutes les lâchetés et les a pu jeter à l'abîme, a bien le droit, après, de s'en aller pleurer, hors du regard, parmi les buissons, avec son cheval pour seul témoin.

Le Christ même a voulu sentir l'angoisse et répandre la sueur d'agonie au Jardin des Oliviers. Ce n'est pas d'être faible qui importe, mais de dompter sa faiblesse. Ce n'est pas de fléchir, mais de se relever. On peut tomber sur le chemin trop long ou trop montant, pourvu qu'on ait la volonté d'aller jusqu'au bout.

Dans le poème de Mistral, *Nerte*, le pape d'Avignon, suivant un chemin de campagne, voit les moissonneurs courbés sur les gerbes : il s'arrête et lève la main pour sanctifier leur travail : « — *Et que vos gouttes de sueur, dit-il, deviennent perles de lumière...* »

Que ces larmes-là se changent ainsi en perles de lumière ! Comme une végétation abondante accompagne les oueds qui coulent dans le sud marocain et créent les oasis, toute une race de héros recueillera pieusement les larmes d'Henry de Bournazel.

## IV

### DE LYAUTEY A STEEG

Henry de Bournazel a connu l'extrême détresse et jusqu'à cet abandon des siens qui fit couler au Gethsémani les larmes du Christ. Mais il a connu aussi l'extrême ivresse de cette solitude que donne le commandement où la vie et la mort dépendent d'un ordre du chef. « La vie est belle, » écrit-il, écrira-t-il dans les pires moments, parce que la vie est belle en effet dans ces heures suprêmes d'où l'on découvre, comme d'un sommet, cette immensité qui va de la conquête au sacrifice, de la possession au détachement. Shakespeare disait que le bonheur est dans la poursuite : le but atteint n'intéresse plus ou il est déjà dépassé. Napoléon voyait le bonheur dans l'emploi normal de nos facultés : qu'il dut le goûter au bivouac après ses victoires ! Dans ces mois de la période héroïque au Maroc où, sous le souffle de Lyautey, nos faibles effectifs résistèrent au torrent des tribus d'Abd-el-Krim, les officiers qui gardèrent leurs postes connurent cette exaltation de vivre au bord du gouffre.

Le souffle de Lyautey : à Paris on ne songe qu'à renverser l'homme du Maroc. Le Parlement songe même à le remplacer par un Résident civil : nul doute qu'il y parvienne dans son horreur des généraux et sa rage de les humilier en les soumettant en pleine guerre à un civil. N'a-t-il pas déjà renversé, et pareillement en pleine guerre, le ministre qui, du haut de la tribune, se

permettait de l'admonester? Tout de même, le gouvernement a eu la pudeur d'envoyer en mission là-bas un de ses pairs, le maréchal Pétain. Le 14 juillet 1925, le général Naulin est nommé, auprès du Résident général qu'on n'ose pas encore renvoyer, commandant supérieur des troupes d'opérations du Maroc et deux divisions, la 11<sup>e</sup> d'infanterie et la division marocaine, sont mises en route et embarquées, en attendant d'autres renforts. Ce général Naulin, que je devais revoir un jour à Alger, commandait la brigade qui contient les assauts des Allemands entre le village et le fort de Vaux en mars 1916, quand les communiqués allemands annonçaient la prise du fort encore inviolé. Je l'avais connu alors. Ainsi ai-je eu la chance de rencontrer en Syrie et au Maroc tant de ces jeunes chefs que j'avais pu voir à l'œuvre dans la Grande Guerre. Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer, assure un proverbe populaire. Les mêmes en effet, ceux de la même race : ils se remplacent et il y en a toujours en France. Heureusement, il en est qui se font tuer longtemps. Bournazel, dans ses combats quotidiens, s'offre à la mort en grand appareil et la mort ne veut pas de l'homme à la tunique rouge.

Les renforts arrivent et déjà les tribus prêtes à passer à l'ennemi hésitent, retrouvent le goût de la fidélité. Il faut rétablir la situation compromise, et tout d'abord empêcher les Tsoul-Branès, les tribus dissidentes au nord de Taza, d'opérer leur jonction avec celles du sud, celles de la tache de Taza dans le Moyen Atlas. Car la voie ferrée de Taza à Fez est menacée : elle a même été coupée, le 30 juillet, à Sidi Bou Beker. Toutes nos communications avec l'Algérie sont en péril. Tandis que le colonel Freydenberg dégage Ouezzan, les opérations de dégagement de Taza sont confiées au général Boichut qui divise ses troupes en trois groupements : Dosse, Simon et Noguès. Le chef de son deuxième bureau est alors ce commandant de La Rocque qui devait s'illustrer

dans la guerre avant de fonder les Croix de Feu. Bientôt les Tsoul demandent l'aman. Restent les Branès. Notre offensive partira de la ligne M'sila, Bab Moroudj et Dar Caïd Medboh, à l'ouest sous le commandement du colonel Dosse, à l'est sous celui du colonel Corap. Le colonel Corap, encore un futur grand chef : le lieutenant de Bournazel est tout de suite à l'aise avec ceux qui ont l'étoffe des grands chefs. Corap, tout de suite, le comprendra, l'attirera, l'aimera. La camaraderie, comme l'amour, a des ailes. Elle est portée au-dessus des conventions et des protocoles.

Le 1<sup>er</sup> août, Henry de Bournazel écrit à sa chère tante de Lenoncourt, de Bou-Mehiris près de Taza : « Tout, autour de moi, sort peu à peu de l'engourdissement de la nuit. Bou-Mehiris où je suis depuis avant-hier est confortable et je me repose enfin dans un vrai lit sans cependant pouvoir m'attarder à de longues séances de sommeil, car le canon du poste tire toutes les nuits. Il est dans mon dos, et je ne perds pas une de ses vibrations qui ébranlent mon poste de commandement. Mais je préfère cela au séjour sous la tente, au siroco abondant en poussière fine et pénétrante, au soleil abrutissant. Ici j'ai un bureau avec deux fenêtres donnant sur une terrasse, une chambre avec tub métallique et eau à volonté, une salle à manger fraîche avec phonographe. Mais celui-ci reste muet, peut-être en raison des événements. Ne croyez pas cependant que j'aie enfin trouvé mon paradis. Je suis ici en courant et je compte descendre après-demain à Taza pour interroger le Sphinx, la vie ici étant une perpétuelle énigme. Vous parler des événements politiques ne m'est guère possible... les cloisons étanches qui séparent les régions ne nous permettant pas de nous faire une idée d'ensemble, du moins au jour le jour... Quant à la presse, je n'en parle que pour mémoire. Elle abonde en erreurs et ne sert qu'à rassurer l'opinion publique en France.

Les quelques journaux que nous pouvons attraper au vol nous amusent avec leurs interprétations idiotes des événements, leurs explications ridicules qui prouvent une méconnaissance totale du pays et des gens qui l'occupent, et surtout leurs demandes de paix qui font bondir. Ames naïves de journalistes qui supposez trouver en Abd-el-Krim une âme loyale de soldat prête à faire des sacrifices pour le plus grand bien de l'humanité ! Utopistes ineptes, bourreurs de crânes ou simplement ignorants criminels ! Enfin leur prose burlesque a souvent le don de nous divertir et nous leur savons gré de nous procurer ce dérivatif. — Des renforts arrivent... péniblement il est vrai, comme à regret. Mais enfin on voit des bataillons et le moral des tribus restées fidèles s'en ressent. On respire enfin. Pour ma part je jouis de l'heure présente. Mes hommes jouent du tambourin dehors et mes yeux se portent fréquemment sur des géraniums au rouge éclatant qui me font supposer une minute que j'habite un pays civilisé. Tout à l'heure j'invite mon commandant et sa popote (des Sénégalais) à venir manger un « metchoui », bref je mène aujourd'hui la vie de château... »

Pas pour longtemps. Mais comme il sait prendre le jour, et même l'heure ! Ces forcenés de la vie sont les plus braves au danger, comme s'ils y trouvaient la satisfaction supérieure, celle qui balaie tous les autres plaisirs. Dès qu'il sera installé quelque part, Bournazel s'efforcera d'y apporter du confort et de la beauté, de la cuisine et de la musique. Quant à sa tirade sur les journalistes, n'y eut-il pas toujours en France, dans la presse et même la littérature, une sorte de tradition anti-coloniale, de Rabelais qui parodiait les navigations de Jacques Cartier, de Voltaire qui lâchait le Canada, aux Girardin et aux Clemenceau qui s'opposaient aux expéditions d'Alger et du Tonkin avant que leurs disciples ne s'opposassent à l'occupation du Maroc ?

Il aurait bien droit à quelque repos, après les aventures

épiques d'où sa *baraka* l'a tiré il ne sait comment. Depuis l'abandon du caïd Khelladi et la retraite sur Dar Caïd Medboh, il a livré encore quatre combats dont il plaisante dans une lettre précédente, datée de Bab-Moroudj, à sa chère Cricri. Cricri est sa plus jeune sœur. « Je dois d'être revenu ici, lui dit-il, à je ne sais quelle protection spéciale, étant demeuré seul Français pendant six jours au milieu de ces énergumènes qui criaient : *Nous voulons Abd-el-Krim*, sans la moindre troupe pour me soutenir. Depuis, j'ai livré quatre combats dont un qui a failli me coûter cher. Occupant une *mechta* avec quatre hommes et entouré par 150 Marocains, abandonné par mes hommes, je n'ai fait qu'un bond hors de la maison, tiré comme un lapin par les Riffains qui m'injuriaient et... vlan !... je mets le pied sur une pierre et je m'étale de tout mon long. Aussitôt tombé, aussitôt relevé. Je cours après mon cheval... absent... qui se sauvait lui aussi et que j'ai fini par rejoindre. N'ayant pas eu le temps de remonter dessus, j'ai pu m'accrocher à l'étrier jusqu'à mon retour dans nos lignes. Tu vois que l'on fait ici du vrai sport. J'oubliais de te dire qu'avant de quitter ma *mechta*, j'ai brûlé la figure à quatre Riffains qui me regardaient d'un peu près... » Il ajoute qu'il a été cité à l'ordre de l'armée pour l'affaire du 2 mai à Bab-Siraoua, où il avait eu « la chance » d'enlever des tranchées au galop de ses trois *maghzens*. Mais il a perdu le texte de la citation. Cependant il tiendra énergiquement à ces récompenses méritées. Il ne dédaignera jamais les décorations, sauf celles décernées aux gens de l'arrière, et même il se plaindra de leur retard avec une violence que j'ai pareillement relevée chez Guynemer.

Nommé chef du 16<sup>e</sup> goum, il n'a pu garder cette affectation. Le 16<sup>e</sup> goum a été retiré de ce front de Taza nord, car il était composé de Branès qui auraient trouvé devant eux leurs frères déserteurs, passés au

camp d'Abd-el-Krim. Il est renvoyé à Bab-Moroudj, comme chef du bureau des renseignements. C'est de là qu'il va repartir avec le groupe Corap, contre ses anciens *administrés* Branès qui le connaissent tous et qui tremblent devant lui. Ne les fera-t-il pas avertir qu'il ira chez eux, et qu'il ira chez eux en manteau rouge afin qu'ils ne puissent pas le confondre avec un autre cavalier?

Cependant le maréchal Lyautey, averti de ses exploits et désireux de rapprocher de lui cette légende, l'a fait demander comme officier d'ordonnance. « J'ai accepté, dit-il à son père (17 août), parce qu'il m'était difficile de refuser. Il faut qu'il se sente soutenu par les gens du bled, car il est très attaqué par les hommes nouveaux, ces gens qui par principe critiquent tout ce qui a été fait avant leur arrivée et qui démolissent à plaisir. Il est vrai qu'ils nous ont apporté la force dont les premiers effets se sont fait très violemment sentir chez les Tsouls, mes voisins de l'ouest, qui sont tous « à la botte ». En fin de compte, le danger est écarté et le sera définitivement si, au lieu de nous contenter de reprendre notre ancienne frontière, nous envahissons le Riff pour *flanquer la pile* au sieur Abd-el-Krim. Il faut que tous les Marocains dans la suite des temps se souviennent en tremblant de l'année 1925 qu'ils appelleront *l'année du sang*. Sinon, nous sommes bons pour recommencer avant un an. » Savoir se faire respecter de son ennemi, c'est la seule garantie de la paix, en Afrique comme en Europe, et que cet ennemi soit le Marocain ou l'Allemand. Nul ne fait plus de mal à la cause de la paix que le pacifiste qui désarme son pays.

Lyautey renoncera à l'appeler à lui, ne voulant pas mêler à sa disgrâce qu'il devine prochaine un des officiers les plus nécessaires à la reprise du pays Branès. Tout à la fin d'août, le voici à la tête de ses partisans prenant part à l'expédition commandée par le général

Boichut pour le dégagement de Taza. Le centre de la résistance des Branès, c'est le Djebel Amsseft, massif montagneux au nord de Bab Moroudj. La colonne Dosse opère à gauche par la vallée de Nehir afin de tourner la position que la colonne Corap, partie de Bab-Moroudj, attaque de face. Quelle aubaine pour l'officier de renseignements qui marche devant ! Parmi les correspondants de guerre un jeune journaliste, M. Le Boucher, assiste au déploiement de nos forces et raconte dans *l'Action française* du 30 août 1925 ce qu'il a vu. Ce qu'il a vu, c'est l'apparition de Bournazel dont il ne sait même pas le nom : « Au petit jour, les opérations reprenaient. Il s'agissait de nettoyer de tous les *salopards* la vallée qui sépare Bab-Moroudj de l'Amsseft. Ce fut l'œuvre de notre cavalerie. Massée derrière une rangée d'arbres, je vis la colonne s'avancer au galop, précédée par un officier de renseignements dont le magnifique manteau rouge semblait défier les Riffains embusqués partout. Mais le cran de cet officier de vingt-huit ans est sans limites. La veille, il avait fait annoncer dans les familles des tribus Branès qu'il se promènerait durant les opérations en manteau rouge, prêt à recevoir les soumissions ou une balle. Tant de sang-froid a porté des fruits. Je le vis pénétrer partout sans coup férir. A midi, la vallée était entièrement visitée et purgée d'ennemis. La colonne Corap, après avoir occupé l'Amsseft opéra, dans l'après-midi, la jonction avec la colonne Dosse dans la vallée située au nord-ouest du Djen Nehir... »

Un autre correspondant de guerre, M. Jacques-Henri Lefebvre, a été témoin de la même opération. Il la rappelle dans *le Jour* (17 avril 1935) et commence par un portrait du père Corap « son képi bleu de ciel sur le nez, un brin d'herbe entre les dents, et bien campé sur ses courtes jambes ». Près de lui, dans le groupe d'officiers, il remarque un lieutenant de goumiers, très grand, très blond, très jeune, qui le frappe par son « air de noncha-

lance désinvolte ». Il s'agit d'enlever une des pointes du Djebel Amseft d'où la domination du terrain dépend. Dix coups de 65 ouvrirent la marche, puis ce fut la charge :

« Une trentaine de partisans indigènes, éparpillés en fourrageurs, partirent au galop de charge, debout sur leurs étriers. On en voyait tomber un, de temps en temps, sous les balles qui fouettaient la poussière. A mi-pente de la montagne, il n'en restait plus qu'une vingtaine en selle ; le reste était tué ou blessé. Nous les suivions à l'œil nu.

« Très loin devant, à cinquante mètres au moins, magnifiquement isolé sur son cheval blanc, un officier français guidait leur charge. Il avait revêtu — ce jeune fou ! — un immense manteau rouge, cible aveuglante qui flottait horizontalement derrière lui.

« — Ce sont « ses » administrés qui lui tirent dessus, me dit-on ; il était officier de renseignements du secteur. Il leur avait promis de mettre son manteau rouge, pour qu'ils le reconnaissent bien, le jour où il viendrait leur « dresser le poil ». Personne n'a pu l'en empêcher !

« — Qui est-ce ?

« — C'est le grand blond que vous avez vu hier : de Bournazel.

« Dix minutes plus tard, Bournazel, vainqueur, rallumait nonchalamment sa cigarette sur la crête. »

Le soir, la dissidence est refoulée, mais le ravitaillement est incomplet. Les hommes doivent dormir à même le sol, sans avoir bu ni mangé leur saoul. Cependant on avait monté l'antenne de la radio.

« Auprès du poste, continue le narrateur, deux hommes causaient, l'un petit et boulot, le képi sur le nez, l'autre grand et mince, le manteau sombre sur les épaules.

« Et tous ceux qui ne dormaient pas encore les regardaient avec tendresse, avec piété...

« Corap donnait à Bournazel, chef des cavaliers moghaznis, ses ordres pour la matinée suivante.

« Ils semblaient insensibles tous deux à l'atmosphère d'affection héroïque qui les entourait. Ils ne songeaient pas un instant que si nous étions tous là, protégés, maîtres du pays, et que s'il n'y avait que quelques morts, à l'entrée du camp, sous des couvertures, c'était à la maîtrise et à la sagesse lucide de l'un, à la témérité folle de l'autre que nous le devons. Non ! Ils étaient simplement deux bons artisans pensant à leur ouvrage.

— « As-tu accroché quelque chose ? demanda Corap au radio.

« Le petit soldat tourna une mine amusée :

« — Pour l'instant... rien que l'orchestre du Savoy, de Londres.

« — Flûte, je ne danse pas, dit Bournazel.

« Et il s'enroula par terre dans son manteau, le képi posé à plat sur la figure, pendant que le père Corap, enjambant ses tirailleurs endormis, allait voir comment on avait pointé les mitrailleuses pour la veillée... »

Tout de même, ces *journaloux* contre qui, tout à l'heure, Henry de Bournazel invectivait, ont su le peindre en action, ont fixé de lui ces images. Quand ils vont voir, ils sont vrais. De loin, trop souvent, ils ne comprennent plus. Et le Français moyen moins encore. Dans son journal, il ne lit guère que les scandales et les crimes. L'héroïsme le dépasse, et pourtant il en est capable. Il en est capable et ne veut pas que ce soit dit ou écrit. Alors il a mis à la mode une littérature de vice ou de veulerie d'où l'air salubre est absent. Passe encore lorsque l'auteur fait luire le soleil au travers du sombre vitrail ! Mais comment le public français tolère-t-il, par exemple, la bassesse et la vulgarité de son cinéma ? Ne vient-on pas, dans le même temps, de représenter *les Trois lanciers du Bengale*, film anglais sur les Indes et *Ito*, film français sur le Maroc ? La comparaison en est affligeante. Elle est une honte pour nous. Du premier, on sort la poitrine élargie, avec fierté, avec le goût de l'honneur et

du service. Voilà donc comment sont les officiers qui tiennent les Indes avec si peu de monde et font respecter la métropole ! Le second est piteux et ne montre au Maroc que le toubib et l'indigène. De ces magnifiques jeunes gens qui l'ont conquis et gardé, qui ont soumis les tribus et se sont fait, non pas seulement respecter, mais aimer d'elles, aucun n'apparaît au premier plan. Il semble que nous avons vergogne de nos gloires et que nous désavouons notre force et notre noblesse. L'esprit d'un pays se perd quand ceux qui le dirigent ne connaissent plus sa grandeur, redoutent de la voir célébrer et exalter.

Le « père Corap », que le journaliste traite un peu familièrement, était un vieux Marocain. En 1912, lieutenant au 5<sup>e</sup> régiment de tirailleurs algériens, il était entré à Marrakech avec Mangin. Pendant la Grande Guerre, il avait commandé un bataillon de zouaves, puis il s'était hâté de revenir en Afrique. Devenu général, il a été nommé au commandement des troupes marocaines. Quelle caresse de la destinée de revenir, comme chef suprême, aux lieux mêmes où l'on a conquis ses premiers galons et connu ses premières sensations de commandement ! Nul doute qu'il n'aille un jour, au Tafilalet, s'incliner devant le buste de cet Henry de Bournazel qu'il avait tout de suite distingué et aimé. Me rappelant dans une lettre cet assaut du Djebel Amsefft, il m'écrivait : « Après un chaud combat, Bournazel fut le premier à couronner le point culminant de la position, ce qui décida du succès de l'affaire. Il portait ce jour-là son manteau rouge de spahi que j'apercevais de mon poste de commandement pendant le développement du combat et c'est parce qu'il l'avait facilement repéré lui aussi que mon avion d'accompagnement put me faire savoir sans retard que le sommet du Djebel était occupé par nous... »

Le rouge éclatant servait donc à quelque chose.

Les observateurs en avion le repéraient pour l'artillerie. Ce n'était pas qu'une bravade. C'était encore un signal.

Les Branès vaincus reviennent à nous. « Le lendemain, ajoute le général Corap, toutes les fractions de la tribu faisaient leur soumission et Bournazel reprenait avec le même calme et un prestige encore grandi le commandement de ceux qui deux mois auparavant l'avaient trahi. Ils venaient de recevoir une très sévère leçon. Nos forces considérablement augmentées reprenaient sur tout le front une offensive victorieuse. L'étoile des Riffains pâlisait. C'étaient là toutes circonstances favorables pour que Bournazel pût rapidement remettre de l'ordre chez les Branès, y reconstituer un goum et même y lever de nouveau des partisans. C'est ainsi qu'il lui fut possible de prendre un mois plus tard une part très active aux opérations offensives exécutées en octobre 1925 au nord de Taza qui ramenèrent dans l'obéissance du Maghzen la totalité de la tribu des Gzennaïa. »

Les Branès sont revenus à nous, mais les Marnissa et les Gzennaïa sont toujours du côté d'Abd-el-Krim et même les incursions riffaines menacent constamment nos nouveaux alliés. Jusqu'à la saison des pluies, la lutte continue au nord de Taza. Néanmoins Taza est dégagée, et de même les abords de Fez, et de même Ouezzan. Dès le mois d'octobre 1925, le maréchal Lyautey écrit au gouvernement de la République : « Abd-el-Krim peut encore maintenir sous la terreur un grand nombre de tribus ; il n'en a pas moins perdu largement de son prestige. Aucun des buts qu'il a proclamés n'a été atteint. Militairement, son entreprise a échoué. » Les renforts de France continuent d'arriver. Le maréchal Pétain règle en personne les opérations de cette armée de France venue à l'aide des troupes marocaines et en assure l'exécution par le commandement du général Naulin, puis du général Boichut. Dès lors, le salut de notre œuvre au

Maroc est assuré. Lyautey ajoute avec fierté dans cette lettre officielle : « Je crois avoir le droit de dire que ma tâche, telle qu'elle m'a été confiée en 1912, a été remplie.. Du jour où la menace riffaine, que j'avais signalée avec une inquiétude croissante, s'est réalisée à l'époque où mes rapports l'avaient fait prévoir, je n'ai plus eu d'autre pensée que de tenir le coup avec les moyens réduits dont je disposais au début et de sauver la situation. Aujourd'hui, on peut sincèrement affirmer que le danger est écarté et que, avec l'importance des effectifs à pied d'œuvre, l'avenir peut être envisagé avec confiance. C'est donc en toute sécurité de conscience que je demande à être relevé de mes fonctions de Commissaire Résident général au Maroc. »

Cette démission, le gouvernement l'accepte. Non seulement il l'accepte, mais il va grandir Lyautey en donnant à cet homme heureux et magnifique ce qui lui manquait encore pour sa légende dans l'avenir : la poésie du malheur. Car il change cette démission en disgrâce. Il laisse partir sans honneurs le conquérant du Maroc, l'organisateur du Maroc, le dernier souverain. A Casablanca, avant de s'embarquer sur l'*Anfa*, Lyautey, absorbé dans ses pensées, laissa tomber cette phrase : « Ce qui m'ennuie, c'est que je ne bâtirai plus de villes. » Virile lamentation du Romain bâtisseur et dépossédé. Il devait pourtant bâtir une dernière ville immense, cette Exposition coloniale qui fut une féerie et qui, d'un coup, étala sur Vincennes, comme un tapis d'Orient, toute la grandeur de l'œuvre française hors de France, ville de carton où son génie sut insuffler une âme et qui, par lui, vivait puisqu'elle plaisait et riait du beau rire des forts qui ont le droit de s'amuser avec des jouets quand ils ont accompli l'œuvre de création.

M. Steeg, nommé à sa place sans le remplacer, s'embarquait pour le Maroc. M. Steeg est devenu un symbole. Son nom a dépassé en importance sa personne ou-

bliée. Comme M. Varenne en Indo-Chine, comme M. Violette en Algérie, il symbolise la triste vengeance et la pathétique incompétence du pouvoir civil. Le gouvernement dispose en effet, pour la direction de nos colonies d'Afrique, d'Orient et d'Extrême-Orient, toujours menacées quand se devine la faiblesse, d'une admirable école militaire, celle qui a donné les Gallieni, les Lyautey, les Joffre, les Mangin. Cette école a été dressée par la connaissance des Affaires Indigènes. Elle a fait ses preuves d'intelligence et de loyalisme. Elle seule peut nous donner la sécurité coloniale parce qu'en même temps elle représente l'autorité appuyée sur la force. Cette sécurité coloniale, il semble que nous n'en voulions pas et c'est pourquoi le gouvernement de la République, malgré toutes les leçons, en dépit de tous les dangers, a désigné tour à tour, ou à la fois, ces extraordinaires Résidents généraux qui se sont appelés Steeg, Varenne, Violette. Il faut que la menace s'accroisse pour qu'il se décide à nommer un personnel plus averti et formé par une carrière plus réaliste et plus directe. Alors les directives de Lyautey se retrouvent.

Lyautey s'est embarqué le 10 octobre à Casablanca sur l'*Anfa*. Les barques indigènes l'ont accompagné au large parmi les vagues. Lui-même s'est enfermé dans sa solitude. A Gibraltar, deux torpilleurs anglais, d'ordre du gouvernement britannique, sont venus le saluer. Mais à Marseille, quand il débarque, il n'y a personne. Ainsi est traité par le gouvernement de France l'un des plus grands hommes de France.

Cependant de poste en poste, et jusqu'aux avant-postes du Maroc, tout au bord du Riff toujours soulevé, la nouvelle a couru :

— Lyautey est parti...

Les officiers du bled marocain, quand ils sont plusieurs, se sont regardés sans mot dire. Mais bien souvent l'officier est seul de France parmi ses goumiers et ses parti-

sans. Alors, avant de rabattre les pans de son burnous pour la nuit, il s'est recueilli un instant :

— C'est la gloire.

Henry de Bournazel a dû ajouter avec ce sourire un peu ironique qui fut sa manière à lui d'accueillir les pires événements :

— La vie est belle...

## V

## GUERRE DE TRIBUS

Le 6 octobre, Henry de Bournazel écrit à son oncle de Lur-Saluces : « Je suis chargé de faire une incursion en pays Marnissa pour chercher à établir la liaison avec un groupe venant du Gzennaïa. À cet effet je lève 600 partisans parmi ceux qui me tiraient des coups de fusil il y a encore quelques jours, mais qui me suivront jusqu'au bout du monde. Quels drôles de gens !... » Déjà il s'attache à ces tribus berbères loyales dans la guerre, mais qui passent d'un camp à l'autre avec la même loyauté. Elles comprennent pourtant assez vite que nous leur apportons la sécurité et l'ordre dans le travail et le reflet d'une civilisation plus douce.

Ces incursions en pays Marnissa se mènent de différentes bases. Elles s'exécutent avec des partisans commandés par nos officiers et, sur ce front de Taza, par le capitaine Schmidt, le lieutenant de Bournazel, le lieutenant Dessaignes, assistés l'un ou l'autre des caïds fidèles des Gzennaïa, des Marnissa ou des Branès, Ahmed el Medboh « fils de grande famille, élevé pour commander, vrai type de seigneur paysan », Amar d'Ahmidou, « type rare du chef indigène, porté par l'aventure, ayant cherché sa voie dans la politique et la guerre, forte silhouette énergique, visage autoritaire marqué d'yeux pétillants bien embusqués et garni de lèvres malicieuses », la voix dure qui ne trahit jamais les angoisses intérieures, au-

trefois ami d'Abd-el-Krim et devenu son ennemi personnel, confondant notre cause avec sa vengeance.

Le 7 octobre, le capitaine Schmidt a fait un raid d'une hardiesse folle sur Beraber, forteresse des Marnissa, accompagné des deux caïds, mais Beraber était trop en flèche et le colonel Corap a dû le rappeler. Amar d'Ahmidou qui veut y revenir essuiera un échec qui provoquera l'exode des Marnissa poussant devant eux leurs troupeaux. « Les Riffains, écrit de Bab-Moroudj Bournazel le 16 octobre, qui semblaient me laisser en paix pour un moment ont l'air de vouloir reprendre du poil de la bête et ils se mêlent de reformer des harkas dans ma région, les pauvres ! Je compte bien leur réparer encore du pays s'ils viennent m'empoisonner l'existence. Mes Branès, qui me tiraient dessus il y a peu de jours encore, sont décidés à couper les Riffains en petits morceaux et personnellement je ne suis pas moins décidé... »

Cependant les combats ne cessent pas, n'ont jamais cessé, et au prix de quelles pertes ! A Tizi-el-Majen est tué l'un des meilleurs artilleurs de l'armée marocaine, un capitaine de vingt-huit ans, déjà illustré pendant la Grande Guerre, ce Maurice Germain de Montauzan qu'on appelait le saint ou l'apôtre. Mais pourquoi l'isoler des camarades ? Avec les renforts venus de France, les postes sont réorganisés. Celui de Bab-Moroudj est trop important pour ne pas être confié à un capitaine, et Henry n'est que lieutenant. Le voilà donc, à sa grande fureur, sous les ordres d'un supérieur immédiat, lui qui n'a jamais été très discipliné et qui a pris l'habitude des responsabilités et du commandement. Comment accueillera-t-il ce nouveau qui vient lui voler son poste ? Or le capitaine de Quercize, venu tout droit de Mayence où il tenait garnison, débarque sous une pluie battante. Il a laissé à Taza sa jeune femme, sa sœur, et même un enfant. Des femmes dans ce Maroc bouleversé par la guerre ! Mais oui, et même elles viendront s'installer

à Bab-Moroudj. Ce sont des femmes de France, courageuses et débrouillardes et qui, de quatre murs nus, feront bientôt un chaud foyer. N'y est-on pas en sécurité? Certes, ce n'est pas Henry de Bournazel qui dira le contraire, puisque cette sécurité, bien relative, lui est due.

L'accueil a été froid entre les deux officiers, et même glacial. Mais le capitaine est assez intelligent pour ne pas imposer son autorité. Peu à peu ils s'entendent à merveille. Les affaires s'arrangent même très bien entre eux, car Bournazel a proposé de créer un poste à vingt kilomètres en avant de Bab-Moroudj, proche la frontière riffaine actuelle, à Souk-el-Djema : la proposition a été adoptée par le colonel Corap et le fortin bâti à la hâte. « Je vais construire sous peu, écrit-il à Cricri le 9 novembre, un petit château fort à un endroit appelé Souk el Djema où j'habiterai avec cent mokhazenis pour tenir la frontière. J'en suis ravi, car l'endroit est idéal, la vue s'étend au loin dans toutes les directions et je fais des plans. Mes Branès apportent de la pierre en quantité. Je fais fonctionner des fours à chaux : bref l'opération commence. Quand les maçons mettront la main à la pâte, je courrai en France pour vous dire bonjour. Peut-être d'ici là aurai-je le temps de faire une incursion chez mes voisins du nord qui font des leurs. J'ai toujours 700 Branès armés qui ne font pas les choses à moitié et gare à eux... »

Gare à eux ! Il exécute en effet une opération en pays Marnissa pour s'emparer de 3 000 têtes de bétail. C'est un *baroud* assez réussi qui coûte aux Riffains douze tués et même il a pu emporter, avec ses Branès, neuf cadavres et les armes. Or les tribus n'abandonnent pas volontiers leurs morts. Lui-même a eu son beau cheval Jauge tué. Une première balle l'avait blessé quand une deuxième lui brisa la jambe et il s'abattit. Déjà les Riffains s'élançaient pour capturer l'homme à la veste rouge. Mais

Bournazel s'est relevé et les accueille à coups de revolver. Ses partisans achèvent de les chasser. Et lui-même leur crie des injures, à la manière des héros d'Homère, et leur promet de venger son cheval.

Il le vengera en effet, en s'emparant du cheval d'un chef ennemi. « Au cours de ma progression en pays Djala, écrit-il le 20 décembre, j'ai pu *barboter* le cheval du caïd ennemi qui commandait contre moi. Il s'est enfui si vite qu'il m'a laissé ce cheval et onze cadavres entre les mains. Il doit être un peu furieux, ce brave cher homme. Nous sommes de bons amis qui avons l'habitude de nous mesurer et ce coup-ci il n'a pas été heureux. » C'est la caractéristique de cette guerre de tribus : les deux camps se connaissent, se défient, se rencontrent comme en des combats singuliers. L'ancienne chevalerie, avec ses coups d'audace, ses combats en champ clos, son code de l'honneur aussi, du moins pour nous, y ressuscite.

Qu'est-ce que cette progression en pays Djala? Une très belle expédition montée par le colonel Corap et exécutée le 10 décembre et les jours suivants par les seules forces supplétives du cercle de Taza nord, sans le concours des troupes de France, chez les Marnissa et les Senhadja de Gheddou. Il fallait remettre en place chez les Marnissa le caïd Amar d'Ahmidou, empêcher le pillage et l'incendie de la région qu'il avait dû évacuer, et surtout préparer notre base d'opérations pour la campagne du printemps 1926 qui devait nous débarrasser d'Abd-el-Krim, notre plus redoutable adversaire, et en finir avec la menace riffaine. Les Marnissa réfugiés dans nos lignes, lassés de leur situation précaire, rentraient peu à peu chez eux et se soumettaient de nouveau à l'autorité du maître du Riff. Pour les retenir, l'offensive devenait nécessaire.

Cette offensive fut menée par trois groupes opérant ensemble : celui du capitaine Schmidt avec le 16<sup>e</sup> goum, 500 partisans Marnissa et un contingent de Gzennaïa,

celui du lieutenant de Bournazel avec 700 partisans Branès et le maghzen de Bab Moroudj, et celui du lieutenant Dessaignes avec 500 partisans Beni Bou Yala appuyés par le maghzen de Taza nord. Pour réussir, la surprise, le secret et la rapidité étaient les trois éléments indispensables : aucun ne manqua. Le départ se fit avant le jour. En trois jours les trois colonnes de partisans, entraînés par leurs officiers, atteignaient leurs buts respectifs, opéraient leur jonction, organisaient la nouvelle frontière avec des postes et des gardes. La majeure partie des Marnissa et la presque totalité des Senhadja de Gheddou se soumettaient, ce qui créait en avant de notre front une zone de sécurité à l'abri de laquelle nos troupes pouvaient désormais vivre et s'installer tranquillement. Ce succès foudroyant augmentait notre prestige et démoralisait l'ennemi qui ne tentait pas de réagir. Nos tribus soumises, Branès, Tsoul, Gzennaïa, ne dissimulaient pas leur satisfaction de se voir ainsi protégées avant la suspension d'armes de l'hiver.

Le colonel Corap qui commande le cercle de Taza nord ajoute dans son rapport : « On ne saurait trop faire l'éloge des officiers français qui ont conduit l'opération et aux remarquables qualités desquels nous devons le succès. Il est inutile de dire qu'ils se sont tous offerts volontairement pour prendre la tête de leurs partisans, étant de ceux qu'il faut retenir et non pousser. Seuls Français au milieu des indigènes qu'ils commandaient et vivant comme eux, n'ayant d'autres moyens de commandement que leur prestige acquis dans les combats, ils ont eu à fournir un effort considérable pour mener à bonne fin aussi rapidement une opération se déroulant dans une région montagneuse particulièrement difficile. Ces officiers d'avant-garde méritent en tous points d'être hautement récompensés. »

Déjà Corap avait félicité le lieutenant de Bournazel « pour rapidité et efficacité de l'opération exécutée

chez les Djalas par les partisans Branès. » Il voit en lui le type accompli du cavalier d'avant-garde, fervent de l'action, de la chevauchée, et qui avait acquis dans la conduite des forces supplétives et des partisans une maîtrise exceptionnelle.

— Quelque temps après, me rappelait récemment le général Corap, évoquant ces souvenirs de la grande campagne du Riff, Henry de Bournazel prenait une permission, très courte d'ailleurs, qu'il avait bien gagné. Avant de s'embarquer pour la France, il me déclare qu'il renoncera avec plaisir à son congé, si je l'autorise à aller avec son goum et 2 000 partisans en plein Riff délivrer et ramener nos prisonniers, et il m'expose son projet d'opérations. Sa proposition peut paraître à première vue insensée, car il s'agit d'un raid d'environ cent kilomètres à exécuter dans une région montagnaise difficile, mal connue et au travers de tribus en armes dont la principale, les Beni Ouriaghel, était la propre tribu d'Abd-el-Krim. Elle était en réalité bien réfléchie et s'appuyait sur des possibilités certaines, dont la plus grande était l'effet de surprise que ne manquerait pas de produire une pareille invasion sur des populations dont l'hostilité et la résistance étaient fortement ébranlées par nos opérations de l'été précédent. Bournazel n'était, en effet, ni téméraire ni impulsif. Il avait le cœur chaud, mais la tête froide. Il n'entreprenait rien sans avoir mûrement réfléchi, mais, lorsque sa résolution était prise, il passait à l'action avec une ardeur et une ténacité qui ne fléchissaient jamais. Je ne donnai cependant pas suite à son projet, parce qu'il comportait malgré tout trop de risques pour les exécutants, ainsi que pour les prisonniers, et qu'un insuccès aurait pu nous faire perdre le bénéfice des opérations que nous venions de réussir...

Nul jugement n'est plus autorisé et nul n'est plus favorable. Bournazel est bien là tout entier : il sait qu'il peut ce qu'il offre. Son prestige est si grand sur ses partisans

qu'il les emmènerait au bout du monde. Avec la surprise et la rapidité, il tenterait l'aventure. Elle lui est refusée et il part pour la France. Mais dès la fin de janvier 1926 il rentre à Bab-Moroudj et de là à son nouveau poste de Souk-Djema qui est achevé. Le 6 février il écrit à sa mère : « Mes Branès m'ont fait une réception enthousiaste avec fantasias, coups de fusils, bref comme à un roi nègre. J'ai appris avec plaisir que j'avais deux nouvelles citations pour les affaires d'avant ma permission. » Et le 23 à son oncle de Lur-Saluces : « Je rentre actuellement d'une grande tournée qui m'a valu d'étudier un pays que je ne connaissais pas encore, le pays Marnissa, jusqu'à la frontière Beni-Amrèb et j'ai fait dès mon retour des propositions pour une attaque vers le nord par des chemins que j'ai reconnus. Aujourd'hui je suis un peu *flappi* et je me repose en songeant aux magnifiques réceptions dont j'ai été l'objet chez les Marnissa : musiques, danses, repas pantagruéliques, en attendant les jours heureux où on me lâchera peut-être avec quelques centaines de partisans vers la capitale actuelle d'Abd-el-Krim. »

Le 6 mars il renseigne son père : « Je suis rentré cette nuit d'une grande tournée avec mon colonel (Corap) au cours de laquelle nous avons étudié le pays Marnissa et les différentes voies d'accès au Riff. Inutile de vous dire que j'ai arraché à mon colonel la promesse de me faire commander le groupe de partisans (1 000 à 1 500) qui suivra l'itinéraire que j'ai choisi moi-même, d'autant qu'avant cette reconnaissance officielle j'avais étudié un plan d'invasion et envoyé à Taza un projet d'attaque qui a été adopté. Il nous reste maintenant à attendre l'autorisation de Fez et de Rabat et il n'y a là-bas que des gens... bien timorés... » Bien timorés? mais ces gens ont la responsabilité des opérations. Et d'ailleurs l'autorité militaire est-elle libre elle-même? « Que fera-t-on cette année? écrit-il encore à sa mère le 18 mars. Nul ne

le sait. Ceci dépendra de Paris. Ou bien nos parlementaires accepteront le plan du maréchal Pétain qui consiste à en finir une bonne fois avec ces messieurs du Riff et c'est la bonne solution. Ou bien l'on préférera le plan Steeg qui se base sur une idée fausse, le loyalisme d'Abd-el-Krim, et alors... 'établira-t-on un traité avec nos ennemis?... Jusqu'ici, depuis le mois de janvier, il n'a été tenté que de petites opérations locales et encore menées par des partisans seulement, la troupe régulière n'a jamais pris part à une opération au cours de l'hiver. Ces petits coups de poing, sans importance d'ailleurs, ont été donnés surtout sur le front Gzennaïa, c'est-à-dire à ma droite. De mon côté, il n'est pas possible d'aller plus loin, car c'est là qu'on a le plus avancé, et nous nous trouvons en flèche... A mon sens, si l'on se décide à en finir une bonne fois cette année, il faudra commencer dans un mois, lancer le maximum de forces dont nous pourrions disposer sur tout le front à la fois et être d'accord avec l'Espagne... »

De son balcon de Souk-Djema il a su distinguer les voies d'accès au Riff et il connaît assez l'âme indigène pour savoir qu'on ne la mène que par la force. Où en est, à cette date, notre situation au Maroc? Nous avons employé l'automne et l'hiver à consolider notre front, à rassurer les tribus soumises. Mais Abd-el-Krim ne s'avoue pas encore ébranlé par ses échecs. Dès janvier il attaque Beraber chez les Marnissa et Sker chez les Mtioua. Ce sont les tribus ralliées qu'il menace, et contre lesquelles il recommence de lancer ses harkas, encadrées de ses fidèles Beni Ouriaghel, sa tribu natale et ses meilleurs guerriers. Si Taza est dégagée, la région libre d'Ouezzan est encore bien réduite, et le nord de Fez est infesté par les Beni Zeroual. D'autre part, le sud même du Maroc s'agite, et aussi les dissidents de la Tache de Taza, gagnés par la propagande d'Abd-el-Krim. C'est lui qu'il faut atteindre dans son repaire. Lui vaincu, la rébellion

s'effritera vite ailleurs. Mais pour l'atteindre jusque dans sa tribu, les Beni Ouriaghel, qui est en territoire espagnol, il faut une entente avec l'Espagne. Le maréchal Pétain l'obtient le 6 février à Madrid : la coopération des deux pays est acquise. Tout est préparé pour l'expédition finale quand brusquement tout est arrêté. M. Steeg qui a remplacé Lyautey l'emporte à son tour sur le maréchal Pétain. La France prend l'initiative de pourparlers avec Abd-el-Krim en vue d'obtenir pacifiquement le règlement de la question du Riff. Le 15 avril une trêve est conclue.

Ce même jour Henry de Bournazel écrit à sa grand-mère : « Nous allons traiter, et ceci pour la bonne raison qu'Abd-el-Krim a envoyé des délégués à Oudjda qui doivent se rencontrer ce jour avec des délégués français. Or « ville qui parlemente est bien près de se rendre ». Et je fais déjà mes adieux aux belles chevauchées que j'avais rêvées en pays riffain. Un seul espoir, bien tenu il est vrai, me reste : celui que le chef riffain n'acceptera pas nos conditions en somme assez dures : désarmement total des tribus inféodées à Abd-el-Krim, occupation par nos troupes de points stratégiques, permanence d'une mission militaire française au cœur du Riff... » Oui, mais ce ne serait pas la défaite d'Abd-el-Krim. Il garderait son autorité. Il reprendrait un jour la lutte. Et Bournazel, découragé, voit déjà la fin de sa vie militaire : « Qu'ai-je fait jusqu'ici? la guerre... L'armée subsistera-t-elle? Cette campagne du Maroc ne sonne-t-elle pas un glas? Quels projets faire?... Je suis un peu décontenancé et j'ai peur de mener une existence médiocre dans un trou quelconque. Vous crierez à l'orgueil, vous aurez sans doute raison : il est indéniable et dû à l'éducation militaire que j'ai reçue au Maroc et à la chance, mais j'estime qu'il en faut un peu... » Orgueil bien légitime, venu des commandements qu'il a exercés et de la réputation qu'a conquis dans les combats et par son art de soumettre les

dissidents, de les ramener et de les entraîner, l'homme à la veste rouge.

Abd-el-Krim à Oudjda complique heureusement les négociations, les fait traîner en longueur à la mode orientale, passe de l'intransigeance à la mauvaise foi, émet des prétentions insensées. Nos délégués, malgré une patience imposée par M. Steeg qui voit s'écrouler son rêve pacifique, ne peuvent s'entendre avec ses émissaires et le 6 mai la trêve est rompue. Les armées française et espagnole reprennent leur liberté. La guerre, c'est encore la guerre qui imposera la solution. Ce retard était inutile et ne pouvait avoir qu'une fâcheuse répercussion sur les tribus soumises. Il a permis aux Riffains de se concentrer. Toute faiblesse, là-bas, se paie par des vies humaines. Il s'agit maintenant d'en finir vite et, si possible, avant la période des chaleurs, car les troupes venues de France en grand nombre sont mal formées au climat du Maroc.

Allons, le temps n'est pas encore passé des belles chevauchées en pays riffain...

## VI

### LA FIN D'ABD-EL-KRIM

Henry de Bournazel, dans son avant-poste de Souk Djema, n'attend que l'ordre de marche. Avant de partir, il reçoit des nouvelles de France : son père, le général de Bournazel, a pris sa retraite et sa famille s'installe dans le château de la Corrèze parmi les bois où s'égaillent ses souvenirs d'enfance. Le 10 mai, prenant part à cet événement qui marque un changement si profond dans la vie des siens, il écrit :

« Votre longue lettre me narrant vos derniers instants de vie militaire et votre arrivée à Bournazel m'a vivement intéressé. Je comprends que ce changement radical d'existence vous ait coûté. On ne passe pas toute sa vie dans un milieu sans s'y attacher... Si vous habitez la campagne, moi, de mon côté, j'en habite une qui est loin de valoir la vôtre, et avec ceci de particulier que j'y suis entièrement seul. Personne autour de moi ne parle ma langue. Mais cela m'a permis d'acquérir une douce philosophie qui m'est précieuse et qui le sera certainement plus tard. J'ai de nombreux dérivatifs, dont le principal est la création d'un goum de deux cents fusils qui porte le n° 33 et avec lequel je compte me « propager » d'un moment à l'autre vers M. Abd-el-Krim. Vous avez su sans doute que les pourparlers avec les envoyés du Riff avaient été définitivement rompus ces jours-ci. Les opérations vont donc recommencer. Une opération de

détail a été entreprise sur le Tleta d'Azlef avec mission d'établir une liaison permanente avec les Espagnols. Cette opération a parfaitement réussi. — Pour moi, je suis convoqué pour une opération très prochaine par un commandant de brigade dont je dois faire l'avant-garde avec mes Branès et mon goum et j'attends d'un moment à l'autre l'ordre téléphonique. Inutile de vous dire dans quelle joie je suis, car nous n'avons plus d'obstacles diplomatiques actuellement et je compte bien aller pêcher des poissons rares dans la baie d'Alhucémas sous peu. — J'ai vu avant-hier le Djebel sur lequel je dois lancer mes gens. Il n'est pas beau, bien que quelques arbres en couronnent le faite. Le temps est quelconque. Nombreuses giboulées coupées de journées très chaudes... »

Il attend l'ordre de départ, et la chance va le favoriser, car il marchera en tête de la brigade Corap, et droit au cœur même de la résistance ennemie.

La campagne sera courte : trois semaines. Elle a été bien préparée, mais d'une part les négociations ont donné le temps à Abd-el-Krim — et n'est-ce pas ce qu'il cherchait? — de se renforcer et consolider, et d'autre part le terrain accidenté du Riff complique la liaison des troupes engagées. L'opération se déploiera sur tous les fronts ensemble, groupement de Taza, groupement de Fez, et autour d'Ouezzan. De leur côté, les Espagnols lanceront deux colonnes du nord au sud, d'Ajdir et d'Afraou. Le 16 mai la colonne d'Ajdir s'emparera de Tamasint qui servait de refuge au roghi, et ce sera la victoire espagnole. Le groupement de Fez, de son côté, forcera les deux portes qui donnent accès en pays Beni Zeroual dont les tribus guerrières sont redoutables, le Kelaa des Beni Kacem et le plateau de Doukkène. Le 30 mai il atteindra Rafsaï et Souk el Had des Beni Brahiam. Les tribus Beni Ouriaguel, Jaïa et Beni Zeroual se soumettent. Mais au groupement de Taza devait revenir la plus grande part de la victoire finale :

la défaite directe et la reddition d'Abd-el-Krim.

Ce groupement de Taza comprenait trois divisions : à sa droite la 3<sup>e</sup> à cheval sur l'oued Kert, face au Djebel Rekbaba qu'elle va enlever, bientôt en liaison avec la colonne espagnole d'Ajdir qui débouchera d'Azib de Midar ; au centre la division marocaine qui occupe la ligne des hauteurs depuis le Djebel Azrou qui atteint deux mille mètres jusqu'à Boured ; enfin à gauche, en liaison avec le groupement de Fez, la 1<sup>re</sup> division qui occupe les collines d'Hinza, en face de Beraber. Le 19 mai, c'est l'attaque générale, foudroyante, qui jette immédiatement le désarroi dans les tribus ennemies. Dès cette fameuse journée, le résultat est acquis. Il ne s'agit plus que d'aller vite afin d'empêcher Abd-el-Krim de reformer sa résistance dans les massifs du Riff, comme aussi de devancer les actions parallèles des dissidents qui pourraient nous gêner dans le Moyen Atlas ou dans le sud marocain. Chargée de l'effort principal, la division marocaine a dépassé le Djebel bou Zineb et atteint le Djebel Aghil. Déjà les partisans et les goumiers s'élancent dans la vallée des Oulad Abbou.

Surtout il ne faut pas s'arrêter, réclament les exécutants. Car la débâcle de l'ennemi se précipite. Targuist est le cœur même d'Abd-el-Krim. C'est Targuist qu'il faut viser et atteindre. Le général Boichut, ainsi pressé, se rend en personne sur les hauteurs qui dominent la riche plaine de Targuist. Il se rend compte par lui-même de la nécessité et de la possibilité de la manœuvre immédiate et il donne l'ordre au groupement de Taza « de continuer la progression en direction de la capitale d'Abd-el-Krim pour y appuyer les partisans et la cavalerie de soutien ».

Le général Ibos commande la division marocaine dont fait partie le 14<sup>e</sup> régiment de tirailleurs commandé par le lieutenant-colonel Giraud. Mais devant elle marche le groupe d'exploitation commandé par le colonel Corap.

Ce groupe comprend de nombreux partisans indigènes, plusieurs goums, des escadrons de spahis et la 8<sup>e</sup> brigade mixte de marche. C'est là, à l'avant-garde, qu'est le lieutenant de Bournazel avec le 33<sup>e</sup> goup et ses 1 200 partisans Branès. Il a à sa droite le capitaine Schmidt avec le 16<sup>e</sup> goup et les partisans Gzennaïa. Cependant il n'a pas eu sans difficulté ce poste d'honneur pour lequel il vivait et dont la privation l'eût jeté dans le désespoir. Ici se place une scène entre deux officiers qui les va grandir tous les deux.

Le capitaine de Quercize commande le bureau des Affaires indigènes à Bab-Moroudj, et il a sous ses ordres immédiats le lieutenant de Bournazel au poste avancé de Souk-Djema. Ensemble ils ont réglé l'organisation du 33<sup>e</sup> goup et l'enrôlement des partisans Branès destinés à prendre part à la colonne. Mais qui les commandera? Le capitaine, naturellement. Et voici que, lorsque la question se pose, Bournazel déclare : « Non, mon capitaine, je ne servirai pas sous vos ordres. Ce sont mes hommes : c'est moi qui les commanderai... » Il a ses raisons, s'il n'a pas raison. Depuis plus d'un an, il se bat sur place. Lors de la période héroïque, il a dû porter sur ses bras les tribus soumises qui fléchissaient. Il a été, il est *l'homme rouge* qui sert d'étendard et de signal. Cette renommée lui permet-elle de demeurer au second plan, à l'heure où l'on va enfin cueillir le fruit de tant de sacrifices et de luttes obscures et pathétiques? D'ailleurs le colonel Corap lui a promis ce commandement. Cependant il n'invoque pas la promesse du colonel Corap. Il a fixé son chef direct dans les yeux et il attend la réponse. Comment ce magnifique commandement ne tenterait-il pas celui-ci? Il a fait la Grande Guerre et il y a ramassé aussi des lauriers. Il a monté la garde au Rhin à Mayence en des circonstances difficiles. Lui aussi, il a besoin de s'aérer et de chevaucher. Il y a du danger, mais aussi de la gloire à glaner. En somme, il est le chef. Il a le droit

d'exiger. Le lieutenant de Bournazel n'est qu'un subordonné.

Des subordonnés comme celui-ci sont assez rares. Incommodes certes, comme des chevaux de pur sang à qui les éperons font faire des écarts. Mais rayonnants et subjuguants. Entraîneurs incomparables. Il exaltera et enmènera ses Branès au bout du monde. C'est vrai que tous les Branès le connaissent, et aussi les gens d'en face, les Riffains qui n'osent même plus tirer sur la veste rouge protégée par la baraka. Le capitaine de Quercize ne s'est pas fâché. Il a soutenu le regard terrible de son subordonné. Et puis il a souri. Il a remporté, déjà, sa propre victoire : il s'est dominé et immolé. Eh bien soit ! Bournazel commandera les forces supplétives pour cette colonne. Mais sans doute la résistance d'Abd-el-Krim se prolongera-t-elle dans ses montagnes. Il y aura un temps d'arrêt. Puis la marche en avant sera reprise avec une seconde colonne. Cette fois ce sera son tour. La proposition si généreuse, si désintéressée, si intelligente, est acceptée. Les deux officiers se sont serré la main. Il n'y eut pas de seconde colonne.

Voici donc Bournazel avec son goum et ses partisans en tête du groupe Corap. Le 19 mai il est en pointe d'avant-garde à la prise du Djebel Bou Zineb. On ne va pas s'arrêter en si beau chemin. Le 23 mai la brigade marche sur Targuist qui est le cœur du Riff. Elle doit avant d'y parvenir traverser dans des conditions précaires une profonde coupure de terrain au fond de laquelle coule l'oued Ghis, en présence de l'ennemi qui tantôt résiste et tantôt paraît vouloir se soumettre, mais cette indécision même laisse craindre les embuscades. Les Targuist, eux, se battent sans hésitation contre les goums et les partisans qui bientôt viennent occuper la Matakma et les mechta avoisinantes. L'oued Ghis a été franchi. L'ordre est de s'arrêter là. Il est de bonne heure : le colonel Corap qui arrive au bord du fleuve prend sur

lui de doubler l'étape prévue et de se porter avec les troupes régulières sur les hauteurs du Beni Mesdaoui qu'ont déjà dépassé les partisans, afin d'être en mesure de les soutenir. De l'arrière vient l'ordre renouvelé de ne franchir l'oued Ghis sous aucun prétexte. Trop tard : on ne peut plus reculer et le général Ibos survenant approuve l'initiative du colonel Corap.

Le lieutenant de Bournazel est déjà reparti en direction de Tizemouren et de Targuist. Les belles chevauchées en pays riffain n'étaient point un rêve. Il n'a cessé d'être à l'extrême pointe d'avant-garde que jalonne sa tunique rouge, repérée par les avions d'accompagnement qui savent maintenant qu'elle marque la limite de notre occupation.

Le 23 mai, les partisans et goumiers de Bournazel, les partisans et goumiers du capitaine Schmidt sont maîtres des principaux villages de la plaine de Targuist. Près de la grande mosquée blanche l'ennemi résiste encore. Les feux de la 8<sup>e</sup> brigade garnissent les montagnes de la rive nord et de l'oued Ghis et les troupes régulières se fortifient sur les hauteurs qui dominent les plaines de Targuist où vont camper les partisans Gzennaïa, tandis que le goum de Bournazel est aux avant-postes à Tizemouren, sur la piste menant à Snada où le chef riffain s'est réfugié.

Le colonel Corap a installé son poste de commandement là même où Abd-el-Krim avait encore le sien les jours précédents. A peine installé, il y reçoit la visite en coup de vent de ce Bournazel qu'il connaît bien et qu'il estime à sa valeur. Celui-ci lui demande de repartir immédiatement avec ses seules forces. — Pour où? — Abd-el-Krim doit être à Snada. Il va se réfugier chez le chérif Sidi Hamido El Ouazzani. J'irai le prendre. Laissez-moi les mains libres, je vous prie... Cette nuit même... L'occasion est unique... — Il insiste, il insiste, et le colonel Corap, tenté, doit refuser. Déjà n'a-t-il pas trans-

gressé les ordres d'en haut en franchissant l'oued Ghis? En vérité, il lui est interdit de porter ses troupes plus avant. — Ce ne sont pas des troupes régulières. — Ce sont vos hommes, mes hommes... — Et puis, risquer un coup de main sur Abd-el-Krim, c'est peut-être l'extermination des prisonniers... Bournazel, mécontent, repart dans la nuit qui tombe.

Nuit terrible encore, cette nuit du 23 au 24 mai : suprême réaction, suprême *baroud* du Sultan du Riff qui lance ses derniers fidèles à l'assaut de Targuist. Lui-même, Abd-el-Krim, est là, tout près, l'oreille aux aguets, attendant les résultats de cette bataille qui peut lui permettre de reprendre l'avantage sur les factions aventurées trop loin. Vers minuit, la rumeur lui est favorable. Une panique se produit chez les Gzennaïas. Mais le capitaine Schmidt réussit à rétablir la situation un instant compromise. Il sort du village avec ses meilleures troupes. Cette fois Targuist est libérée et les harkas du Sultan s'enfuient. Elles ne reviendront plus à l'attaque.

Abd-el-Krim, sur le chemin de Snada, aurait pu être cueilli par le lieutenant de Bournazel et ses partisans. Dès le lendemain 24, le chérif de la zaouïa de Snada se présente aux avant-postes. Il apporte la soumission de sa tribu, mais ce n'est là que le début de sa mission : Abd-el-Krim, réfugié chez lui, demanda l'aman. Le colonel Corap le renvoie accompagné de trois officiers du service des Renseignements dont il aura la charge, pour régler les conditions de la reddition du Sultan. Ils sont porteurs d'un message où il est ordonné à celui-ci de se rendre sans délai et sans conditions, après avoir donné des ordres pour la libération des prisonniers français et espagnols, moyennant quoi sa famille sera respectée et protégée.

Le caïd Haddou, qui a la charge et la surveillance des prisonniers, vient à son tour au poste de commande-

ment pour négocier leur échange. Il assure qu'Abd-el-Krim a écrit à M. Steeg, le Résident Général, pour lui demander la suspension des hostilités et la reprise des négociations. M. Steeg est de toute évidence son dernier espoir. Le vaincu essaie encore par ce moyen de se sauver quand il se sait perdu. Le laissera-t-on échapper? Et d'abord, le commandement exige la livraison immédiate des prisonniers dès le lendemain et renvoie le caïd Haddou avec le détachement qui sera chargé de les escorter. Ce détachement est composé du 16<sup>e</sup> goum avec le capitaine Schmidt et du 33<sup>e</sup> goum avec le lieutenant de Bournazel. Des partisans Gzennaïa et Branès les accompagnent. C'est une suite de près de 2 000 fusils. La troupe suit la route de Kemmoun.

— Au lever du jour, a promis Haddou, je serai là avec les prisonniers.

S'ils n'y étaient pas, on est bien résolu à les aller délivrer. « Vers quatre heures, écrit le capitaine Schmidt qui a pris des dispositions de combat en cas de manque de parole, au lever du soleil, j'aperçois une colonne précédée de deux cavaliers et de quelques réguliers riffains. Ce sont les rescapés de l'aventure riffaine. De nombreux avions nous survolent à ce moment, venus de toutes parts. Il assistent de haut à la rencontre affectueuse. La petite troupe a confectionné avant de partir un drapeau tricolore qui est devenu l'emblème de la paix. Avec Haddou je dénombre les prisonniers : il y a 42 Français, 111 Espagnols et 112 indigènes. Il reste encore 37 malades espagnols. J'envoie aussitôt des mulets de bât pour les chercher. Ce soir même, tous seront à Targuist. Abd-el-Krim aura capitulé. Le retour s'exécute parfaitement. Des chevaux sont donnés aux officiers et sous-officiers prisonniers, des mulets de cacolet servent au transport des soldats fatigués. Les avions portent la nouvelle de la libération, le camp de la division marocaine est en fête à leur arrivée. Dans l'après-midi je vais en avion survo-

ler le Riff, je vois le petit cortège des retardataires et des malades ; à mon retour le dernier prisonnier a traversé nos avant-postes : ma mission est alors terminée. » Bournazel en a eu sa part. Ces prisonniers, ne voulait-il pas, dès l'hiver précédent, les aller délivrer par un coup de surprise ?

Cependant, ce même 26 mai, Abd-el-Krim temporisait encore. Le 25, de Snada, il avait adressé au colonel Corap une réponse dilatoire. Dans la soirée du 26, le capitaine Suffren et le lieutenant de vaisseau Mortagne qui traitent avec lui à Snada, ou plutôt qui lui signifient les ordres du commandement, préviennent le colonel Corap de ces temporisations. Celui-ci, en accord avec le général Ibos qui commande la division marocaine, fait avertir le vaincu que « s'il ne se rend pas sans délai, la colonne ira le prendre de force, lui et sa famille ». Dans la nuit du 26 au 27, Abd-el-Krim se décide enfin à quitter Snada. Les officiers français, envoyés auprès de lui en mission, et quelques fidèles guerriers l'accompagnent. A l'aube du 27, il arrive aux avant-postes de Tizemouren. Le général Ibos et le colonel Corap le reçoivent devant les troupes rassemblées. Les clairons sonnent aux champs. Cette fois, son aventure, longue et dangereuse, a son dénouement. Il est aussitôt dirigé sur la mahakma de Targuist.

Le lieutenant-colonel Giraud est envoyé aussitôt à Kémmoun pour y recueillir la famille et les biens du Sultan. Henry de Bournazel précède avec son goum cette colonne qui ne trouve devant elle aucune résistance. Nulle tribu n'a cherché à prolonger la lutte après la capture du chef. Cette randonnée à l'intérieur du pays Beni Ouriaghel s'accomplit comme une promenade militaire. Le 29 mai, Abd-el-Krim et sa suite quittent Targuist. Ils seront envoyés à Taza, et de là en exil.

Faut-il mentionner encore la capture, le 30 mai, de ce célèbre déserteur allemand de la Légion Étrangère,

Klems, devenu le caïd El Hadj Alimane et le bras droit d'Abd-el-Krim, sorte d'aventurier intelligent et sans scrupules, dont les rares aptitudes techniques avaient apporté une aide puissante à l'organisation de l'armée riffaine et qui, par surcroît, exaltait le courage des tribus dans les combats? Il avait enlevé, dans un coup de main, une femme Gzennaïa et l'avait épousée de force. Cette Dalila berbère le livra après la chute du tyran en l'attirant dans un guet-apens. Fait prisonnier par le capitaine Schmidt au camp militaire d'Aknoul, il passa devant le conseil de guerre de Meknès qui, le 10 février 1927, le condamna à l'unanimité à la peine de mort avec dégradation militaire. Mais, par des influences diplomatiques, il fut gracié.

Henry de Bournazel a donc pu goûter jusqu'à l'ivresse les joies de la victoire. Il a toujours été aux avant-postes et il a eu sa part des événements historiques qui ont suivi la défaite du roghi : délivrance des prisonniers, reddition d'Abd-el-Krim, entrée en souverain dans ce pays ennemi. Ainsi gâté par le sort, que va-t-il devenir?

## VII

### LA FIN DU RÊVE

C'est maintenant l'occupation et l'organisation. Le 10 juin, Henry écrit de Targuist à sa mère : « La plaine de Targuist où je campe est entourée de hautes montagnes qui s'opposent à la brise. Celle-ci nous ferait cependant beaucoup de bien... Oui, Abd-el-Krim est tombé. Les civils vous diront que cela est le résultat de la politique d'Oudjda, mais il n'est pas difficile de penser le contraire... » Le 26, il en dit un peu plus long sur son rôle : « Actuellement je suis sous la tente, ayant devant mes yeux un horizon rapproché de montagnes pierreuses. Mes goumiers sont à l'exercice, de sorte qu'il règne dans mon petit camp un calme agréable et un silence reposant, troublé seulement par le claquement des toiles agitées par le vent, et je repasse les heures rapides qui ont précédé notre entrée triomphale en pays riffain : le combat sur le Bou Zineb que j'ai mené rapidement avec mes 1 200 Branès, appuyé à ma droite par Schmidt et ses Gzennaïas, puis la ruée en pays Beni-Amret, enfin l'arrivée à Targuist à marches forcées malgré les hurlements de M. Steeg et de Taza qui, le premier, voyait son cher ami Abd-el-Krim dans une situation critique et l'autre sentait que nous échappions à son contrôle. Mais laissons-les : le premier n'a pas compris la question riffaine, mais en a largement profité ; le second n'a jamais essayé de comprendre,

mais en a largement profité aussi... J'ai retrouvé ici un de mes anciens ennemis les plus acharnés de l'an dernier, le caïd Allouch des Beni Ouriaghel. Il a fait longtemps la guerre contre moi. J'ai eu le dernier mot le 26 avril lors de la prise de l'Amseft. Aujourd'hui nous sommes deux amis. Je lui ai donné ma photographie et ma signature. Il ne me quitte plus. Seul, l'ex-caïd des Branès, Kelladi, celui qui a odieusement trahi l'année dernière, ne s'est pas présenté à nos lignes. Il a bien fait d'ailleurs, car il lui reste sur la conscience la mort d'un capitaine de mes amis auquel il a fait couper la tête... »

Cependant très vite il s'ennuie et montre de la mauvaise humeur. Certes, il a été couvert de citations pour ses exploits depuis un an. Il sera cité pour la dernière campagne en termes exceptionnels : « Chef de partisans d'une valeur légendaire, mordant, enthousiaste et brave. Fait l'admiration de tous par son attitude au combat, son sang-froid, son mépris absolu du danger. Constamment sur la brèche depuis plus d'un an, vient encore de donner les preuves de ses magnifiques qualités de soldat et d'entraîneur d'hommes. Le 19 mai, à l'attaque du Djebel Bou Zineb, le 23 mai, à la prise de Targuist, et le 25 par une pointe audacieuse sur Kemmoun. » Mais cette littérature officielle ne lui suffit pas. Le colonel Corap l'a proposé pour la rosette d'officier de la Légion d'honneur et le général Ibos pour le grade de capitaine. Il n'obtiendra la rosette que le 3 juillet 1930 et le grade que le 24 septembre 1931. Songez donc : tout à la fois, l'avancement et la décoration, et à vingt-huit ans ! Que diraient les bureaux ? Les bureaux sont les plus forts. Napoléon décorait sur les champs de bataille quand le mérite était éclatant. Les bureaux décochent dans les casernes et ils y mettent le temps. Quelle sottise ! Marchander, non pas la gloire dont nul ne dispose, mais les honneurs au cavalier lé-

gendaire, à *l'homme rouge* que tout le Riff connaissait ! Mais c'est le Riff qui le décore. Henry de Bournazel, blessé dans son légitime orgueil, se retire sous sa tente comme Achille. Il boude, comme Guynemer après qu'il eut abattu un avion qu'on refusa de lui compter. Ces jeunes gens prodigieux n'ont point du tout le mépris des honneurs. Ils sont allés les chercher assez loin et assez haut pour qu'on ne les leur fasse pas attendre. Ils n'y ont pas songé dans la bataille, mais puisqu'on les y a fait songer par des promesses, encore faudrait-il ne les pas leurrer !

Henry de Bournazel restera au Maroc jusqu'à la fin de cette année 1926 où il sera affecté selon ses vœux au 11<sup>e</sup> régiment de cuirassiers à Paris. Ces mois seront employés, après les randonnées autour de Targuist, à construire le poste de Boured, en pays Marnissa, dont il est l'officier des Affaires Indigènes, et à discipliner, instruire, ordonner les tribus nouvellement soumises. Ce serait encore un travail passionnant, s'il n'y avait eu, auparavant, les travaux de la guerre. Avant de quitter Targuist, il est allé faire une liaison avec les Espagnols « qui, raconte-t-il, m'ont offert un excellent déjeuner au cours duquel le cognac se buvait comme de l'eau... J'ai été invité à la popote d'un colonel de cavalerie qui commandait le groupe le plus avancé et j'ai bien un peu ri intérieurement en passant en revue les vaillantes troupes de Sa Majesté Alphonse XIII précédées de leurs cantinières et dont tous les soldats étaient chaussés d'espadrilles... »

D'Ijaouen qui est perdu dans le bled, où il est seul de nouveau avec les indigènes, seul à rêver et à se souvenir, il écrit longuement, le 1<sup>er</sup> juillet, à sa tante de Lenoncourt qui reçoit volontiers ses confidences : « Abd-el-Krim est passé dans le domaine de l'histoire ancienne ; c'est M. Steeg qui l'a pris et nous sommes tous enchantés de ce beau fait d'armes... Donc Abd-el-

Krim ne peut plus nuire pour le moment. Enfermé dans une maison de Fez, il rit sous cape et commence à se considérer comme un *super-as* à en juger par les salamalescs qu'il reçoit. Quant aux tribus riffaines, nous les avons désarmées, du moins celles chez lesquelles nous nous sommes *propulsés*. Incapables de nous nuire pour le moment, elles acceptent notre tutelle avec le sourire, protestant d'une amitié durable pour nous... Personnellement, après avoir parcouru dans tous les sens et par un trop chaud soleil les pays Beni Ouriaghel et Beni Amret, j'ai été abandonné par tous sur un petit monticule pierreux où je me repose. J'ai fait construire une petite tonnelle en lauriers-roses et je reçois dans mon salon les gens des pays contre lesquels j'ai eu l'occasion de me battre l'année dernière et qui me connaissent tous... et je m'amuse à les balancer. Bref, je ne fais plus grand'chose. J'attends l'issue de la conférence franco-espagnole et des ordres qui me fixeront sur mon nouveau lieu de stationnement. Lequel je voudrais, je ne sais pas trop. D'ailleurs, il suffit, dans ce bon pays, que l'on échafaude quelque projet pour qu'il ne se réalise pas. Je m'arme de patience, je m'abrite contre le soleil méchant, je dors de temps en temps sur un lit de camp qui a beaucoup souffert dans la lutte pour la vie, et je pense qu'une rosette ne ferait pas mal sur un *smoking*, mais... voilà!... ma la donnera-t-on?... Que ferai-je dans six mois? J'ai l'intention de rede-mander Paris et le 11<sup>e</sup> cuirassiers, mais j'apprends par mon ami Fortoul que vingt-deux régiments de cavalerie ont été supprimés. Alors je me demande ce qu'on va faire de nous. — Si je n'obtiens pas Paris, peut-être irai-je faire un tour auprès de M. Tchang-Tso-Lin en Chine? Pourquoi pas? Ce pays doit être curieux à l'époque que nous vivons. Qu'en pensez-vous? En attendant, j'irai bien faire un tour à Bournazel pour voir maman se débattant au milieu des poules et des canards

et enfilant des limaces sur une canne ferrée, le face à main sur les yeux. J'espère que le soleil leur sera revenu. Ici je n'ai pas une goutte d'eau depuis près de deux mois... sauf la mer qui est tout près de nous, mais je n'ai pu y aller prendre un bain. Par contre je suis envahi de mouches, mais alors, comme s'il en pleuvait, comme si les molécules de l'air n'étaient autres que ces infectes bestioles qui empoisonnent mon existence. J'en mange, j'en respire, j'en bois, c'en est une bénédiction. A cinq heures du matin dans ma guitoune elles commencent leur sarabande sauvage et me chassent dehors. C'est gai pour moi qui adore me lever de bonne heure !... »

Au fond il s'ennuie. Qu'on sache donc l'employer dans un poste important, digne de son énergie et de son initiative, ou alors Paris, *son cher Paris*, ne serait-ce que huit jours ! Tout saute en lui par moments. Ses bordées à Taza ont montré chez lui une fantaisie formidable. Bien sûr il ne les a pas racontées en famille. « Là, vous faites la moue, ajoute-t-il à sa chère confidente, et vous dites à l'oncle Henry : « Ce garçon-là « tournera mal ». Mais êtes-vous bien sûre que cela n'est pas déjà fait ? Et puis il est trop vieux maintenant pour se refaire, trop gâté par les circonstances, trop orgueilleux pour trouver mal ce qu'il a fait... Vous verrez si j'exagère... Oui, je veux faire un bon tour à Paris ; il y a trop longtemps que je suis dans le bled sans en sortir et le plus souvent tout seul. « J'en ai marre », comme dans la chanson, et pourtant je sens bien que, si l'on sait me prendre et si l'on m'offre une place très intéressante dans un bureau de renseignements, je serai capable de l'accepter et de rester six mois de plus... Mais je ne ferai rien pour cela... »

Il ne veut pas convenir en outre qu'il a supporté de trop dures fatigues. La plainte personnelle lui est inconnue. Autour de lui, tout s'attriste. Son ordonnance spahi est en prévention de conseil de guerre pour coups

et blessures ; une petite négresse de cinq ou six ans, fille d'une esclave du caïd Kelladi, Embarka, qu'il avait sauvée et qu'il avait laissée à Souk Djema, doit y mourir de faim. Ses chevaux sont crevés de fatigue. Son sloughi et son fox qui l'ont accompagné partout, les pattes usées, dorment sans arrêt. Et il conclut, dévoré de mouches, par son éternel refrain : la vie est belle !

Puis il est ramené dans la région de Taza, à Boured, d'où il écrit le 23 août à son père : « J'ai fabriqué un plan et je commence à construire : 150 esclaves portent des pierres monumentales, tandis que 50 mulets font la navette pour apporter sable, eau et chaux. J'espère que le bâtiment des officiers que j'ai situé dans un océan d'arbrisseaux sera terminé dans une quinzaine de jours. Je dessinerai un jardin au milieu de la verdure, créerai un tennis, puis bâtirai le carré des goumiers non mariés, enfin le douar des mariés. Ensuite je prendrai le bateau pour la France en laissant à mon successeur le soin d'améliorer le bureau des renseignements. » Toujours il aimera ce métier d'architecte. Comme tous les grands coloniaux, il est un constructeur. Partout où il passe, il laisse des traces matérielles de son passage, une amélioration des lieux, mais il y laisse mieux encore, l'empreinte d'une énergie, la marque d'un esprit et d'une volonté.

Parfois il se demande s'il restera dans l'armée. Le Maroc a mis en jeu toutes ses facultés. Où donc en pourrait-il retrouver l'emploi ? Le 16 octobre, il se laisse aller à ces analyses intérieures, qui ne sont pas rares chez cet homme d'action, en écrivant à sa chère confidente, sa tante de Lenoncourt. A Boured, étendu sur un divan bas, un brûle-parfum répandant une odeur d'encens, il revit le passé en songeant à son départ prochain du Moghreb : « ... Là tout est souvenir pour moi, ces montagnes, ces rochers qui sont non loin de moi et qui ont tous une histoire, ces oueds desséchés où le calme règne

aujourd'hui après les durs combats d'hier, cette désolation, cette solitude, ce mystère qui vous imprègnent. Lentement la fumée de l'encens monte en volutes épaisses et, en la regardant se développer, mon imagination galope sur les pitons dont les noms désormais sont passés dans le domaine de l'histoire du Maroc : Kiffane, Tiflissen, Koudin Alfa, Kelaa, Amseft, Djebel Nehir, Djebel Alaya, Hadjer Kenfoud, Koudia des Marnissa, Bou Zineb, etc, etc... pour aboutir à Targuist et à la délivrance de nos prisonniers. C'est loin déjà. Et je me révolte à la pensée d'aller mener en France une vie médiocre dans une garnison quelconque, à moins que ce ne soit Paris. Là au moins l'ambiance m'empêchera peut-être de trop penser. On se croit fort parce qu'on a mené une rude vie de soldat, dans des conditions particulièrement difficiles et depuis longtemps. On se figure qu'on a l'esprit suffisamment discipliné pour avoir la force de tout encaisser, l'on a parfois tant souffert que l'on se figure ne pouvoir souffrir davantage, et pour une question de sentiment, pour quelques souvenirs on est pris. Que sommes-nous donc? — Un piton arrondi et boisé à hauteur de ceinture, rocailleux à l'excès, quelques maisons démolies par les bombardements du printemps, dégringolant en cascade vers un oued aux eaux rares, des environs tourmentés et déserts, voilà Boured. — Quoi? me direz-vous, c'est ce paysage qui te ravit, cette lande morte, ces cailloux bruns? — Oui, c'est cette solitude, cet espace, l'air frais du soir, le coucher du soleil, ce je ne sais quoi, cette ambiance qui m'ont séduit. C'est le bled, l'Antinéa de Benoit, et quand parfois je me prends à dire : « J'en ai assez, je veux partir », je ne suis pas sincère... »

Il y a de tout dans cet aveu qui, pour la première fois, va jusqu'au fond d'un cœur, non pas découragé, mais désenchanté : nostalgie de la vie héroïque et des belles chevauchées aventureuses dans le Riff qui ne se

retrouveront plus, lassitude et désir ensemble de l'isolement, romantisme de l'existence exotique et de sa demi-liberté, crainte de ne pouvoir plus s'adapter désormais à un autre genre d'existence, et cet envoûtement du Moghreb qui, à des degrés divers et sur des âmes d'inégale qualité, s'est exercé tout à tour sur un P. de Foucauld et sur une Isabelle Éberhardt. Ce qui motive cette incertitude inquiète, c'est l'offre qui lui est faite de prolonger son séjour en allant à Rabat à la direction des Affaires Indigènes. La France ne l'attire pas : l'officier y connaît une gêne peu attrayante, « à moins qu'il ne se fasse entretenir par quelque vedette, malheureusement ma famille m'a très mal éduqué à ce point de vue en m'inculquant des préjugés dont je n'arrive pas à m'affranchir. » Sa carrière serait plus rapide au Maroc. Mais ses parents désirent son retour. A quoi se décidera-t-il?

Il se décide à rentrer. Il a besoin de changer d'air. Plus tard, il reviendra au Maroc dont il désire connaître le sud : plus tard, quand on fera la jonction avec la Mauritanie et qu'il y aura encore des aventures à courir. « De deux choses l'une, écrit-il encore à Mme de Lenoncourt le 10 septembre, ou bien je me ferai à cette vie réduite de France, ce qui m'étonnerait, ou bien alors je tâcherai de diriger mes pas vers la Chine... » N'est-il pas aussi question de mariage? « Me marier! hélas! je vois trop ce que c'est autour de moi, et pour solide que soit le mariage, il est, surtout aux colonies, en butte à de tels travaux de sape de la part des bons petits camarades qu'on se demande si cela vaut d'aliéner sa liberté pour un résultat douteux. Je sais bien que je suis malheureusement engagé vis-à-vis de ma famille dans le sens du mariage, car il faut songer à l'avenir. Mais je me sens encore d'un tempérament très jeune. Après tout, je n'ai pas encore vingt-neuf ans, quatre mois me séparant du 21 février, et je crois que je serai

encore assez frais à trente et un, trente-deux ou même trente-trois ans, bien que la vie que j'ai menée ici m'ait un peu fatigué... Non, mais, me voyez-vous menant une vie de père de famille à Brive, par exemple, envoyant mon fils à l'école et allant moi-même à mon quartier faire l'instruction des recrues et des conférences sur l'hygiène ! Quelle déchéance !... C'est la neurasthénie qui me guettera, ou bien je m'enfuirai un jour pour revoir mon soleil au Moghreb et me lancer de nouveau dans quelque bataille... »

Il s'enfuira un jour en effet, pour le soleil et le combat. Ses yeux ont une vision anticipée de l'avenir. Est-il fait pour le mariage et l'existence commune dont il méconnaît la beauté ? Connaîtra-t-il jamais, selon le vers de Francis Jammes :

*Le bonheur que Dieu donne à la vie ordinaire... ?*

Oui, sans doute, il est fils unique. Il a eu la chance de sortir vivant de la Grande Guerre et de l'épopée marocaine. Ne doit-il pas continuer une race qui a un passé, des traditions, dont la principale raison d'être est la durée, et la principale domination n'est-elle pas celle du temps ? Cela ne se discute pas. Et peut-être y rencontre-t-on le bonheur par surcroît. Mais il est déjà devenu fataliste comme un Oriental. Certain Père Joseph ne lui a-t-il pas prédit un jour l'avenir : « Votre race durera, l'a-t-il averti. Vous aurez des fils, puis vous mourrez... » Alors, pourquoi se presser de fonder un foyer ? Une femme berbère a lu pareillement dans sa main, a admiré le départ de la ligne de vie, et puis a lâché le poignet en poussant un cri. Qu'est-ce que tout cela signifie ? N'est-il pas toujours allé de l'avant, au delà du danger, en veste rouge ?

A la fin de novembre, il est à Rabat pour se soigner. Ses forces, dont il a abusé ces deux dernières années, sont à bout. Jamais il n'a dételé, jamais il ne s'est re-

posé. Il faut lui donner, pour le soutenir, des piqûres de strychnine et de cacodylate. Et puis, il rentre en France en décembre. Le rêve du Maroc est fini. Fini? à moins qu'un jour il ne recommence.

Ceux qui l'ont connu à cette date, avant son retour en France, et dans l'apogée de sa jeunesse triomphante, me l'ont dépeint dans toute son extraordinaire séduction. Grand, élancé comme un bel arbre, aisé surtout dans sa taille et sa tournure, il semblait d'une grâce si jeune qu'on l'eût pris pour une fille... et brusquement la force apparaissait. Ses succès l'avaient un peu grisé. Il n'admettait aucune résistance. Tout lui devait céder, tout lui cédait en effet. Il n'y avait, pour ainsi dire, pas de supérieurs pour lui. Ses subordonnés l'adoraient. Il pouvait tout exiger d'eux. Et il exigeait tout avec le sourire. Le sourire? Il avait des rires d'enfant, un esprit impertinent, une fantaisie toujours en état d'invention, une ironie qui remettait toutes choses au point. Enfin sa puissance de vivre paraissait sans bornes. Et peut-être aussi, mais on ne le savait pas, sa puissance de souffrir, tant il était vibrant et sensible. Il se permettait de tout dire parce qu'il disait tout avec gentillesse. Ses audaces semblaient courir à l'extrême, et puis les sentiments de race, d'honneur, de famille reparaissaient tout à coup, le disciplinaient intérieurement. Sans doute était-il très jaloux. Il le savait et s'en moquait. Mais ses ripostes étaient sévères. En somme, un être à part, qui s'imposait partout, et qui rayonnait...

Le voici sur la *Martinique*, le bateau qui le ramène en France. La côte du Maroc va disparaître à l'horizon. Il est appuyé à la lisse et il regarde avant que le mauvais temps l'oblige à regagner sa cabine pour s'y étendre. Il regarde, les yeux agrandis, comme s'il ne voulait pas perdre la vue de cette terre qu'il a aimée, qu'il aime tant. Une part de sa vie est close. Serait-ce la plus ardente et la plus belle? Il craint que ce ne soit en effet

la plus belle et la plus ardente. Le Maroc a disparu. Alors il sent la nuit venir quand il fait jour encore. Et puis il sourit, de ce sourire ironique qui ne le quitte guère. Comme s'il ne devait pas revenir ! Comme s'il y avait, avant la mort, des adieux définitifs ? Avant la mort...

LIVRE IV

---

LE TAFILALET

(1931-1932)

# I

## LE FAUVE MAL APPRIVOISÉ

Aucun retour d'enfant prodigue n'est plus fêté que ce retour de *l'homme rouge* chez les siens. Sa mère et sa sœur Christiane, sa *Cricri* — les deux autres, mariées, sont éloignées, mais il ira les voir — ne cessent pas de le regarder comme s'il avait grandi, de l'admirer, de le couvrir. Son père, le général, est si fier de lui que dans sa modestie — lui qui n'a jamais été un ambitieux et qui a même en partage cette rare vertu, l'abnégation — il traite le lieutenant vainqueur en égal, en camarade. Les parents plus éloignés complètent le chœur familial. Partout il est choyé et gâté. Et puis ne convient-il pas de le marier? Toutes ces chères femmes y pensent et complotent. Le marier, c'est aussi le garder, le retirer, tout au moins pour une part, tout au moins momentanément, de tant de risques. Il n'a qu'à paraître. On n'imagine pas la partialité de la famille. Mais la partialité est bien inutile : Henry de Bournazel est la séduction même. L'une de ses sœurs ne m'a-t-elle pas donné cette formule : « — Oh ! quand il entrait dans un salon, c'était comme s'il y entrait cinquante personnes. Tout changeait. Tout vivait... » Il va subir des sièges en règle. Pourtant il est résolu à se défendre. On ne le manœuvre pas si aisément !

Sa carrière même s'arrange à son gré. A son gré pour la métropole, car son rêve est ailleurs. Après deux mois

passés au 11<sup>e</sup> régiment de cuirassiers à Paris, déjà las du service de place qui va des cérémonies aux enterrements officiels, il est appelé par le général Boichut, gouverneur de Strasbourg. Le général Boichut l'a connu au Maroc et le demande comme officier d'ordonnance. Ce sera peut-être plus intéressant. « Que vont être mes nouvelles fonctions? écrit-il le 25 mars (1927) à sa mère avant de quitter Paris. Je n'en ai qu'une vague idée. Pourtant j'ai l'espoir de me déplacer fréquemment, tant en direction de la capitale que dans les pays annexés, et cela ne me déplaît point... » Et brusquement il s'interrompt pour s'écrier : « Tiens! voilà le Soleil! chose extraordinaire, mais ce ne sera pas pour bien longtemps, bien sûr... » Le Soleil, avec un grand S : il n'en a fallu qu'un rayon pour lui évoquer le Maroc. Au Maroc, il fait aussi mauvais temps, et déjà il ne s'en souvient plus. Il ne se souvient que du soleil. « Il ne se passe point de jour, écrit-il, là-bas où il a laissé un peu de son cœur, à ses amis, malgré la vie mondaine que je mène et les distractions de toutes sortes, sans que j'évoque les moments joyeux, les barouds tant aimés et tous ces paysages de la région de Taza... » Il en a parfois les yeux mouillés. Qui le croirait? Il passe pour si peu sentimental! Qui le croirait, mais qui le connaît?

Il sait bien qu'on veut le marier. « Il est vrai que la volonté farouche dont je dispose me permet de demeurer le maître de la situation ». Non qu'il soit opposé au mariage qui est une nécessité familiale imposée à tous ceux qui croient au pays, à la race. Mais il le considère comme dangereux pour son avenir, à cause des barrières qu'il risque de dresser devant sa carrière : la perspective de végéter dans une garnison de France où il ne jouerait pas un rôle de premier plan « lui donne le cafard » — Ah! l'orgueilleux! dira-t-on sans doute. « Chacun a ses défauts et je ne cherche guère à cacher

elui-là. L'on n'a pas été l'officier à la veste rouge sans en garder mémoire. »

Le Maroc a bien des façons de se rappeler à lui. Par ses accès de fièvre d'abord, qui le suivront plusieurs mois encore, lui supprimant le sommeil et l'appétit, et qu'il cache soigneusement, car il n'avoue jamais la défaite. Par des lettres venues de là-bas qui agissent sur ses nerfs toujours tendus, comme les cordes de ce violon qu'il malmène : avec sa passion de la musique n'est-il pas jeté sur cet instrument et n'a-t-il pas appris tout seul à en jouer, avec une méthode? Ne peut-il pas tout ce qu'il veut? Et ne veut-il pas repartir?

Cependant, comme par hasard, le complot a pris corps. Il a rencontré dans le monde celle qui sera sa femme. Il la souhaitait « intelligente, cultivée, musicienne et pas trop mondaine » et il ajoute au portrait : « J'omets naturellement la question religieuse qui est primordiale et qui est à la base de toute morale. » Ce sauvage a de l'ordre dans l'esprit. Elle? c'est une grande jeune fille brune, très brillante, qu'il dépeint à sa sœur Cricri dans une lettre datée de Strasbourg 17 juillet 1927 : « Tu vas *toucher* (terme militaire) une belle-sœur. Elle a une chevelure châtain clair, une taille élancée... J'espère qu'elle te plaira. Quant à elle, elle adore les enfants, par conséquent je pense que vous ferez bon ménage... » Cricri est devenue une jeune fille, mais, venue tard après les autres, il a toujours affecté, en riant, de la traiter comme une « invitée » dans la famille. « Je pense, lui dit-il, que tu n'ignores pas que tu as été découverte, puis recueillie par humanité. » Il joue un peu à la poupée avec elle, une jolie poupée fragile qui ne durera pas longtemps et qu'il pleurera.

Il est fiancé. *Elle* est venue le voir à Strasbourg. Il lui rappelle, le 12 août, le jardin d'Alsace qu'elle a aimé. « J'ai toujours eu étrangement foi dans mon étoile, ajoute-t-il, et j'en ai autant dans la vôtre puisque votre

sort est lié au mien. » Mais voici qu'il reçoit, au début de septembre, une lettre de son camarade de combat, le capitaine Schmidt, celui avec qui il s'est élancé dans la plaine de Targuist et avec qui il est allé délivrer les prisonniers. « Il me parle longuement du bled, confie-t-il à sa mère, où il compte tenter de nouveau l'aventure. Je vous avoue que je suis tout chaviré. Je ne sais plus quelle est ma voie... J'ai peur de me tromper en me mariant, car j'entrevois cette vie comme contraire à mes aspirations militaires... Rien que la perspective que je pourrai trouver un obstacle quelconque à mon désir d'activité dans un pays où l'on se bat me braque à fond... » Tout un drame est enclos dans ces quelques lignes. Et puis, il y a ce soleil ! Le climat humide de l'Alsace lui donne des accès de paludisme. Il a de la fièvre sans arrêt, et n'a plus aucune envie de quoi que ce soit.

« L'odeur des mers suffit à m'agiter, » dit le Dick Helder de la *Lumière qui s'éteint* de Rudyard Kipling, et Chateaubriand soupirait : « Je ne puis voir un vaisseau sans mourir d'envie de m'en aller... » Henry de Bournazel ne peut entendre parler de *baroud* au Maroc sans désirer de partir. La veste rouge n'est pas mangée des mites. Elle est intacte. Elle l'attend. N'écrira-t-il pas là-bas, un peu plus tard, citant les poètes : « Le souvenir des temps héroïques et la perspective d'une campagne prochaine sont des torches de fête en mon cœur plein de nuit... Hélas, je crains fort que ces torches ne me consomment. Elles font en tous cas, aujourd'hui, de grands ravages... »

A sa fiancée même, il écrit de Strasbourg le 21 septembre : « Quel drôle de mari vous allez avoir !... *Quel infâme orgueilleux !* (c'est lui qui souligne). C'est vrai, et je ne m'en cache d'ailleurs pas. C'est trop clair. Devant moi tout a toujours plié depuis que je suis dans l'armée. J'ai toujours trouvé des gens à ma dévotion,

et en ai été pourri. Le mot n'est pas trop fort. Vous voyez que je ne cherche pas à m'excuser à vos yeux. Je vous demande simplement de lire cette lettre avec sérénité... Je vous embrasse très tendrement, moi qui ne suis guère tendre... »

Inquiétudes de fiévreux qui se dissipent bien vite dans le bonheur. Le mariage du lieutenant Henry de Bournazel et de Mlle Germaine Lahéns est célébré le 25 octobre (1927) à Saint-Philippe-du-Roule et c'est un grand mariage parisien où défilent les uniformes et les toilettes de la noblesse de France plus ou moins apparentée aux de Lespinasse de Bournazel, aux Auzac de Campagnac, aux Lur-Saluces, aux Ranfer de Bretenières. Il est béni par Mgr de Mayol de Lupé qui fut aumônier de cavalerie : « Un soir, rappelle celui-ci dans une apostrophe de son discours nuptial à son jeune camarade, vous me disiez, mon cher Henry, sous le ciel profond qui se révèle au-dessus des hautes cimes marocaines : « Servir Dieu, est-ce possible à l'homme? » La réponse est venue pour vous, quand un prêtre d'éminente sainteté qui prie pour vous — vous le savez — vous marqua que Dieu voulait que par vous soit continuée votre race, à l'honneur de son nom ; cette réponse, en voici l'accomplissement... »

Cependant, même dans les premières joies du mariage, le dangereux mirage reparaît. De Strasbourg, le 25 janvier 1928, n'écrit-il pas à sa mère : « Voilà que je reçois du Maroc des lettres par lesquelles on me réclame là-bas. A la Résidence, d'une part, on me propose une place au cabinet militaire et dans la région de Taza le commandant me demande comme adjoint. Hélas ! cela m'est très difficile maintenant de boucler ma valise et de partir de but en blanc... » Et ailleurs : « Les regrets sont si stériles ! Ne faut-il pas toujours du nouveau pour intéresser l'existence? » A quoi bon se retourner vers un passé révolu?

Il ne peut pas faire autrement que se retourner vers ce Maroc qui l'a envoûté, qui l'envoûte encore à distance. Au temps des fiançailles, n'avait-il pas parlé de repartir? Mais ce qu'on dit de sa carrière au temps des fiançailles se perd dans un autre murmure, plus doux. Et il confie à un ami : « Les assauts répétés que j'ai tentés pour arracher une réponse favorable à mes aspirations de retour au Maroc se sont heurtés à une résistance farouchement opiniâtre. J'en pleure quand je suis seul... Je souffre étrangement. Serait-ce la rançon de l'orgueil et de la vie, somme toute radieuse, que j'ai vécue jusqu'ici... » Oui, le drame était déjà contenu dans la confidence qu'il avait faite un jour à sa mère avant son mariage. Ainsi les unions qui paraissent les plus heureuses — leur couple n'était-il pas éblouissant à la sortie de Saint-Philippe-du-Roule? — peuvent-elles être empoisonnées par ce désir d'action qui ronge un homme mal adapté à la vie ordinaire. Mais ne peuvent-elles être dévastées par des passions moins hautes et moins nobles?

Et pourtant il a des compensations, et même des compensations de carrière. La vie militaire à Strasbourg est pleine d'intérêt. Et puis, le 28 janvier 1929 un fils lui naît, Pierre, du nom de son parrain, le comte Pierre de Lur-Saluces. Dix-huit mois plus tard, le 24 juillet 1930, il en aura un second, Jean. Ce *nouveau* qu'il réclamait pour meubler l'avenir, voici qu'il le rencontre dans la paternité. Dans une lettre à sa mère (21 février 1931) ne se complaît-il pas à tracer avec orgueil le portrait de ses deux fils : « Ce petit Pierre est un être délicieux. Il parle comme père et mère, connaît la plupart des lettres de l'alphabet. Très dégourdi, il a une petite nature charmante. Quand je lui demande : « Est-ce que Pierre aime son papa? » il répond avec une voix pointue : « Voui, papa », et il embrasse son papa. C'est un vrai garçon, turbulent à souhait mais sans méchanceté. Il

ait parfaitement le parti qu'il peut tirer des gens et ne se prive pas de l'employer. Quant à Jean, il commence à s'éveiller à la vie. Plus doux peut-être, mais, sans ressembler exactement à son aîné, il a beaucoup de points semblables à lui. » Pierre a deux ans, et Jean sept mois. Et déjà leur père les observe avec cette tendresse dont il se disait peu doué.

Sa sœur Christiane — sa chère Cricri — se marie et il a la joie d'assister à son mariage. Mariage si court : quelques mois plus tard, elle était morte. « Je ne puis revivre, écrira-t-il à sa mère (16 juillet 1930) sans une immense tristesse les si douloureux moments que nous avons passés auprès de notre chère petite disparue. Ce n'est que peu à peu que nous réalisons l'horreur du drame atroce qui s'est déroulé devant nous... » Il y repensera quand lui-même sera près de la mort, comme si la même menace rapprochait les êtres d'un même sang, réunis par des affinités mystérieuses.

Dès 1929, après deux ans de Strasbourg, il est revenu à Paris avec le général Boichut qui est appelé au Conseil supérieur de la guerre. Le général Boichut a tenu, plus tard, à rendre hommage à son ancien officier d'ordonnance. « Nommé en 1927, a-t-il écrit (1), je tiens à inscrire mon officier d'ordonnance parmi cette splendide jeunesse guerrière que j'ai vue à l'œuvre. Bournazel, rentré en France, ne sait rien de mon désir ; personne ne le recommande. Je l'appelle auprès de moi comme « le soldat le plus brave du Maroc ». Il accepte, il est affecté ; il se marie, va se préparer à l'École de guerre. Sa place sûrement sera de nouveau au Maroc, mais plus tard. Je le propose pour capitaine, mais il est encore un peu jeune et ne figure pas même dans la première moitié de la liste des lieutenants de cavalerie ; mais, mettant en valeur ses cinq palmes conquises au

(1) *Revue des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> avril 1933.

Maroc, je propose avec toute ma conviction, tout mon cœur, pour le grade d'officier de la Légion d'honneur ce lieutenant de vingt-neuf ans, « un des premiers qui aient mis la main à l'épaule d'Abd-el-Krim. » La bienveillance et l'équité de nos chefs font le reste ; Bournazel obtenait la rosette, puis le grade de capitaine au choix... » Certes, il faut louer le général Boichut du mal qu'il s'est donné pour la décoration et l'avancement de Bournazel. Mais n'est-ce pas étonnant, et même comique, qu'il faille se donner tant de mal pour un résultat si simple ? La bienveillance des chefs ? Comme s'il s'agissait de bienveillance ! Tout le monde connaît l'extraordinaire, le fantastique homme rouge du Maroc, tout le monde excepté les bureaux. Lyautey n'était plus là. Lyautey se serait assis sur les bureaux.

Ces difficultés servent du moins à hausser les cœurs généreux au-dessus des intérêts et des honneurs. C'est aussi l'effet que produit l'amour quand son objet est inférieur à la passion inspirée par lui. Le cœur ne se détache pas si aisément de cet amour, mais il y mêle une sorte d'amertume désabusée et il lui substitue, dans le secret, un autre idéal invisible et mystérieux qui, celui-là, ne peut tromper ni trahir. « La gloire, écrira Henry de Bournazel dans une heure de confiance mélancolique, eh bien ! voilà la chose qui m'a fait le plus de mal en ce sens qu'y étant accoutumé, je suis tout étonné maintenant de n'en plus ressentir les effets. A l'origine de ma vie marocaine, je me battais par goût, par sport, j'aimais la guerre comme on aime un exercice violent ; le goût du risque me passionnait. L'on m'a mis sur un piédestal, et maintenant, quand je me propulse dans des milieux militaires, l'on chuchote encore mon nom en ajoutant quelques légendes. Mais je me rends compte que ce feu s'éteindra progressivement si je ne le ravive pas par quelque nouvelle campagne... Ce sentiment n'étouffe pas d'ailleurs le fait que j'aime le sport et

lui de la guerre qui est ma véritable vie, mais marche maintenant de pair avec lui... » Et puis il ajoute : « Cher Maroc, pays de souvenirs brûlants comme ton soleil d'été, te reverrai-je jamais? »

Quand le général Boichut doit se séparer de son officier d'ordonnance, le général Heusch, qui commande la 10<sup>e</sup> division d'infanterie à Paris, se hâte de prendre Bournazel. Lui aussi le connaît, car il a été à l'état-major de Lyautey au Maroc, avec le lieutenant-colonel Giraud, le fameux Giraud de Charleroi, de la Malmaison, de Taza et de Targuist. Lui aussi se vante de l'avoir reçu lieutenant et chevalier de la Légion d'honneur et de l'avoir rendu capitaine avec la rosette. En faut-il fallu, des grands chefs, pour lui rendre justice ! Le général Heusch qui garda Bournazel deux ans et qui, après une division de Paris, commanda le corps d'armée d'Orléans, sachant que *l'homme rouge* m'attirait, fit avant sa mort le voyage pour venir m'en parler. Et avec quelle chaleur et quel pittoresque !

— Je l'ai eu deux ans auprès de moi. Il était de la grande race. Une lame d'acier, sans paille. Je le comparerai au général Giraud, une des plus belles forces actuelles de l'armée. Mais Giraud parle du haut de ses six pieds, comme s'il lançait des encycliques. Henry de Bournazel était plus familier, plus gentil, plus souple et ironique. Il avait son franc-parler avec tout le monde. Il l'aurait eu avec le Pape et avec l'Empereur. Il l'avait avec Lyautey, ce qui n'est pas commode. Son air de grand seigneur le mettait de plain-pied avec les hommes et avec les événements.

Je l'écoute avec avidité, tant le portrait me semble juste. N'ajoutera-t-il pas d'autres touches ? Et de mon mieux je les sollicite :

— Tenez, un exemple qui vous montrera comment il comprenait le commandement. Un jour, aux manœuvres, ou plutôt une nuit, à deux heures du

matin, il vient me réveiller : — Mon général, il pleut torrents. — Eh bien quoi ! il pleut. — Alors il faut vous lever. — Pourquoi faire, mon Dieu ? — Pour vous montrer aux troupes qui sont très mal campées. — Ah bien... Je me lève... Il m'emmène aux lieux les moins favorisés. Nous cherchons et trouvons un abri pour des hommes dont une tente avait été enlevée par l'orage. Nous rentrons tout ruisselants, mais alors il me met une couverture sur le dos, et au retour il nous fait lui-même du café... Voilà comment il était. Et il osait critiquer, exiger qu'on tînt les promesses, même celles faites un peu en l'air. Voyez-vous, il était né pour commander. On naît comme ça. C'est une grande erreur de croire que tout le monde est construit de la même façon : il y a les chefs, et il y a les autres. Avec lui, dans la plus dure bataille on aurait pu avoir confiance.

— Il désirait repartir, mon général ?

— S'il le désirait ! On n'empaille pas l'homme qui a mené la guerre devant Bab-Moroudj et Taza comme un grand capitaine. La vie de famille ne pouvait lui suffire. Quand j'ai appris sa mort, j'ai pleuré. Tout de même, il est mort de la mort qu'il eût souhaitée...

Les grands souffles de tempêtes traversent la Méditerranée et viennent, s'affaiblissant, caresser les tempes de l'officier d'état-major malgré lui. Le colonel Giraud qui a été témoin à son mariage est retourné, lui, au Maroc où il commande les Confins algéro-marocains. Pour mettre fin aux incursions réitérées des tribus dissidentes qui viennent razzier, piller et assassiner tantôt au sud de l'Algérie et tantôt au sud du Maroc, on s'est enfin décidé à soumettre cette zone sans cesse menacée à un commandement unique. A peine installé à Bou-Denib, le colonel Giraud s'est rendu compte que rien ne serait achevé si l'on n'assurait les frontières du sud en occupant la grande oasis du Tafilalet, perdue pendant la Grande Guerre, et en la reliant par le Ferkla et

Todra jusqu'au Dadès et au Drâ. Mais les dissidents ont moins à redouter que les gens du Palais-Bourbon. Ceux-ci ne veulent pas qu'il soit fait la moindre allusion à une conquête, à une occupation de territoire. Que penseraient leurs électeurs? « Le pays, écrit Bourazel à son père le 16 mai 1930, on s'en f... Et l'on est étonné d'apprendre un beau jour que des djouch sont venus tuer des Européens dans un bordj quelconque du sud marocain... et nous serons étonnés dans trois ou quatre ans lorsque les Allemands nous auront déclaré à nouveau la guerre... » Allusion quasi prophétique : en sera-t-il toujours ainsi et serons-nous toujours gouvernés par un Parlement incapable de comprendre l'histoire et d'en appliquer les leçons, incapable de lois de défense familiale et sociale à l'intérieur comme de mesures de sécurité et de grandeur française à l'extérieur?

Il a suffi d'une lettre du colonel Giraud, et aussi de la mort de sa petite chienne Nénette qui l'avait suivi pendant toute la campagne du Riff, pour réveiller l'homme à la veste rouge. Ses réveils sont terribles. Il traite Paris comme une kasbah conquise. Certes, non, il n'est pas un mari de tout repos, et il faudra bien se décider à le laisser partir. Car une amertume farouche, peu à peu, s'est glissée dans son cœur, lui gâte toute joie, alors que tant d'autres connaîtraient le plus grand bonheur avec son destin. N'est-il pas gâté à Paris? Il y compte des amis dévoués et même pleins de fantaisie dont il aime la fréquentation, le lieutenant Durosoy, le lieutenant Gasser, le comte Édouard de Pourtalès, M. Christian Dusonchet, M. Léopold Marchand qui saura parler de lui avec ferveur, Pierre Benoit pour qui il ira faire une véritable scène au maréchal Lyautey afin d'obtenir sa voix à l'Académie. Et au lieu de goûter la diversité de sa vie, il se retourne sans cesse vers les années révolues. « Le culte du souvenir, écrit-il, l'évocation

des journées disparues qui souvent, par leur intensité laissent dans notre esprit des marques indélébiles. Vivre dans le passé, quelle douce chose ! Et si peu de gens savent revivre les heures enfuies ! Leur formule est jour. Or retourner dans l'*autrefois*, c'est la plus grande part du temps exprimer des regrets et c'est ce qu'ils ne veulent pour rien au monde. Je n'ai guère de sympathie pour ces gens-là, car la plupart d'entre eux sont secs, et sont-ils plus forts que les autres ? ceci reste à prouver... » Nerveux, sensible et vibrant à l'excès, il tire sa force de son élan vers la vie, et cet élan lui manque.

Dès lors, la lutte engagée en lui-même et contre ses sentiments familiaux les plus chers depuis son retour et son mariage doit prendre fin. Elle ne peut se prolonger indéfiniment. Quand le dénouement inévitable est enfin accepté, tout le monde le lui facilite, le général Heusch qui le laisse partir à regret, mais qui le comprend, le maréchal Lyautey qui le connaît et l'envie, lui dont la séparation avec le Maroc a été involontaire et définitive. Le 24 septembre 1931, il est mis à la disposition du Maroc. Son grade et sa décoration sont trop récents pour que l'ambition joue le moindre rôle dans sa résolution de départ. La générosité de cette résolution est intacte.

Le 4 octobre il est à Marseille et doit s'embarquer le lendemain sur le *Laferrière*. « Du regret ? de la joie ? » se demande-t-il en écrivant à sa femme à qui il réclame, pour la trouver à Bou-Denib, une bonne photographie d'elle et de ses deux fils encadrée. Mais c'est un sentiment d'affection qui domine.

Après avoir déjeuné chez Pascal, « notre ancien restaurant », mais il n'est pas gourmand, il va aux arènes où se donne une course de taureaux : « C'est la première fois que j'assiste à pareil spectacle et je ne l'ai pas regretté. Je dirai cependant que j'ai été un peu déçu. Je m'attendais à plus de brio, à plus d'homogénéité parmi

es exécutants. Or, sur une dizaine d'entre ceux-ci, deux seulement méritaient l'attention. Foule assez enthousiaste, mais assez seulement. Deux belles mises à mort, deux chevaux éventrés. » Ces combats d'animaux l'amuse sans le retenir. Il lui faut d'autres jeux, à la fois plus dangereux et plus humains.

Le 5 octobre, il voit peu à peu s'effacer Marseille et Notre-Dame-de-la-Garde. Le Maroc l'a repris. La mer le porte au rendez-vous. Appuyé de nouveau à la lisse, et tournant le dos aux côtes de France, se souvient-il de la tireuse de cartes berbère qui a lâché sa main dont elle interprétait les lignes de vie en poussant un cri strident, ou de ce P. Joseph qui lui a dit : « Votre nom durera. Vous aurez des fils, puis vous mourrez » ? Il a laissé deux fils en France. A-t-il donc perdu sa baraka ? Bah ! il la retrouvera en repassant les manches de sa tunique rouge. Car il a emporté celle-ci, une tunique toute neuve et resplendissante qu'on verra de loin, qui de nouveau servira de signal aux avions si l'on chevauche dans le sud comme au sud de Taza. N'est-il pas question de reprendre enfin le Tafilalet ? Le Tafilalet : nom mystérieux et attirant. C'est là-bas qu'il va...

## II

### LE NOUVEAU CONTACT AVEC LE MAROC

Cette fois, il aborde le Maroc par le Sud-Oranais. Le 10 octobre il est à Colomb-Béchar après vingt-sept heures du méchant train qui part d'Oran sans se presser. Somptueusement logé chez le commandant des Affaires Indigènes, il écrit sur deux cartes postales à sa femme : « Ma fenêtre reste fermée pour empêcher les moustiques d'entrer, mais j'entends au loin la musique nostalgique des joueurs de *reïta* qu'accompagnent des joueurs de *tobol*. Hormis les notes lancinantes que jettent ces musiciens d'un autre âge, c'est le silence le plus complet qui soit. » Sensible à la musique, c'est d'elle qu'il reçoit sa première impression marocaine. Toute la nostalgie de l'Orient peut être enclose en quelques notes de cette monotone musique arabe qui agit sur les nerfs et sur les sens, non sur le cerveau.

Déjà il se sent un autre homme : « Depuis mon arrivée en terre africaine, ajoute-t-il sans se douter de sa brutale franchise, je me sens transformé. De cadavérique qu'était mon teint je suis devenu brique. C'est que le soleil est à l'ordre du jour : pas un nuage... » Ce soleil lui avait tant manqué en Alsace et à Paris.

A Colomb-Béchar il a trouvé le lieutenant Jacques Weygand, fils du général Weygand, qui l'attendait à la gare, avec qui il part pour Bou-Denib. Bou-Denib ne lui est pas inconnu. Il y est venu dans sa randonnée du

sud, mais en courant, et Bou-Denib, où réside le colonel, puis général Giraud, quand il n'est pas errant dans son immense domaine des Confins algéro-marocains, est devenu une petite capitale. Il y retrouve l'un ou l'autre de ses anciens camarades, notamment le capitaine Schmidt, son compagnon des heures héroïques et de la culbute d'Abd-el-Krim. L'air qu'il respire dilate ses poumons et le remplit d'allégresse. Schmidt, Bournazel, le chef qui les a vus à l'œuvre au nord de Taza ne les avait pas oubliés : il a su les réunir, il sait qu'il peut compter sur eux dans les passes difficiles et qu'il peut tout leur demander. Avec eux il peut tout oser. Il osera tout.

Henry de Bournazel ne séjournera pas longtemps à Bou-Denib. Il sera bientôt employé plus avant. « A Bou-Denib, écrit-il d'Erfoud à son père, je me suis mis au courant et de la question politique des Confins et des mœurs nouvelles apportées par des hommes nouveaux. J'ai dû m'employer aussi à connaître les gens qui m'entouraient. Puis je suis venu ici et déjà j'ai été faire un tour en avant de nos lignes. Je suis rentré cette nuit. Dans très peu de jours, mon groupe mobile prendra son départ pour la région du Ferkla où nous comptons nous installer pour rayonner... » Il ne se contente plus de sa part, même s'il commande un groupe mobile important, il veut connaître l'ensemble. Son passage en France, auprès du général Boichut et du général Heusch, ne lui a pas été inutile : il l'a familiarisé avec le haut commandement. Ses aptitudes de chef se sont ainsi développées. Mais que s'est-il passé au Maroc pendant son absence ?

Il a fallu, tout d'abord, et dès 1926 après la reddition d'Abd-el-Krim, réduire la grande tache du sud de Taza. Ce fut l'œuvre du général Duffieux avec les détachements Freydenberg et Prioux. Les colonnes ont pu

convoyer, malgré les effroyables difficultés du terrain, en pays Beni-Zeggout où, après vingt jours de luttes acharnées, elles opéreraient leur jonction le 19 juillet. Il a fallu encore dégager les abords de la ville d'Ouezzan, en accord avec la colonne espagnole en marche vers Chechaouene. Puis, les nombreux renforts venus pour rétablir la situation du front nord du Maroc, compromise par l'invasion d'Abd-el-Krim, ont regagné leurs garnisons de France, de Rhénanie, d'Algérie et de Tunisie. Est-ce la fin des grandes opérations militaires?

Ce ne peut pas en être la fin, car le problème marocain n'est pas résolu. Il ne peut l'être que par la réduction des tribus groupées dans le Moyen Atlas et par l'extension de notre frontière du sud poussée jusqu'au Tafilalet, au Ferkla, au Todra et jusqu'en bordure de la zone espagnole au sud du Drâ. On ne veut pas le comprendre à Paris. Sur place, c'est l'évidence même. On refuse les crédits et les renforts : il faudra bien les accorder. Le *Maroc utile* ne peut prospérer que dans la sécurité. Pour le libérer de toute menace sérieuse, il n'est qu'un moyen : en finir avec la dissidence. Et, parce que c'est la solution imposée par le bon sens, il faudra bien en passer par là.

Une nouvelle campagne franco-espagnole achèvera la pacification du front nord, de la Moulouya à l'Atlantique, en 1927. Dans la tache de Taza, la chaîne du Djebel Bou Iblane, où se sont réfugiés les insoumis commandés par le fameux Mohammed ou Hammou, est bientôt nettoyée de ces pillards. Une habile action politique nous permet d'avancer au sud d'Agadir. Mais tout se complique, au contraire, sur le front du Moyen Atlas, dans la région du Ziz et des Confins algéro-marocains.

La Kasbah Tadla, qui fut décrite pour la première fois par le P. de Foucauld et dont les enceintes successives rappellent les plus vastes et les plus beaux châteaux de Syrie, commande l'entrée du pays marocain le plus

tourmenté et chaotique. L'horizon de Tadla est limité au sud-est par une haute muraille compacte et continue de six mille pieds au-dessus de laquelle se profilent, à une altitude voisine de quatre mille mètres, les crêtes désolées du Grand Atlas. Entre ces deux massifs, l'oued El Abid s'est creusé un lit profond et encaissé dans un pays ravagé. Un vol en avion révèle le contraste entre la vallée symétrique de la Moulouya, voie de pénétration largement ouverte, et les gorges étroites de l'oued El Abid. Celles-ci font obstacle aux relations entre le Moyen et le Grand Atlas. Ce bassin du Drent, qu'on appelle la Courtine, défendu par des accidents de terrain qui semblent inexpugnables, abrite des tribus berbères, les Aït Seri, les Aït Ouillah, les Aït Mohammed, les Aït Abdelloubi, qui ne sont pas confinées dans leurs montagnes, mais qui ont débordé dans la plaine où elles ont acquis des terres de culture (1). Réfugiées dans leurs gorges et leurs cavernes, ces tribus semblent impossibles à réduire. Or, elles vont multipliant leurs incursions, leurs razzias et leurs assassinats.

« Dans la région présaharienne, qui s'étend des postes algériens de la Saoura et du Bou Guir jusqu'au Tafilalet, les forces régulières et supplétives ont à faire face à des bandes de pillards Aït Hammou, Doui Menia et Aït Atta du Sahara qui se concentrent à l'ouest du Tafilalet, traversent rapidement une contrée inhabitée et opèrent sur les voies de communication. — La poursuite de ces bandes nombreuses, bien armées, extrêmement mobiles et connaissant parfaitement le pays où elles opèrent, est des plus difficiles. Elle ne peut être entreprise que par des forces légères, spécialisées, bien entraînées et familiarisées avec ces terrains désertiques et accidentés. — D'autre part l'expérience a montré la

(1) V. l'étude consacrée par le capitaine Guillaume à la géographie et à l'histoire de la Courtine de l'Oued El Abid.

nécessité d'organiser un commandement unique pour coordonner, avec le maximum de souplesse et d'efficacité, l'action des diverses forces algériennes et marocaines. — L'action de ce commandement ne pourrait se borner à assurer la police du sous-secteur qui intéresse à la fois l'Algérie et le Maroc. Il fallait également lui donner la possibilité d'agir en zone marocaine, sur les groupements nomades qui fournissent les djouch et sur les sédentaires qui leur permettent de vivre en les ravitaillant. — Aussi le commandement militaire des Confins algéro-marocains, créé le 1<sup>er</sup> mars 1930, englobe-t-il à la fois le poste de Beni Ounif, le cercle de Colomb, l'anneau de la Saoura et le territoire marocain du sud. Son front commence ainsi à la Saoura, franchit le Bou Guir et la Hamada désertique, contourne les lisières est du Tafilalet et remonte la rive droite du Ziz jusqu'aux portes du Grand Atlas. Là il se raccorde avec le secteur du Moyen Atlas qui, au sud-ouest de Midelt, relève de la région de Meknès. Deux principaux groupements insoumis lui font face : les Aït Atta du Sahara et les Aït Yofelman. — La puissante confédération semi-nomade des Aït Atta du Sahara occupe tout le pays situé entre la vallée de l'oued Drâ et celle de la Saoura. Comptant au total une dizaine de milliers de tentes, elle semble préférer la guerre de partisans à l'action massive d'une forte harka. Ses guerriers sont d'ailleurs des djicheurs redoutés (1)... »

Ce commandement si important, puisqu'il est en quelque sorte la sauvegarde de tout le Maroc, a été confié au colonel, puis général Giraud, à la suite de trop nombreux attentats se succédant dans cette région du sud et dont les plus retentissants furent l'assassinat du général Clavery, tué sur la ligne transsaharienne au sud de Colomb-Béchar, et l'affaire Djihani où une com-

(1) *Les opérations militaires au Maroc* (Imprimerie Nationale).

pagnie montée de la Légion étrangère perdit une cinquantaine d'hommes. Dès son arrivée, il dressa ses plans pour mettre fin à tant de tragiques aventures. Il faut combler l'intervalle qui sépare Erfoud, à la porte du Tafilalet, du poste algérien de Tabelbala. Le premier objectif sera l'occupation de la petite oasis de Taouz sur le Ziz. Le Ziz est un de ces fleuves d'Afrique ou du Levant qui naissent et meurent dans les sables, qui sont parfois à peine visibles et parfois couvrent de leurs nappes des étendues immenses à la saison des pluies et qui fertilisent les oasis où se résume toute la vie de ces déserts. L'oasis de Taouz est presque misérable : quelques palmiers, quelques champs d'orge, quelques cultures. Cinq ksour s'y abritent. Elle est peu de chose auprès du Tafilalet, la grande oasis au bord du Sahara, qui est distant d'une soixantaine de kilomètres et lui aussi arrosé par le Ziz.

J'ai eu la chance, au début de mars 1931, d'assister à cette occupation de Taouz. Avec ma fille qui m'accompagnait, j'avais rejoint le général Giraud et sa colonne au camp de Bou-Tarit dressé au bord de la falaise de la Hamada, au-dessus de l'oasis. Un effectif de quatre ou cinq mille hommes avait été réparti entre deux groupes tactiques, l'un stationné en face du Tafilalet pour en suivre tous les mouvements en cas d'agitation, l'autre destiné à entrer dans Taouz. Ce dernier se composait des compagnies sahariennes du Maroc et de la compagnie méhariste de Tabelbala, de goums et compagnies montées, soutenus par deux bataillons, l'un de tirailleurs marocains, l'autre mixte du 1<sup>er</sup> régiment étranger et du 2<sup>e</sup> régiment de tirailleurs : forces algériennes et marocaines prises dans les territoires du sud du Maroc et de Colomb-Béchar et réparties en deux colonnes, l'une conduite par le lieutenant-colonel Trinquet et l'autre par le lieutenant-colonel Denis.

La concentration des troupes s'opéra à Megheimine, le soir du 27 février. Cependant notre service des Affaires Indigènes n'avait pas cessé de se mettre en contact avec les tribus dissidentes. Toute activité militaire s'accompagne au Maroc d'une action politique. Et ce même soir du 27 février, arrivait au camp de Megheimine la djema de Taouz avec le taureau — ou plutôt le mouton, moins coûteux — de la targuiba, symbole de la soumission. Cette soumission était-elle réelle? On ne le pourrait constater que sur place. La marche sur Taouz fut brusquée. Elle se fit dans la nuit du 27 au 28 février, par un clair de lune qui la facilitait : cinquante kilomètres furent ainsi franchis, avec un seul repos de deux ou trois heures. Elle s'accomplit en des conditions qui permirent de se rendre compte de la solidité des troupes et de nos derniers perfectionnements de campagne, car les unités motorisées, mitrailleuses et batteries de 75, sur autos blindées à six roues, tous terrains, arrivèrent à Taouz, malgré les difficultés des sables et des dunes, à l'allure des groupes mobiles.

De mes notes de voyage je détache l'impression qui fut la plus forte :

« Je regarde, bien plus encore que je n'ai regardé l'oasis de Taouz, notre nouvelle conquête, le visage de ces jeunes hommes qui l'ont conquise, du général à ces jeunes lieutenants qui, déjà, ont commandé des postes perdus au fond du Sud oranais ou du Sud marocain et jusqu'au Hoggar, administré et organisé d'immenses territoires, dirigé des services routiers, construit des postes, maintenu notre pouvoir et notre influence sur des populations difficiles et qu'il faut savoir manier avec force et avec équité. Et je songe à l'école humaine que représente pour nous cette terre brûlée de soleil et que je vois, comme je soulève le bord de ma tente un peu plus tard, immense et mystérieuse sous les étoiles. — Elle m'attire tellement, cette terre immense

et mystérieuse, que je me relève dans la nuit pour prendre l'empreinte du camp endormi, mais gardé. La lune, maintenant, le précise, le baigne dans sa clarté fondante et infiniment douce. Un sloughi, ombre mouvante, me frôle en passant. Le vent s'est calmé. Comme je comprends l'emprise du Sud africain sur tant de jeunes hommes dont la vie régulière de nos villes ne peut contenter le cœur ardent (1) !... »

C'était le temps où Henry de Bournazel, dans les nuits de Paris, entendait ces appels lointains auxquels il ne pouvait résister et qui le jetaient dans ces folies auxquelles Shakespeare donnait une couleur de féerie dans le *Soir des Rois* ou *Comme il vous plaira*. Cependant le général Giraud avait alors sollicité l'autorisation de continuer l'expédition avec sa petite armée et par surprise de mettre la main sur le Tafilalet. Le Tafilalet ! Le ministère de la Guerre en avait la superstition : là, un bataillon de Sénégalais, avait été massacré en 1918, et le général Poeymirau avait reporté notre ligne à Erfoud où il avait bâti un blockhaus, car la guerre de France ne permettait pas alors l'envoi de renforts au Maroc où d'autres points sensibles, plus rapprochés de la côte, retenaient, exigeaient la surveillance et l'effort du Résident général. De ce blockhaus d'Erfoud j'avais longtemps regardé alors avec des jumelles la grande tache vert sombre que fait l'oasis, baignée par deux fleuves, l'oued Ziz qui coule au milieu et dont on peut suivre le cours jusqu'à la montagne, et l'oued Ghéris qui la borde et que l'on voit venir du côté de Guefifat. Dès l'antiquité elle a joué son rôle dans l'histoire africaine. Elle est la dernière étape avant le Sahara. Comme on comprend qu'elle soit le refuge des tribus insoumises ! Elle n'est pas une vallée plate et uniforme. Elle est coupée de vallonnements et de collines

(1) *Un printemps au Maroc.*

propices aux embuscades. Au bord de ses premiers palmiers viennent mourir les dunes jaunes. Je pouvais même distinguer la kasbah de Rissani, pareille à une forteresse, qui est le siège de l'agitateur Bel Kacem, notre principal ennemi du Sud.

Et l'autorisation fut refusée cette fois au général Giraud. Il tenait pourtant dans sa main ce fameux Tafilalet perdu et, pour le bien montrer, dans un raid assez hardi il en fit le tour à cheval avec une escorte légère et bien montée. Le chef audacieux de la Malmaison, de Taza et de Targuist se retrouvait en lui.

Mais l'expédition remise va être exécutée. Henry de Bournazel est arrivé juste à temps pour y prendre part. Il a senti à distance que c'était le moment. Ce Maroc, qu'il n'a pas revu pendant près de cinq ans, et qui n'est plus celui du Maréchal, comment va-t-il le retrouver? Mais lui-même, a-t-il changé? Saura-t-il exercer, comme autrefois, un ascendant immédiat sur ses camarades? Est-il resté le grand entraîneur, séduisant bien plus qu'impérieux, légèrement railleur et qui s'impose par l'attraction? S'est-il usé ou s'est-il agrandi? Ah! il n'a pas été long à reconquérir son rang et son monde!

Voici le témoignage du lieutenant Weygand qui l'attendait à Colomb-Béchar : « ...Je vois encore, dans la petite gare saharienne, sa haute silhouette se dresser sur la plate-forme du wagon. Il portait cette tenue qu'il conserva jusqu'à sa mort : veste rouge chamarrée de décorations ; culotte bleue dans des bas de laine ; képi bleu cabossé, un peu enfoncé sur les yeux et, au bras, une grosse canne de jonc cerclée d'or. » De Boudenib, il part pour Erfoud où il doit prendre le commandement de quatre goums stationnés aux environs pour les opérations de novembre-décembre 1931. Il n'a pas mis longtemps pour connaître et empaumer tout le monde, et spécialement les officiers qui vont servir

sous ses ordres et qui, peut-être, n'ont pas vu venir sans réaction intérieure ce nouveau dont la réputation est, somme toute, ancienne. « Il ne l'avait pas fait par la violence, non plus par le laisser-aller ; il s'était simplement imposé à tous en vertu de cette « opinion d'estime » dont parle Napoléon et qui les avait portés vers lui d'un seul élan comme vers leur chef naturel. — Hors de son commandement, il avait su se faire aimer également de tous ; il y avait réussi par cette bonne grâce familière, brusque parfois, mais toujours adroite, qu'il manifestait à chacun. S'il écrasait de temps à autre de son mépris un goumier prétentieux, par contre il savait être à l'égard des plus vieilles badernes d'une déférence qui les enthousiasmait. — Ainsi avait-il créé, dans ce village d'Erfoud, une ambiance que nous ne pourrions oublier. Gai, allant, d'une jeunesse et d'un entrain inégalables, toujours maître de lui, possédant toujours ce je ne sais quoi qui distingue le gentleman de l'homme du commun, il présidait à toutes nos réunions, il était le centre de notre existence. — En même temps, il travaillait pour préparer ses opérations ; il le faisait rapidement, aisément, avec un air léger qui trompait parfois. D'autre part, il savait obtenir du commandement tout ce qu'il voulait : des collaborateurs de son choix, des moyens et surtout de l'initiative, beaucoup d'initiative, comme il lui fallait... »

Tout le caractère d'Henry de Bournazel tient dans ce portrait : le don de séduire qui vient de la grâce naturelle, mais aussi de l'art de connaître les hommes afin de savoir les manier, l'extraordinaire vitalité (quand il apparaît quelque part, c'est comme s'il entraînait cinquante personnes, tant il est meublant), l'élan de tout l'être vers la vie, et le travail assez aisé pour demeurer presque secret. Les hasards de la guerre m'ont fait rencontrer à peu près tous nos grands chefs : j'ai toujours constaté que les vrais dominaient leur matière, n'étaient

jamais submergés par elle, ne paraissaient jamais accablés, avaient du temps libre.

Un autre de ceux qui le virent alors arriver à Bou-Denib, le médecin-major Vial, confesse sa défiance en présence du nouveau venu : « Encore un poulain de Giraud ! », dit-on autour de lui, trop de réputation ou trop de légendes sans doute : « Je lui fus présenté, me dit-il, un soir au cercle de Bou-Denib. J'ai été immédiatement conquis par son allure physique, ses boutades, sa franchise, sa manière spirituelle et alerte de concevoir l'existence. J'ai toujours été heureux de vivre. Avec lui, il me semblait que vivre devait avoir beaucoup plus d'intérêt encore. Il dut s'en apercevoir et me rendit visite à l'hôpital le lendemain. Nous nous sommes séparés en grande sympathie. Je ne prévoyais pas alors nos longs mois de vie commune et la fraternelle amitié qu'un dénouement brutal allait rendre à jamais fidèle... »

Lui aussi souligne la rigueur exemplaire de sa tenue. « J'ai vu, écrit-il, que ce bel athlète à la fine silhouette résistait miraculeusement à la fatigue et qu'il croyait à la valeur de l'élégance physique. Toujours en veste rouge et en culotte de cheval, très pénibles à porter en pays chaud, il avait adopté les souliers bas et les bas montants. » Et il raconte qu'un soir, à Tilouine, comme le groupe mobile campe après une dure journée de poursuite sans résultat et que chacun n'a qu'une envie : dormir, il va à la tente de Bournazel d'où s'échappent des bruits de cascade et la mélodie à la mode : *Parle-moi d'amour*. Comme il passe la tête entre les cordages, il reçoit tout un flot de savon mousseux. Bournazel se rasait, afin d'être prêt à repartir à l'aube. « Je suis allé me raser, moi aussi, ajoute le médecin-major Vial. Depuis, j'ai souvent essayé de le faire tous les jours comme lui, en quelque circonstance que ce soit. Et c'est plus difficile qu'on ne pense. »

Comme il part avec lui en colonne, attiré par cet

homme extraordinaire », il le met en observation et voici ce qu'il observe : « J'ai vu qu'un chef intelligent confiait à ce jeune capitaine une véritable petite armée de supplétifs pour les besognes délicates et défenses d'avant-garde. J'ai vu que tous les lieutenants commandants de goums, en général jaloux de leur autorité, habitués à une longue indépendance et dont quelques-uns avaient son âge, se mettaient joyeusement sous ses ordres. — J'ai vu qu'il commandait toujours d'une manière exquise et polie et qui mettait en confiance : « Je vous serais reconnaissant de... » ou, suivant le degré d'intimité : « Vous seriez gentil de me pousser une flank-garde sur ce piton. » J'ai vu que ce capitaine, au sens le plus large du mot, qui préparait minutieusement la moindre attaque et aimait à manœuvrer des masses d'hommes, semblait difficile à commander. En réalité, il obéissait d'enthousiasme à un chef. A un supérieur instable, agité, incertain aux heures décisives, il ne pardonnait pas son manque de prestige et d'autorité et n'accordait alors que les marques extérieures de respect exigées par la discipline militaire... »

Lui-même, dans ses lettres, se déclare enchanté de ses camarades. Le lieutenant Weygand voudrait quitter ses auto-mitrailleuses et commander un goum pour être avec lui. « C'est un garçon charmant qui gagne encore à être connu. » Il déclare l'ensemble du corps d'officiers homogène et agréable. Un même esprit les anime. Le plus âgé, le lieutenant de Tournemire, a trente ans, le plus jeune, de Penfentenyo, neveu de l'amiral, vingt-six. Quant au médecin-major Jean Vial une amitié fraternelle l'unit dès lors à celui qui devait l'assister dans la mort.

Quelle est cette première colonne qu'il a menée dès son arrivée? C'est une opération préparatoire pour l'encerclement par le nord du Tafilalet sur le Gheris et en même temps pour la liaison par le Ferkla et le Todra

avec le sud de Marrakech. Les troupes rassemblées sur la ligne Tarda, Guefifat, à l'est d'Erfoud, se portent en avant dans la nuit du 17 au 18 novembre. Le contact est pris au petit jour le 18 sur la ligne de hauteurs qui domine les palmeraies du Gheris et du Tadighant. Après plusieurs contre-attaques nous sommes les maîtres de ces hauteurs, et peu à peu les ksours font leur soumission.

Le groupement de Bournazel avait pour objectif la palmeraie de Touroug. Or le départ se fit dans une tempête de sable. Il faut avoir traversé une de ces tempêtes pour en connaître au juste la terrible gêne. La plupart des unités se perdirent, tournoyèrent dans la nuit. Il dirigea ses goums avec une sûreté infailible. Au matin, il était en position et l'ennemi surpris n'opposait aucune résistance. Lorsque le gros de la colonne arriva enfin, Bournazel l'attendait depuis cinq ou six heures et l'accueillit, un peu goguenard. Lui-même, dans une lettre à sa femme datée d'Erfoud 10 décembre, raconte l'aventure : « Nous venons de passer près d'un mois à naviguer dans l'espace, sous la tente, et par des températures variant entre  $- 4^{\circ}$  le matin au lever du jour et  $+ 40^{\circ}$  à midi au soleil. Tous les jours, après les opérations, je partais en reconnaissance du lever du jour à la nuit, car les distances sont considérables dans ce sud étincelant... Demain, je retourne là-haut pour une durée indéterminée. — Le 18 novembre, nous avons eu une petite affaire sans grand sport. Car le poste ennemi n'a pu réagir. Mais nous avons été empoisonnés par un fort vent de sable qui a commencé l'avant-veille vers 5 heures du soir et s'est calmé le 19. Or, nous avons dû marcher pendant les deux nuits consécutives et nous garder le jour. Ce sable pénétrait partout, on en crachait, on en avait dans les oreilles, dans les yeux. Affreux. Avec cela, un froid terrible. J'étais à l'avant-garde avec mes goums et mes 300 partisans. Je suis

arrivé à l'objectif final avec six heures d'avance sur la colonne qui s'était perdue dans le sable. Quelques heures plus tard, nous étions attaqués par l'ennemi, mais déjà les murettes de pierre du camp montaient et nous n'avons pas eu de casse. Par contre, la colonne voisine de la nôtre a perdu deux officiers de goums, le lieutenant de Maistre, charmant garçon, et le lieutenant Durger... — J'espère que d'ici peu de temps on se décidera à finir le Tafilalet, mais ce n'est pas encore certain. Il est vrai que tant que les Affaires étrangères se mêleront de donner leur avis sur l'opportunité d'occuper ou de ne pas occuper ce fameux Tafilalet, nous pouvons nous attendre à ce que rien de sérieux ne se fasse... »

Le lieutenant de Maistre, le lieutenant Durger, jeunes gens admirables qui eussent, plus tard, été de ces chefs dont s'honore un pays, que leur sang du moins soit une offrande sacrée aux vertus de la race !

La prise de la palmeraie de Touroug a dû être suivie de toute une série d'opérations de nettoyage. Les troupes régulières organisent le secteur, mais les goums et les partisans, conduits par Bournazel, poussent des pointes et reconnaissent la vallée qui doit nous mettre en contact, un jour prochain, avec le sud de Marrakech. C'est toute une suite de coups de main. Au cours de l'un d'eux, le goum du lieutenant de Tournemire, lancé par Bournazel qui marchait avec lui, accrocha au corps à corps un groupe de dissidents. Bournazel, déjà, s'était arrêté net. Ce rôle d'éclaireur n'était pas le sien. Il poussa son infanterie à l'attaque et dirigea le combat « avec cette sûreté de coup d'œil, dit le lieutenant Weygand, qui nous faisait dire de lui qu'il avait *le terrain dans la peau* ». Il ne perdit son calme qu'au moment où un avion, ne reconnaissant rien dans ce mélange de goumiers et de dissidents, vint le mitrailler à bout portant. Ce jour-là il avait reçu l'ordre de recouvrir sa

tunique rouge d'une gandourah kaki. Il jura qu'on n'y reprendrait plus et qu'il ne s'exposerait plus à être invisible. Le lieutenant de Tournemire avait été blessé à la tête dans cette affaire de Ras Hamada.

Le soir, cependant, après ces rudes journées, parfois sanglantes, tous ces jeunes officiers se rassemblent autour de sa tente. Il semble qu'il donne des réceptions comme un seigneur dans son château. On y fait de la musique, on y cause, on y rit et même il n'a pas oublié le transport du porto. Il est l'animateur et il distribue son trop-plein de vie. Le Maroc l'a repris tout entier, mais il y est revenu agrandi. Nul ne peut plus douter qu'il ait l'étoffe d'un grand chef. Ne va-t-on pas l'utiliser pour la prise, trop retardée, du Tafilalet?

### III

#### LA PRISE DU TAFILALET

Le Tafilalet : nom sonore que nous avait transmis l'antiquité et sur quoi s'étaient brodées des légendes. Les Romains l'auraient connu, s'il faut en croire les descriptions de l'Afrique de Léon l'Africain et l'*Histoire de l'Afrique septentrionale* de Mercier. Fut-ce une colonie, avec Sidjilmassa comme capitale? De Sidjilmassa il ne reste qu'une grande tour ruinée. Or Sidjilmassa était entourée de hautes murailles, ornée de temples magnifiques, avec des souks immenses, devenue centre de commerce, marché d'esclaves échangés contre de l'or. Pour la fertilité de l'oasis, des puits avaient été creusés et l'arrosage était assuré par les norias. Trois cents châteaux s'égrenaient dans la palmeraie, sans compter les innombrables ksours dont le plus grand contenait mille feux. Coutume bizarre : on y mangeait les chiens après les avoir engraisés ; le métier de vidangeur était réservé aux lépreux, et celui de maçon aux Juifs. La discorde ne tarda pas à éclater : les canaux furent coupés et les dattiers abattus. Les Arabes accoururent sur ces dévastations pour en tirer parti.

Le Tafilalet traverse alors des siècles obscurs de convulsions. Au dixième siècle, Abou-Abdallah, sultan du Maroc, s'en empare. Puis c'est un affranchi chrétien. Puis interviennent les Almoravides. « Ibin Yacin, raconte Mercier, s'attacha à détruire avec une sauvagerie

de Saharien tout ce qu'il jugeait capable de détourner les musulmans de leur salut : on brisa les instruments de musique, on incendia les lieux de plaisir où l'on vendait du vin : enfin il supprima toutes les taxes et impôts. Après avoir laissé des gouverneurs almoravides à Sidjilmassa et dans la province du Drâ, Ibin Yacin ramena ses compagnons dans le désert. » Et ceci se passait au onzième siècle. En dix ans, il avait conquis l'immense contrée s'étendant du Sahara à la Méditerranée et de la Moulouya à l'Océan, détruit les tribus les plus puissantes, supprimé la royauté des Beni Ifrine à Sidjilmassa. Cet Alexandre, ce César du désert, imaginons un instant ses chevauchées foudroyantes, sa puissance d'envoûtement, son ivresse de conquête, son fanatisme, sa cruauté et, pour finir, sa solitude et son ennui. Car on oublie trop souvent le rôle de l'ennui et de la solitude dans la vie des grands hommes.

Aux Almoravides succède la dynastie Almohade. Abbou Youssef, chef des Méridines, vient de Ceuta assiéger Sidjilmassa avec des catapultes lançant au moyen d'une poudre inflammable du gravier, du fer et de l'acier. Le siège dure un an. La ville est prise en septembre 1274, et c'est l'inévitable massacre. Abbou Youssef est alors le maître du Maghreb. Mais on n'en finirait plus d'énumérer les sièges de Sidjilmassa devenue bientôt Tafilala. Comme Mansourah en face de Tlemcen, une ville fut même bâtie pour la combattre. La prise était toujours suivie du massacre et du pillage. L'histoire de Tafilala se mêle de plus en plus à l'histoire marocaine. Elle est reliée à Fez et à Meknès. Vers 1700, Moulay-Ismaïl, le terrible sultan de Meknès, confie à son fils Moulay-Mohamet le gouvernement du Tafilalet. Quand il meurt à Meknès le 22 mars 1727, âgé de quatre-vingts ans après cinquante-sept ans de règne, laissant, dit-on, 528 garçons et 340 filles — ce qui est un record de progéniture — la plus grande partie de cette descendance

ient s'établir à Tafilala dont elle occupe tout un quartier. Dans l'épouvantable anarchie du Maghreb, cherche-t-on un souverain? on vient puiser dans la descendance de Moulay-Ismaïl. On peut y puiser indéfiniment. Le Tafilalet devint ainsi la pépinière des sultans alaouites du Maroc. Les distances étaient alors franchies beaucoup plus rapidement que nous l'imaginons aujourd'hui où nous croyons triompher aisément avec nos locomotives, nos automobiles et nos avions. Les caravanes de chèvres et de méharis passaient les déserts, traversaient l'Atlas, atteignaient les plus lointaines oasis à Fez et à Marrakech en peu de jours. De même croyons-nous avoir monopolisé le goût et le besoin du voyage, quand nos ancêtres en avaient déjà la hantise : il n'y a qu'à se reporter à la liste invraisemblable des explorateurs de tous les temps, et au nombre des compagnies de navigation. L'aventure a toujours tenté l'homme, dès qu'il se sent fort et qu'il a respiré le vent de la mer ou celui du désert.

La dynastie actuelle qui règne au Maroc, la dynastie des Alaouites, vient donc du Tafilalet. Mais la grande oasis était depuis des années en décadence après avoir été si florissante et si peuplée. Avant l'expédition, les pronostics de notre Service des Affaires Indigènes lui attribuaient une population de cinquante mille habitants répandus dans deux ou trois cents ksours. Depuis le désastre de 1918 qui avait motivé notre retraite sur Erfoud, une dérivation des eaux qui la fertilisaient l'avait appauvrie. Ses habitants sédentaires nous avertissaient bien, de temps à autre, qu'ils étaient prêts à se soumettre, mais ils étaient sans cesse menacés et rançonnés par les Aït-Kebbach et autres tribus berbères qui rayonnaient autour de l'oasis ou s'y installaient pour en confisquer les ressources et qui se livraient de là sur notre territoire à des djouchs rapides et parfois fructueux. Le chef des dissidents était Bel Kacem dont

la fortune était issue d'un assassinat. Il avait assassiné son maître, ce faux Nifrouten qui, à la fin de la Grande Guerre, se faisant passer pour Sidi Mohammed Nifrouten, cherif drissi vénéré des Aït-Atta, décédé il y a plusieurs siècles dans la haute vallée du Reg, avait fanatisé les tribus et mené contre nous la guerre sainte. Après le meurtre, il prit le pouvoir avec les mêmes procédés despotiques. La guerre lui réussit tout d'abord. A la fin de 1919, il s'empara de la Zaouïa de Sidi Aousan au Ferkla, qui est une forteresse religieuse. Il avait promis l'aman à Sidi Ali, chef de la confrérie. Mais il trahit sa parole, fit promener le saint publiquement sur un âne par dérision, après quoi on l'attacha à la bouche d'un canon qui le mit en pièces. Dix notables de la suite du cheikh furent pareillement exécutés. C'était là monnaie courante au Maroc avant notre occupation.

Bel Kacem s'était installé dans la partie nord du Tafilalet, sur la rive gauche du Ziz, à Rissani, dans une énorme kasbah. Dans une kasbah voisine, le tyran entretenait la garnison de sa garde, deux ou trois cents fusils. C'est de là, de Rissani, qu'il exerçait sur la grande oasis sa souveraineté. Il se posait en défenseur de l'Islam contre les infidèles et il maintenait péniblement une sorte d'équilibre entre les districts filalins divisés. L'occupation de la petite oasis de Taouz au sud avait déjà porté un coup funeste à son autorité. Cependant il fanatisait encore ses partisans par les superstitions qu'il répandait, invoquant les talismans et les prophéties qui refusaient aux roumis le territoire du Tafilalet et lui en garantissaient la possession.

Nos hésitations devant la grande oasis dont le général Giraud voulait s'emparer par un coup de surprise au lendemain de l'occupation de Taouz — et Bel Kacem, bien informé, aurait dit de son adversaire : Paris l'arrêtera... — provenaient pour une part du trop grand éclat donné

à ce nom de Tafilalet. Les noms prennent quelquefois cette importance superstitieuse. Et de même les noms des grands hommes agissent à distance, et avant toute vérification. Leur prestige est une force pour qui sait s'en servir.

L'attaque du Tafilalet est décidée pour le 15 janvier 1932. Ce sera la revanche du désastre de Gaouz, le 9 août 1918. Le général Giraud a enfin les mains libres, et d'ailleurs le haut commandement a convaincu, non sans peine, le gouvernement de la République que l'œuvre du maréchal Lyautey au Maroc devait être achevée et qu'elle ne pouvait l'être que par l'établissement de la frontière du sud, du Tafilalet au Drâ, et par la réduction des taches de l'Atlas.

Le 6 janvier (1932) Henry de Bournazel écrit d'Erfoud à sa mère : « Je viens de rentrer à Erfoud, mais c'est pour repartir. Ici on ne me fait pas chômer. Le général Giraud veut bien m'accorder toute sa confiance et m'emploie à toutes les sauces. Je n'arrête pas. Tous les jours dehors, j'abats une quantité énorme de kilomètres dans un pays où les distances sont considérables. Je ne m'en plains d'ailleurs pas. Dernièrement, j'ai eu un bon accrochage avec un groupe d'irréductibles qu'il a fallu aller chercher dans un pays horriblement accidenté, et que j'ai entièrement décimé, allant même jusqu'au corps à corps pour en finir... J'ai eu, au cours de cette action, le malheur de voir mon meilleur lieutenant, Tournemire, blessé à la tête, mais la chance s'en mêle pour lui et il doit me revenir ces jours-ci. J'étais parti avec deux goums et seulement un officier, le général ayant eu l'interdiction de faire casser des Européens. — Dans très peu de jours j'entrerai dans le Tafilalet. Mon rêve dans ce pays-ci sera alors réalisé. — Cette palmeraie a vingt kilomètres de profondeur sur quinze de largeur. Deux capitaines, avec chacun quelques cen-

taines de partisans et des goums, doivent y pénétrer l'un par le sud, moi, et l'autre par le nord, pour se rencontrer au milieu... Santé excellente, malgré le froid glacial des nuits sous la tente ou dans un trou à la saharienne, et des journées très chaudes... »

Rentré à Erfoud, il prépare en effet l'opération qui lui est confiée pour cette grande affaire du Tafilalet qui est maintenant l'unique conversation des officiers. Ne s'agit-il pas de prendre une éclatante revanche sur le désastre et l'abandon de 1918? Si Bournazel est d'une folle bravoure personnelle, il n'a rien, savent ses camarades, du téméraire aveugle qui fonce et engage sans réflexion la troupe qu'il commande. « Audacieux, dit le lieutenant Weygand, il avait ce que le maréchal Foch appelait l'audace raisonnée, la première qualité du chef dans l'offensive. »

*Santé excellente*, écrit-il à sa mère, et voici que cette santé lui joue un mauvais tour à la veille de cette fête qu'il se promettait, du rêve prêt à se réaliser.

« L'opération était fixée au 15 janvier, m'écrivit le lieutenant Weygand. Le 8 ou le 9, il fut atteint d'une congestion pulmonaire qui le terrassa en une journée. N'importe quel autre aurait renoncé à espérer sa guérison pour le jour fixé. Moi-même qui allais quotidiennement le voir, je m'étais fait son mauvais conseiller et lui démontrais que c'était folie de vouloir marcher coûte que coûte... De son côté, le médecin essayait aussi de l'effrayer. Rien n'y fit. Henry nous écoutait et il répondait toujours : « Je suis venu de France pour le Tafilalet. Le général compte sur moi. Dussé-je y crever, j'irai et d'ailleurs vous verrez que je n'y crèverai pas... » Le 13 au matin, il allait un peu mieux : les remèdes désespérés employés tous à la fois avaient fait leur effet. Il put donc se lever, et bandé de pansements et de ouate, sanglé malgré tout dans sa veste rouge, pâle comme un mort, il alla à la réunion des comman-

ants de groupements qui se tenait ce jour-là. Le général ne nul n'avait osé prévenir ne s'aperçut de rien et

14 au soir, galvanisé par sa volonté inflexible, Bournazel partit pour occuper ses positions de départ... »

Le but du général Giraud était d'encercler par surprise le Tafilalet afin de l'isoler et de briser toute réaction venant de l'extérieur, de nettoyer rapidement la palmeraie de tout élément dissident, d'obtenir la soumission immédiate des tribus et de capturer le chef des insoumis, le fameux Bel-Kacem N'Gadi. A cet effet, il organisa un barrage tout autour de la proie convoitée : de l'oued Amerboh à la pointe ouest du Rich Gaouz, sous les ordres du lieutenant-colonel Trinquet, du Ghéris à hauteur de la garat M'Douar jusqu'à la pointe ouest du Rich Gaouz, avec le colonel Denis, entre Ba Addi et la garat M'Douar avec le commandant Lupy. Le groupement Cornet devait occuper la crête et le ksar de Dar-Beida. L'opération même sur l'oasis est confiée au commandant Schmidt, avec deux groupements, le groupement G aux ordres du capitaine de Bournazel, et le groupement S aux ordres du capitaine Thiabaud, qui est le chef du service des Affaires Indigènes d'Erfoud. Le commandant Schmidt suivra le mouvement du capitaine Thiabaud qui partira de Tizouint pour atteindre Rissani, la forteresse de Bel-Kacem, par bonds successifs, Sifa et Beni M'Hamed d'abord, et enfin Rissani. Bournazel, lui, doit sauter, par le sud, sur le district du Ghorfa, s'y installer, rechercher les liaisons et attendre de nouveaux ordres. Nul doute qu'il eût préféré le premier objectif, celui qui lui aurait permis de cueillir le chef ennemi dans son antre. Mais l'entrée par le sud le laisse maître de son initiative. Il n'aime rien tant que commander sans contrôle immédiat. Si on le laisse agir, il est prodigieux. Toute gêne lui est insupportable.

Cependant l'action est précédée d'un bombardement

d'artillerie et d'aviation. Elle s'engage le 15 janvier à 11 heures. Le capitaine de Bournazel, en moins de deux heures, s'empare avec son groupement (goums et partisans) du Ghorfa et des zaouias d'El Maati et d'El Ghazi, reçoit la soumission de tous les ksours, s'organise défensivement en vue de toute contre-attaque possible et installe son poste de commandement à Kaar Djedid. Il n'a perdu ni un homme, ni un cheval. Il a procédé avec sa maîtrise habituelle, exaltant et enlevant sa troupe avec une rapidité foudroyante, après avoir délimité avec soin les buts à atteindre. Pas un mort, et il tient tout le sud de la grande palmeraie. La résistance a été brisée par la surprise et la promptitude des bonds en avant. Ces fameux Aït Kebbach, guerriers renommés, ne se sont pas défendus. Ils se sont sauvés, jusqu'où? L'autre groupement a-t-il trouvé plus de difficultés? La fusillade, au nord, continue. Mais le jeune chef considère avec une joie tranquille sa conquête si facile. Autrefois, il eût souhaité peut-être des combats plus violents, plus sportifs. Aujourd'hui, voyant la guerre de plus haut, il préfère l'œuvre accomplie sans coup férir. Aucun de ses hommes ne lui manque et il a atteint le but tant désiré. En deux heures le rêve s'est réalisé. Allons, la vie est belle!

Le groupement Thiabaud a eu plus de mal pour réussir. Son départ a été précédé par deux sections de chars d'assaut, commandées par le capitaine Prévost, qui ont pris contact avec l'ennemi en bordure de la séguia Sifia, rempart redoutable, véritable tranchée occupée par les insoumis. L'attaque s'est déployée sur un front de trois ou quatre kilomètres par vagues de partisans, de goumiers, de moghazenis et de tirailleurs. Un premier bond atteignait le bordj de Tizi N'Daguir. Le second rencontrait une résistance opiniâtre au réduit de Zerba. Puis l'ennemi battu se repliait en désordre sur Rissani. A deux heures de l'après-midi, le comman-

nt Schmidt donnait l'ordre d'attaquer la petite capitale de Bel-Kacem. Deux heures plus tard, nos fantassins pénétraient dans la kasbah en passant par les brèches ouvertes par l'artillerie. Mais Bel-Kacem avait eu le temps de s'enfuir avec ses fidèles, abandonnant ses femmes et ses trésors. Partout, les dissidents se sauvent travers un dédale de murs, de jardins, de séguias qui auraient pu facilement retarder leur retraite et leur fournir des ouvrages de défense.

A la tombée de la nuit, un notable de la Zaouïa de di Ali signalait au capitaine de Bournazel la présence dans un ksar de Mohammed Ould Mohma, khélifa de Bel-Kacem. Bournazel faisait aussitôt encercler le village et capturait le khélifa. Le 16, au petit jour, des missaires prévenaient le commandement que Bel-Kacem avait franchi le barrage des groupements extérieurs et s'éloignait vers l'ouest. La poursuite commençait. Schmidt et Bournazel, réunis comme à la poursuite d'Abd-el-Krim, fouillaient le district des Seffalat. Mais le bandit avait pu s'enfuir en direction de Taguerrount avec deux cents hommes dont soixante cavaliers. Le colonel Mahure, avec ses spahis, est déjà à Taguerrount. A onze heures du soir, le lieutenant Pillafort, en embuscade, entend demander à la porte de l'eau et des dattes. C'est l'avant-garde de Bel-Kacem. Vers minuit, c'est la troupe elle-même avec quelques hommes. Pillafort attaque. Le père de Bel-Kacem est tué, mais lui-même réussit encore à s'évader. Le 17, Mecissi est enlevé. Bel-Kacem arrive au Regg. Il ne peut passer. Un de ses compagnons, fait prisonnier, devait raconter plus tard que là il s'assit à terre et pleura. Puis il prit la route du Drâ. Il ne tomberait entre nos mains qu'à la dernière expédition du sud, celle qui, au commencement de mars 1934, nous devait conduire jusqu'au Drâ, en bordure de la zone espagnole du Rio dell'Oro. Son arrière-garde l'avait sauvé cette fois, en se défendant désespérément.

Le 18 janvier, le général Huré, commandant en chef des troupes du Maroc, vint passer la revue de la petite armée Giraud devant la kasbah de Rissani. Là, reçut la soumission des djemas du Tafilalet qui apportèrent leurs fusils et immolèrent les taureaux de la taiguiba. Ce fut un spectacle magnifique, digne des plus beaux jours d'Afrique. Une part du triomphe revenait légitimement à Bournazel, et celui-ci s'en détournait. Un de ses meilleurs camarades, le lieutenant de Chappelandaine, venait d'être tué à Touroug par une bande de pillards et le chagrin de cette perte projetait son ombre de tristesse sur le souvenir de l'heureuse journée où avait enfin possédé le Tafilalet. Toujours il voulait faire participer à ses succès les plus humbles de ses collaborateurs. Mais cette fois il pleurait un ami.

Le Tafilalet pris demandait à être organisé et administré. Qui serait chargé de mettre de l'ordre dans la grande oasis, de réparer les ksours endommagés, de rassurer les tribus soumises, de développer les cultures, et de répandre une prospérité nouvelle correspondant à notre venue et attestant le bienfait de notre autorité ? Le général Giraud n'hésita pas. Il appela à cette mission pacifique de construction et de libération le vainqueur de la veille, Henry de Bournazel. C'était un passe-droit : de plus anciens pouvaient briguer ce poste de confiance. Nul, pourtant, ne s'étonna de le voir attribuer à ce jeune capitaine dont la supériorité n'était plus contestée. Il allait se révéler dans la paix égal à ce qu'il était dans la guerre.

## IV

### LE GOUVERNEUR DU TAFILALET

Le 31 janvier, il écrit, de Rissani, à sa sœur aînée, à sa chère Aïde : « Depuis que j'ai été nommé « gouverneur du Tafilalet », je circule beaucoup dans cette immense oasis, pour connaître le pays et les gens (trente ou quarante mille habitants), organiser le commandement indigène, améliorer les conditions d'existence de mes administrés, protéger les palmiers, etc. J'ai à ma disposition un lieutenant charmant, le lieutenant de Penfentenyo, un officier interprète, deux goums et trois groupes francs commandés chacun par un officier, plus quatre-vingts moghazenis moitié à pied, moitié à cheval, enfin huit cents partisans armés. Tu vois que mon commandement est important. Mais il y a un revers à toute médaille. Le Résident, après être venu s'extasier sur le Tafilalet qu'il a enfin découvert (ils y ont mis le temps !), nous a demandé de fournir l'effort nécessaire pour terminer le Maroc cette année : liaison avec Marrakech par le Ferkla ; pousser jusqu'au coude du Drâ ; enfin effacer la tache qui existe entre l'oued El-Abid (Tadla) et nous. Un petit rien !... Nous en avons jusqu'en juin, et la chaleur va commencer dans un mois. — Pour ce qui est de moi, je n'ai qu'une peur, c'est qu'étant obligé d'administrer mes nouveaux gorilles, je ne puisse participer à toutes les opérations. Je pense bien souvent à vous tous à Bournazel qui vivez sous la neige et la pluie. Ici

je n'ai pas encore vu la pluie depuis mon retour au Maroc. Il fait très froid la nuit, il est vrai, mais le soleil est chaud à partir de dix heures et il n'est pas de trop, car les tentes sont glacées et la sable aussi. — Figure-toi que, sept jours avant la prise du Tafilalet, je me suis mis au lit avec une congestion pulmonaire provoquée par le froid. Je me suis levé la veille de l'attaque et c'est fini maintenant, mais j'ai eu une belle peur de ne pouvoir prendre le commandement de mon groupement... »

Il doit quitter en hâte sa correspondante, car il dirige une équipe de deux mille ouvriers indigènes pour reconstruire Rissani et faire de l'ancienne kasbah de Bel-Kacem le château fort de son commandement. Le guerrier se mue en architecte et en maçon. Le 5 février, c'est à sa sœur Yvonne qu'il ajoute quelques détails : « Je vois qu'en France on a fait grand bruit autour de la prise du Tafilalet. Il est vrai que nos colonnes avaient essuyé à plusieurs reprises de terribles échecs dans ce doux pays et le mot de Tafilalet effrayait le gros public... Ici je fais de tout. Levé à six heures, je suis chef de chantier parmi les indigènes qui déblaient. Je construis, je reçois des touristes, je visite mon fief à cheval et je réponds à toute la paperasse dont je suis accablé. — Mon bureau est dehors, car je n'ai encore aucun local où me réfugier, sinon ma guitoune ; mais elle est trop exigüe pour recevoir les indigènes. Aussi je gèle de froid le matin et le soir vers cinq heures, et mes papiers s'envolent lorsque le vent de sable règne. Tu vois que ce n'est pas le confort moderne, mais je ne m'en plains pas, car j'ai l'impression de faire quelque chose d'utile ou en tout cas d'intéressant. Justement, pendant que je t'écris, le sable m'entre dans les yeux et les oreilles que c'est une joie. Or ce sable n'est ici qu'une infime poussière blanche. Quant à ma popote, je te laisse à penser ce qu'elle peut être après avoir subi les assauts de la poussière. On balance soupe,

égumes, viande devenus immangeables et l'on ouvre une boîte de conserves... »

Le 22 février, nouveaux détails à sa femme : « Il a plu pendant une nuit et un jour. Cet événement sensationnel qui ne s'était pas produit depuis cinq ans au Tafilalet a été accueilli par tous mes administrés avec une joie sans pareille. Les ruisseaux se sont remplis, quelques ponts sont partis à la dérive, bref la fête a été complète. Et après la sécheresse intense de ces jours derniers on patauge dans une boue liquide et ignoble. Mes constructions en terre en ont un peu souffert naturellement, mais les gens sont si contents qu'ils se remettent à l'ouvrage avec entrain. » Puis le soleil est revenu, et le temps est splendide, avec 46° déjà, en février !

Il veut faire de Rissani un grand centre de renseignements, une place forte et aussi un centre médical pour les tribus. N'a-t-il pas appelé à lui son ami le médecin-major Vial pour lui confier ce dessein ? Il veut aussi secouer la torpeur indigène, remédier à l'effroyable anarchie laissée par Bel-Kacem, remettre en état les cultures, guérir, si c'est possible, soigner en tout cas, avec le retour de l'eau, les palmiers malades du bayoud, amener, avec l'occupation française, la confiance et la sécurité. Tâche difficile, car ces populations ont vécu sous la terreur des nomades qui les venaient razzier et piller et ne croient pas si aisément qu'elles seront protégées. Trop habituées à donner asile aux insoumis, elles les recevront encore dans la peur sans oser les livrer.

Le docteur Vial qui fut à cette époque l'ami familier de Bournazel jusqu'à sa mort a bien voulu me communiquer ses notes sur son arrivée à Rissani et sur la vie qu'on y menait alors :

« Au milieu de la palmeraie, à quelque trois kilomètres de Tighmart, le poste que nous avons dû abandonner en 1918 après l'assassinat de l'interprète et la révolte des Filalins, se dresse la kasbah médiévale de

Rissani. En réalité il n'en reste que les hautes murailles ajourées par nos obus, les tours ébréchées où flottent côte à côte nos trois couleurs et le drapeau chérifien, la maison de Bel-Kacem et la Mosquée. Cette dernière offre encore un toit et ses piliers ont l'air de tenir. Tout le reste du village a fondu sous l'artillerie.

« C'est là que Bournazel, son adjoint de Penfentenyo et l'interprète Rozey sont déjà installés : les guitounes sur les côtés, la popote dans l'allée centrale — la popote? une planche sur deux tréteaux et des caisses de porto pour sièges — enfin, tout autour de la petite cour d'entrée, les bureaux. Ce sol abrité étant précieux, on y trouvait encore le magasin d'orge pour les chevaux du maghzen, le fauteuil accidenté de Bel-Kacem, et dans les dépendances ou sacristies la cuisine, le magasin d'armes.

« J'installe mon mobilier à l'emplacement réservé et la belle vie commence, la vie active, créatrice, utile à tout instant. La vie faite au cours des jours de l'orgueil de représenter, nous quatre, la France, au milieu de ces cent vingt villages, nous qui n'avons pas ensemble cent vingt ans. La vie faite de l'ivresse de créer, de réformer, de construire avec ce mot d'ordre admirable d'un chef : « Voyez grand ! Faites du définitif ! » La joie de soulager, de guérir, de protéger et, quand on est las du défilé des consultants, quand on a vacciné tout un jour, sauter sur un cheval et poursuivre en chantant un djich aventureux ; revenir délicieusement lassé et plein de la lumière étincelante des pays de soleil pour goûter une autre ivresse, une autre vie, la vie fraîche, revivifiante de la nuit. C'est l'heure de la contemplation, du haut de nos terrasses, du ciel si pur, incomparable, et de l'immense palmeraie immobile, innombrable à qui notre sort est lié. Combien de temps? C'est « la tournée des sentinelles » silencieuses, trop silencieuses. Elles dorment toutes, et la Kasbah meurtrie est ouverte à tout venant. Et l'on s'endort dans ce mystère, conscients de notre

force et de notre insécurité, bercés par les hurlements des chiens du bled et les chaînes de nos chevaux.

« Pour poétique qu'il soit cet évanouissement de notre activité au contact de la nuit ne nous tentait pas toujours, et l'Atwater Kent entraînait en jeu. Qui dira les effets troublants d'une mélodie de France emplissant un soir notre mosquée? Ou la franche gaieté de quatre joyeux garçons, passés « Rissani's Girls » et levant la jambe en cadence parce qu'ils ont « accroché » Daventry !

« Ceci donne une idée de notre tonus. Le moral de Rissani était d'ailleurs bien connu. Ceux qui venaient passer le dimanche chez les « quat'z affreux », d'aucuns même une permission de quinze jours, savaient la provision de joie qu'ils y trouveraient. Ne nous a-t-on pas enviés pour avoir organisé très vite un bar à la popote, un tennis, un ping-pong, acheté piano et violon? Ne nous a-t-on pas reproché de boire « de grands coups »? de vider le porto dans de grands verres à l'aide d'une bouteille de dix-sept litres? de recevoir trop magnifiquement? Il n'en coûte rien cependant à un chef de bureau, qui veut honorer ses amis, de les recevoir un soir de Saint-Sylvestre dans une citadelle embrasée, aux tours flamboyantes, aux arcades illuminées par des feux de palmes sèches, de disposer son Maghzen aux portes avec des flambeaux, de permettre à ses adjoints la présentation à l'heure douce de la digestion d'une fine et souriante négresse en danseuse d'Opéra. Il n'en coûte rien que d'être grand seigneur, d'aimer rire en compagnie joyeuse, quand chacun cherche une trêve à ses travaux, à ses soucis. Il n'en coûte rien que d'aimer la vie. Les visiteurs imbéciles, les tristes, les brutes de travail, les déformés de la « paperasserie » n'ont vu que le petit côté, toujours accessible à la critique. Ils s'en allaient disant : « Quelle étourdissante réception ! Ce sont là de jeunes et bruyants garçons, au demeurant sympathiques... Charmant causeur et beau soldat, ce Bournazel ! »

« Et lui qui n'aimait pas l'admiration béate, disait en regardant leur nuage de poussière tracer la piste et blanchir les palmiers :

« — Ces gorilles-là (1) n'ont rien compris ! »

« Ils n'avaient pas vu en effet le travail surhumain, le génie d'organisation de ce « charmant causeur », non plus que l'effort considérable fourni par tous.

« Ces « gorilles-là », c'étaient des touristes français ou étrangers, certains journalistes amateurs, atteints du désir aigu d'écrire, ce que nous appelions la « publicité », ou chargés de missions aussi diverses qu'inutiles. C'étaient aussi leurs compagnes, surtout inquiètes de savoir si « elles étaient les premières à descendre si loin dans le Sud ». Nous disions toujours qu'elles l'étaient et je conseille à nos successeurs de l'affirmer encore dans dix ans.

« C'étaient encore des officiers récemment débarqués qui venaient nous conter les dernières grandes manœuvres de la Courtine auxquelles nous prenions un surprenant intérêt.

« Tous ceux-là représentaient les « mauvais gorilles ». Tous les autres, les plus nombreux, Dieu merci ! qui savaient profiter de leur visite, regarder avec intelligence et décrire avec justesse, qui ont vu autre chose en Bournazel que sa veste rouge, tous ceux-là, touristes curieux, journalistes vrais, cinéastes, peintres, écrivains illustres, savants sincères dans leur désir d'apprendre et de « servir », tous ceux en un mot que les dieux avarés ont dotés de psychologie et de jugement ont vu ce que je vais vous dire : en six mois la création du Bureau de Rissani et l'organisation complète du Tafilalet... »

(1) « Gorilles ». Expression très employée au Maroc depuis la guerre du Riff pour désigner son prochain, sans aucun sens péjoratif. Il y a les « bons » et les « mauvais gorilles ».

Les murailles s'élèvent, l'eau qui manquait, détournée par nous en partie après le désastre de 1918, négligée par les indigènes dans les séguias mal entretenues, revient peu à peu à la suite de travaux habiles, la vie reprend. « Rissani est alors un immense chantier où grouillent, rapides comme des fourmis, grâce aux bâtons de moghaznis, les artisans, maçons, charpentiers, manœuvres fournis par les prestations en nature et les prisonniers, les caravanes d'ânes et d'enfants transportant la terre, l'eau, les cailloux, la pierre à plâtre, la chaux, les troncs de palmiers. » C'est une foule qui grouille, crie, chante, gesticule et même travaille sous le soleil déjà chaud. La baraka est d'ailleurs sur l'homme rouge. Il fait réparer, au bord de l'oued Ifli, à trois ou quatre kilomètres de Rissani, le tombeau de Moulay Ali Chérif et des Sultans Alaouites, qui tombait en ruines et qui était autrefois un centre de pèlerinage pour tout le Maroc, et les vieillards le bénissent. Il remet en état le barrage de l'oued Ziz qui permettra d'utiliser les crues. Et comme on lui a signalé en amont une crue du Ziz et de ses affluents, il se hâte de réunir les notables du Djemaa et leur annonce :

— Vous réclamiez de l'eau? Je vous en ai promis. Vous en aurez...

Les notables sourient, car le ciel est limpide. Et voici que l'eau vient en abondance. En quelques heures les chemins seront coupés.

Mais les maîtres de Rissani ne manquent pas, dans leur jeunesse rayonnante et exaltée par la solitude et la liberté, de mêler à leurs grandes entreprises de joyeuses mystifications. L'Institut d'agriculture du Maroc a envoyé de savants hydrographes pour résoudre le problème de l'eau. Ceux-ci le pensaient résoudre en un jour : Bournazel leur offre son porto et son rapport et la question de l'eau est résolue. Ou bien on imagine, pour un journaliste en quête de récits réclamés par son journal,

l'alerte d'une attaque. Le toubib, qui revient d'Erfoud, est menacé par un djich. Il faut courir le délivrer. On le délivre. Il ajoute des détails. Dans la cour on simule l'exécution des prisonniers. L'hôte s'étonne : « Vous faites cela avec un calme !... Ah ! on ne se doute pas de cela en France... » Mais, avant son départ, on le renseignera. Il prendra si bien la chose qu'il enverra sa carte de remerciement pour l'hospitalité reçue avec ces mots : « Bravo pour le djich ! » Des marchands d'antiquités venus en hâte pour débarrasser la palmeraie de ses richesses mobilières, sont menacés à la sortie d'impôts exorbitants et emportent dans l'inquiétude leurs pots ébréchés. Des peintres venus pour la lumière du Sud paient leur écot en bonne humeur et en fresques décoratives sur les murs nouvellement séchés. L'une d'elles, due au pinceau de Sloan Franck, représente, au-dessus de la date historique du 15 janvier 1932 qui marque la prise du Tafilalet, et sur un fond de sable et de palmiers entourant la Kasbah de Rissani, Bournazel, en gladiateur romain, le burnous rouge flottant au vent, un glaive dans la main droite, et balançant du bras gauche une belle fille noire, symbole de la palmeraie. De sa bouche sort sa devise soutenue par deux gazelles : *Et alors qu'est-ce que vous croyez ?*

« Cette formule gouailleuse, ajoute le médecin-major Vial, qui tendait à prouver que rien n'était impossible, il la disait sur tous les tons, mais souvent d'une manière ironiquement joviale à ceux qui s'étonnaient de ses travaux, de ses succès. Nous l'avions tous adoptée, comme nous adoptions certains de ses gestes, certaines intonations qui valaient plus qu'une longue phrase, et cela inconsciemment, comme il arrive à l'entourage de ceux qui ont une forte personnalité. »

Entre temps, parmi tous ces travaux et ces réceptions, se composait une revue. Après la douche et le dîner, dans l'accompagnement des guitares hawaïennes, se

chantaient sous la mosquée les derniers couplets sur l'air  
de la *Chanson païenne*.

*Que ta splendeur est lointaine,  
Beau Tafilala romain!  
Sidjilmassa souveraine  
N'est que ruines. Tout est vain.*

*O perle africaine,  
Beau lieu virgilien,  
De Rome lointaine  
Tu fus le jardin.*

*Endors-toi, sereine,  
Au cœur saharien  
Dont tu es la Reine,  
Mirage divin...*

*Si les sultans te conquièrent,  
Ils ne surent pas t'aimer,  
T'abandonnant aux vampires  
Lâchement, sans barouder.*

*Des pillards infâmes,  
Bergers fainéants,  
Ont violé tes femmes,  
Piétiné tes champs.  
Tu vis la panique  
Des ksour incendiés,  
Refuge idyllique  
Aux mille palmiers!*

*Mais ta splendeur va renaître,  
Par Moulay Idriss le Saint!  
Tu connais un nouveau maître  
Qui travaille pour ton bien.*

*Que les eaux inondent  
Ton sol desséché!  
Que partout abondent  
Et l'orge et le blé!  
La France en sourire  
Te prend sur son sein,  
Oasis martyre  
Dans le sable fin!*

Reprise :

*Endors-toi, sereine,  
Au cœur saharien  
Dont tu es la Reine,  
Mirage divin!*

Mais cette chanson filalienne ayant été proclamée fade et pleurnicharde, on lui substitua celle des *Quatre Affreux*. Les réceptions nocturnes, surtout, sont dignes des *Mille et une Nuits*. Le gouverneur de la grande oasis fait allumer de grands feux sur les bordjs et sous les arcades afin que l'architecture du nouveau palais de Rissani se détache sur un fond de flammes. « Quelle féerie que ce château fort flambant sur les palmiers ! La population y prend part, offrant des palmes ou dansant. Et le jour, c'est la fantasia du maghzen soulevant une poussière d'or.

Ces fêtes seigneuriales ont aussi rendu célèbre l'hospitalité d'Henry de Bournazel à Rissani. Sous ces apparences se dissimulait la prodigieuse entreprise qui, en moins d'un an, aboutit à la réorganisation totale du Tafilalet. Il dut s'y montrer sévère et même dur, faisant respecter la justice, mais exigeant le respect de nos droits. La sévérité était nécessaire dans un pays où, depuis la révolte de 1918, nous faisons figure de vaincus. Les djouls y trouvaient assistance par la peur qu'ils continuaient

l'inspirer. Les populations n'étaient pas dressées à nous obéir et surtout pouvaient nous trahir encore au profit des insoumis rôdant autour de la grande oasis où ils avaient accoutumé de trouver refuge et nourriture. Que de ruses et de perfidies ne dut-il pas déjouer? Il organisera ses postes de défense, fera collaborer les ksour à cette défense, parviendra à se faire de solides alliés de ces indigènes pliés sous le joug dissident. Mais ce sera une œuvre qui exigera une patience et une énergie de tous les instants. Il régnera par la crainte et par la justice. Sans cette crainte qu'il inspira, aurait-on évité un retour offensif ou quelque sanglant guet-apens?

Avec la sécurité revient la confiance. Et aussi le travail. Car le cultivateur sait que sous notre autorité il récoltera ce qu'il a semé et ne sera pas pillé au moment de la récolte. Il n'était pas besoin de remonter à l'antiquité pour constater la prospérité du Tafilalet. En 1828 René Caillié, après son audacieuse traversée du Sahara, de Tombouctou au coude du Drâ, s'y était reposé et en avait vanté la douceur. Le Filalin, agriculteur, commerçant, artisan, était peu guerrier. Grâce à ses soins constants, l'eau irriguait par d'innombrables canaux les moindres parcelles de terre, toutes soigneusement encloses de murs en pisé. Les champs de blé, d'orge, de luzerne, les cultures maraîchères, les vergers se développaient à l'abri du rideau protecteur des palmiers. Les dattes, charnues et savoureuses, étaient réputées. Enfin, les nombreux troupeaux des nomades fournissaient aux tanneurs et aux corroyeurs une abondante matière première. Le cuir filalin était célèbre dans tout l'empire chérifien. Les Européens l'appréciaient sous le nom de maroquin. Le Tafilalet constituait ainsi une cellule de vie active dans les régions pré-sahariennes, désertées et arides. D'où vient qu'il avait perdu son importance et sa richesse?

Son importance et sa richesse même attiraient les

convoitises des nomades que ne pouvait contenir la carence du pouvoir central. En 1918, le faux Nifrouth s'en empara et y régna par la terreur. Son lieutenant Bel-Kacem, après l'avoir assassiné, aggrava encore sa tyrannie, mettant à mort les récalcitrants, levant de lourdes contributions écrasantes. Dès lors, c'est l'insécurité, et bientôt c'est l'abandon du travail. Les barrages et les canaux non entretenus se dégradent. La famine, les épidémies déciment les habitants. A la fin de 1931, il n'y a pas cinquante hectares cultivés dans toute l'oasis. Bien des Filalins émigrent pour rejoindre les tribus qui ont fait leur soumission. La palmeraie, avec les ravages du bayoud, et la population sont pareillement menacées de disparaître.

Notre conquête va donc être le signal du renouveau. Henry de Bournazel, pour ce travail de rénovation, saura être à la fois hygiéniste, sociologue, ingénieur, agronome, ingénieur des travaux publics, architecte, chef militaire, juge et arbitre. Il procède immédiatement à l'organisation du commandement et de la justice indigène, au recensement de la population, à l'inventaire des biens domaniaux et des biens tabous. Puis il lui faut secourir sans retard la foule des miséreux de tout âge, de toute condition et de tout sexe dont la détresse physique est lamentable. Beaucoup d'entre eux, sous-alimentés depuis de nombreuses années, durement éprouvés par la tuberculose ou par les maladies spécifiques, ne sont plus que des loques humaines. Aussi recueille-t-on les plus atteints pour les soigner dans l'infirmierie indigène, rapidement et sommairement aménagée dans une kasbah. Bien nourris, visités chaque jour par le médecin-major Vial, ils renaissent peu à peu à la vie. Dès que leur état s'améliore, ils sont rendus à leurs tribus pour faire place à d'autres, mais ils reviennent à dates fixes pour recevoir le complément de soins nécessaires. En outre, au cours de tournées médicales, des vaccina-

ons sont effectuées, de la quinine est distribuée. Enfin, les secours en argent et en nature sont attribués aux impotents, aux femmes et aux enfants.

Mais les ressources que l'État peut consacrer à l'assistance sociale sont limitées. Il est nécessaire de procéder sans retard à l'équipement économique et à la mise en valeur du pays afin de procurer du travail aux Filalins. Des chantiers de charité sont ouverts quand se ferment ceux des reconstructions. Le chef du Bureau de Rissani s'entend avec le génie militaire, avec les Travaux publics pour faire embaucher ses administrés. Certes, le rendement s'avère médiocre au début, mais n'importe-t-il pas avant tout de sauver les nouveaux soumis de la misère et de l'oisiveté?

Le problème du relèvement économique du Tafilalet se ramène à deux questions essentielles : d'abord rétablir le système d'irrigation, récupérer de l'eau afin de développer les cultures ; ensuite lutter contre le bayoud afin de sauver les palmiers. Bournazel réclame le service du génie rural. On remet en état les barrages de dérivation et les canaux irrigateurs. Deux barrages sont refaits, l'un à Guefifat sur le Ghéryys, l'autre à Erfoud sur le Ziz. Six puits avec norias sont aménagés en 1932. Huit forages et une station de pompage sont prévus pour 1933.

Bournazel se préoccupe aussi de procurer des semences à ses Filalins dont toutes les réserves en grains sont épuisées. Des prêts en nature et en argent d'une valeur totale de 135 000 francs leur sont consentis par la Société indigène de prévoyance du Tafilalet. Aussi, dès 1932, la superficie des emblavures a-t-elle quadruplé et dépasse-t-elle deux cents hectares.

Les techniciens du Service de défense des cultures étudient de leur côté, à l'appel du Bureau de Rissani, le problème de la régénération de la palmeraie et de la lutte contre le bayoud. La sécurité revenue permet la

reprise des transactions commerciales. Les souks sont aménagés et placés sous la surveillance des autorités indigènes. Les litiges sont réglés séance tenante.

Ainsi le Tafilalet renaît-il à une vie normale. Il rede- vient peu à peu le centre important d'échanges qu'il était autrefois, le grand marché des nomades. Les Filalins qui avaient émigré regagnent leurs foyers. Et quand Bournazel partira pour l'expédition du Djebel Sagho, il pourra y lever un contingent de partisans désireux de servir sous les ordres de celui qu'ils ont vu à l'œuvre, qu'ils ont commencé par craindre et fini par aimer.

Les communications avec Erfoud et le Sud sont si bien rétablies que trois fois par semaine un service de cars relie Fez et Meknès à Rissani, amenant des touristes et des visiteurs. Les industries renaissent, notamment celle de la poterie qui disparaissait. La création d'un centre de médecine indigène a merveilleusement réussi et provoque des consultations innombrables. La nouvelle en a couru de tribu en tribu et l'on vient maintenant de très loin. C'est un des meilleurs moyens de propagande française.

L'activité de Bournazel s'est communiquée à ses subordonnés, non pas une activité triste et bougonne, accablée de soucis et courbée sous l'averse des besognes et des paperasses, mais une activité joyeuse, sereine, et qui toujours domine sa matière, sait tirer du repos même une force nouvelle avec les veillées studieuses, les études d'histoire, ou la musique, les sonates de Mozart ou de Beethoven. Les veillées studieuses, car ce Bournazel, que certains s'imaginaient connaître parce qu'ils l'avaient vu perché sur un tabouret de bar, lit une partie de la nuit, ayant besoin de peu de sommeil. Par la revue *le Mois* il se met au courant de l'activité générale. Il prépare les cours de l'École de guerre où il pense bien entrer à son retour du Maroc. Enfin il n'aime rien tant que les biographies des hommes illustres, pour employer le langage de Plutarque, et les ouvrages d'histoire. Les

campagnes de Napoléon le passionnent. La *Bataille de Austerlitz* est sa lecture favorite. Parfois il plonge en lui-même et écrit sur un carnet de notes. Jean Vial cite ce texte d'une de ces rêveries, qui date des premiers jours de son séjour à Rissani, dans l'inconfort et dans l'insécurité :

« Dans ma chambre au sol battu, où béent d'énormes ouvertures en guise de portes et de fenêtres, mon pied se écrase un cafard. Il avait trouvé asile dans ce gîte sommaire, sans doute parce qu'on y répandait très souvent de l'eau pour lutter contre la poussière intense, et cette humidité devait lui plaire. Il était onze heures du soir. Mon chien fidèle, au craquement de la carapace, était accouru : il avait flairé la bête morte, puis m'avait rejoint sur la natte où je m'étais allongé. Les oreilles dressées, il avait placé sa tête entre ses deux pattes antérieures et il surveillait l'endroit où la bête gisait, dans un espoir secret de la voir repartir et de pouvoir alors lui donner la chasse. — Le Tafilalet s'est lourdement endormi dans une température d'étuve. Le vent de sable est tombé. Tout est silence... Parfois, cependant, l'aboi lointain, énervant d'un chien atteste que la vie n'a pas complètement cessé dans la palmeraie. — Je suis seul. Je devrais profiter de cette solitude pour travailler. Mais non, j'écoute ce silence, le regard accroché au plafond fait de feuilles de palmiers mal équarries. Je songe aux raisons diverses qui m'ont fait renouer ici avec l'existence aventureuse que j'avais aimée, autrefois, dans ce Maroc mystérieux où ma mystique militaire m'avait conduit... »

D'une toute petite observation minutieuse, à la Colette, il remonte au mystère de son cœur repris par le Maroc après tant d'années et pourtant différent des jours de sa première jeunesse. Qu'aurait-il fait, resté à Paris où le temps dévore les heures sans les remplir ?

Sauf l'opération du Ferkla du 6 au 13 février avec les groupements Cornet, Lahure et Trinquet, avec l'encer-

clement et la prise des palmeraies d'Igli et d'Ifegh où capitaine Arrighi fut tué et avec l'occupation de Mecis le front sud est relativement calme durant cette année 1932, sauf encore de fréquentes poursuites de djou qui continuent d'infester le Tafilalet. Mais la jonction avec Marrakech se prépare, et aussi l'assaut final du Grand Atlas. Bournazel a l'œil ouvert sur ces opérations. Après une courte permission en France, il a repris son poste à Rissani. Le 9 septembre il écrit à son oncle de Lur-Saluces : « Le général Giraud est venu me rendre visite hier. Il a été enthousiasmé par mon poste qui est fini. Il m'a prévenu qu'il m'emploierait pour la réduction des derniers dissidents de la montagne à partir du 1<sup>er</sup> novembre et qu'il me ferait faire la liaison avec le coude du Drâ. Je compte qu'il y aura deux mois d'opération. Pourvu qu'il y ait un peu de sport !... » Et il invite vainement tour à tour sa femme — retenue par ses deux fils — son père, son oncle à le venir voir dans son beau domaine.

Les opérations sont retardées et repoussées en janvier 1933. Auparavant, il va passer, avec des camarades de son choix, Vial, Weygand et quelques autres, la fête de Noël à Casablanca. Le lieutenant Weygand y est convoqué « avec cette brusquerie affectueuse et autoritaire qui, pour ceux qui l'aimaient, était irrésistible ». Jour d'une fantaisie légendaire où, tout de même, la messe de minuit, souvenir d'enfance et survivance de croyance n'est pas omise. Là encore il commande et rayonne. « Au jeu comme au travail ou à la guerre, dit Jean Vial, il reste meneur d'hommes, pôle attractif. » L'auto qui ramène les joyeux compagnons est pleine de provisions pour célébrer la Saint-Sylvestre à Rissani. Bournazel tient le volant du matin au soir, sur plus de sept cent kilomètres, franchissant les deux Atlas. « Nous avons festoyé de nouveau, ajoute le chroniqueur, au soir du 31 décembre, au cours d'une belle réception aux flambeaux.

organisée par lui. Plaisir de gentilhomme, heureux de donner une hospitalité magnifique et, du même coup, d'apparaître en grand chef aux yeux de la population indigène. Je me rappellerai toujours la féerie de notre château fort flambant sous les palmiers et l'émerveillement non dissimulé de nos hôtes. Ce fut la dernière fois. »

L'affaire du Djebel Sagho s'annonçait bientôt par l'assassinat du capitaine Melmoux.

J'ai visité le Tafilalet quelques mois après le départ de Bournazel dont j'ai retrouvé vivant le souvenir. Sur mes notes de voyage je relève ces quelques pages :

« J'ai traversé le Ziz avant de passer devant la grande ruine qui à elle seule représente ce que fut Sidjilmassa la capitale, mais j'ai vainement, du petit pont, cherché son eau. Il coule sous la terre en nappe intérieure. N'était-ce qu'un canal creusé autrefois entre les deux rives?... Par une avenue ouverte entre les palmiers nous débouchons sur une vaste place, une place d'armes devant la kasbah de Rissani. Nos obus l'avaient fort détériorée, mais elle a été restaurée de la façon la plus intelligente et la plus décorative par le capitaine Henry de Bournazel. Après la conquête, il fut nommé chef du cercle et c'est lui qui compléta la conquête par la direction des indigènes et par la réparation des dommages et la reconstruction ou la construction des bureaux et de leurs dépendances. Il s'y révéla architecte et gouverneur incomparable, et par surcroît maître de maison seigneurial pour les réceptions des grands chefs et du Résident Général comme aussi des visiteurs étrangers attirés par la réputation de l'oasis. Les fêtes qu'il donna dans la kasbah illuminée avec les danses des tribus berbères autour des feux sont demeurées célèbres. C'était un de ces hommes rares et fastueux qui brillent ensemble dans les combats et dans le monde et exercent leur séduction sur tous ceux qui les rencontrent. Son buste va être inauguré prochainement.

nement, appuyé au mur qui fait face à l'entrée sous le haut portique qui a remplacé l'ancienne porte en chicane, car près de lui sera inscrite la liste des morts au cours de toutes les dernières expéditions qui ont libéré les Confins algéro-marocains.

« Cependant il avait eu l'idée d'utiliser les décombres qui gisaient à l'intérieur de la cour d'honneur en les écrasant pour en faire des terrasses. Tout en respectant la petite coupole sous laquelle Bel-Kacem rendait la justice — et quelle justice sommaire ! — il avait aligné sur ces terrasses les nouveaux bâtiments et les avait fait peindre en rouge, à la manière de ces châteaux du Soudan que l'Exposition coloniale nous a rendus familiers. Derrière cette façade qui a grand air avec ses restaurations, se retrouvent les ruines du harem de Bel-Kacem. Autour du patio les chambres offrent encore le travail de leur stuc ouvragé et leurs peintures destinées à simuler les mosaïques des palais de Fez ou de Meknès. C'est le même style arabe, mais ce n'est plus la même riche matière. Bel-Kacem n'était qu'un parvenu et ne disposait pas des grands moyens nécessaires aux souverains pour parer dignement leurs demeures. Quand nos troupes entrèrent dans Rissani, le harem était vide. Les femmes s'étaient réfugiés dans un souterrain. Les soupirs de l'une d'elles révélèrent leur présence. Ainsi furent-elles délivrées.

« Je retrouve cette imitation lointaine des riches palais de Fez dans l'Oulad-abd-el-Halim qui était la kasbah réservée à la garnison des fidèles de Bel-Kacem. Mêmes salles et plafonds ornés de peintures autour d'un jardin intérieur qui était le lieu de plaisance du tyranneau. C'est gentil et rustique. Cela sent le gentilhomme campagnard, ou le prince déchu. Rissani ne ressemblait pas plus à Sidjilmassa, l'ancienne capitale, que ces kasbahs ne ressemblent au palais de Moulay-Ismaïl à Meknès ou à celui des Sultans à Fez. Le petit aventurier

qui avait pris la place du faux Nifrouten n'avait pas l'engure des fondateurs de dynasties. Quand il fit sa soumission dans le Sud, tout récemment, il ne comptait déjà plus. Les tribus qui l'avaient suivi après la perte du Tafilalet étaient peu nombreuses, ou l'avaient déjà répudié. Il ne commandait plus qu'un petit groupe de parisans. Ce n'était qu'un pauvre homme déjà presque vieux, au teint jaune, aux joues glabres, au visage émacié. Dans son pays d'origine on le surnommait *belardy*, sigogne. Du grand oiseau blanc au dessous des ailes noires il n'avait que l'aspect d'échassier mal posé sur la terre et cependant peu apte à voler.

« J'ai parcouru, sur les pistes, la plus grande partie de la palmeraie. Elle a la forme d'un œuf, un vaste ovale plus allongé que large. Déjà mieux irriguée, elle reprend sa verdure. Mais elle ne donne nulle part cette impression de fécondité que célébraient les vieilles chroniques. J'ai vu le ksar par où le capitaine de Bournazel a pénétré avec son goum. Puis nous sommes revenus à Rissani en traversant les souks en plein vent où grouillait une multitude. Car c'était jour de marché et, qui plus est, veille de la fête du mouton. Les tribus s'étaient rassemblées pour les ventes et les achats. Sur cette foule de gens et de bêtes, hommes en burnous blancs ou en djelabas foncées, femmes drapées de bleu sombre, brebis et chèvres, ânes et chameaux, sur l'amas de légumes cultivés dans l'oasis, carottes rouges ou choux violets, voici que le soleil, caché le matin, se mit à briller tout à coup, et ce fut brusquement un de ces tableaux où éclate la féerie orientale. Tout à l'heure le spectacle incolore était presque banal, presque pareil à un marché de petite ville en France. En un instant le souk illuminé prit l'aspect d'un bariolage de couleurs que nulle palette de peintre n'aurait su rendre. La lumière, ici, change toutes choses en un clin d'œil.

« Dans la kasbah de Rissani où je suis reçu si genti-

ment, les camarades d'Henry de Bournazel parlent de lui comme s'il était encore là. C'est ici son domaine. Sa présence se devine encore partout. Son souvenir ne s'effacera pas.

« Le soir, c'est un autre éclairage sur la palmeraie que je quitte, un éclairage plus doux, plus tendre, avec de grandes lueurs dorées entre les troncs élancés des palmiers... »

Aucun Français ne visitera plus le Tafilalet sans se souvenir de celui qui, après l'avoir conquis sous les ordres du général Giraud avec ses camarades et ses hommes, l'anima de son souffle de magicien et, taillé pour les œuvres de paix comme pour les œuvres de guerre, sachant mieux encore construire que détruire, fit au loin une terre française, cultivée et gardée.

•  
LIVRE V

---

LA MORT

## I

### LES PRESENTIMENTS

Le gouvernement de la République, enfin persuadé par le commandement militaire au Maroc et par le Résident Général, a fini par obtenir du Parlement les crédits nécessaires pour achever l'œuvre de Lyautey. L'œuvre de Lyautey, suspendue par la Grande Guerre, puis arrêtée par la révolte d'Abd-el-Krim, c'était, ce ne pouvait être que la pacification totale, c'est-à-dire la réduction des dernières taches dissidentes et la frontière portée jusqu'à Drâ, jusqu'à la zone espagnole du Rio del Oro, jointe même par des postes sahariens à la Mauritanie. C'est la protection indispensable du Maroc utile, sans quoi toute colonisation risque d'être un jour ou l'autre entravée. Une année est encore nécessaire pour y parvenir. L'action, par échelons, comprendra en premier lieu la jonction des troupes des Confins algéro-marocains et de celles de Marrakech par le Ferkla et le Todra : dès la fin de février 1932, cette partie du programme est accomplie, le groupe d'opérations du général Giraud ayant occupé le Ferkla le 11 février, tandis que celui de la région de Marrakech, commandé par le général Catroux, occupait les oasis du Todra et c'était l'ouverture d'une piste directe entre Bou-Denib et Marrakech, la première liaison au sud du Grand Atlas. Puis ce sera l'assaut des tribus guerrières de ce grand Atlas, de tous les côtés à la fois, assaut qui ne peut être lancé que pen-

dant la saison d'été, car il faudra se battre à deux et même trois mille mètres d'altitude, dans la neige et sur le roc. Enfin, dernière expédition, on descendra vers le sud pour s'aligner au Drâ et obtenir la soumission de cette vaste région qui s'étend au sud d'Agadir, dans les plaines du Sous, dans l'Anti-Atlas et le long de l'oued Drâ.

L'opération du Grand Atlas est préparée dès 1932 par notre progression dans le Haut Ziz jusqu'aux sources du fleuve, dans la région d'Ou Terbat où nous devons livrer de violents combats. Une reconnaissance est même poussée au mois d'août sur l'Assif Melloul, le plus important de nos objectifs. Mais les incursions venues du Djebel Sagho vont contraindre le commandement à supprimer cette tache dissidente avant d'aborder celle du Haut-Atlas. En outre, la retraite des tribus insoumises eût été fatalement ce Djebel Sagho réputé inexpugnable. C'est donc par là qu'il faut commencer.

Ces incursions se multiplient depuis notre conquête du Tafilalet. Elles sont la réaction des nomades chassés de la grande oasis. Depuis qu'il est installé à Rissani, le capitaine de Bournazel doit fréquemment interrompre ses travaux de réorganisation et de construction pour poursuivre ces djouch venus razzier des troupeaux, terrorisant les ksour qui n'osent les livrer, pillant et cherchant à voler des armes ou assassiner quelque officier ou soldat isolé ou peu gardé. Le djich, c'est la réunion de bandits professionnels, rudes hommes habitués à mener par goût leur existence sauvage et aventureuse, vivant de quelques dattes, habillés pauvrement et à peine distincts de la terre ou du rocher, mais bien armés. Il est extrêmement mobile, tantôt composé de peu de monde, tantôt formé de plus de cent fusils.

— Ces magiciens du crime, me dit le commandant Schmidt qui en a tant poursuivi, n'ont pas de buts de conquête. Ils n'ont pas l'intention de prendre ou défendre

territoire, ils n'agissent que par intérêt. Leurs exploits sont qu'une industrie lucrative qui leur rapporte de beaux butins. Leurs opérations principales consistent à enlever des troupeaux au pâturage, dépouiller des caracanes, s'emparer d'otages pour en tirer des rançons, voler les récoltes, tendre des embuscades à des troupes pour prendre des armes et des munitions, assassiner les isolés. Leurs ruses sont innombrables. Ils visent souvent les rekkas qui transportent le courrier, s'emparent de ce courrier, sèment les lettres comme dans un *rally-paper*, embusquent dans un défilé, tiennent les crêtes et attendent. Le rekka n'étant pas arrivé à destination, l'alarme est donnée. Un détachement prend les traces, trouve les lettres et donne la course à l'ennemi qu'il voit en fuite. Or le djich est posté et surprend l'assailant. Ce n'est qu'un exemple entre cent. Nos services des Affaires Indigènes s'efforcent de déjouer toutes ces manœuvres. Ils y réussissent souvent. Mais souvent aussi, nous avons à déplorer des pertes cruelles au cours de ces coups de main. La guerre du Maroc, c'est aussi la répression du banditisme. Aucune tribu sédentaire ne peut travailler en paix sans notre surveillance.

Ainsi Bournazel écrit-il à ses parents le 24 janvier 1933 : « Je suis rentré hier d'une poursuite de *djich* qui m'a tenu éloigné du Tafilalet pendant plusieurs jours, me faisant évoluer dans une région étrangement chaotique où mon infanterie a terriblement peiné. Et voilà que depuis ce matin deux nouveaux *djouch* importants me sont signalés qui vont probablement m'obliger à repartir... »

Or c'est du Djebel Sagho que partent la plupart de ces *djouch*, du Sagho où sont allés se réfugier, avec leurs troupeaux, le plus grand nombre des dissidents du sud, Aït Khebbach, venant grossir les fractions des Aït Atta sédentaires et nomades qui habitent ces montagnes. Ils deviennent de plus en plus menaçants. Ainsi le 7 jan-

vier, le capitaine Melmoux, un excellent officier accoutumé à toutes les perfidies marocaines, chef du bureau d'Erfoud, a-t-il été blessé dans une poursuite : ramené en avion à l'hôpital de Bou-Denib, il y meurt le 9. De plus le lieutenant de Chappedelaine avait été tué à Tourou. Quelques jours plus tard, le lieutenant de cavalerie Gouvello, qui commande un des goums de Bournazel, est blessé à la jambe presque au même endroit où Melmoux a été frappé. Du côté de Taghbalt, des convois sont attaqués et le 20 janvier près de Melloul cinq spahis sont massacrés. Ces attentats multipliés ont décidé l'opération du Sagho en plein hiver. La date de départ en est fixée au 13 février.

Le 8 février, Henry de Bournazel écrit à sa mère : « La veille d'une opération qui doit nous faire évoluer dans le cœur du Sagho, je vous envoie ce petit mot... L'expédition du Sagho consistera en un nettoyage d'une montagne dont les sommets atteignent 2 000 à 2 300 mètres. L'ossature de cette montagne faite de rochers volcaniques noirâtres a l'aspect d'un hérisson dont les pointes sont essentiellement inégales. Ce Djebel est meublé de gorges aux à-pic vertigineux, étroites, tortueuses, rocailleuses. Peu ou pas d'eau. — On dit que l'ennemi aura l'intention d'y résister ferme... Mais on dit tant de choses. De toutes façons il est probable que nous ne pourrons nous déplacer à cheval sur ce terrain mouvementé. Les animaux seraient laissés à la base de ravitaillement et nous ferions de l'alpinisme. Le seul point noir, il en faut bien à toutes choses, est que, les animaux ne pouvant suivre, nous passerons des nuits sans couverture et le thermomètre descend fort bas dans la nuit à cette altitude. J'en ai froid d'avance. — Je prendrai pour cette opération le commandement de toutes les forces supplétives, soit trois goums, deux maghzens et un millier de partisans avec neuf officiers. Si nous parvenons à nettoyer le Sagho sans nous faire nettoyer nous-mêmes

ar l'ennemi, le général a l'intention de nous faire opérer un rabattement à droite, au nord du Ferkla, pour drainer la région d'Ifer et la purger des dissidents qui l'infestent, mais cette deuxième phase n'est encore qu'à l'état de projet... »

Parmi les partisans qu'il emmènera dans cette expédition, la tribu des Branès qui l'a connu au nord de Taza pendant les campagnes de 1925 et pendant la guerre avec Abd-el-Krim lui a envoyé sa contribution. Les nouvelles courent vite au Maroc. Du sud au nord on a su que *l'homme rouge* était revenu et qu'il était le maître du Tafilalet. Lui-même, dans son plaisir de retrouver d'anciens compagnons, s'est mal souvenu que ces Branès avaient passé à l'ennemi avec le caïd Kelladi et avaient failli le laisser seul en face des guerriers fanatisés d'Abd-el-Krim qui menaçaient Taza.

Cette lettre est la dernière que recevra sa famille. A peine précédera-t-elle la nouvelle de sa mort. Elle se termine par des expressions de tendresse qu'il emploie rarement. D'un coup d'œil infallible, Henry de Bournazel s'est rendu compte des difficultés de l'expédition au Djebel Sagho. Il ne mésestime, lui, ni le terrain ni l'ennemi. Il a mesuré ce chaos de pics et de gorges et il connaît ces farouches tribus de la montagne. Or le commandement n'en a pas une idée si noire. Les troupes des Confins algéro-marocains sous les ordres du général Giraud ne seront pas chargées au début de la part principale de l'opération qui est réservée aux troupes de Murrakech commandées par le général Catroux. On croit à une soumission rapide après une marche sévère et un investissement du massif par l'ouest et par l'est. Et c'est Bournazel qui aura vu clair. Dans une lettre datée du même jour qu'il adresse à son ancien chef, le général Heusch, il dit à peu près la même chose : « ... On s'attend à une résistance d'autant plus farouche que le terrain s'y prête admirablement. Ceci n'est pas pour

me déplaire. A moins que ces messieurs d'en face n'décident brusquement, au dernier moment, de faire leur soumission, bien que je n'y croie guère. » Après, espère rentrer en France, au moins momentanément.

Il espère rentrer en France, et cependant, pour la première fois, avant de quitter le Tafilalet, il est envahi de funestes pressentiments. Son camarade, son confident, le médecin-major Vial qui vivait alors près de lui, en a recueilli les témoignages. Au mois de novembre précédent, après la prise d'Alnif, capitale de la vallée du Regg qui borde à l'ouest le Sagho, les deux compagnons regardaient le crépuscule bleuir la neige de ces sommets redoutés. Comme il n'y avait pas eu de casse Vial dit à Bournazel :

— Les colonnes du sud deviennent de plus en plus pacifiques.

— Parce que nous rampons dans le sable. Allez voir un peu là-haut.

— Croyez-vous qu'on nous y envoie?

— *S'ils* ne descendent pas de leur montagne, mourant de froid et de faim, il faudra bien y aller.

« *Ils*, ajoute Vial, c'était la majorité des habitants du Regg qui n'avaient pas fait leur soumission à Alnif : les Aït Khebbach, les Aït Haddidou, les Aït Moghad, peut-être les Aït Hammou. C'étaient tous les bergers irréductibles fuyant devant nous depuis des années et, avec eux, tous ceux qui ne pouvaient espérer leur pardon : assassins, déserteurs, djicheurs dont on supprimait le fructueux métier, tous résolus à défendre piton par piton cette forteresse imprenable, tous farouchement décidés, les femmes surtout, à mourir ou à faire échec à nos harkas. »

Parmi ces tribus, il en est qui dominaient le Tafilalet, comme les Aït Khebbach, d'autres viennent du Grand Atlas. Les meilleurs guerriers berbères sont réfugiés dans le Grand Atlas. Cependant ils multiplient les

ouch et les razzias, car ils veulent punir les soumis s'approvisionner pour l'hiver. Ainsi le capitaine Melmoux, si habile à déjouer les ruses des djicheurs, tombe-t-il lui-même dans un piège. Blessé, il est sauvé par ce merveilleux lieutenant Blazy, un des meilleurs troupeurs, qui est son ami et qui le met sur le cheval d'un moghazni en fuite, tandis que lui-même, abandonné de ses hommes, un genou blessé, revient en boitant, se demandant comment l'ennemi ne le poursuit pas et se contentant de piller les cadavres. Mais n'est-il pas de ceux qui se font redouter jusque dans le voisinage de la mort?

Aux obsèques de Melmoux à Bou-Denib, plus d'un officier remarqua le désarroi inattendu du capitaine de Bournazel. Ne l'a-t-on pas vu pleurer publiquement, lui qui ne passe pas pour un tendre ni un sentimental? Personne ne l'a interrogé. N'eût-il pas répondu avec sa fameuse devise : — *Et alors, qu'est-ce que vous croyez?* Qu'il soit un être nerveux et sensible, beaucoup plus sensible et nerveux que la plupart des hommes, mais aussi beaucoup plus maître et dominateur de soi-même, ce sont là des profondeurs où nul ne descend volontiers, et pas même lui. Le capitaine Melmoux, assure-t-on, était pareillement triste et préoccupé avant l'aventure finale. Aurait-il reçu ses confidences?

Tant de fois il a bravé la mort avec insouciance, et voici, comme on parle devant lui de ce lieutenant Blazy qui a passé bien près, il bondit sur son porte-manteau : — Touchons du bois! On risque sa baraka un certain nombre de fois. Un jour, c'est la dernière.

Le jour du départ pour le Sagho approche. Il a préparé sa troupe. Il est fier de son commandement, car ce n'est pas le commandement d'un simple capitaine et il n'a pas besoin d'attendre les galons pour être un chef. Mais, avec sa rapidité foudroyante de travail, il a encore du temps libre. Or il ne peut tenir en place, il quitte à chaque instant son bureau, il parcourt en sifflo-

tant les terrasses qu'il a construites : impatient, il tourne en rond comme un fauve en cage. Les veillées, autrefois bruyantes et joyeuses, ou méditatives et laborieuses deviennent pénibles.

— Docteur, dit-il un soir à Vial, s'il m'arrive quelque chose, je désire que vous seul rangiez mes papiers.

— Vous êtes bien prévoyant ce soir, et particulièrement gai.

— Oh ! mon vieux, le Sagho, c'est le Sagho.

Le voici, une autre fois, rappelant les prophéties celles de la tireuse de cartes berbère, mais surtout celle du Père Joseph :

— Il paraît que je mourrai après que ma race sera assurée.

— Et alors ?

— Elle l'est. J'ai deux fils.

— Eh bien quoi ? vous pouvez mourir à quatre-vingt-dix ans, dans la plus paisible retraite, en laissant assurée votre descendance.

Mais il n'accepte pas la diversion :

— Il ne s'agit pas de mourir, docteur, mais de mourir jeune. D'ailleurs, ça m'est égal... Buvez un gros porto.

Et il chantonne sur un air de *Là-haut* : « Est-ce qu'il y a du porto, là-haut ? »

D'autres, moins observateurs, ont pourtant remarqué son changement d'humeur. La photographie de ses deux fils — tout petits encore — l'attire plus que d'habitude. Sa lettre du 13 février à sa famille n'a pas le ton plein et quasi tranquille des lettres précédentes. N'a-t-il pas songé à écrire son testament avant de partir ?

« Il n'a repris véritablement son équilibre moral et sa bonne humeur, écrit Jean Vial, qu'après avoir quitté le Tafilalet où il avait voulu terminer le gros œuvre, tout l'essentiel. Déjà parti depuis deux jours, je n'ai pas vu le dernier regard du maître à ses palmiers. Comme il a dû éperonner son cheval et partir au galop, en fre-

nant cette pièce de César Franck, *Rédemption*, qu'il faisait jouer tous les jours parce qu'il y trouvait l'altération mélancolique et courageuse d'un grand sacrifice !... »

Ne s'est-il pas retourné pour contempler une fois encore la grande oasis conquise un an auparavant et belée par lui à une vie nouvelle, et ce château fort bâti par lui qui fut la kasbah de Bel-Kacem? Eut-il l'intuition que tout cela n'était plus que du passé qu'il ne le reverrait plus? Mais non, à la tête de ses hommes, en chemin pour une guerre dure où sa part était grande, Henry de Bournazel se retrouve lui-même, ferme et intrépide ensemble, et plus d'une fois, en pleine action, il répétera sa petite phrase favorite quand le danger est proche et qu'il faut prendre ses responsabilités :

— La vie est belle...

## II

### LE BOU-GAFER

Qu'est-ce donc que ce Djebel Sagho où devaient livrer quelques-uns des plus durs et des plus coûteux combats de toute la guerre du Maroc? Un an après ces événements, j'y suis allé recueillir les derniers gestes du capitaine de Bournazel. J'avais quitté le bassin des fleuves sahariens, le Ferkla, le Todra, qui se perdent dans les sables, pour entrer dans le bassin des fleuves atlantiques dont le premier est le Dadès, affluent du Drâ. Mais la ligne de partage des eaux est à peine perceptible. De Bou-Malem sur son haut plateau éternel j'ai abordé le Sagho.

Avant de l'aborder, il faut traverser en automobile la grande plaine qui sépare des contreforts du Haut Atlas les contreforts de cette vaste chaîne qui a plus de cent kilomètres de longueur sur quatre-vingts de large et dont la masse aride ne porte parmi ses pierres que des touffes de thym ou d'alfa. De partout c'est un monde chaotique et désert où notre voiture monte et descend par une piste interminable. et là, dans les fonds, au bord des rares puits se couvrent des cultures. Or, dans le Sagho même, les insoumis avaient fait leur forteresse de la partie la mieux défendue par ses pentes, ses rochers, ses abîmes et la mieux pourvue en eau — car il y avait des sources d'ailleurs insuffisantes, sur les plateaux supérieurs,

le Bou-Gafer. Ils s'y considéraient comme hors d'atteinte. Leurs marabouts leur avaient assuré qu'elle était inviolable et que jamais l'infidèle ne pourrait les en déloger. C'est de là qu'ils rayonnaient dans les vallées du Dadès, du Todra, du Ferkla, pillant les convois, razziant les troupeaux des tribus soumises, guettant, attaquant et massacrant les groupes isolés de leur base. Ainsi était-il devenu indispensable d'en finir avec ces incursions, ainsi fut décidée l'expédition du Djebel Sagho. Le terrain bouleversé et sans abri rendait les attaques directes plus dangereuses et l'ennemi révéla une opiniâtreté et un courage dans la résistance qui dépassèrent ce que nous avions pu imaginer après nos rencontres avec d'autres tribus rebelles.

Je n'ai pas eu de peine à me rendre compte des extraordinaires difficultés du terrain. Notre automobile franchit sur la piste un col à deux mille mètres d'altitude au-dessous de l'Ouloussir qui est un des sommets du Bou-Gafer. Puis nous redescendons au fond du val et nous longeons le massif formidable aux aiguilles déchiquetées, aux pentes nues et coupées de rochers qui présente, entre ses arêtes, sur le sommet une sorte de cirque où pouvaient se rassembler les troupeaux. Là, protégés par ces raides parois, dans cet abri autour duquel la nature la plus tragique a dressé ses remparts de roc, s'étaient réfugiés les rebelles : deux mille fusils aux mains d'excellents tireurs, et avec eux des femmes plus enragées qu'eux-mêmes dans la volonté de la lutte, prêtes à faire le coup de feu à la place des morts, et qui, même, devaient huer leurs hommes lorsque ceux-ci, à bout de forces, parlèrent de se rendre. Mais aussi des enfants, en tout près de cinq mille êtres humains, et enfin près de vingt-cinq mille têtes de bétail, moutons, chèvres, ânes, chameaux. Des vivres avaient été amassés pour plusieurs mois. Il ne paraissait pas possible à ces tribus berbères que l'assaut fût donné sur

un si vaste espace, ni que cet assaut, livré dans des conditions aussi défavorables, pût avoir raison de leur résolution de défense. Ne pouvaient-ils y répondre déjà par une grêle de pierres? La montagne elle-même leur fournissait des armes. Leur position était inexpugnable et la *baraka* la leur garantissait. Le chef qui les commandait, Asso-ou-Baslam, était un homme au beau visage grave, au corps maigre et musclé, impassible et indifférent d'apparence, mais fier et plein de dignité, et qui imposait la confiance. Ils avaient la chance d'avoir un chef reconnu par toutes leurs tribus, ce qui décuplait leurs forces. Leur longue résistance se fût émiettée plus vite sans lui. Il fut l'âme des assiégés.

Nous passons devant un petit bâtiment ruiné, seul vestige d'un travail humain dans cet immense désert debout. C'est la Zaouïa Kharia Brahim qui a joué son rôle dans la bataille. Une source l'avoisine où les rebelles tentaient de venir s'abreuver. Ils avaient, je l'ai dit, quelques sources dans la montagne, mais d'un débit trop réduit pour le bétail. Il fallait descendre la nuit, au bas de pentes, pour chercher de l'eau. Les femmes se chargeaient de ces corvées parce que nos partisans et nos goumiers tiraient moins sur elles. Les difficultés du ravitaillement en eau devaient être une des causes de la capitulation.

Nous achevons de contourner l'énorme base immense, et du ravin où nous attendent des montures et une escorte, nous montons à cheval, puis à pied au camp du général Giraud qui s'était installé sur une colline détachée d'où la vue sur le Bou-Gafer est assez étendue. De ce camp, à une altitude de 1800 mètres, je puis me rendre compte des assauts livrés au Bou-Gafer. Ainsi fixerai-je mieux l'image des lieux qui burent le sang de Bournazel. Au-dessus du ravin les pentes sèches et nues conduisent à un premier ressaut qu'on appellera la Chapelle. De là c'est une série de bosses rocheuses dont

mouvement va s'accroissant au fur et à mesure de l'escalade, avec de rares paliers confortables et à peine dessinés. L'un d'eux sera le poste de commandement du capitaine. Un échelon supérieur peut encore se gravir, de là au sommet il n'y a plus aucun arrêt possible, aucun accrochage au terrain. Ce sommet, c'est le Piton chancré en deux parties que sépare une cheminée. Sur cette cheminée qui est si haut placée, aucune paroi n'est favorable à l'abordage. Pas de cheminement à découvert, pas de passage défilé. Rien que les sévères parois dénudées, à gravir sous le feu d'excellents tireurs embusqués. De toute évidence l'assiégé a tous les avantages.

Le haut commandement mésestimait-il au début la montagne et l'adversaire qui tous deux se devaient révéler farouches et intransigeants? Il pensait avoir raison de ces deux ennemis avec des troupes supplétives sans avoir recours aux forces régulières. Partisans et zouaves donnent des marcheurs infatigables, accoutumés aux plus rapides efforts. Il est vrai qu'ils sont meilleurs dans la surprise et le pillage que dans la lutte qui se prolonge. Les tribus qu'ils rencontreraient en face d'eux étaient les plus guerrières et leur inspireraient plus de crainte que nous ne pouvions le supposer. On comptait qu'ils escaladeraient rapidement ces pentes avec l'aide de l'artillerie. Ou plutôt ils n'auraient même pas besoin de les escalader. Les troupes de la région de Marrakech, conduites par le général Catroux, investirent peu à peu les insoumis, aidées à l'est par celles de la région des Confins algéro-marocains amenées par le général Giraud. A la mi-février ils étaient cernés dans le Bou-Gafer. Forteresse immense où ils pouvaient tout de même se mouvoir à l'aise, car il faut compter près de seize kilomètres entre le poste de commandement du général Catroux à l'ouest et celui du général Giraud à l'est. Dès lors, ne devaient-ils pas se sentir perdus dans

un délai plus ou moins prolongé? On escomptait leur prompt soumission. Précédemment les tribus que nous avons combattues avaient cédé assez vite à notre pression. Celles-ci agiraient sans aucun doute de la même manière. Or elles manifestèrent nettement qu'elles continueraient la lutte et ce fut le choc redoutable.

— Le Sagho, c'est le Sagho, avait prévu Bournazel.

Le 12 février, les troupes ont gagné leur base de départ, et dès la nuit du 12 au 13 le mouvement convergent commence. Le général Catroux qui, originellement a le commandement de l'opération, — car le Sagho est tout entier dans la région de Marrakech — lance ses harkas du Dadès et du Todra pour atteindre les hauteurs qui permettront l'investissement de la cuvette de l'Im sadene qui sert de vaste camp aux insoumis et à leurs troupeaux. Mais le 14, la harka du Drâ ne peut prendre pied sur les plateaux supérieurs : elle est rejetée après un violent combat par un adversaire tenace et bien abrité dans les anfractuosités de rochers.

Le mauvais temps, la difficulté des ravitaillements, la fatigue des hommes ralentissent toute progression. Le 17, l'un ou l'autre des ressauts, l'un ou l'autre piton sont péniblement conquis. Mais la résistance est si acharnée que le général Huré qui commande les troupes du Maroc décide de prendre le commandement général à Bou-Malem et de joindre l'effort du général Giraud à celui du général Catroux afin de ramener l'ennemi à Bou-Gafer et de l'y attaquer.

Le général Giraud, dès le 13, a d'ailleurs mis ses troupes en marche. Le groupement du lieutenant-colonel Despas comprendra des forces supplétives sous les ordres d'Henry de Bournazel et des troupes régulières sous les ordres du capitaine de Balincourt : c'est ce groupement qui sera chargé de donner l'assaut.

Le 12 février, il est rassemblé à Alnif, la petite palmeraie qui commande la vallée du Regg, entre les massifs de l'Ougnat et du Sagho. Le capitaine Blazy a déjà enrôlé, pour l'expédition, des contingents de l'oasis conquise depuis deux mois à peine. Le soir, le général Latroux qui a survolé le Sagho atterrit dans le voisinage et expose ses plans au colonel : après une marche de nuit, ce sera à l'aurore l'ascension par bonds successifs des hauteurs qui dominent la cuvette de l'Im sadene, entre des rebelles, au centre du massif. Les troupes de Marrakech commenceront l'attaque et celles des Confins seront averties de leur marche par les fusées.

« Le 13 février, à minuit, écrit le médecin-major Vial, le camp est levé en silence. Chacun prend à tâtons la place qui lui est assignée, Bournazel en avant-garde. Bientôt la colonne marche bon train et silencieuse dans le sable du Regg, confiante en ses flanc-gardes dont on devine chaque cavalier à sa poussière. Quelques coups de canne pour précipiter à terre les cigarettes interdites et faire taire les « conteurs de coups ». A l'aurore nous sommes sur les premières hauteurs, sans un coup de feu, ayant tout à coup devant nous le spectacle grandiose et sauvage du Massif montagneux, véritable forteresse naturelle aux cent mille bastions. Derrière s'allonge paresseusement le Regg où l'on suit notre trace et, par devers lui, les chaînes de l'Ougnat ininterrompues sur plus de cent kilomètres jusqu'au Tafilalet. Jusqu'à six heures nous attendons les fusées-signaux. Vainement. Aucune nouvelle de Marrakech, ni par T. S. F., ni par avion... »

L'attaque n'a pu parvenir à son objectif. La résistance s'avère acharnée et disciplinée. Elle décèle un chef et une longue organisation. Le colonel Despas envoie Bournazel à la recherche de l'eau, car la nuit va bientôt venir. Sur les derniers carnets d'ordres de Bournazel qui en détachait les feuillets — carnets qui m'ont

été communiqués après sa mort — je relève ce compte rendu au colonel Despas le soir du 13 :

« I. — Nous nous sommes heurtés en allant à l'abreuvoir à une très vive résistance qui m'a empêché de pour suivre ma mission, jugeant qu'il était inutile de casse une partie de cavalerie et des moyens de transport d'autant que l'eau se trouvait beaucoup plus loin qu nous ne le supposions. Terrain difficile. Partisans de Rteb très peu mordants. Trois blessés.

« II. — Il faudra de toute nécessité de l'eau pour demain, mouvement d'ailleurs facile à monter en utilisant les partisans de Tinghi pour se saisir, en combinant notre action avec la leur, du Kheneg où se trouve l'eau... »

Le Kheneg est un ravin en pente, à flanc de montagne. Cependant le *baroud* a été dur. Un chef de dis sidence a été tué. Bournazel appuie ensuite à sa gauche pour porter secours à un convoi de ravitaillement qui s'est perdu en chemin et qui a été attaqué. Les con voyeurs indigènes se sont sauvés, mais les légionnaires de l'escorte se sont fait tuer sur place. L'un d'eux a été retrouvé avec quarante douilles autour de lui, fixé lui-même en terre avec sa baïonnette. Les insoumis, irrités de son héroïque résistance, l'ont traité ainsi. Cependant les bagages et cent dix-sept mulets ont été emmenés.

— Le bilan de la journée n'est pas fameux, dit Vial à Bournazel en le rejoignant le soir au camp.

— Ils en veulent. Ce sera intéressant.

« Je devais bientôt constater, ajoute le médecin-major, combien ce guerrier-né avait repris tout son calme et chassé toute méditation, toute rêverie déprimante. Je le voyais écrire dans sa guitoune, éclairée d'une bougie, seule lueur dans cette nuit. J'avais installé mes blessés près de là et les pansais à l'aide de ma lampe de poche. Cette imprudence est rapidement

payée d'une vive fusillade de trente secondes, peu meurtrière. Mais la panique des partisans qui déjà sommeillaient après avoir bu le thé est indescriptible. Tous remontent de l'oued où ils faisaient notre sécurité, à toute allure, tirant dans toutes les directions, criant, se bousculant. Leurs chevaux détachés passent comme une tempête sur mes caisses et mes blessés. Croyant à une impétueuse attaque, j'ai été très inquiet un court instant. Un court instant, car Bournazel est toujours occupé, tranquillement, à rédiger son rapport, à prévoir son ravitaillement. Le calme renaît dans tous les cœurs quand il se lève enfin :

« — Dieu ! qu'ils tirent mal, ces pauvres types !... Qu'on m'amène les gorilles de garde !

« L'ordre est péniblement exécuté dans la nuit.

« — Où sont les deux manquants ?

« — Tués, mon capitaine.

« — La bénédiction de Dieu est sur eux. Quant à vous qui m'avez empêché d'écrire, vous marcherez demain à mes côtés !

« Et ce n'était pas tout à fait un poste de tout repos... »

Le 14, c'est au matin la conquête de l'abreuvoir, puis c'est la première escalade des garats qui précèdent le Sagho. Les partisans, entraînés, ont fait, cette fois, merveille, mais ils n'ont pu atteindre le sommet de l'une des garats désignées par la lettre H. Bournazel détache ce feuillet de son carnet d'ordres pour un de ses lieutenants, Benedetti :

« I. — J'ai vu votre action : très bien.

« II. — J'ai trouvé de l'eau entre vous et moi. »

Le chef ne manque pas une occasion de rendre justice à ses subordonnés. Même dans la bataille, il introduit cet élément d'honneur et aussi — nous le verrons — d'amitié qui humanise ses rapports et ses ordres et leur enlève toute sécheresse de procès-verbal.

Mais la cuvette de l'ImSadene ne sera pas le refuge des dissidents. Ils en ont choisi un autre bien plus fortifié et inaccessible, le Bou-Gafer, tout en aiguilles et en rochers. Là ils se croient en sécurité avec leurs troupeaux. La question de l'eau est toujours dangereuse, car l'ennemi connaît tous les abreuvoirs où, d'ailleurs, l'eau est rare, ce qui allonge l'opération. « Pour votre repli, indique Bournazel au lieutenant Alessandri qui est en liaison avec l'admirable capitaine Paulin des troupes de Marrakech, attendez que tous les animaux aient bu. Je lèverai mon képi. » Car il veille à tout et il est toujours là dès que se rencontre une difficulté. Il informe le colonel Despas de la lenteur du mouvement et du mauvais terrain.

Le 15, à dix heures et demie, nouveau rapport à son chef : « Devant l'impossibilité absolue de faire monter des animaux chargés sur la garat H, j'ai pris la décision de faire occuper cette garat par une troupe d'infanterie, soit 150 partisans avec le lieutenant Alessandri. Et la troupe fera la liaison entre le capitaine Paulin et moi qui reste sur la crête jaunâtre avec le reste de mon groupement. La position que j'occupe surplombe par un à-pic l'oued Tazelaft. C'est un magnifique observatoire. Chemin relativement facile pour y accéder par l'oued entre ma position et celle de Ballincourt. »

A la même heure, donnant ses instructions à l'un de ses lieutenants, Laridon, qui n'a pas ses bagages, il lui envoie « de quoi manger un peu : un pigeon, une boîte de thon, une boîte de singe, du pain, une bouteille de vin offerte par Binet (je n'en ai plus) ». La nomenclature est suivie de précisions sur l'emplacement et l'importance des puits et des abreuvoirs. Le soir, il termine ses ordres à Alessandri par un *Bonsoir*.

Le 16, ayant atteint son objectif après une marche des plus pénibles, il demande avec instance à son chef une demi-journée de repos. Mais le 17, en lui rendant

Compte de la fatigue des hommes et surtout des animaux, il ajoute : « Je ferai tout mon possible ». De bonne heure dans la matinée, il arrive à la tête du ravin. A midi, comme il prescrit au lieutenant Majenc, son camarade du Tafilalet où celui-ci a remplacé de Penfenyo, d'occuper la partie de la garat qui surplombe l'oued Tazelaft et aussi la partie qui lui permettra de rester en liaison avec son chef, il ajoute tout à coup : « Faites mes compliments à Charette (un autre de ses lieutenants) pour son mouvement de ce matin. »

Cependant on s'est rapproché de la cuvette de l'Imadene. Le soir du 17, il répond au capitaine Ranger qui lui commande un escadron du 8<sup>e</sup> spahis : « Je reçois votre message de douze heures. Il y a un énorme cornard. Pourvu que le colonel Tarrit ait câblé au colonel Despas ! On nous attend pour entrer dans la cuvette de l'Imadene. L'enfer est infernal, mais la vie est belle quoique porto et viande manquent. Je suis sur rive droite de l'oued Tazelaft en liaison à vue avec colonne de Marrakech. A bientôt. »

Le 18, une terrible nouvelle se propage parmi les officiers des Confins : le général Giraud qui a interrompu sa veille la progression pour créer une piste à l'arrière et pour la base de ravitaillement selon sa méthode qui est de assurer le bon fonctionnement de tous les services avant de se lancer en avant, le général Giraud qui est allé inspecter en avion son futur champ de bataille n'est pas revenu à sa base. D'après les heures de vol, il ne peut plus avoir d'essence. Où est le grand patron, le chef surhumain qui cent fois a échappé à la mort dans la Grande Guerre et dans la campagne du Riff ? A-t-il atterri avec l'avion ? A-t-il atterri en dissidence ? C'est comme une traînée d'angoisse à travers le camp. Henry de Bournazel qui a un culte pour le général envoie un message au lieutenant Majenc : « J'apprends par un message qu'avion monté par général aurait été contraint

atterrir probablement dans l'oued Tazelaft. Si vous savez quelque chose, renseignez-moi d'urgence. » Et multiplie les ordres, il envoie Benedetti et Charette en reconnaissance. A une heure de l'après-midi, il écrit au colonel Despas qui s'inquiète pareillement : « Benedetti est parti avec à tout hasard des paquets de pansement, un garrot et un brancard. Il a reçu l'ordre de ne plus s'occuper que du général qu'il évacuera directement si besoin est. Il doit rendre compte de son arrivée auprès de l'avion. »

— On le retrouvera, ou on crèvera, a déclaré Bournazel.

Pendant le général Giraud a été retrouvé, intact à peu près. Une fois de plus il a nargué effrontément le destin, comme à Charleroi, comme au Riff. Au cours de la reconnaissance au-dessus du Bou-Gafer, le pilote voit une fumée épaisse qui sort du moteur. Pourvu que le moteur ne prenne pas feu ! Il lance l'appareil à toute vitesse et descend en hâte. Le général Giraud qui s'est rendu compte du danger met la main sur l'épaule de son pilote qu'il connaît bien. Il lui montre un camp de partisans : c'est là qu'il faut tomber, et non en descendant. Le pilote a compris, il avait déjà vu. Il relâche l'avion au dernier moment pour atteindre le sommet d'un petit plateau entouré de ravins. Là se brise l'appareil, tout au bord du gouffre. Le général et le pilote sont projetés à cinq ou six mètres. Ils n'ont rien de cassé, seulement des contusions et une commotion, peut-être grave. Il faudra huit heures d'efforts pour les descendre de là et les ramener au camp où le général, étendu sur un brancard comme sur une chaise longue, souffrant de la martyre d'une lésion vertébrale, devra diriger le mouvement de ses troupes presque sans pouvoir se mouvoir et d'où il ne se lèvera que par volonté.

Me rappelant un jour au Maroc cet accident, il ajoutera avec mélancolie : « Si je n'avais pas été blessé

Bournazel serait aujourd'hui vivant, et tant d'autres... »

Du camp Giraud, il est vrai qu'on distingue assez bien les pentes nues du Bou-Gafer avec sa masse de pitons et d'aiguilles. Mais en montagne le terrain change avec la distance et les difficultés n'apparaissent toutes que sur place. Le 19 février, Bournazel réussit un premier bond. Le soir, raconte le médecin-major Vial, « on monte un camp tout à fait incommode, car la pente est terrible et il souffle un grand vent qui interdit de monter les gaitounes. Il est impossible de protéger les blessés contre le froid ; les feux d'herbes sont emportés par la tourmente. Les cailloux dévalent la pente quand ce ne sont pas les mulets de bât avec tout leur chargement.

« — Et dire, plaisantait Bournazel, que c'est là-dessus que vous avez la prétention de m'emporter en cas de petit désagrément !... »

Mais les auto-ambulances accèdent à la base et un groupe chirurgical va s'y installer. C'est l'organisation Giraud qui ne néglige rien pour le service du combattant.

Le 21, c'est l'assaut du piton qu'on a appelé la Chapelle, « rocher abrupt en forme de tuyaux d'orgue se terminant par un clocher. » Bournazel mène l'attaque et son attitude exalte ses lieutenants Alessandri, Benedetti, Binet, Charette, galvanise ses partisans et goudailleurs qu'il pousse en avant, au besoin à coups de canne sur les hésitants ou les fuyards, lui-même indifférent aux projectiles. « J'ai vu, dit Vial transporté, jusqu'au haut des hommes se hisser, se cacher pour tirer, grimper de nouveau et Bournazel monter la canne d'une main et le revolver de l'autre sous une grêle de balles. Est-il vrai que cet homme soit invulnérable? »

Pendant il prévient le médecin-major : « Venez chercher immédiatement lieutenant Alessandri blessé (avec un mulet) : blessure près du cœur. » Transporté

à l'arrière avec mille précautions, le jeune lieutenant mourra dans les bras de Vial en arrivant. Il demandait « Est-ce loin encore? — Nous arrivons. — Tant mieux. Et il expira. Quand il l'apprendra, Bournazel ajoutera en post-scriptum à des instructions données au médecin-major : « La mort du lieutenant Alessandri m'a consterné. Pauvre petit ! »

Le soir de cette mémorable journée du 21 où il s'empara de la Chapelle âprement défendue, il écrit au général Giraud qui l'a félicité par estafette : « Merci, mon général. Je suis désolé de ne pouvoir faire mieux. J'ai un baroud superbe, mais, dominé de partout, je ne puis progresser. Les gens d'en haut sont *très nombreux*. Je n'ai plus de fusées. Moral excellent malgré lourdes pertes. » Et au colonel Despas qui commande le groupement d'attaque : « 1° Progression s'est faite... par lourdes pertes. Je m'accroche pour la nuit sur le mouvement de terrain que j'occupe. Je ne puis absolument pas progresser. Très nombreux ennemis et mordants ; 2° Je commence à n'avoir plus de cartouches ; 3° Je n'ai plus de fusées ; 4° L'artillerie fait trop semblant de tirer ; 5° Je demande à être (renforcé?) pendant la nuit. » En marge il écrit : « Moral excellent. »

Moral excellent et la journée a été sanglante. La nuit sera orageuse, dans le froid et la fusillade intermittente. Comme il l'a dit, il s'est accroché à la pente du terrain, à l'abri derrière les bosses de rochers. Dès l'aube du 22, il transmet à ses lieutenants les félicitations du colonel Despas pour « l'attitude héroïque des goumiers et partisans qui ont su prendre et conserver une position difficile » et il leur annonce l'envoi de vivres et de cartouches. Au colonel, il écrit une heure plus tard : « Je ne pourrai pas attaquer avant d'avoir reçu vivres et munitions. Mais je demande avec instance pour pouvoir poursuivre ma mission une unité solide qui pourra me servir de base de feu. J'attaque de bas en haut sous une grande

descente de pierres. Il est probable que les pertes continueront à être élevées. » Car il ne se fait pas d'illusions. A dix heures et demie, le ravitaillement n'est pas encore parvenu et « personne n'a encore mangé depuis avant-dernier soir. Je donne l'ordre de faire manger dès l'arrivée du ravitaillement. Distribution immédiate des carouches. Le plateau situé immédiatement au nord-est de l'aiguille où je suis accroché est bondé de gens qui montent dessus depuis que l'éclairage leur est favorable. Il est trop tard pour que je puisse songer à attaquer cet après-midi et d'autant que d'ici peu le soleil manquera pour tirer puisque j'attaque de bas en haut. En conséquence j'attaquerai demain au lever du jour, ou du moins pour arriver sur le plateau de façon à être en mesure d'arrêter une contre-attaque au petit jour. »

Voici que quelques instants plus tard il est inopinément ravitaillé en boisson par le lieutenant Binet : « D'abord merci pour l'excellent porto que vous nous avez envoyé et qui a été le bienvenu. En raison de l'heure tardive, je décide que l'attaque ne se produira que demain matin à cinq heures... »

Mais brusquement il profite de l'occasion favorable et fait prendre par le 21<sup>e</sup> goum (lieutenant de Charette) le plateau qui surplombe la Chapelle afin de préparer sa progression du lendemain. Deux heures plus tard, le plateau est occupé et il envoie ce message au colonel Despas : « Je continuerai ma progression au lever du jour. La vie est belle. » Puis un peu plus tard, il s'irrite : « Il n'est pas croyable que l'artillerie continue à tirer sur mon goum malgré quinze signaux rouges. » Les dissidents réagissent avec la dernière vigueur. Le lieutenant Laridon des Affaires Indigènes est tué et plus loin le lieutenant Bureau du 8<sup>e</sup> spahis. Le lieutenant de Charette est blessé. Bournazel a beau ajouter : « Le moral est parfait malgré pertes », la progression est lente, rude, difficile sous les pierres et les balles, sur une pente sévère, devant

un ennemi abrité qui sait se défendre et se défendre désespérément. A cinq heures du soir, il demande au capitaine de Ballincourt de l'aider à se maintenir : « J'aperçois ta colonne. Puis-je te demander avec insistance de venir jusqu'à moi? Si tu le peux, tu me rendras un immense service. »

Le 23, nouvel assaut à l'aube. Il le résume ainsi dans son rapport rapide, daté de 8 h. 30, au colonel Despas : « Attaque déclanchée au petit jour sur objectif finalement arrêté par très fort parti ennemi qui s'est révélé au dernier moment. Partisans malgré action énergique du lieutenant Benedetti ont été pris de panique et ont reflué en partie sur position prise hier soir. J'attaquais seul. Le groupement du colonel Tarrit stationnait. J'étais ainsi pris de flanc et de front par l'ennemi. J'ai l'honneur de vous demander que le groupement Tarrit fasse un effort pour se porter sur le piton qui se trouve exactement devant lui. »

Que s'est-il passé? Le médecin-major Vial qui en a été le témoin raconte à son tour, dans ses notes, la terrible journée :

« Le 23, *baroud* encore. Attaque, rapidement menée, du piton qui porte aujourd'hui le nom de Bournazel. Le succès est tel et l'on est si près du but que l'assaut se prolonge jusqu'au Bou-Gafer, point culminant et dernier repaire des dissidents. Attaque de géants qui faillit réussir. L'enthousiasme était tel, lorsqu'on vit les goumiers se hisser sur la crête, que déjà, dans les états-majors, on préparait des lettres de félicitations à Bournazel. Mais derrière la crête c'est un haut plateau où nul rocher, nul faille ne permet de s'accrocher. Une violente contre-attaque nous refoule et l'on s'appuie au piton Bournazel, abandonnant nos morts dont un sous-officier français du maghzen de Rissani, emporté si loin par sa folle bravoure que je ne pourrai faire sa relève qu'un mois après, lors de la reddition des assiégés.

« Car il s'agit bien d'un siège, celui de l'énorme forresse qui nous écrase de son ombre une grande partie du jour, qui nous domine de ses feux dès qu'on a l'imprudence de passer la tête hors des murettes. Ces murettes même sont insuffisantes : on creuse des tranchées dans le granit et l'ardoise. Nous avons passé là quatre jours d'organisation, de repos, de méditation. Des plans élaborés qui donneront peut-être le succès à une deuxième tentative sur le Bou-Gafer, mais qui prévoient un échelon de recul très fortifié, absolument sûr. Les mitrailleuses se braquent à longueur de journée sur cette impressionnante muraille pour y découvrir les chemins, les points stratégiques. Et surtout l'artillerie offre le luxe d'un « martelage », de jour et de nuit, qui doit rendre la vie impossible dans les cavernes et mettre en fuite les troupeaux. Ces derniers descendent instinctivement vers les puits et le *metchoui* devient le plat du jour. Les mitrailleuses braquées sur les points d'eau ont beau jeu d'interdire le ravitaillement de la dissidence. Les femmes s'y font tuer, mais continuent.

« De notre côté nous pleurons notre jeune et si bon camarade le lieutenant Bureau, tué à son fusil-mitrailleur d'une balle en plein front. C'est Bournazel qui l'a ramassé et qui dit encore : « Pauvre gosse ! C'est tout le même trop jeune ! » et me faisant remarquer le visage calme, presque souriant de Bureau qui tient encore d'un geste très naturel sa pipe légendaire : « Quand je vous le disais, une bonne balle dans le front... sans souffrir... Ce qu'il y a de mieux ! »

Il faut en finir, il faut forcer d'un coup cet inexpugnable Bou-Gafer, rempart de la dissidence. Mais le 24, il avertit son chef, le colonel Despas : « Le piton, objectif du colonel Tarrit, évacué. Difficile d'avoir une base de feu solide pour demain matin, condition de notre attaque. » Cette attaque doit être préparée autrement. Après trois jours d'arrêt et d'organisation, l'assaut final

est ordonné pour le 27 février, puis la date est reportée au 28,

Ce qui ressort, au delà même des détails précis et pathétiques, du mémoire inédit du médecin-major Vignat, témoin oculaire de toutes les phases de cette lutte de géants, et plus encore peut-être des carnets où Bournazel inscrivait ses ordres et dont il a déchiré les feuillets au cours de la longue bataille, c'est l'union, la camaraderie, l'amitié qui va, court, vole des grands chefs aux lieutenants, des lieutenants aux sous-officiers, des sous-officiers aux hommes et c'est, par-dessus même cette amitié, comme un grand oiseau qui plane et laisse l'ombre de ses ailes recouvrir chacun tout à tour, l'esprit de sacrifice pour le pays.

« Pauvre gosse ! » s'exclamera Henry de Bournazel en apprenant la mort d'Alessandri, en fermant les yeux de Bureau. Mais il ajoutera — car il accepte pour eux comme pour lui — : « Moral excellent. La vie est belle

### III

#### LA MATINÉE DU 28 FÉVRIER

Le général Giraud n'a jamais ordonné une attaque — et surtout une attaque de cette importance — sans être allé se rendre compte en personne de l'état des lieux. Retenu à son camp d'où il observe avec ses jumelles les postes du Bou-Gafer, il ne peut douter que le capitaine de Bournazel qui, en deux bonds, a conquis la Chapelle, puis le second gradin, plus élevé, qui, plus tard, portera son nom, ne puisse, d'un troisième bond, parvenir au sommet avec ses goumiers et ses partisans, tous gens experts aux escalades et sachant ramper et se confondre avec le sol, en face d'un ennemi qui, tout de même, doit être désarmé et démoralisé par la continuité de nos attaques et par l'incessant bombardement de l'artillerie et des avions. Bournazel est accoutumé à vaincre : aucun obstacle ne l'a jamais arrêté, il triomphera sans nul doute de la montagne. Cependant le général prend ses précautions. Les troupes régulières collaboreront au besoin avec les troupes supplétives. La Légion étrangère est là.

L'ordre d'opérations du 27 février, reporté au lendemain 28, prévoit que l'attaque sera menée par deux détachements d'assaut, commandés respectivement par le capitaine de Bournazel et le capitaine Fourré, sous le commandement général du colonel Despas. Le colonel Tarrit sera chargé de l'organisation de la base du

départ et de la couverture du flanc droit de l'attaque. Le détachement de Bournazel comprend le peloton Brincklé (1<sup>er</sup> étranger), la compagnie Faucheux (3<sup>e</sup> étranger), les 16<sup>e</sup>, 21<sup>e</sup> et 28<sup>e</sup> goums et 200 partisans : il a pour objectif le sommet sud du Bou-Gafer. Le Bou-Gafer est, en haut, coupé en deux par une cheminée. Le détachement Fourré (peloton Margot, compagnie Fourré 7<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> goums, 100 partisans) visera, lui, le sommet nord. La base de feu, destinée à neutraliser la croupe au sud du secteur d'attaque, comprendra l'escadron de Balincourt, toutes les mitrailleuses des unités d'attaque, tous les engins d'accompagnement, actuellement hissés sur les flancs du Bou-Gafer et tous les partisans non utilisés dans l'attaque. Les deux détachements déboucheront ensemble, l'un derrière l'autre, détachement de Bournazel en tête, en prenant comme direction le sommet sud. Il enlèvera son objectif d'un seul élan et s'y installera instantanément pour repousser toute contre-attaque et couvrir le goup du détachement Fourré. Celui-ci suivra au plus près le détachement de Bournazel jusqu'à la hauteur de l'ensellement qui sépare les massifs sud et nord du Bou-Gafer. A la hauteur de cet ensellement, il fera face à droite et enlèvera le sommet nord du massif. Suivent les prescriptions rigoureuses et précises pour le feu d'artillerie, pour l'appui des flancs, et pour le bombardement par avions.

Les terribles assauts du 14 et des 21 et 23 février avaient révélé la farouche défense de la montagne, l'extraordinaire difficulté du terrain. Mais c'étaient des assauts isolés, sans un appui suffisant. Cette fois, ce serait une attaque d'ensemble, avec tout l'effort de l'artillerie. Pouvait-on deviner que cet effort de l'artillerie serait peu efficace en raison des escarpements et du rempart naturel des rochers protecteurs?

Quel est le moral de l'avant? Les officiers et les hommes sont accrochés au flanc de la montagne, terrés

dans les trous, à l'abri des tranchées improvisées ou des replis du sol chaotique. On a confiance dans l'étoile de Giraud, dans la *baraka* de Bournazel. L'artillerie est nombreuse, et la Légion est là.

« Du piton de la Chapelle, où j'ai organisé mon poste de secours, — raconte le médecin-major Vial à qui j'emprunterai la plus grande partie de ce récit tragique, car il fut le témoin oculaire de cette sanglante matinée et de la veillée d'armes qui la précéda — je suis monté prendre la température de l'avant. C'est la veille. J'ai trouvé des gens extrêmement joyeux, rassemblés nombreux dans un tout petit espace incommode, mais protégé par un rocher, allongés sur une épaisse couche d'alfas et dégustant à belles dents un mouton rôti en chantant le refrain à la mode : « Couchés dans le foin... »

« De petits jeux reposent les convives, comme celui d'insulter périodiquement les gens d'en face en langage berbère. Ne répondent-ils pas, aux hurlements de joie des goumiers, en nous traitant de « roumiat », « petites Françaises », terme de souverain mépris ?

« Autre petit jeu :

« — Voulez-vous parier que celui qui me vise a bon œil ?

« Un képi bleu ciel est tendu lentement hors du rocher.

Deux balles claquent instantanément... »

Et Jean Vial ajoute :

« Je suis redescendu à mon poste de secours tout à fait réconforté, mais ayant perçu dans le sourire d'adieu de Bournazel comme une inquiétude résignée :

« — C'est demain mardi gras, dit-il... On se déguise en guerrier ! »

Comment s'est-il souvenu, dans ce pays perdu, que le 28 était un mardi gras ? Comme s'il y avait autre chose que des mercredis des Cendres — *memento quia pulvis es* — dans ce voisinage immédiat de la mort ! Mais le mardi gras est sa date de naissance. Le mardi gras est son anniversaire. Et il a souri.

La légende a voulu s'emparer de cette veillée des armes, quand l'homme légendaire a fait à lui seul sa légende. N'a-t-on pas rapporté que lorsque l'officier d'ordonnance du général Giraud, le lieutenant de Pothuau, lui vint transmettre l'ordre formel de recouvrir d'une djellaba grise la fameuse tunique rouge, décidément trop voyante, Bournazel aurait répondu : « C'est la chemise du condamné? » et même qu'il aurait ajouté : « Offrez-moi la dernière cigarette? » Propos stupides et arrangés. La tunique rouge ne l'eût point préservé du déluge des balles en cette matinée tragique qui allait se lever. Elle ne pouvait d'ailleurs jouer le même rôle au Bou-Gafer que chez les Branès insoumis qui, tous, connaissaient Bournazel.

Donc, c'est le jour de l'assaut, le matin du 28 février. Le temps est froid et les nuages semblent tomber sur le Sagho. Le vent qui les tourmente livre par instants des éclaircies de ciel bleu. Un peu avant sept heures, le bombardement par avions et par artillerie commence. Mais les angles morts, multipliés par les rochers, protègent les assiégés et les ravages des obus atteignent surtout les troupeaux. N'a-t-on pas recueilli, les jours précédents, d'inoffensifs moutons ou même des chameaux qui, blessés, fuyaient affolés, descendaient les pentes au galop, dévalaient sur notre camp, visions fantastiques lancées dans l'ombre ou dans le soleil? Non, les canons ne font pas autant de dégâts que leur tonnerre le peut laisser croire et les dissidents ont appris à s'en protéger. Ils sont à leur poste, ils attendent. Cinq minutes se passent dans cette attente. Alors c'est l'assaut. De son poste de secours, le médecin-major Vial l'a suivi. Je transcris cette fois son récit intégral :

« L'attaque se déclanche, colossale, émouvante. La vague des partisans et des goumiers déferle jusqu'au pied de la grande Roche. Les dissidents se défendent

avec la dernière énergie. Bien camouflés derrière les rochers, dans leurs cavernes où la jumelle ne découvre que l'œil et le fusil, ils tirent sans relâche, à coup sûr, le moukkala bien posé, et les nôtres sont fauchés.

« Leurs femmes veillent à rassembler les isolés, distribuent les munitions, prennent la place des mourants et font rouler sur les assaillants d'énormes pierres qui sèment la mort jusqu'au fond de l'oued.

« L'artillerie tire trop court ! Bournazel ne jalonne plus l'avance de sa veste légendaire. Il se fait suivre immédiatement d'un grand burnous rouge. Peu après il tombe, blessé au ventre.

« Le bruit s'en est-il répandu ? Est-ce l'épouvantable impression d'être « canardé » sans voir qui vous « canarde » ? Ou, comme on l'a dit aussi, le « sauve-qui-peut ! » d'un sous-officier pris de terreur ?... Alors que je repète le point où gît Bournazel, je vois la masse grise des goums décrocher à droite, à gauche, partout, s'enfuir en hurlant, bousculer la deuxième ligne. Quelle minute angoissante ! La panique va-t-elle gagner de proche en proche ?

« Non ! La masse blanche de la Légion laisse passer et s'élançe, impeccable, prudente, par bonds successifs. Que d'héroïsmes ignorés, frisant l'inconscience ! Quelle formidable escalade ont réalisée certains, tour de force d'alpinisme en pleine fournaise ! Et comment l'un d'entre eux est-il arrivé jusqu'en haut, dont on a retrouvé le cadavre un mois après ?

« Parvenu au point de chute de Bournazel, je ne vois rien ni personne. Un instant j'ai l'espoir qu'il est légèrement atteint. Mais continuant mon escalade, je l'aperçois bientôt, porté par quelques moghaznis, recouvert de son burnous rouge et toujours suivi de son fanion.

— « Docteur ! Je vous l'avais dit !

— « Ne parlez pas. Laissez-moi vous examiner...

— « Ce n'est pas la peine. Je n'en ai pas pour une

heure... Si, je vous assure. Les vandales! ils m'ont fait sauter sur les rochers en me tirant par les pieds jusqu'ici!»

« Je connais maintenant le drame. Voyant la panique prendre des proportions inquiétantes, Bournazel, blessé au flanc droit, s'est relevé et, dans un effort prodigieux et meurtrier, il a gravi lentement le glacis jusqu'au pied de la muraille, retenant les fuyards de la canne et du revolver. Une deuxième balle l'a atteint au bras droit Bournazel se retourne. Son fidèle chaouch est mortellement frappé, son maghzen est en fuite! ses Branès!... en fuite! De rage, il lance au loin son revolver et s'écroule épuisé.

« Deux fidèles, les seuls, et quelques légionnaires l'entraînent brutalement.

« Le désespoir au cœur je trouve, à l'orifice de la balle, une hernie intestinale et péritonéale volumineuse, déjà étranglée et tordue sur son pédicule, extrêmement douloureuse. Je calme ce malheureux par la morphine à haute dose, mais quant à le réchauffer, il n'y faut point songer. Il est « shocké », le nez déjà pincé, les lèvres exsangues. L'hémorragie du bras est garrottée, mais dut être importante. Nous avons tous quitté nos vêtements pour le couvrir, mais un vent glacé souffle du nord-est, et malgré les tonicardiaques il claque des dents.

— « J'ai froid... Que c'est long de mourir! »

« Bientôt la morphine agit. Les spasmes sont moins violents. Il prie alors et me demande de prier avec lui.

— « Mon Dieu! Que cela serve au moins à quelque chose!... Pour ma femme, mes enfants chéris, tous ceux que j'aime... Je vous offre toutes mes souffrances!... Maman! Ma pauvre maman! »

« Périodiquement le calme renaît sur son visage. Il sourit, voit mon angoisse et veut l'apaiser.

— « C'est dégoûtant, toubib, de mourir sale comme ça! »

« Et me serrant la main pour me faire comprendre qu'il s'agit d'une plaisanterie, — et non « douloureusement » comme l'ont écrit certains journalistes :

— « Vous m'avez enlevé ma baraka, vous tous qui vouliez cacher ma veste rouge !... Surtout dites bien à celui qui me succédera que les Branès ont fui... Ne jamais compter sur eux ! »

« Un seul est là qui aurait dû fuir plus que les autres, car il sort de prison.

« Les Chleuhs s'acharnent à tirer sur son burnous.

— « Maintenant que vous souffrez moins, je vais vous descendre au poste de secours. Vous serez à l'abri du vent et je pourrai mieux...

— « Non, non ! Je vous en supplie ! Laissez-moi là !... Ne me trimbalez plus ! Après... vous ferez ce que vous voudrez... dans un instant !... Oh ! mon ventre !... Mon Dieu ! Pardon ! Pardon pour toutes mes « saloperies » !...

« La belle prière du soldat ! La belle agonie de ce héros de grande race dans les derniers fracas du baroud !

« Instinctivement mes compagnons m'ont laissé seul avec lui. Il m'a remis les clefs du coffre de Rissani, m'a demandé d'aller voir sa femme, ses parents, d'embrasser ses enfants et m'a dit adieu, simplement, comme les autres jours, ayant encore murmuré : « Ma pauvre maman ! »

« Le ciel a eu son dernier regard, ardent, suppliant, le ciel lourd de nuages qui traînent bas sur le Bou-Gafer. Brisé, je contemple un instant la sauvage montagne vaincue tant de fois par lui, aujourd'hui victorieuse bien qu'aux trois quarts conquise. Et c'est peut-être, pensais-je, le dernier baroud !

« Alors, selon son désir, sa glorieuse dépouille redescendit la montagne abrupte, portée par ses fidèles en pleurs.

« Ainsi finit Henry de Lespinasse de Bournazel, au milieu d'une phalange de héros dont quelques-uns, Fauchoux

Brincklé, Binet, partagèrent son martyre splendide

« Il fallait à ce demi-dieu une apothéose dans une guerre de titans. Les hauts sommets du Djebel Sagho aujourd'hui à nous, en garderont le souvenir... »

C'est le témoignage le plus véridique ensemble et le plus émouvant. Non engagé dans la bataille, Vial a pu mieux la suivre. Quand il a vu son ami vaciller dans la tempête, il n'a pas eu souci des balles qui pleuvaient pour gravir à son tour la pente fatale et le secourir. Il a revu le blessé, il a recueilli ses dernières paroles, compris ses dernières pensées.

Binet, Brincklé, Faucheux, — ah ! n'oublions pas ses camarades tombés comme lui dans la même matinée ! Pour rien au monde il n'eût permis qu'ils fussent oubliés. Son carnet d'ordres s'arrête à cette journée du 28. S'il leur eût survécu, un mot de douleur eût accompagné, à son habitude, ses instructions à ses subordonnés, ses rapports à ses chefs.

Le lieutenant Binet, des Affaires Indigènes, commandait le 28<sup>e</sup> goum. Blessé mortellement et cruellement, agonisant en d'affreuses souffrances, abandonné en avant, quand on le voulut chercher, il interdisait encore que l'on s'approchât de l'endroit trop dangereux où il gisait. Son corps ne put être ramené que plus tard. Les légionnaires s'en chargèrent.

Le lieutenant Brincklé, chef de peloton à la compagnie motorisée du 1<sup>er</sup> régiment étranger, était d'origine alsacienne. Au moment de la Grande Guerre il avait onze ans, et le gamin, déjà, manifestait pour la France, au risque de compromettre, avec lui, son brave homme de père. L'instituteur ayant donné ce sujet de composition : « Ce qu'on dit de la guerre, » il écrivit sans se gêner : « Ce qu'on dit ? qu'ils s'en aillent ! » L'instituteur avertit gentiment la famille de prendre garde. Un peu plus tard, il distribuait aux prisonniers des jour-

aux français. C'est miracle qu'il n'ait pas été déporté malgré son âge. Devenu Français, il ne tarde pas à s'engager, sort ensuite de Saint-Maixent, entre à la Légion. Là, il est de toutes les fêtes, de toutes les batailles. On le cite à Safsaf le 17 avril 1930, à Tarda le 31 août de cette même année, à Tarda où il est le héros, ayant sauvé une de ses sections, à Tifounassine le 18 novembre 1931 où il retarde la marche de l'ennemi. Au Bou-Gafer, parti avec ses hommes, les entraînant, il tomba tout près du sommet, si haut, si loin que son corps ne put être ramené que par nuit calme le 2 mars par les légionnaires de la compagnie montée d'Algérie.

Le capitaine Faucheux commandait la compagnie montée du 3<sup>e</sup> régiment étranger. « Physiquement, me le dépeint un de ses camarades, Faucheux était un petit homme, sec comme un coup de trique et à l'allure rapide. Petits yeux au regard vif, tantôt une grande barbe, tantôt complètement rasé. Le visage était toujours souriant et son sourire ne l'a pas abandonné dans la mort, car dans son sommeil il semblait l'avoir conservé. Moralement un très chic type, ayant beaucoup de cœur, toujours affable, d'un caractère très doux, mais d'où l'énergie n'était pas exclue... » Sergent-major en 1914, il termina la guerre comme lieutenant avec plusieurs blessures et plusieurs citations. Après la guerre, il sert presque constamment hors de France, en Tunisie, au Touat, enfin au Maroc qu'il ne quitte plus depuis 1928. Il ne se plaisait que dans le bled. Cité au Tadla où il fait partie du groupe mobile en 1932, il reçoit au mois de janvier 1933 à Fez le commandement de la compagnie montée et le voilà au Sagho. « Le jour de l'attaque sur le Bou-Gafer, Faucheux partit aussi tranquillement que s'il avait été de son bureau à la popote, la canne sous le bras droit selon une vieille habitude. Il marcha avec un des pelotons, laissant le lieutenant Jeanpierre

avec l'autre puisqu'il n'y avait que deux officiers à la compagnie. Au cours de l'attaque il se déplaça pour venir voir Jeanpierre dont il était séparé par une petite crête. En le quittant et en rejoignant l'autre peloton, allant debout de son petit pas tranquille et sans se défilier, il reçut une balle qui lui fracassa le poignet droit et lui pénétra dans le corps où elle fit des ravages tels qu'il perdit connaissance sur-le-champ et que trente secondes plus tard il était mort. Resté sur le terrain après l'échec de l'attaque, son corps fut ramené la nuit suivante par deux légionnaires. »

La physionomie de la bataille, dès lors, se dégage en clarté. Le capitaine de Bournazel a lancé en avant ses goumiers et ses partisans sous la protection, malheureusement trop inopérante, de l'artillerie. Il est en avant, entraînant ses hommes. La pente est effroyablement dure à gravir. Derrière les murettes, les dissidents avertis attendent et bientôt font un feu d'enfer. Partisans et goumiers déseparés tourbillonnent sur eux-mêmes et commencent de refluer. Les Filalins, les Branès venus du Nord pour retrouver leur ancien chef, les gens du R'teb ne sont pas des soldats fameux. Ils sentent bien qu'ils ont en face d'eux les tribus les plus guerrières de tout le Maroc. Bournazel les tient seuls en mains. Il les soulève et les pousse. Le lieutenant Binet a été tué. C'est alors que lui-même est blessé mortellement au ventre. Qui retiendra ses hommes apeurés? Il fait le prodigieux effort de se redresser. C'est un mourant qui monte encore et menace les partisans pris de panique. Une seconde fois blessé, il tombe.

Il tombe, mais la Légion a passé. La Légion, plus solide que ces gens de toutes provenances et qui ne valent que conduits au feu, tente encore l'assaut de la terrible muraille. Le lieutenant Brincklé, le capitaine Faucheux sont tués. L'élan ne se calme pas encore. Tandis

Le capitaine Fourré, qui commande le second détachement d'assaut, rassemble son monde épars et organise la ligne de résistance, deux ou trois légionnaires sont montés jusqu'au sommet. On y a retrouvé leurs cadavres après la capitulation du Bou-Gafer. Ainsi après la guerre, voulant me rendre compte de ce qui était passé en Alsace du côté ennemi, ai-je vu les noms de quelques soldats du 152<sup>e</sup> régiment qui avaient franchi la crête de l'Hartmannswillerkopf au mois de décembre 1914 quand notre offensive fut déclanchée sur la fameuse montagne, et qui étaient tombés bien en delà, presque au bas des pentes tenues par les Allemands qui les ensevelirent sur place. Il y a des héros obscurs qui franchissent tous les obstacles et réussissent au prix de leur vie ce qui semblait impossible. Il y a ces deux ou trois légionnaires qui furent les premiers et les seuls vainqueurs du Bou-Gafer !

Le capitaine de Bournazel, recueillant le dernier soupir du lieutenant Bureau, avait dit : « Une balle au front. Ne pas souffrir. Ce qu'il y a de mieux... » Humainement, c'est là une belle mort pour un soldat. Mais au fond de l'homme gît la marque divine. Se redresser mourant pour dépasser son devoir, regarder la mort en face, pour l'accepter, pour accepter ce qui est pire qu'elle, la souffrance qui la précède et l'annonce, se servir de toutes deux et les asservir pour achever l'œuvre de sa vie en rachetant ses erreurs ou ses fautes, confesser ses fautes, à défaut d'un prêtre, à un camarade, comme le font dans les *Chansons de geste* les preux d'autrefois, connaître l'horreur et l'humiliation, quand on a été le prince de l'élégance sous l'uniforme, des souillures inévitables de la guerre au moment suprême, transformer le sang qui coule en libation offerte au Seigneur, achever l'action en prière, et de la fin naturelle composer le surnaturel holocauste, n'est-ce pas mieux encore, mon capitaine?...

## IV

### FIN DE LA CONQUÊTE DU MAROC

Là où le capitaine de Bournazel avait échoué, pouvait-il réussir? Il n'y eut pas de victoire du B. Gafer. Les assauts avaient été payés trop cher et d'un sang trop généreux. Le général Huré, qui avait pris le commandement des opérations, décida, après la tragique journée du 28, de substituer le blocus à l'attaque directe. Avait-on jamais rencontré un adversaire aussi résolu? Aucune campagne coloniale, dans aucun pays n'avait dû briser une telle résistance de l'homme et du terrain. Il fallait donc recourir à d'autres moyens pour réduire cet ennemi acharné dans son formidable bastion : le bombarder sans répit, jour et nuit ; lui enlever les points d'eau ; le resserrer dans son réduit et le contraindre à y demeurer avec son bétail mort, avec ses cadavres. Ajoutez toutes les rigueurs de l'hiver : un vent qui empêchait nos hommes de dresser leurs tentes et les obligeait à bivouaquer à même le sol, le froid et de passagères tourmentes de neige. Cependant nos officiers des Affaires Indigènes, nos interprètes qui connaissent la langue berbère tentaient d'entrer en relation avec les rebelles venus la nuit aux sources. Ceux-ci n'accepteraient-ils pas à ce terrible blocus? Ils ne pouvaient plus échapper. N'auraient-ils pas pitié de leurs femmes et de leurs enfants? N'avait-on pas vu descendre de la montagne et se rendre au petit jour une femme par

au bout de son terme et qui, le lendemain, accablée de son enfant, et ne l'avait-on pas transportée dans le camion dans le poste le plus rapproché pour l'y faire soigner? Pourquoi contraindre l'assiégeant à une barbarie inutile, quand il était décidé à se montrer généreux?

Il ne fut qu'au bout de quarante-deux jours, le 15 mars, qu'Asso-ou-Baslam consentit à capituler. Lors des pourparlers qui précédèrent la capitulation quand Asso-ou-Baslam aurait voulu qu'une trêve, il dira fièrement au commandant Boyé qui, pour l'exécution des clauses, lui offrit de lui rendre des otages : « Ma parole vaut la tienne... » Le commandant Boyé, le traitant avec toute l'estime due à un pareil chef de lui répondre : « Oui, ta parole vaut la mienne, mais je ne suis pas le vaincu... » Au retour de l'entrevue, Asso-ou-Baslam fut blâmé par les soldats. Elles voulaient tenir jusqu'à la mort.

Quarante-deux jours de bombardement diurne et nocturne, venu du ciel et de la terre, quarante-deux jours de privations, de manque de sommeil, de manque d'eau. Quarante-deux jours, outre les deux grands assauts qui avaient échoué, de grignotage partiel où peu à peu nos troupes occupaient un promontoire, un versant, un plateau, resserraient l'étreinte, où les veilleurs de jour et de nuit ne quittaient pas leurs armes, remplacés par des femmes s'ils défailaient. Quarante-deux jours de souffrance passés avec un bétail affolé et hurlant à la mort, avec des cadavres décomposés, dans l'impossibilité de faire abreuver tous ces animaux épouvantés. Qu'on mesure les puissances de souffrir qui furent alors poussées à leur limite sublime et que la pitié de nos chefs et de nos soldats ne pouvait accompagner sans pouvoir faire autre chose, pour y mettre un terme, que d'attendre une reddition toujours plus éloignée! Ah! si parmi ces Berbères qui se conduisirent comme des héros dans la défense du Bou-Gafer, se fût trouvé quelque poète, quelle chanson de geste n'eût-il pas com-

posée avec ce long Roncevaux d'agonie, avec ce drame infernal qui tient du prodige ! Et sur la Djema el Hara la grande place de Marrakech où s'agitent les musiciens, les danseurs et les charmeurs de serpents, quelle rotonde ne se fût pas nouée autour du conteur qui aurait raconté l'épopée berbère du Djebel Sagho !

Pendant nous avions perdu, tués ou blessés, plus d'un millier d'hommes, et les dissidents douze cents. Un an plus tard, lorsque je suis allé au bord du Boudgha Gafer dont je n'ai gravi que les premières pentes, les chacals ou ces oiseaux de proie qu'on appelle des corbeaux rognards déterraient encore des cadavres ensevelis sommairement au sommet de la montagne. Le lieutenant Cramaille, du 32<sup>e</sup> goum, qui y était monté récemment et qui avait pris part à l'opération, me représentait ce sommet comme un charnier où l'on ne pouvait demeurer, tant on y découvrait encore, après une année, de restes humains à demi décomposés et mêlés à la terre.

Le général Huré voulut accorder aux vaincus les honneurs de la guerre. Il leur laissa leurs armes et les leur fit secourir et ravitailler. Nous avions eu en face de nous les meilleurs guerriers berbères, mais aussi les plus loyaux. Dès lors le Djebel Sagho est libéré de toute piraterie, de tout *djich* et l'on y pourrait circuler sans protection s'il offrait autre chose au voyageur qu'une farouche solitude.

Seulement, il ne pourrait pas servir de refuge aux insurgés insoumis du Haut-Atlas qui vont à leur tour être réduits au cours de la campagne de printemps et d'été 1933. Cette tache dissidente est défendue par des chaînes de montagnes chaotiques d'une hauteur de trois mille mètres et peuplée de montagnards aguerris. Elle sera assiégée à la fois par les troupes des Confédérés que mène le général Giraud, de l'est à l'ouest, en dire

on de l'Assif Melloul, par celles de la région de Meknès (général Goudot) et celles du Tadla (général de Loustal) par la face nord, par celles de Marrakech (général Catroux) du côté sud, dans la vallée de l'Imdrass. Dans la nuit du 13 au 14 juin (1933), le général Giraud entre déjà brusquement dans Assoul où se trouvent les morfas qui ont une grande influence sur le pays : une telle page ajoutée à tant d'autres.

Puis la manœuvre d'ensemble pour la réduction de l'Assif Melloul commence : en quatre jours, du 8 au 11 juillet, après de durs combats cette vallée est atteinte et nettoyée. Le 13, le groupe mobile des Confins s'approche du Tizi N'Tiberdiouine où il fait sa liaison, le 14, avec le groupe mobile du Tadla et celui de Meknès qui encerclent la cuvette d'Igig.

Après quelques jours de préparation, les opérations reprennent dans la vallée du haut Imdrass où le général Giraud rejoint le général Catroux. Au début d'août Giraud est à Tinghir. Le 4 août, au matin, il s'empare de l'Ifegh. Dès le 5, il marche sur le Kerdous qui est pris le 21, après une suite presque journalière d'engagements. Dans le même temps, Catroux a occupé le Tametoucht et est monté sur l'Hamdoun. Et le général de Loustal s'est emparé du massif du Koucer.

« Un nombre considérable d'indigènes (5 000 environ), ajoute le rapport officiel que je résume à grands traits, sont pris et font leur soumission, mais les irréductibles ont réussi à gagner le Baddou. Leur chef de guerre Ou Skounti semble vouloir entrer en relations plusieurs fois avec nous. Ses velléités restent sans lendemain, mais l'étreinte produite par l'avance successive des groupes mobiles se resserre. Enfin, voyant les points d'eau occupés, il se soumet le 27 août. »

Ainsi la dissidence du Grand Atlas fut-elle réduite après cinq mois presque ininterrompus de marches et de combats. C'est une des plus belles pages de l'épopée

marocaine, et qui mériterait d'être racontée en détail. Que de magnifiques jeunes gens à ramasser dans la mort pour les honorer ! On les honore si mal en France, on les oublie si vite ! Je me souviens d'une de mes conversations avec Lyautey au moment de mon premier départ pour le Maroc :

— J'étais à Madagascar, se rappelait devant moi le maréchal, auprès du général Gallieni pendant la guerre des Boers. Nous recevions les journaux illustrés anglais, le *Graphic* et le *Black and White*. A cette époque le général Gallieni achevait la conquête du sud de Madagascar par des opérations méthodiques des plus dures et souvent sanglantes. Tous les numéros du *Black and White* et du *Graphic* contenaient une page centrale, cette même page que nous avons vue pendant les cinq années de guerre dans les journaux anglais et français, que nous appelions le tableau d'honneur et qu'en Angleterre on appelait le *Roll of Honor*. Alors que cette page centrale était remplie des portraits et de la biographie des officiers et soldats anglais qui avaient été tués ou avaient reçu des blessures dans cette guerre du Transvaal, nous ne trouvions jamais dans un journal français une image ou un memento en souvenir de tous les hommes qui, là-bas, tombaient à l'enemi ou étaient blessés. On les ignorait.

Cette fâcheuse tradition va-t-elle continuer ? Tandis que les films anglais, comme *les Trois lanciers du Bengale* et *la Patrouille perdue* exaltent l'armée des Indes et de Mésopotamie, le film tiré d'*Ito, fille berbère* chez nous, ne laisse rien surprendre de notre gloire militaire au Maroc. Faut-il évoquer l'un ou l'autre des morts de 1933, ces trois aviateurs, le chef de bataillon Duhil de Benaze, tué le 22 mai 1933 au Tizi Taza, le capitaine Lafosse, pilote au 37<sup>e</sup> d'aviation, et le lieutenant Rochette de Lempdes, observateur du 3<sup>e</sup> tirailleurs marocains, tués le 1<sup>er</sup> juin à Taribant.

magiene, le lieutenant Henri Mangin, du bataillon autonome d'infanterie coloniale du Maroc, détaché aux Affaires Indigènes, mort de ses blessures le 23 juillet à Tarrakech, et tous les officiers tombés au Kerdous, le lieutenant vétérinaire Besson tué le 31 juillet, le chef de bataillon Chabanne, du 15<sup>e</sup> tirailleurs algériens, mort le 5 août, le capitaine Perron, de l'état-major de Meknès, tué le 6 août, le lieutenant de Penfentenyo de Kervereguen, des Affaires Indigènes, tué le 7 août, le lieutenant Veyre de Soras, des Affaires Indigènes, tué le même jour, le lieutenant de Moulins, du 2<sup>e</sup> spahis marocain, tombé le 26 août au Djebel Baddou et d'autres encore tombés ailleurs sur cette terre du Maroc enrichie de tant de sang français? Qu'il me soit permis de mentionner à part ce jeune Mangin qui voulut à tout prix prendre part à un beau *baroud* et fut blessé en marche vers le Haut-Atlas, et ce charmant lieutenant de Penfentenyo qui fut le premier compagnon d'Henry de Bournazel à Rissani et qui, plus mesuré dans la vie et quelquefois surpris des audaces de son chef, devait en subir l'enchantement et, très affecté de sa mort, en souhaitait une pareille dans l'ivresse du sacrifice au pays et de l'offrande à Dieu.

Après la réduction de la dissidence au Sagho et dans le Grand Atlas, il ne nous restait plus qu'à atteindre et assurer la frontière du sud.

Ce fut la dernière opération. Elle fut réalisée, en février et mars 1934, en moins d'un mois, avec une rapidité prodigieuse. Jamais résultats pareils n'avaient été obtenus dans un délai aussi court. La région qu'il fallait occuper au sud de Tiznit couvrait une surface de près de 12 000 kilomètres carrés avec une population de 200 000 habitants. Région montagneuse au sol pauvre, au climat pré-saharien. Population assez peu guerrière, mais tout de même armée de 14 ou 15 000 fusils et ren-

forcée par les Aït-Hammou et les Aït-Kebbach, nos anciens ennemis du Tafilalet refoulés dans l'Anti-Atlas. Si nous ne réduisons pas cette tache, elle deviendra le refuge de tous les pillards et, base de départ, constituerait une menace pour les tribus soumises. Cependant nos bureaux des Affaires Indigènes étaient dès longtemps en rapport avec les dissidents qui fréquentaient les marchés de Taroudant et de Tiznit et qui comptaient de nombreux émigrants dans le nord du Maroc jusqu'à Paris. La pauvreté du pays le plaçait sous notre dépendance économique. Dès 1927 le poste d'Igherm avait été créé à plus de cent kilomètres de Taroudant, au cœur de l'Anti-Atlas, au col qui commande la descente sur Acca et en 1931 nous nous installions à Acca.

La manœuvre qui devait si pleinement réussir à toute la simplicité des plans napoléoniens et comme eux elle fut basée sur la rapidité foudroyante des étapes. Tandis que les troupes de Marrakech, sous le commandement du général Catroux, fixeraient et menaceraient sur tout le front de la zone dissidente, en particulier sur le versant nord, d'accès difficile, de la falaise de l'Anti-Atlas, les tribus les plus nombreuses, les mieux armées et en particulier les Akhsass, seule tribu véritablement cohérente et commandée, dont la capitale est Bou Izakarène, les troupes des Confins algéromarocains, dirigées et entraînées par le général Giraud, exécuteraient un large mouvement enveloppant par le sud de l'Anti-Atlas, d'est en ouest, à travers le pays de parcours facile du Bani, habité par les Tekhnous en majorité favorables à notre avance et qui, vraisemblablement, ne nous opposeraient que peu de résistance. Puis l'attaque serait menée du nord au sud par le groupement Catroux en direction de Bou Izakarène et déclenchée quand les montagnards de l'Anti-Atlas occidental se rendraient compte qu'ils étaient tournés et menacés sur leur arrière.

Le contact pris et l'adversaire fixé par les opérations du corps Catroux, la marche foudroyante du corps Giraud coupa la retraite. Des pourparlers sont engagés avec les principaux chefs dissidents, pourparlers qui leur montrent les avantages d'une soumission immédiate, sans intervention de la force (pas d'amende, pas de paiement d'impôts pendant deux ans, etc.) et qui avaient été appuyés dès le début de février par des mesures de pression économique : fermeture des souks et suspension du paiement des mandats aux dissidents. Le 21 février, les pourparlers rompus, le corps Catroux reprend sa marche en avant : le 23 il occupe Tizi après un vif combat contre les Aït-bou-Ammane qui coûtera la vie au lieutenant Petit et qui sera l'un des seuls engagements sanglants de toute cette campagne. Cependant le corps Giraud avance : il court, il vole. Le 25 février, le groupement du colonel Trinquet, grand seigneur fastueux et chef magnifique, atteint Icht, le 26 Tamanart, le 28 Taghjicht à plus de 150 kilomètres d'Acca, sa base de départ, tandis que le groupement du colonel Marakuech, quittant la région d'Agadir Troguent, livre combat aux Aït-Abdallah et, progressant à travers la zone dissidente, atteint à son tour Tamanart.

Dès le 1<sup>er</sup> mars la double action du nord au sud et de l'ouest à l'est, si bien conçue et exécutée, porte ses fruits. El Hanafi, caïd des Akhsass, se sentant tourné, fait sa soumission immédiate en amenant tous les Akhsass et les Aït-Brihim. Le même jour, les Aït-Abdallah demandent l'aman. Ces succès politiques permettent l'avance rapide de nos colonnes et l'encerclement des dernières tribus dissidentes.

Encerclement dès le 4 mars de Kerdous qui était le fief religieux de ce Merreb-Rebbo, fils de Ma-el-Aïnin dont le marabout est vénéré à Tiznit, et l'occupation de Kerdous le 12 mars permet de poursuivre la réduc-

tion des Aït-Souab, presque les derniers dissidents qui se soumettront le 16.

Encerclement de nos anciens et farouches adversaires, les nomades Aït-Hammou et Aït-Khebbach rencontrés un peu partout, et spécialement au Tafilalet, par la marche des colonnes sur Goulimine et le Noun et le long du Drâ. Comme ils tâchent de s'échapper vers le Rio del Oro et la zone espagnole, un groupement mixte d'unités sahariennes et motorisées, partant le 7 mars d'Acca, se porte rapidement sur le fleuve. Cette manœuvre menée à une prodigieuse cadence, et presque avec joie malgré la fatigue, les difficultés du terrain et le manque d'eau, par nos troupes qu'exalte le succès, amène enfin le 9 mars la soumission de ces tribus guerrières désarmées par la vitesse de la poursuite.

C'est l'achèvement. Les opérations militaires n'ont même pas duré un mois. Au 24 mars 1933 — j'étais allé dans le sud, à cette date, recueillir les échos de notre dernière victoire marocaine — les tribus, tant sédentaires que nomades, qui s'étaient soumises formaient un total de près de quarante mille foyers, au bas mot 200 000 habitants. Le chiffre des fusils versés dépassait alors 10 000 et le désarmement se poursuivait.

Or le bilan de nos pertes donnait ces chiffres : tués, un officier français, le lieutenant Petit, des Affaires Indigènes, et un officier indigène, le lieutenant Laheusine du 2<sup>e</sup> tirailleurs marocains, un sous-officier français, deux tirailleurs marocains, six goumiers ; blessés, un officier et un sous-officier français et treize hommes de troupe.

Cette belle campagne a marqué la fin de la dissidence au Maroc. Partout ailleurs qu'en France on l'eût célébré comme une merveille d'art militaire, et la marche fantastique du général Giraud et de ses troupes, de l'est à l'ouest, coupant la retraite aux insoumis stupéfaits et les contraignant à déposer les armes sans combat,

sera plus tard présentée aux écoles de guerre comme un chef-d'œuvre tactique. La sécurité du pays était désormais assurée. Enfin, par la création du poste de Tindouf, en relations avec les postes de Mauritanie et du Sud algérien, le contrôle des principales tribus nomades du désert nous était rendu possible.

Ainsi l'œuvre rêvée par Lyautey s'est-elle heureusement achevée. Le vieux maréchal eut la joie de la savoir accomplie avant de mourir. Que n'est-il retourné là-bas, vivant ! Sa dépouille mortelle, seule, passera la mer pour aller reposer à Rabat.

Henry de Bournazel au destin fauché n'a pu arracher sa part aux combats du Grand Atlas, ni courir et voler jusqu'au Drâ, désormais notre frontière du sud en bordure de la zone espagnole du Rio del Oro. C'est par lui et par ses camarades, par les chefs et par les soldats, par leur abnégation ensemble et leur goût de la guerre que le Maroc, enfin, a été conquis tout entier et que la civilisation de la France y apportera, au lieu de la barbarie et de l'anarchie, son ordre, sa sécurité et la paix qu'on n'ose plus troubler.

## V

### LE SANG DE FRANCE

Comme Georges Guynemer qui, le 11 septembre 1917, tomba dans le ciel où il disparut, Henry de Bournazel, tué le 28 février 1933 — un an avant la pacification totale du Maroc — n'a pas vu la victoire. Pas plus que Guynemer il n'en avait jamais douté. Joinville ne raconte-t-il pas que, sur le vaisseau qui emportait le roi Louis IX en Terre Sainte, au prêtre qui disait la messe Jésus apparut dans l'hostie consacrée. Aussitôt on courut appeler le roi. Mais le futur saint Louis se contenta de sourire : « A quoi bon voir, puisque je crois ? » Guynemer, Bournazel, ce sont les croyants de la patrie. Ils ont cru d'avance à la victoire qu'ils avaient faite en eux et devant eux.

Quand le général Giraud apprit que Bournazel n'était plus, ce grand homme de guerre se redressa et pleura. Il voulut regarder le corps immobile de celui qui ne s'était jamais reposé et qu'il n'avait jamais vu qu'en action, de celui qu'il connaissait et aimait depuis les combats du Riff. Comme Charlemagne apprenant Roncevaux, il pleurait la fleur de sa chevalerie. Le soir, quand le commandant Schmidt, appelé et transporté par avion pour remplacer le mort, arriva, les deux hommes, les deux compagnons d'armes s'étreignirent.

— Je savais votre amitié, dit simplement Giraud.

Mal remis encore de sa chute d'avion, il s'était levé

du fauteuil d'osier que les services lui avaient procuré et d'où il avait suivi la bataille. Mais il dut se rasseoir aussitôt. Il était comme enfoncé dans son burnous. Devant lui, le Bou-Gafer, la montagne tragique, perdait dans la brume son sommet inviolé. Le temps était froid, triste, avec des ondées glaciales. La relève des blessés s'achevait à peine. Il fallait les charger sur les mulets pour les emmener, et l'un ou l'autre criait de douleur. N'en était-il pas resté sur les pentes du Sagho qu'on n'avait pas pu ramasser encore, qu'on ramasserait le lendemain, au petit jour, si c'était possible? Sur tout le camp s'étendait comme un grand voile de deuil.

Le commandant Schmidt s'approcha à son tour du cadavre. Comme il trouva Bournazel changé! L'élégant capitaine au sourire ironique s'était comme spiritualisé dans la mort, les traits tirés, amincis, les doigts allongés, les lèvres serrées, le visage aussi calme que s'il n'avait pas souffert, mais grave, sérieux, presque sévère et si beau! Les honneurs militaires lui furent rendus. Puis il fut placé sur un avion sanitaire pour être ramené à Erfoud, et de là en France où il fut rendu à sa famille.

Toute l'armée du Maroc se sentait atteinte par cette mort. Sa place vide, qui la remplirait? Qui serait jamais le cavalier d'El-Mers, l'homme rouge du Riff, le gouverneur du Tafilalet, le mourant qui monte encore la pente du Bou-Gafer? Tour à tour ses camarades lui ont rendu témoignage. Parmi eux il me faut bien choisir.

« J'ai vu, écrit le lieutenant Jacques Weygand à un ami après lui avoir résumé la dernière affaire, bien des gens réputés braves, mais tous étaient des enfants auprès de lui. A côté de cette bravoure, il avait des qualités magnifiques que tu connaissais mieux que moi. Il reste de lui une figure déjà légendaire dont les beaux traits iront en s'accroissant. Par son intelligence, son

courage inouï, son charme, son entrain et sa générosité chevaleresque, Henry restera un des plus grands noms de l'armée du Maroc... »

Et dans les notes qu'il a bien voulu rédiger à mon intention, il conclut : « La mort de Bournazel eut parmi nous un retentissement immense. On avait l'impression que quelqu'un d'irremplaçable avait disparu. Irremplaçable? Unique? Il l'était peut-être et j'ai souvent évoqué en pensant à lui la belle chanson de marche de l'armée allemande :

*J'avais un camarade.*

*Un pareil, tu n'auras jamais... »*

Le médecin-major Vial qui a recueilli Bournazel mourant écrit, le lendemain, à Jacques Weygand — car il y avait tout un groupe lié à Bournazel d'une amitié fraternelle et plus cruellement éprouvé par sa mort — pour lui raconter les derniers instants et il ajoute : « J'ai relevé, pansé et évacué sous la pluie et la grêle 98 blessés ou morts ce jour-là. Mais, quand tout a été fini, j'ai f... le camp sur un rocher pleurer comme une femme. Mon brave Henry! il reste un dieu du *baroud*. C'était aussi un dieu de l'Amitié et nous ne pouvons nous rendre compte de ce que nous perdons. Demain matin je repars pour le Sagho, bien dégoûté de Rissani et résolu à n'y plus vivre... »

Ses notes sur son ami se terminent par le récit d'un pèlerinage à Rissani : « J'ai gravi la tour de Bel-Kacem pour apercevoir le Sagho et me remémorer toutes ces choses que j'avais à dire. J'ai escaladé le rocher de Tingheras pour embrasser d'un coup d'œil la Palmeraie mouvante — que de souvenirs uniques! — la Palmeraie plus verte et riche, plus vivante et heureuse, sortie des mains de son magicien. Et il m'a semblé que, plus que les hommes, les palmiers se souviendraient, car sous le souffle brûlant du Chergui, ils s'inclinaient bien

as, tous, vers la Mosquée centrale à l'ombre de laquelle veille encore, sur son effigie, l'âme du Héros... »

Mais il faut que les hommes se souviennent, et c'est pourquoi j'ai rassemblé ces témoignages. Je les pourrais multiplier, depuis ceux des généraux Huré, Giraud, Boichut, Heusch, Corap, qui m'ont parlé de lui, jusqu'à ceux de ses camarades, Schmidt, Dessaignes, Durosoy, le Quercize, de Pothuau, Gasser, Majenc, de Tourneville, Le Gouvello, etc., qui se trouvaient avec lui soit dans la tache de Taza, soit dans le Riff, soit au Tafilalet, soit au Sagho.

Quand le corps fut ramené à Erfoud avant d'être transporté en France, le colonel Lahure, commandant le 8<sup>e</sup> régiment de spahis, représentant le général Giraud et accompagnant Mme Giraud, rendit les derniers honneurs à celui « dont le nom retentissait dans tout le Maroc comme une glorieuse fanfare ».

Cependant, là-bas, en France, en Corrèze, au château de Bournazel, parmi les bois encore dépouillés, la famille rassemblée attendait anxieusement des nouvelles de cette expédition du Sagho dont le capitaine avait annoncé qu'elle serait difficile et dure. Difficile et dure, mais il avait passé à travers tant de batailles ! N'était-il pas protégé par sa *baraka* que la mère, la femme, les sœurs appelaient la Providence ? A Paris Mme Henry de Bournazel avait été avertie par le général Weygand qui lui avait envoyé le capitaine Gasser. Le général de Bournazel devait écrire au médecin-major Vial qui s'était hâté d'envoyer tous les détails de la fin : « Dieu l'a voulu ainsi : tout est bien, » et le croyant devait s'incliner. Mais l'acceptation n'est pas la résignation. Tout ce monde vivait de ce prodigieux vivant et devrait désormais suppléer à son absence par le souvenir. Ainsi continue la vie dans le deuil et la peine. Ainsi continue-t-elle aussi dans l'exemple et la tradition.

« Mon grand désir, avait dit Henry, serait qu'un de mes deux fils au moins continue la tradition de la famille en s'orientant vers le métier des armes qui est le plus beau, le plus noble qui soit... »

Des flots de lettres déferlaient au château de Bournazel, lettres de généraux, d'officiers et même de soldats. Le général Weygand, vice-président du conseil supérieur de la guerre, ne se contentait pas d'écrire à la famille ; il s'adressait encore au général Frère, commandant l'École de Saint-Cyr : « Ses magnifiques états de service, disait-il du mort — il avait été fait officier de la Légion d'honneur comme lieutenant à trente-deux ans et comptait sept citations à l'ordre de l'Armée — bravoure absolument légendaire, l'ascendant extraordinaire qu'il exerçait sur ses hommes, l'exemple entraînant qu'il était pour les jeunes méritent que l'on envisage dès maintenant la possibilité de donner son nom à la prochaine promotion de Saint-Cyr. » Ce qui fut fait.

Dès le 1<sup>er</sup> mars, le lendemain de l'attaque du 28, le général Giraud, malgré son absorbante tâche de remettre de l'ordre dans les unités après l'évacuation des blessés et la reprise des cadavres, et de préparer la nouvelle forme des opérations par l'encercllement achevé et le blocus de la montagne, écrivait au général de Bournazel et sa lettre est datée : *en face du Sagho*. « Votre fils Henry a été tué hier, en entraînant à l'assaut du Sagho trois goums et deux compagnies de Légion. Il est mort comme il avait vécu, en paladin d'un autre âge. — Je ne puis vous dire, à vous son père, la douleur qui m'étreint, pensant quelle peut être la vôtre. C'est un de mes plus fidèles camarades qui disparaît, le compagnon des dures journées du Riff, des belles heures du Tafilalet. C'est un de mes plus précieux collaborateurs que je perds. — J'écris à sa veuve qu'elle élève ses fils dans le culte de leur père. Vous, mon ge

ral, leur grand-père, vous leur direz quel admirable dat était celui dont ils portent le nom, et quelle douleur étreint ses chefs, ses camarades, ses subordonnés.

Il avait créé avec amour sa résidence de Rissani. Il tenait le Tafilalet avec autant d'adresse que de fermeté. Une balle stupide a anéanti toute cette réserve de force, d'intelligence et de bonté... »

Le corps fut rapatrié dans le plus court délai. Dès le 3 mars, il était débarqué à Marseille, d'où il était dirigé sur Seilhac. Il fut déposé dans la petite chapelle du château transformée en chapelle ardente, où les visites affluèrent, spécialement celles des paysans qui connaissaient bien *Monsieur Henry*. De là partit le 5 mars le cortège funèbre. Les fermiers voulurent eux-mêmes porter le cercueil à travers les bois jusqu'à la route. C'était un chemin que l'enfant, puis le jeune homme avait tant de fois parcouru et qui descend vers l'étang avant de remonter vers le village. Les bois, l'étang, ce que ses yeux avaient préféré de la terre avant qu'ils s'éprissent de la lumière du Maroc.

On longe ensuite le parc de Seilhac. Il avait beaucoup plu la veille et les chemins étaient détremés, ce qui rendait la marche plus lente. Le cimetière est sur la pente même avant d'arriver au village. Le caveau de famille est recouvert d'une grande dalle de granit, avec la croix des catacombes. Là repose Henry de Bournazel avec cette inscription : « Mon âme à Dieu, mon corps à la patrie, l'honneur à moi. »

Après que, au bord du caveau de famille, le prêtre eut récité les dernières prières, le capitaine Durosoy — le compagnon de Bournazel dans la chevauchée d'El-Mers — lut avec émotion l'oraison funèbre de Lyautey :

« Je m'incline bien bas devant cette tombe où va descendre un des plus nobles officiers que j'ai eus sous mes ordres. Il avait tout pour lui : la vigueur, l'intelli-

gence, une bravoure de héros dont sa mort glorieuse hélas ! apporté la dernière preuve. Ah ! que nous lisions, ce type accompli du chevalier français ! Quelle douleur poignante nous apporte sa perte ! Quelles larmes il laisse à l'ardente jeunesse qui regardait vers lui ! Mon cher Henry, de tout cœur, en toute amitié, je m'agenouille pieusement sur ta tombe... »

Puis ce fut le tour du lieutenant Gasser, son ami presque son frère, représentant le général Weygand, chef de l'armée :

« Brave entre les braves, ce jeune officier de trente-cinq ans, au courage légendaire, vient de tomber dans un glorieux combat, au cours d'opérations très dures dans lesquelles toutes les troupes engagées ont atteint les limites de l'héroïsme. — Le souvenir du capitaine Bournazel restera vivant parmi ses chefs, ses camarades et ses hommes, comme celui d'un soldat dont les exploits égalent les plus beaux faits d'armes de notre Histoire. Les qualités d'autorité, d'esprit d'entreprise, d'abnégation et de mépris du danger, qu'il avait au plus haut point, caractérisent ces troupes du Maroc qu'il aimait tant, qu'il incarnait si bien et qui perdent en lui une de leurs plus belles figures. — Son sacrifice ne sera pas vain. Les jeunes générations qui l'admiraient et le prenaient, déjà, comme exemple, auront le cœur de suivre les traces de ce modèle de l'officier français. — Au nom de l'armée française, capitaine Bournazel, Chevalier sans peur et sans reproche, dormez en paix ! — Vos frères d'armes vous pleurent et ne vous oublieront pas. »

*Memento quia pulvis es* : une pelletée de terre fut jetée sur le cercueil déposé. Mais la poussière n'est qu'à terre : l'esprit demeure.

Le chemin inverse fut parcouru le long du parc de l'hacienda, puis vers l'étang et à travers les bois. Le ciel, la nature fermée encore au printemps, isolée dans les brumes hivernales, se prêtaient au grand deuil qui n'a pas cessé d'habiter le château.

Quand le buste du *gouverneur du Tafilalet* fut inauguré à Rissani, dans la cour d'honneur refaite par lui sur l'emplacement de l'ancienne kasbah de Bel-Kacem, les généraux Huré et Giraud prirent la parole. Celle du général Giraud, ce fut la splendeur rayonnante de sa personnalité, de la camaraderie qui supprime la distance des grades.

Au nom du corps d'occupation du Maroc tout entier, dont il était le chef, le général Huré commença par rappeler l'œuvre de pacification accomplie par le capitaine Bournazel au Tafilalet après la conquête, abolissant les rancunes, conquérant les cœurs des ennemis de la ville, les défendant contre les incursions. Puis il ajouta : « Ce gentilhomme, tel le seigneur du lieu, se devait de protéger ses gens. Il n'a pas failli à sa tâche, et c'est sur sa tête qu'il partira un matin de février 1933 vers le Sagho, refuge des djoucheurs à l'audace croissante, dont la destruction assurera à jamais la sécurité des Français... »

« Peu de jours avant sa mort, je me trouvais au poste de commandement du général Giraud, dans le Sagho, quand je suivais à la jumelle une attaque menée par Bournazel. On le distinguait debout, drapé dans son légendaire burnous rouge au milieu de ses moghaznis et de ses artisans qu'il conduisait à l'assaut sur un glacis rocheux. La vigueur avec laquelle elle était menée, la cohésion de la troupe témoignaient de l'ascendant de l'entraîneur d'hommes, de la volonté du chef. Je ne devais plus le revoir. Vous savez dans quelles conditions il est tombé, dans cette inexpugnable

région des aiguilles près de la Roche Fendue sur laquelle, jusqu'à son dernier souffle, il a entraîné ses hommes. L'attaque ne parvint pas jusqu'au but. Son destin ne voulut pas qu'il connût cet échec. Chaque âge, dans l'histoire, s'est plu à personnifier la vertu de la race dans un héros dont il a légué l'exemple aux générations futures. Je ne pense pas qu'il existe une figure plus représentative de l'époque qui nous touche que celle de Bournazel. Il compte parmi ces adolescents que la guerre a surpris sur les bancs du collège où ils poursuivaient leurs études et qui ont dès lors grandi dans cette atmosphère de fièvre où parvenait chaque jour l'écho des batailles. A un âge où l'esprit est prompt à s'enthousiasmer, cette exaltation, entretenue et portée si haut, du sentiment de l'honneur, du sacrifice à un idéal ne pouvait pas ne pas susciter de nombreux dévouements. D'aucuns, dès qu'ils le pouvaient — tel Bournazel — se sont engagés et sont allés au front. La guerre finit avant qu'ils aient eu le temps d'y étancher cette soif d'action, de dévouement à une cause qui les animait. Ils se sentirent ensuite l'étroit dans cette vie de garnison où, dans un horizon limité, il fallait s'appliquer à un labeur monotone. La pacification du Maroc n'était pas terminée; elle allait demander plusieurs années de rudes efforts. Ils y vinrent nombreux, heureux d'avoir une tâche à laquelle ils allaient pouvoir consacrer leurs jeunes énergies. Ils y furent admirables et je ne puis évoquer ici sans émotion le sacrifice d'un trop grand nombre d'entre eux. Mais ces qualités de chef qu'ils affirmèrent avec tant d'éclat, Bournazel les a possédées au plus haut degré. En lui, les vertus guerrières atteignaient un dynamisme tel qu'elles lui assuraient un ascendant presque surnaturel sur ses hommes. Cette confiance aveugle qui lie, jusque dans la mort, l'exécutant au chef n'obéit pas aux injonctions de la raison, elle n'est pas

apanage du grade : elle procède de ce sentiment très et qu'a le subordonné de la supériorité morale, intellectuelle et physique du supérieur et aussi de la flamme qu'au moment voulu ce supérieur fait passer dans l'âme de sa troupe. Des sacrifices comme celui de Bournazel ne sont pas vains ; ils prouvent qu'à toutes les époques, même à celles où il semblerait que tout idéal ait disparu de ce monde, des hommes élevés dans les sentiments de droiture et d'honneur sont prêts à se dévouer pour une cause quand elle leur paraît juste et digne de donner un sens à leur vie. Quand un pays a donné naissance à de tels hommes, qui pourrait douter de ses destinées?... »

Me voici donc parvenu au bout de la tâche que je m'étais assignée. Mes séjours au Maroc m'ont familiarisé avec l'œuvre accomplie là-bas par notre commandement militaire, par nos officiers et nos soldats, et spécialement par notre service des Affaires Indigènes. J'ai vu sur place les continuateurs de Lyautey. Mon dernier voyage m'avait conduit successivement au sud et au nord de Taza, au Tafilalet, au Ferkla, au Bou-Gafer dans le Sagho, avant de descendre vers l'extrême sud l'Agadir. Partout alors j'entendais la même rumeur qui répétait un nom : *Bournazel*, *Bournazel*. Qui donc était ce personnage fabuleux ? J'ai interrogé et j'ai su.

Volontiers j'eusse laissé à l'un ou l'autre de ses camarades, de ses amis, — au lieutenant Jacques Weygand qui le connaissait autant qu'il l'aimait, au médecin-major Vial qui l'a recueilli dans la mort — le soin de rappeler sa mémoire. Eux-mêmes, en souvenir du *Guyonemer* que j'avais écrit, m'ont demandé de me consacrer à cette œuvre. Qu'ajouterai-je encore aux témoignages que j'ai pieusement dépouillés, à toutes ces raisons funèbres dont la plus émouvante est celle qui n'a pas été prononcée et qui est faite de la dou-

leur inexprimée de ses compagnons d'armes et de ses hommes?

Ce ne sont pas les mêmes qui sont faits pour commander et pour obéir, pour ordonner et pour servir. C'est même pourquoi les premiers — un Lyautey, un Mangin, un de Bournazel — ont tant de peine à se discipliner. Et c'est aussi pourquoi, dans le pouvoir civil, nous n'avons plus d'hommes d'État, les ministres se faisant, étant obligés de se faire les valets du Parlement, valet lui-même des suffrages et du nombre. Un Richelieu est devenu impossible, car la démocratie lui barre la route. Un Clemenceau, si borné par ailleurs ne put régner que sous la menace des ruines. Un Mussolini chasse la Chambre et le Sénat ou les asservit. L'honneur de l'armée est de permettre aux fortes individualités de s'affirmer et de donner leur mesure. Par toujours évidemment, et sans doute demeure-t-il fatalement des incompréhensions.

Henry de Bournazel put ainsi se dégager du peloton. Il exerça, dans sa courte vie, des commandements supérieurs à son grade. Il conduisit de véritables expéditions, il mena des assauts, il gouverna une province. Arrêté à trente-cinq ans par la mort, il eut néanmoins le temps d'être un chef. Ce simple capitaine fut dans l'armée un personnage.

Tout a été dit sur ses vertus militaires. Il eut en partage le don de dominer, d'entraîner, de séduire. Il fut une sorte de magicien, d'enchanteur. Il l'était dans l'amitié, dans ses folies, à la guerre et le danger achevait de l'exalter. Mais ce don même, d'où lui venait-il en dernière analyse? Ce don, c'est le génie. Il n'est pas réparti sur beaucoup d'êtres. Il est rare et prodigieux. Il vient de la plénitude de la vie, d'une surabondance de fluide vital, d'une sensibilité plus riche et plus vibrante, par là même plus humaine, en rapport avec toutes les fibres et susceptibles de prolonger et propager

es vibrations. Les larmes d'Henry de Bournazel devant  
ab Moroudj après l'épuisement de ses forces pour  
maintenir, pour garder ses hommes, afin de barrer la  
route découverte de Taza, sa dernière colère sur les  
gentes du Bou-Gafer pour empêcher le recul, sont signi-  
catives de cette sensibilité précieuse qui contient,  
avec ses défaillances même, la plus grande puissance  
d'action sur autrui, car les êtres secs et volontaires,  
quelle que soit leur volonté, n'exercent pas cette auto-  
té à distance. Seul, un homme n'obtient tout des  
hommes que par ce qui lui sort du cœur et du cerveau  
ensemble. Le cerveau isolé ne peut commander qu'à  
des téléphones : encore l'instrument transmet-il les  
afflexions chaudes ou gelées de la voix.

Oui, Bournazel, c'est bien cela : toute la gamme des  
sentiments humains jouée par des doigts experts, mais  
les doigts ne traduisent que les pulsations d'un cœur  
sensible à tout ce qui est noble et généreux. Du Tafi-  
alet, il emporte sur les lèvres la musique de César  
Franck, cette *Rédemption* qui est un hymne au sacri-  
fice. Sa mort même est un chant funèbre qui de la  
terre ensanglantée monte jusqu'aux cieux.

J'ai eu la chance de rencontrer sur ma route trois  
jeunes gens qui, tous trois, sont dignes d'assurer la  
survivance du pays de Roland, de Bayard, de Gaston  
de Foix et du chevalier d'Assas : Georges Guynemer,  
Jacques d'Arnoux, Henry de Bournazel. Deux ont été  
tués. Le troisième, échappé à la mort par miracle, et  
soixante mois d'hôpitaux par un miracle plus grand  
encore, s'est consacré à Dieu. Or un paysan de chez nous  
avait fait le vœu, s'il revenait de la guerre, de cultiver  
un champ de blé pour en tirer la farine qu'il distribu-  
rait au prêtre pour la fabrication des hosties une belle  
farine blanche, de première qualité. Il acheta un  
terrain au lieu le plus foulé et le plus meurtri peut-être  
des quatre années d'invasion, le Chemin des Dames.

Après l'avoir nettoyé, il y sema le froment. Ce froment sort ainsi d'une terre toute arrosée de sang français qui participe au sacrifice divin. Le sang des Guynemer et des Bournazel, pieusement recueilli, participe à la vie et à la durée de la France...

Le Maroc, février 1934. — Paris, 1934-1935. — Cannes  
La Bocca, 3 mai 1935. ●

## SOURCES

---

- I. HENRY DE BOURNAZEL : Lettres à sa famille de 1911 à 1933. — Lettres à quelques autres correspondants de 1923 à 1933. — Carnets d'ordres pour la campagne du Djebel Sagho (février 1933). — *Pages vécues* (1925), publiées par le *Bulletin trimestriel des Anciens élèves de Saint-Cyr*, promotions 1917-1918, Sainte-Odile et Lafayette, janvier, avril, juillet, octobre 1930 et avril 1931.
- II. *Témoignages* écrits ou oraux de ses chefs, camarades, parents et amis :
- Maréchal Lyautey, généraux Boichut, Heusch, Huré, Corap, Giraud, Catroux, Hanotte, Lahure.
  - Lieutenant-colonel Arlabosse, lieutenant-colonel de Coutelle, commandant Schmidt, commandant Saïd-Guennoun, capitaines Archambault, Dessaignes, Durosoy, de Quercize, Gasser, de Pothuau, lieutenants Weygand, de Tournemire, Majenc, de la Serraz, Cramaille, etc.
  - Médecin-major Vial.
  - Légionnaire Barbizan.
  - Mgr Mayol de Luppé, comtesse de Lénoncourt, comte de Lursaluces, Léopold Marchand, Pierre Benoit.
- III. *Notes inédites* du commandant Schmidt, du médecin-major Jean Vial et du lieutenant Jacques Weygand.
- IV. *Opérations du Maroc* :
- Les armées française d'outre-mer : *Les Opérations militaires au Maroc* (Imprimerie nationale MDCCCXXXI).
  - Revue militaire* (années 1932 et 1933).
  - Revue des troupes coloniales* (1932-1933).
  - Revue de cavalerie* (1932-1933).

*Rapports militaires et ordres d'opérations au Maroc de 1911 à 1934.*

V. *L'œuvre française au Tafilalet* (direction des Affaires Indigènes Rabat.)

VI. *Vie de Just de Bretenières*, par l'abbé APPERT. — *Biographie du maréchal Lyautey*, par Amédée BRITSCH et par André MAUROIS et autres ouvrages relatifs au Maroc et à la Grande Guerre.

## TABLE

L'UN D'EUX.....	Pages. I
-----------------	-------------

### LIVRE I

#### LA GUERRE AVANT VINGT ANS

I. — La terre et les morts.....	II
II. — Le goût d'aventure.....	22
III. — L'attente .....	35
IV. — La guerre.....	45
V. — La victoire.....	57
VI. — Les dernières journées.....	71

### LIVRE II

#### PREMIÈRE CAMPAGNE AU MAROC (1921-1923) : EL-MERS.

I. — Le départ pour le Maroc.....	81
II. — La guerre du Maroc.....	94
III. — Convois et combats.....	110
IV. — El-Mers .....	126

### LIVRE III

#### L'HOMME ROUGE (1925-1926)

I. — La menace d'Abd-el-Krim.....	143
II. — Le torrent et la digue.....	154
III. — Les perles de lumière.....	171
IV. — De Lyautey à Steeg.....	188

	Pag
V. — Guerre de tribus.....	20
VI. — La fin d'Abd-el-Krim.....	21
VII. — La fin du rêve.....	22

## LIVRE IV

## LE TAFILALET (1932)

I. — Le fauve mal apprivoisé.....	235
II. — Le nouveau contact avec le Maroc.....	248
III. — La prise du Tafilalet.....	262
IV. — Le gouverneur du Tafilalet.....	273

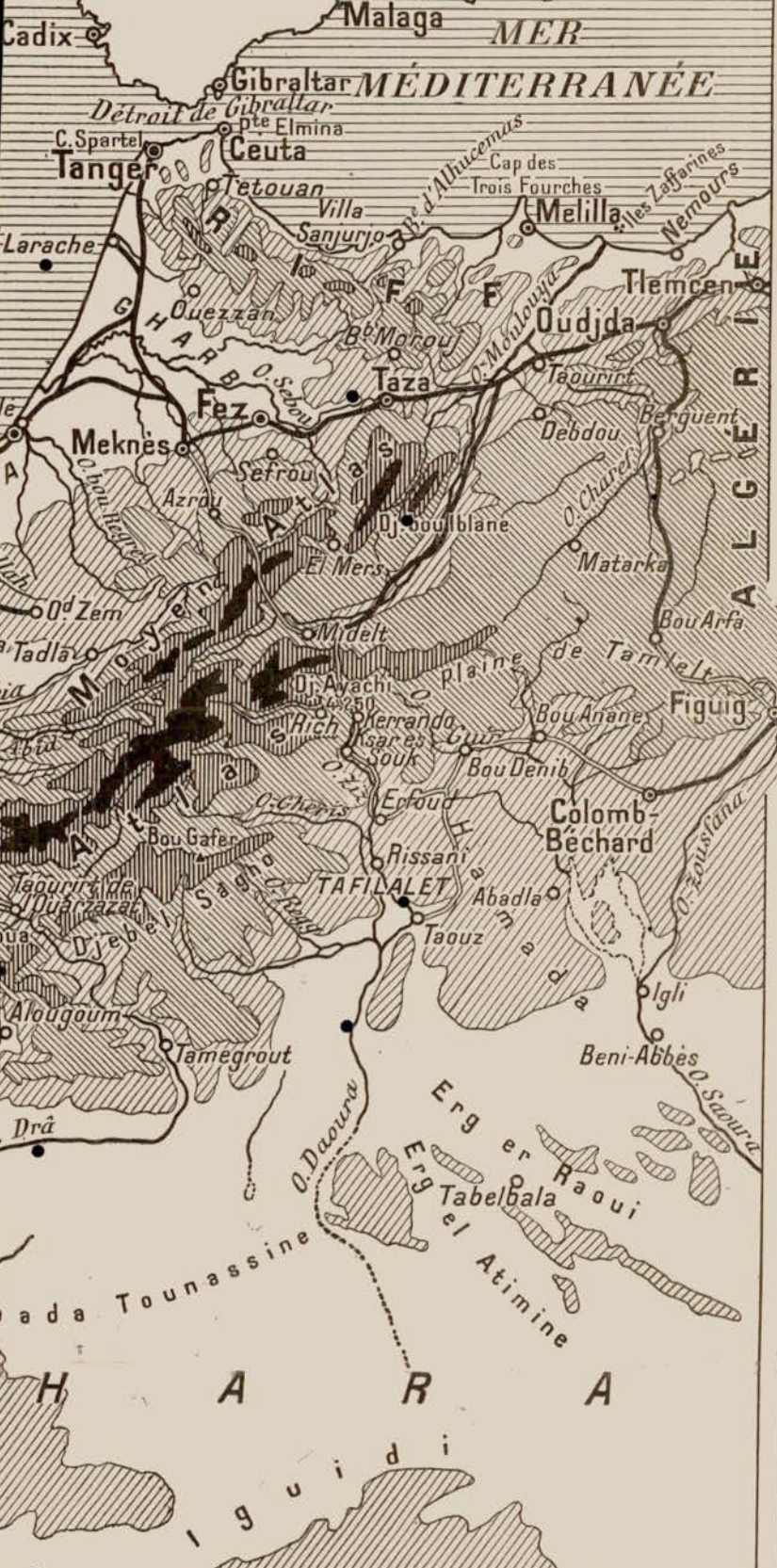
## LIVRE V

## LA MORT

I. — Les pressentiments.....	295
II. — Le Bou Gafer.....	304
III. — La matinée du 28 février.....	321
IV. — Fin de la conquête du Maroc.....	332
V. — Le sang de France.....	342
SOURCES.....	355



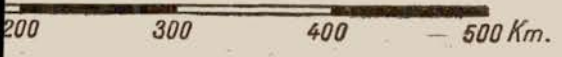
E S P A G N E



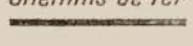
de 1.000 à 2.000m.      de 2.000 à 3.000m.      au-dessus de 3.000m.



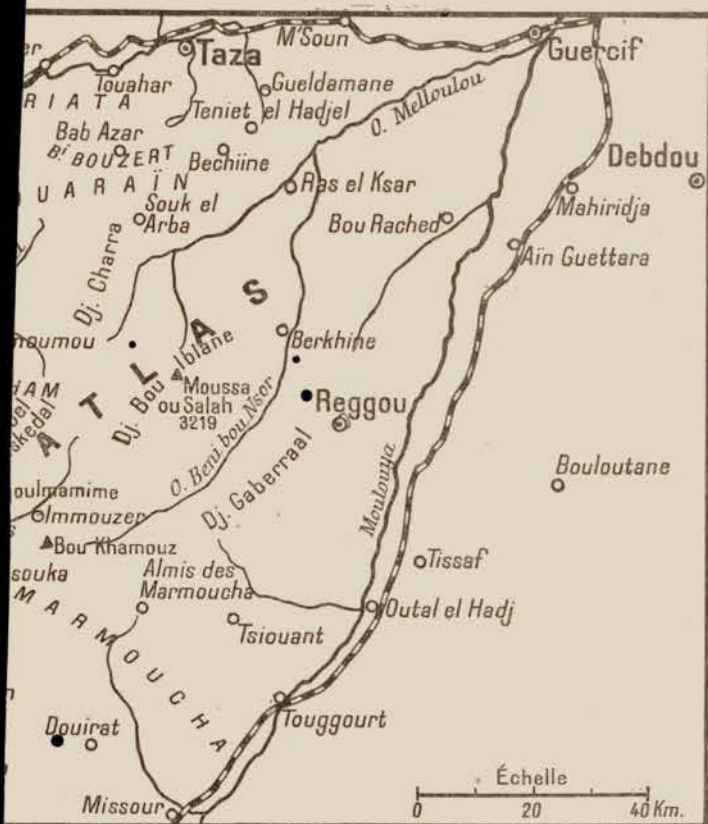
Échelle



Chemins de fer



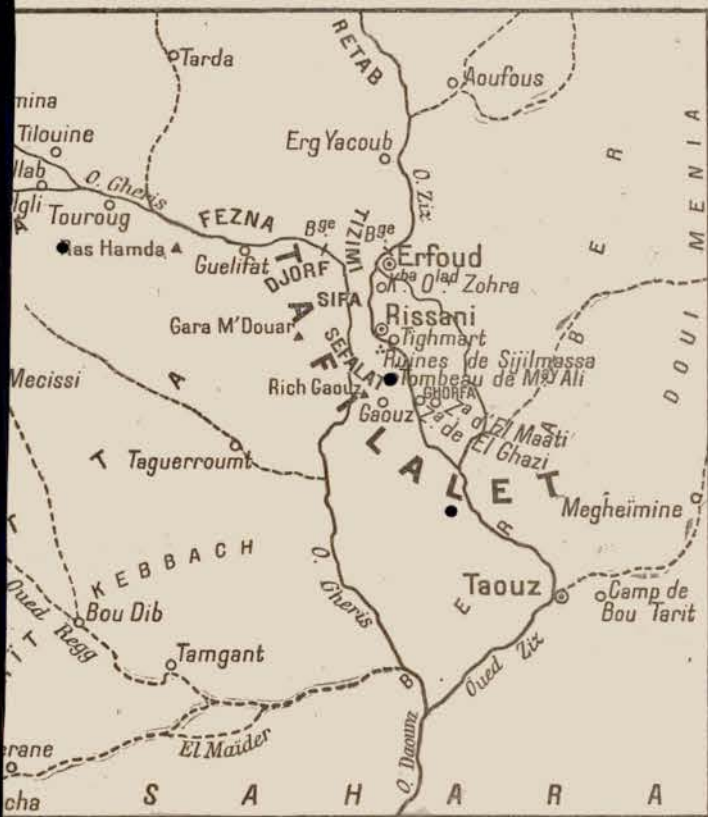




AU SUD DE TAZA (1921-1923).



DE TAZA ET DANS LE RIFF (1925-1926).



AFILALET ET LE DJEBEL SAGHO (1932-1933).